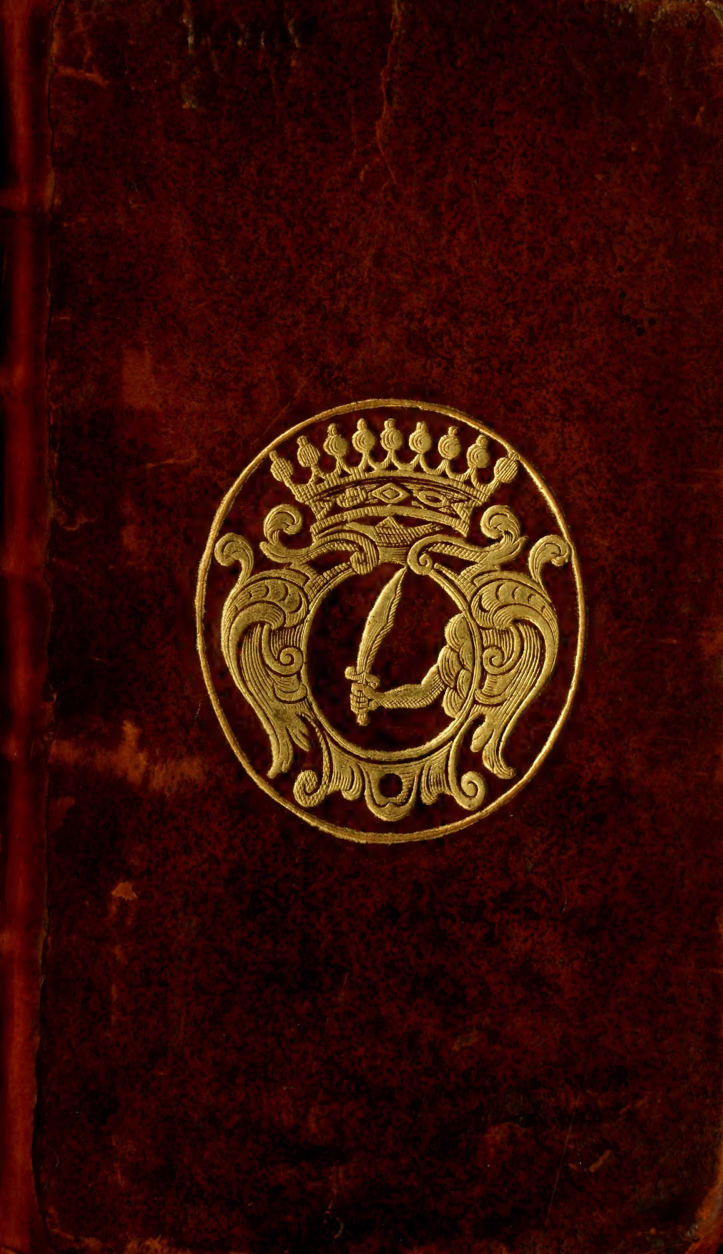


1 — 8



EX BIBLIOTHECA
Jacobi-Mariæ-Hieronymi
MICHAU DE MONTARAN,
Supremæ Curiæ Parisiensis honorarii Senatoris, Libellorum supplicum Magistri, Commercii Præfecti, &c. &c.

REMARQUES CRITIQUES SUR LES OEUVRES D'HORACE,

Avec une nouvelle Traduction.

TOME NEUVIE'ME.



A PARIS,

Chez { DENYS THIERRY, ruë S. Jacques, à la Ville de Paris.
ET
CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le Perron de la Sainte Chapelle. }

M. DC. LXXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAr grace & privilege du Roy, en datte du 25. Septembre 1680. Signé, LE PETIT, regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris; le 30. d'Octobre 1680. Signé, C. ANGOT, Syndic : Il eſt permis au Sieur D. A. E. P. de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra choiſir, le Livre par luy composé; intitulé: *Notes Critiques ſur les Oeuvres d'Horace, avec une nouvelle Traduction*; & ce pendant le temps & eſpace de ſix années, à commencer du jour que leſdites Oeuvres ſeront achevées d'imprimer pour la premiere fois; avec défenſes à toutes perſonnes d'en vendre d'autre impreſſion, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende.

Ledit Sieur a cedé le droit dudit Privilege à DENYS THIERRY, *&* CLAUDE BARBIN, *Marchands Libraires à Paris, ſuivant l'accord fait entr'eux.*

Achevé d'imprimer le 1. de Juillet 1689.

Q. HORATII FLACCI

EPISTOLARUM

LIBER I.

AD VALAM.

EPISTOLA XV.



Uæ ſit hiems Veliæ, quod Cœlum, Vala, Salerni,
Quorum hominum regio, & qualis via, nam mihi Baias
Muſa ſupervacuas Antonius, & tamen illis
Me facit inviſum gelida quum perluor unda
Per medium frigus. ſanè myrteta relinqui,
Dictaque ceſſantem nervis elidere morbum



LES EPISTRES D'HORACE

LIVRE I.

A VALA.

EPISTRE XV.

IL y a déja quelque temps que j'ay renoncé aux bains de Baïes, parce qu'Antonius Musa m'a assuré qu'ils m'estoient inutiles; & cela n'a pas laissé de m'attirer la haine de tout le Bourg, quoy qu'il voye qu'au milieu du plus grand hyver je me baigne dans l'eau froide. Raillerie à part, il est certain que les habitans ne peuvent souffrir qu'on quitte leurs bois de Myrtes, & qu'on méprise leurs eaux souffrées, qui ont la reputation de chasser toutes les mauvaises humeurs qui incommo-

Sulfura contemni, vicus gemit, invidus ægris,
Qui caput & ſtomachum ſupponere fontibus audent
Cluſinis, Gabioſque petunt & frigida rura.
Mutandus locus eſt, & diverſoria nota
Præteragendus equus. quo tendis? non mihi Cumas
Eſt iter, aut Baias: læva ſtomachoſus habena
Dicet eques: ſed equi frænato eſt auris in ore)
Major utrum populum frumenti copia paſcat:
Collectoſne bibant imbres, puteoſne perennes
Dulcis aquæ. nam vina nihil moror illius oræ.
Rure meo poſſum quidvis perferre patique:
Ad mare quum veni, generoſum & lene requiro,

dent les nerfs, & qu'ils regardent de fort méchant œil les malades qui ont le courage d'aller prendre la douche à Clusium ou à Gabies, & dans tous ces païs froids. Pour les satisfaire, j'ay resolu de changer de lieu, & de passer prés de ces hostelleries que j'ay tant frequentées. Mon cheval ne manquera pas d'en vouloir prendre le chemin. Où vas-tu? luy diray-je tout en colere, & en luy tirant la bride pour le faire tourner à gauche. Je n'ay dessein d'aller ni à Cumes, ni à Baies: mais l'oreille d'un cheval est dans sa bouche, *il faut luy parler de la main. En un mot je ne m'accommode ni de Clusium, ni de Gabies.* Vala, dites-moy donc, je vous prie, quel est l'hyver de Velies, quel est le climat de Salerne, quels hommes habitent ces deux païs, quel est le chemin le plus commode pour y aller, où croist le meilleur froment, quelles eaux y boit-on? des eaux de pluye, ou des eaux de source? car je ne fais pas grand cas de leurs vins. Quand je suis chez moy, je ne prens pas garde à celuy qu'on me donne; Mais quand je suis prés de la mer, je veux un vin genereux & doux, qui chasse

Quod curas abigat, quod cum spe divite manet
In venas animumque meum: quod verba ministret:
Quod me Lucanæ juvenem commendet amicæ.
Tractus uter plures lepores, uter educet apros:
Utra magis pisces & echinos æquora celent:
Pinguis ut inde domum possim Phæaxque reverti:
Scribere te nobis, tibi nos accredere potest.
Menius, ut rebus maternis atque paternis
Fortiter absumptis, urbanus cœpit haberi,
Scurra vagus, non qui certum præsepe teneret,
Impransus non qui civem dignosceret hoste:
Quælibet in quemvis opprobria fingere sævus:
Pernicies & tempestas barathrumque macelli,
Quicquid quæsierat, ventri donabat avaro.
Hic ubi nequitiæ fautoribus & timidis nil

les ſoucis, qui en coulant dans mes veines, enrichiſſe mon eſprit d'eſperances, qui me fourniſſe de belles paroles, & qui me faſſe paſſer pour jeune auprés d'une Maiſtreſſe de Lucanie. Où fait-on la meilleure chere? où trouve-t-on plus de Liévres & de Sangliers? laquelle de ces deux mers nourrit plus de heriſſons & plus de poiſſons? afin que de là je puiſſe revenir gros & gras comme un Courtiſan d'Alcinoüs. Voilà ſur quoy il faut que vous m'inſtruiſiez, & que je ſuive vos avis. Menius, aprés avoir courageuſement mangé tous les biens que ſon pere & ſa mere luy avoient laiſſez, prit le métier de plaiſant. C'eſtoit un bouffon errant, qui n'avoit jamais de ratelier aſſuré. Quand il eſtoit à jeun, il ne diſtinguoit pas un citoyen d'avec un ennemi. Il n'y avoit point de calomnie atroce qu'il ne fuſt capable d'inventer contre qui que ce fuſt. S'il paſſoit dans une boucherie, c'eſtoit comme ſi l'ennemi y avoit paſſé; tout ce qu'il attrapoit il le donnoit à ſon ventre qui n'eſtoit jamais content: & quand il n'avoit pû rien arracher, ou qu'il n'avoit arraché que peu de choſe

Aut paulum abstulerat, patinas cœnabat omasi
Vilis & agnini, tribus ursis quod satis esset;
Scilicet ut ventres lamna candente nepotum
Diceret urendos: correctus Mænius idem
Quidquid erat nactus prædæ majoris, ubi omne
Verterat in fumum & cinerem: Non hercule miror,
Aiebat, si qui comedunt bona: quum sit obeso
Nil melius turdo, nil vulva pulcrius ampla.
Nimirum hic ego sum. nam tuta & parvula laudo,
Quum res deficiunt, satis inter vilia fortis:
Verum ubi quid melius contingit & unctius, idem
Vos sapere & solos aio bene vivere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.

à ceux qui favorisoient ses vices, & qui le craignoient, il se contentoit de ventres & de tripes de Brebis, en mangeoit autant que trois Ours; & tout fier de cette sobrieté, il disoit hautement qu'il falloit marquer les gloutons au ventre avec un fer chaud. Mais ce Menius si sage & si sobre, quand il trouvoit des morceaux plus friands, & qu'il avoit tout fricassé, je ne m'étonne pas, disoit-il, s'il y a des gens qui mangent leur bien : car il n'y a rien de meilleur qu'une Grive bien grasse, & qu'une bonne pance de Truye bien farcie. Voilà mon portrait au naturel : quand je n'ay rien de bon, je me contente d'un petit repas sobre & tranquille,& je supporte cette misere assez courageusement; mais si tost qu'il se presente quelque occasion de faire meilleure chere, tel que je viens de me dépeindre, je dis qu'il n'y a d'heureux & de sages que ceux qui ont mis leur argent en belles terres de bon revenu.

REMARQUES
SUR LA QUINZIE'ME EPISTRE DU LIVRE I.

HORACE ayant esté souvent aux bains chauds de Baïes pour son mal d'yeux, sans en estre soulagé; & Antonius Musa, Medecin d'Auguste, luy ayant ordonné les bains froids, il prit pendant quelque temps ceux de Clusium & ceux de Gabies: mais comme il trouvoit ces païs-là trop froids & trop incommodes l'hyver, il resolut d'aller prendre les bains de la mer dans un lieu plus temperé; & avant que de se déterminer sur le choix, il écrit à un de ses amis nommé *Numonius Vala*, qui avoit éprouvé les bains de Velies & de Salerne dans la Lucanie: il luy demande des nouvelles de ces païs-là, & le prie de luy dire où l'hyver est le plus doux, & où l'on fait la meilleure chere. On ne sauroit dire précisement en quel temps cette Lettre fut écrite; on peut seule-

ment conjecturer qu'elle le fut avant l'an de Rome DCCXXIX. Car aprés le funeste accident qui estoit arrivé cette année-là au jeune Marcellus, que le mesme Antonius Musa avoit tué par ses bains froids, il n'y a pas d'apparence qu'Horace eust suivi si volontiers les ordonnances de ce Medecin. Il me paroist que cette Epistre est un des moindres ouvrages d'Horace; elle n'est recommandable que par le conte de Menius, qui est fort simple & fort naïf.

1 *Quæ sit hiems Veliæ*] *Velia*, auparavant *Helia*, ville de Lucanie sur le bord de la mer, entre le Sinus Pæstanus & le Laüs Sinus. Elle fut bâtie par les Phocéens, environ dans le mesme temps que Marseille, sous le regne de Servius Tullius, comme cela paroist par ses armes: car Velie avoit un Lion comme Marseille; & le Lion estoit les armes des Phocéens. Mais il ne reste plus aucun vestige de Velies.

Vala] C'estoit C. Numonius Vaala, dont il reste encore des Medailles.

Salerni] *Salernum*, ville des Picen-

tins, au fond du Sinus Pæstanus. Les Romains l'avoient fortifiée pour tenir en bride les Picentins qui avoient pris le parti d'Annibal. Elle subsiste encore aujourd'huy.

2 *Quorum hominum regio*] Quoique la Lucanie & les Picentins fussent fort voisins de Venuse, Horace pouvoit fort bien ne les pas connoistre, parce qu'il estoit sorti fort jeune de son païs.

Nam mihi Baïas Musa supervacuas] Cette parenthese de douze vers rend le commencement de cette Epistre obscur & embarassé. Il semble qu'une Lettre demande quelque chose de plus simple & de plus suivi.

Baïas] Baïes, entre Naples & Cumes, prés du lac Lacrin. Ce lieu-là estoit fort celebre par ses bains chauds.

3 *Musa supervacuas Antonius*] Antonius Musa, Medecin d'Auguste, & frere d'Euphorbus Medecin du Roy Juba. Cet Antonius Musa eut le bonheur de guerir Auguste d'une maladie desesperée, où il avoit esté abandonné des autres Medecins, & il le guerit en luy ordonnant les bains froids. Ce Prince le recompensa liberalement,

luy donna le droit de porter l'anneau d'or, & accorda aux Medecins toutes ſortes d'immunités & de privileges. Le peuple de ſon coſté, pour luy témoigner auſſi ſa reconnoiſſance, car un Medecin qui tire d'un ſi grand danger un ſi bon Prince, ne rend pas un moindre ſervice à l'Etat qu'au Roy, luy erigea une ſtatuë prés de celle d'Eſculape. Ce ſuccés rendit ce Medecin encore plus entêté de ſes bains froids qui luy avoient procuré tous ces honneurs; il les ordonnoit pour toutes ſortes de maladies. Mais ſix mois aprés, ces bains froids qui avoient ſauvé Auguſte, tuerent le jeune Marcellus, & décrediterent le Medecin.

Supervacuas] Car le mal d'Horace eſtant une opthalmie ſeche, les bains chauds ne pouvoient que l'irriter & l'enflammer davantage en échauffant le ſang.

4 *Et tamen illis me facit inviſum*] Ce paſſage m'a paru aſſez difficile, & il ne ſera pas aiſé de l'entendre, ſi l'on ne ſuit mon argument. Horace dit que bien que ſon Medecin faſſe voir que les bains chauds luy ſoient contraires,

les habitans de Baïes ne laiſſent pas de ſe plaindre de luy de ce qu'il ne va plus prendre leurs bains ; car ces ſortes de gens ſont ordinairement jaloux & injuſtes.

Gelida cum perluor unda] C'eſt ce qui fait la difficulté du paſſage, & l'on ne s'en eſt pas aperçu. Le ſens eſt: Les habitans de Baïes me haïſſent lors meſme qu'ils voyent que je me baigne dans l'eau froide pendant les plus grandes rigueurs de l'hyver. Et voilà en quoy conſiſte l'injuſtice ; car ces bains froids devoient luy ſervir d'excuſe, & attirer plutoſt la compaſſion que les reproches de ces habitans. Cela prouve qu'Horace s'eſtoit baigné dans l'eau froide avant que de penſer aux bains de Velies & de Salerne.

5 *Per medium frigus*] Antonius Muſa fut, je penſe, le premier qui s'aviſa d'ordonner les bains froids pour remede, & de les ordonner au milieu de l'hyver : car juſqu'à ce temps là on n'avoit connu que les bains chauds. Aprés luy on ſe dégoûta bien-toſt d'un remede ſi rude & ſi dangereux. Mais comme il n'y a rien de plus inconſtant que la Medecine, & qu'elle reprend

reprend dans un temps ce qu'elle avoit rejetté dans un autre. Un certain Charmis, natif de Marſeille, s'aviſa de renouveller cette pratique ſous le regne de Veſpaſien, & cette nouveauté fut ſi bien reçuë, qu'on voyoit dans les lacs & dans les rivieres des Vieillards tremblans au milieu des glaces. Hippocrate n'ordonnoit que des fomentations d'eau froide, ou tout au plus de verſer cette eau ſur la partie malade, quand le mal venoit d'un ſang bilieux & chaud.

Sane myrteta relinqui] Ce *ſane* dépend de ce qu'il vient de dire, *illis me facit inviſum*, & c'eſt un adouciſſement; s'ils ne me haïſſent pas, au moins il eſt certain qu'ils ſe plaignent fort, &c. On s'y eſt trompé.

Myrteta] Les bois de Myrtes qui eſtoient tout autour de Baïes, & qui contribuoient à rendre ce lieu-là ſi delicieux, qu'on n'y alloit pas moins pour le plaiſir que pour la gueriſon des maladies.

6 *Dictaque ceſſantem nervis elidere morbum*] Il appelle la goutte *ceſſantem morbum*, parce qu'elle rend un homme impotent. Les bains de Baïes é-

toient fort bons pour ce mal, car ces eaux avoient beaucoup de ſouffre. *Eſt autem utilis ſulphurata nervis. L'eau qui paſſe par le ſouffre eſt fort bonne aux nerfs.* Pline. Mais il faut diſtinguer : elle eſt bonne pour la goutte cauſée par une humeur froide : mais la goutte qui vient d'une humeur chaude, demande un remede contraire. C'eſt pourquoy Hypocrate dit qu'on appaiſe la douleur en verſant de l'eau froide ſur la partie malade.

7 *Sulfura*] C'eſt de l'eau qui paſſe par le ſouffre, & qui par conſequent eſt chaude.

8 *Qui caput & ſtomachum ſupponere fontibus audent*] Il décrit la maniere dont on ſe baignoit à Cluſium & à Gabies. On s'aſſéioit ſous la ſource, & on recevoit ſur ſoy toute l'eau qui tomboit. C'eſt ce que nous diſons *prendre la douche.*

Audent] Car il faut beaucoup de reſolution pour ſe baigner l'hyver dans l'eau froide, quand meſme il n'y auroit aucun danger.

9 *Cluſinis*] *Cluſium*, ancienne ville de Toſcane, aujourd'huy *Chiuſi.* C'eſtoit la demeure du Roy Porſenna.

Gabiosque] *Gabii*, village entre Rome & Preneste.

10 *Mutandus locus est*] Il veut changer de lieu, parce qu'il ne s'accommode pas de Gabies ni de Clusium, qu'il trouve trop froids l'hyver. Car cela ne doit point estre entendu de Baïes.

Et diversoria nota præteragendus equus] Car pour aller de Rome à Salerne ou à Velies, Horace devoit passer prés de Baïes, où il avoit logé fort souvent ; & c'est pourquoy il feint que son cheval tourne à droit pour aller dans les hôtelleries où il avoit coûtume d'aller.

11 *Quo tendis?*] Il parle de ce qui arrivera dans son voyage comme d'une chose presente. Son cheval veut tourner à droit pour aller à Baïes, & Horace luy demande, *quo tendis? Où vas-tu?* Cela est plus naturel que de faire trouver sur le chemin un Cabaretier qui demande à Horace, *Quò tendis? Où allez-vous?* & qui veut le mener à Baïes. La suite mesme prouve que c'est Horace qui parle à son cheval.

12 *Læva stomachosus habena*] En

tirant, tout en colere, la bride du cô-té gauche. Le cheval tournoit à droit pour aller à Baïes, Horace le veut faire tourner à gauche pour prendre le chemin de la Lucanie. Il ne faut que se representer la situation des lieux.

13 *Sed equi frenato est auris in ore*] Il se tance luy-mesme de ce qu'il parle à son cheval. Mais je suis bien fol de ne pas me souvenir que l'oreille d'un cheval est dans sa bouche, & que pour le bien mener, la langue n'est pas si necessaire que la main.

15 *Collectosne bibant imbres*] Les eaux ramassées ne sont pas si saines que les eaux courantes, sur tout l'hyver, & quand elles ont croupi long-temps. Cela n'estoit pas indifferent pour Horace, que son mal d'yeux obligeoit à boire plus d'eau que de vin.

16 *Nam vina nil moror illius oræ*] Il n'est parlé nulle part des vins de Salerne. Ceux de Lucanie estoient assez estimez, sur tout ceux de Thurii & de Lagadica, prés de Grumentum. Mais outre que ces vins-là n'estoient bons que pour les gens du païs, on n'en transportoit point à Velies, à

cause de l'éloignement des lieux : & le vin de Velies ne pouvoit pas estre bon, à cause des marests dont ce terroir estoit rempli.

17 *Rure meo quidvis possum perferre patique*] Il dit que quand il est à sa campagne dans le païs des Sabins, il se contente du vin qu'on luy donne, quel qu'il puisse estre : mais que lorsqu'il est prés de la mer, comme à Tarente, ou ailleurs, il méprise les vins du païs, & ne peut souffrir que les vins Grecs, qui ont en mesme temps de la force & de la douceur.

18 *Generosum & lene*] C'est à dire du vin Grec qui fust vieux, comme on en trouvoit d'ordinaire dans les ports de mer.

19 *Quod curas abigat, quod cum spe divite manet*] C'est ce qu'il a dit d'une autre maniere dans l'Ode XII. du Livre IV.

Spes donare novas largus amaraque
Curarum eluere efficax.

Un vin prodigue de nouvelles esperances, & tres-efficace pour dissiper les chagrins les plus cuisants.

21 *Quod me Lucanæ juvenem commen-*

det amica] Avant l'âge de quarante ans Horace estoit fort déreglé, & il n'estoit presque jamais sans quelque galanterie; l'on a pû voir des marques de ce déreglement dans ce qu'il dit luy-mesme dans quelques-unes de ses Satires.

Juvenem] Il faut sous entendre *factum*, un vin qui le fasse trouver jeune. Car quoiqu'il ne fust pas encore vieux, il n'estoit plus dans cette fleur de jeunesse que l'Amour demande.

22 *Tractus uter*] Ou celuy de Velies, ou celuy de Salerne.

24 *Phaaxque reverti*] Un veritable Phæacien, Sujet d'Alcinoüs: car les Phæaciens passoient leur vie dans la bonne chere & dans les plaisirs. Voyez ce qui a esté remarqué sur ce vers de la seconde Epistre:

—*Alcinoique*
In cute curanda plus æquo operata juventus.

Le *Phægax* de Cruquius est ridicule.

25 *Scribere te nobis, tibi nos accredere par est*] Ce doit estre le premier vers de l'Epistre dans l'ordre naturel de la construction. On peut voir un

exemple pareil dans l'Ode IV. du Livre IV. Mais la grandeur & la majesté de l'Ode souffrent ces sortes de renversemens ; au lieu que le stile d'vne Epître doit estre plus naturel & plus suivi. Cette liberté n'est pardonnable qu'à un grand Maistre. J'ay pris un autre tour dans la traduction, & j'ay tâché d'écrire à peu prés comme nous écririons aujourd'huy, autant que le texte l'a pu permettre.

26 *Menius ut rebus*] La Lettre étoit entierement finie au vers precedent ; mais parce qu'elle auroit esté trop seche , Horace l'enrichit d'un conte qu'il fait à sa maniere, sur ce qu'il a dit qu'à sa maison de campagne il se contente de ce qu'il trouve, mais qu'ailleurs il veut faire grand'chere & grand feu.

Rure meo possum quidvis perferre patique.

Et c'est ce qu'il y a de meilleur. *Menius*, c'est le celebre débauché dont il a esté parlé sur la premiere Satire du Livre I.

27 *Fortiter absumptis*] *Fortiter* est un mot de raillerie.

Urbanus] C'est à dire un plaisant, un bouffon. Il en a esté parlé ailleurs.

28 *Scurra vagus*] Car il y avoit deux sortes de bouffons & de parasites; les uns qui se donnoient entierement à un Maistre ; & les autres qui n'ayant point de Maistre assuré, se donnoient tantost à l'un, tantost à l'autre, & toûjours à celuy dont la cuisine alloit le mieux.

Hos major rapuit canes culina.

Certum præsepe] Horace appelle *præsepe*, *creche*, la table des parasites ; comme Plaute dans la I. Scene du II. Acte du Curculio :

Tormento non retineri potuit ferreo
Quin reciperet se huic esum ad præsepim suam.

Des machines de fer n'auroient pû l'empescher de revenir à sa creche. Les Grecs se sont servis de φάτνη dans le mesme sens.

29 *Impransus non qui civem dignosceret hoste*] Horace dit que quand Menius n'avoit pas dîné, il estoit de si mauvaise humeur, qu'il ne reconnoissoit pas un Bourgeois d'avec un Etranger,

Etranger, & qu'il médiſoit de tout le monde : Car, comme dit Plaute, *Fames & mora bilem in naſum conciunt : La faim & la longue attente font monter la bile au nez.* De plus il falloit gagner ſon dîner par ſes médiſances & par ſes bons mots. C'eſt le veritable ſens de ce paſſage. Cependant comme tous les hommes ne s'arreſtent pas toûjours à ce qui eſt naturel, le ſavant Theodore Marcile a voulu donner à ce vers un ſens tout contraire. Il dit qu'*impranſus* ne ſignifie pas icy *qui n'a point dîné*, mais *qui a fort bien dîné*, & *qui eſt ſoul.* En effet, ajoûte-t-il, il n'y a rien de plus ſouple qu'un Paraſite qui a faim, au lieu qu'un Paraſite qui a bien dîné n'épargne perſonne. Ce qu'il appuye ſur ce paſſage de Plaute, dans la premiere Scene des Captifs, où le Paraſite Ergaſilus dit :

Prolatis rebus Paraſiti venatici
Sumus : quando res redierunt, moloſſici
Odioſicique & multum incommodiſtici.

Pendant les Vacations, dit-il, *nous autres Paraſites ſommes ſouples & doux*

comme des chiens de chaſſe : mais quand les Vacations ſont paßées, nous ſommes des dogues fort hargneux & fort importuns. Mais ce paſſage de Plaute ne prouve rien en ſa faveur. Ce Paraſite ne parle que de ce qu'ils font pendant l'abſence & aprés le retour de ceux qui ont accoûtumé de les nourrir; il ne parle nullement de ce qu'ils font avant ou aprés avoir mangé.

30 *Quælibet in quemvis opprobria fingere ſævus*] Horace a parlé de la médiſance de ce Menius dans la III. Satire du Livre II.

Mænius abſentem Novium cum carperet—

Menius s'eſtant mis un jour à dire du mal de Novius.

31 *Pernicies & tempeſtas barathrumque macelli*] Horace appelle Menius la ruine & la tempeſte de la boucherie; comme Terence a dit de Thaïs: *fundi noſtri calamitas, la greſle qui ravage noſtre heritage.* Et il ſemble qu'il ait eu en vuë un paſſage du Poëte Alexis, qui dans ſa Piece intitulée, *Le Paraſite*, décrit ainſi un grand mangeur:

Δειπνεῖ δ' ἄφωνος Τήλεφος, νεύων μόνον
Πρὸς τοὺς ἐπερωτῶντάς τι, ὥστε πολλάκις
Αὐτὸν κεκληκὼς τοῖς Σαμόθραξιν εὔχεται
Λῆξαι πνέοντα καὶ γαληνίσαι ποτέ.
Χειμὼν ὁ μειρακίσκος ἐστὶ τοῖς φίλοις.

Telephus mange ſans dire un ſeul mot, en faiſant ſeulement ſigne de la teſte à ceux qui luy demandent quelque choſe. De ſorte que ceux qui ſont à table avec luy invoquent ſouvent les Dieux de Samothrace, & les prient que ce vent ceſſe de ſouffler, & qu'enfin le calme revienne : car ce jeune homme eſt une tempeſte pour ſes amis. Comme Alexis appelle Telephus *la tempeſte pour ſes amis*, parce qu'il leur enlevoit ce qu'ils devoient manger : Horace appelle de même Menius la tempeſte de la boucherie, parce qu'il rafloit tout, & qu'on n'y trouvoit plus rien quand il y avoit paſſé. Mais en noſtre langue *la tempeſte de la boucherie* eſt une expreſſion fort dure & fort peu intelligible. C'eſt pourquoy j'ay eſté obligé de prendre un autre tour, & de dire la

choſe comme on la diroit aujourd'huy.

Macelli] Ce mot ne ſignifie pas proprement & à la rigueur la boucherie, mais le marché, dont la boucherie ne faiſoit qu'une partie. Terence nous apprend mieux que perſonne ce que c'eſtoit que ce marché, *macellum,* quand il fait dire par Gnathon dans l'Eunuque, Acte II. Scene III.

—interea loci ad macellum ubi advenimus,
Concurrunt læti mî obviam cupedinarii omnes,
Cetarii, lanii, coqui, fartores, piſcatores, aucupes.

Nous arrivons au marché. Auſſi-toſt je vois venir au devant de moy, avec de grands témoignages de joye, tous les Confiſeurs, les Vendeurs de marée, les Bouchers, les Traiteurs, les Rotiſſeurs, les Peſcheurs, les Chaſſeurs, &c.

32 *Ventri donabat avaro*] Un ventre avare, c'eſt à dire qui veut tout pour luy.

33 *Et timidis*] C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *tumidis*; *timidis*, *timides*; parce qu'ils n'oſent preſque luy rien refuſer, de peur d'eſſuyer les traits

de sa langue. Car, comme dit S. Jerôme en quelque endroit, *singuli metuunt veredarium urbis offendere. Chacun craint d'offencer un homme qui court tous les jours toute la ville, & qui en est comme le Messager.* Quand les grands Seigneurs ont donné chez eux un accés libre à ces sortes de gens, ils deviennent bien-tost, au lieu de leurs bienfaiteurs, leurs tributaires ; & on peut leur appliquer ce mot de Plaute.

Væ misero illi, cujus cibo iste factus est imperiosior.

Malheur à celuy de qui le pain a rendu ce faquin si absolu & si insolent.

34 *Patinas cœnabat omasi vilis*] *Omasum*, le ventre des bestes. C'estoit la viande ordinaire des pauvres.

35 *Et agnini*] Il faut lire *agninæ*, comme a lu le vieux Commentateur, *agninæ carnis*. Car la chair de brebis a esté toûjours moins estimée que celle de mouton. C'est pourquoy dans Plaute un Parasite menace les Bouchers, de ce que pour un mouton ils tuent deux brebis. Car c'est ainsi que j'explique ce passage de la II. Scene du IV. Acte des Captifs :

Qui locant cædundos agnos, & duplam agninam danunt.

36 *Scilicet ut ventres lamna candente nepotum*] C'eſtoit la punition ordinaire des Eſclaves goulus ; on leur marquoit le ventre avec un fer chaud. Galien dans le VI. Livre de Placit. Hyppocrat. & Platon : Ε'ιώθασι καὶ νῦν ποιεῖν οἱ τοὺς ἁμαρτάνοντας οἰκέτας κατασικάζοντες, τῶν μὲν ἀποδιδρασκόντων τὰ σκέλη καίοντες τε καὶ καταχάζοντες καὶ παίοντες: τῶν δὲ κλεπτόντων, τὰς χεῖρας, ὥσπερ καὶ τῶν γαστριμάργων τὴν γαστέρα, καὶ τῶν φλυαρούντων τὴν γλῶτταν. *Encore aujourd'huy ceux qui puniſſent les Eſclaves, brûlent & ſcarifient les jambes des fugitifs, les mains des voleurs, le ventre des gloutons, & la langue des babillards.*

37 *Correctus Mænius idem*] Les Commentateurs remarquent qu'il y a dans les manuſcrits, *correctus Beſtius idem.* Si c'eſt la veritable leçon, il faut croire que Beſtius eſtoit un ſurnom qu'on avoit donné à Menius, à cauſe de ſa voracité : car Beſtius eſtoit un nom Romain. Cruquius a fort mal pris ce paſſage quand il a cru que Beſtius eſtoit icy un perſon-

nage different. *Correctus*, cet homme si sage, si sobre, &c.

38 *Ubi omne verterat in fumum & cinerem*] Car la fumée & la cendre c'est tout ce qui reste des biens que consument les gloutons.

39 Si qui comedunt bona] *Comedere bona, manger son bien*, est toûjours pris en mauvaise part pour *consumere, decoquere*, & ce que Catulle appelle *devorare patrimonia*, & Menandre, γῆν καταφάγειν. C'est pourquoy les Latins appelloient *comedum* & *comedonem* un débauché qui consumoit tout son bien.

40 *Nil vulva pulcrius ampla*] Les Anciens ne trouvoient rien de meilleur qu'un ventre de truye, qu'ils preparoient avec beaucoup d'art & de soin. Mais ils faisoient une grande difference entre le ventre d'une truye qui avoit esté tuée pleine, & celuy d'une autre qui n'avoit esté tuée qu'aprés avoir fait ses cochons. Le premier estoit plus de leur goust, & ils l'appelloient *vulvam ejectitiam*. Ils faisoient aussi grand cas de l'autre, quand la beste avoit esté tuée le lendemain qu'elle avoit mis bas, sur tout si c'étoit de sa premiere portée; & ils l'ap-

pelloient *vulvam porcariam*. Et generalement ils préferoient le ventre d'une vieille truye à celuy d'une jeune qui n'avoit jamais porté. C'eſt pourquoy Martial dit :

Te fortaſſe magis capiet de virgine porca,
Me materna gravida ſue vulva capit.

Voyez Pline, Livre VIII. Chapitre LI. & Livre XI. Chapitre XXXVII. Dans Athenée, Archeſtratus, excellent Cuiſinier, parle d'un ventre de truye confit dans le vinaigre & le cumin.

Γαστέρα καὶ μήτραν στρέμυλην ὑὸς ἔντε κυμίνῳ
Ἔντ' ὄξει δριμεῖ.—

41 *Nam tuta & parvula laudo*] C'eſt ce que ſon valet luy reproche dans la Satire VII. du Livre II.

—ſi nuſquam es forte vocatus
Ad cœnam, laudas ſecurum olus, &c.

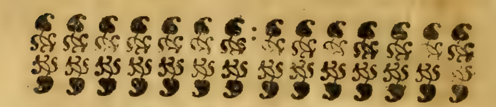
Si perſonne ne vous prie à ſouper, rien n'eſt comparable, dites-vous, à vos ſimples repas d'herbes, qu'accompagnent

toûjours la tranquillité & la sureté, &c. Il appelle icy *tuta* ce qu'il a dit là *securum olus.*

43 *Unctius*] Plus exquis & plus abondant; comme Catulle a dit *uncta patrimonia.*

45 *Quorum conspicitur nitidis fundata pecunia villis*] Le savant Heinsius a fait un long discours pour prouver qu'icy *nitidæ villæ* sont *prætoria, villæ urbanæ*, des maisons de plaisance; & qu'Horace les oppose à *villæ rusticæ*, qui estoient des maisons de revenu. Mais on ne peut rien imaginer de plus éloigné de la pensée d'Horace, qui ne faisant cas que du solide, & de ce qui pouvoit entretenir une bonne table, & faire manger de bons morceaux, ne pouvoit jamais trouver heureux ceux qui avoient follement mis tout leur bien à des maisons superbes qui n'étoient que pour le plaisir. *Nitidæ villæ* sont des maisons de campagne propres & bien tenuës, comme Virgile a dit *nitentes campos*, & *nitentia culta.* Et Horace trouve heureux ceux qui ont mis leur argent à ces sortes de maisons, parce que cela ne manque jamais, & qu'on a toûjours de quoy faire grand'chere.

Fundata pecunia] C'est parce que l'argent est fondé dans ces maisons, qu'on les a appellées *fundi*, des fonds ;



AD

QUINTIUM.

EPISTOLA XVI.

Ne perconteris, fundus meus, optime Quinti,
Arvo pascat herum, an baccis opulentet olivæ :
Pomisne & pratis, an amicta vitibus ulmo :
Scribetur tibi forma loquaciter, & situs agri.
Continui montes, nisi dissocientur opaca
Valle : sed ut veniens dextrum latus aspiciat sol,
Lævum discedens curru fugiente vaporet.
Temperiem laudes. quid si rubicunda benigne

car l'argent est assûré sur cela comme sur des fondemens inébranlables.



A
QUINTIUS.
EPISTRE XVI.

POur vous épargner la peine de me demander si ma terre me nourrit de son bled, si elle m'enrichit de ses olives & de ses fruits, ou du revenu de ses vignes & de ses prairies ; je vais, mon cher Quintius, vous en décrire au long la nature & la situation. C'est une longue chaîne de montagnes qui sont coupées par un vallon fort couvert, de maniere pourtant qu'à sa droite il est éclairé du Soleil levant, & à sa gauche il reçoit tous les rayons du Soleil lorsqu'il va se coucher dans l'onde. Vous seriez charmé de la douceur & de la bonté de son air. Mais que diriez-vous si vous

Corna vepres & pruna ferant? ſi quercus & ilex
Multa fruge pecus, multa dominum juvet umbra?
Dicas adductum propius frondere Tarentum.
Fons etiam rivo dare nomen idoneus, ut nec
Frigidior Thracam, nec purior ambiat Hebrus.
Infirmo capiti fluit utilis, utilis alvo.
Hæ latebræ dulces, etiam (ſi credis) amœnæ
Incolumem tibi me præſtant Septembribus horis.
Tu rectè vivis, ſi curas eſſe quod audis.
Jactamus jampridem omnis te Roma beatum,
Sed vereor ne cui de te plus quam tibi credas:
Neve putes alium ſapiente bonoque beatum:
Neu ſi te populus ſanum rectéque valentem
Dictitet, occultam febrem ſub tempus edendi

voyiez ſes buiſſons porter des cornilles & des prunes, & ſes cheſnes fournir abondamment de la nourriture aux troupeaux, & de l'ombre au Maiſtre? vous croiriez voir, ſans doute, le delicieux ombrage de Tarente qui ſe ſeroit approché de Rome. Il y a de plus une ſource aſſez groſſe pour fournir un ruiſſeau qui porte ſon nom. Ses eaux ne ſont ni moins froides ni moins pures que celles de l'Hebre, qui baigne la Thrace; & elles ont encore cet avantage, qu'elles ſont tres-ſaines. Cette ſolitude douce, & meſme ſi vous m'en croyez, delicieuſe, conſerve en ſanté voſtre ami pendant le dangereux mois de Septembre. Pour vous, vous eſtes heureux, ſi vous eſtes veritablement tel qu'on vous croit. Il y a longtemps que tout Rome parle de vôtre bonheur, mais je crains bien que ſur cela vous n'ajoûtiez plus de foy aux autres qu'à vous meſme; que vous ne vous imaginiez qu'il y a d'autres gens heureux que les Sages & les gens de bien; & que dans le meſme temps que le peuple vous aſſure que vous vous portez fort bien, vous ne cachiez une fievre interieure, juſques à ce que

Diſſimules, donec manibus tremor incidat unctis
Stultorum incurata pudor malus ulcera celat.
Si quis bella tibi terra pugnata marique
Dicat, & his verbis vacuas permulceat aures:
[Tene magis ſalvum populus velit, an populum tu,
Servet in ambiguo, qui conſulit & tibi & urbi,
Jupiter :] *Auguſti laudes agnoſcere poſſis.*
Quum pateris ſapiens emendatuſque vocari,
Reſpondeſne tuo dic, ſodes nomine? nempe
Vir bonus & prudens dici delector ego, ac tu.
Qui dedit hoc hodie, cras, ſi volet, auferet, ut ſi
Detulerit faſces indigno, detrahet idem.
Pone, meum eſt, inquit: pono, triſtiſque recedo.

le friſſon vienne vous prendre au milieu du repas. Une mauvaiſe honte porte les fols à cacher leurs maux, & à les laiſſer ſans remede. Si quelqu'un venoit vous dire que vous avez gagné des batailles ſur la terre & ſur la mer, & qu'il vouluſt vous amuſer par ces paroles flateuſes, *Que Jupiter, qui en veillant à voſtre conſervation, veille au ſalut de Rome, laiſſe toûjours douter ſi le peuple a plus d'amour pour vous que vous n'en avez pour le peuple*; vous ne manqueriez pas de connoiſtre que ces loüanges ne ſont duës qu'à Auguſte. Mais quand vous ſouffrez d'eſtre appellé ſage & homme de bien, dites-moy, je vous prie, oſez-vous répondre à ces beaux noms, & les prendre pour vous? QUIN. Sans doute, car j'aime comme un autre à paſſer pour honneſte homme. HOR. Mais celuy qui vous donne aujourd'huy ce beau titre, vous l'ôtera demain, s'il luy en prend fantaiſie, comme quand il a donné les faiſſeaux à un homme indigne, il les luy oſte ſans balancer. Quittés cela, luy dit-il, cela m'appartient. Il faut les quitter, & ſe retirer tout triſte. Si ce meſme peuple s'aviſoit

Idem si clamet furem, neget esse pudicum,
Contendat laqueo collum pressisse paternum:
Mordear opprobriis falsis? mutemque colores?
Falsus honor juvat, & mendax infamia terret.
Quem? nisi mendosum & mendacem? vir bonus est quis?
Qui consulta patrum, qui leges juraque servat:
Quo multæ magnæque secantur Judice lites:
Quo responsore & quo causæ teste tenentur.
Sed videt hunc omnis domus & vicinia tota
Introrsum turpem, speciosum pelle decora.
Nec furtum feci, nec fugi, si mihi dicat
Servus: Habes pretium loris non ureris: aio.
Non hominem occidi: non pasces in cruce corvos.
Sum bonus, & frugi. Renuit negat atque Sabellus.
Cautus enim metuit foveam lupus, accipiterque

de m'appeller voleur, de dire que je ſuis un infame, & de ſoûtenir que j'ay étranglé mon pere de mes propres mains, ſerois-je faſché de ces calomnies? en changerois-je de couleur? Celuy qui ſe laiſſe flater par une fauſſe loüange, ou épouvanter par une fauſſe calomnie, n'eſt-ce pas un eſprit vicieux & faux? Qui eſt donc l'homme de bien? QUIN. Celuy qui obſerve les decrets du Senat, qui obeït aux Loix & à la Juſtice; que tout le monde prend pour l'arbitre de ſes differends, & dont les avis & le témoignage ont tant de poids, qu'ils font toûjours gagner les procés à ceux dont il a pris la deffence. HOR. Ouy! Mais ce meſme homme eſt connu dans ſon domeſtique & dans tout ſon voiſinage pour un coquin qui ſe cache ſous un beau maſque. Si mon valet me diſoit, Je ne vous ay point volé & je ne m'en ſuis point fui: Tu en ſeras bien recompenſé, luy dirois-je, tu n'auras pas les eſtrivieres. Je n'ay tué perſonne: Tu ne ſeras point pendu. Je ſuis homme de bien & d'honneur: C'eſt ce que je nie. Car le Loup ruſé craint les pieges, l'Epervier craint les laqs,

Suſpectos laqueos, & opertum miluus hamum.
Oderunt peccare boni virtutis amore:
Tu nihil admittes in te formidine pœnæ:
Sit ſpes fallendi, miſcebis ſacra profanis,
Nam de mille fabæ modiis quum ſurripis unum,
Damnum eſt, non facinus mihi pacto lenius iſto.
Vir bonus, omne forum quem ſpectat & omne tribunal,
Quandocunque deos vel porco vel bove placat:
Jane pater, clare, clare quum dixit, Apollo:
Labra movet, metuens audiri: Pulcra Laverna,
Da mihi fallere, da juſtum ſanctumque videri:
Noctem peccatis, & fraudibus objice nubem.
Quo melior ſervo, quo liberior ſit avarus,
In triviis fixum quum ſe dimittit ob aſſem,

& le Milan craint l'hameçon. Les gens de bien s'empeſchent de tomber dans des crimes, par le ſeul amour qu'ils ont pour la vertu: & toy tu ne te retiens que par la peur du ſupplice. Si tu pouvois eſperer de te cacher, tu confondrois les choſes ſaintes avec les profanes. Car lorſque de mille boiſſeaux de feves tu n'en prens qu'un, la perte eſt à la verité moins grande pour moy, mais ton crime n'eſt pas moins grand. Cet homme de bien dont vous parlez, qui eſt l'Oracle du Barreau & des Tribunaux les plus auguſtes, toutes les fois qu'il fait des ſacrifices aux Dieux, & qu'il a dit deux ou trois fois d'une voix haute, Pere Janus, Apollon, il ne fait enſuite que remuer les levres, de peur d'eſtre entendu. Belle Laverne, dit-il tout bas, donnez-moy toûjours les moyens de me cacher; faites que je puiſſe toûjours paſſer pour un homme juſte & ſaint: couvrez d'épaiſſes tenebres tous mes crimes, & mettez toûjours au devant de mes tromperies un nuage obſcur. Je ne voy pas comment un avare qui ſe courbe pour amaſſer un ſol que les enfans ont cloüé dans la

Non video. nam qui cupiet, metuet quoque: porro
Qui metuens vivet, liber mihi non erit unquam.
Perdidit arma, locum virtutis deſeruit, qui
Semper in augenda feſtinat & obruitur re.
Vendere quum poſſis captivum, occidere noli:
Serviet utiliter. ſine paſcat durus, aretque:
Naviget ac mediis hiemet mercator in undis:
Annonæ proſit, portet frumenta penuſque.
Vir bonus & ſapiens audebit dicere, Pentheu,
Rector Thebarum, quid me perferre patique
Indignum coges? Adimam bona. Nempe pecus, rem,

ruë, peut ſe dire plus libre & plus homme de bien qu'un Eſclave. Car s'il deſire, il craint auſſi par conſequent; & celuy qui craint, à mon ſens, ne peut jamais eſtre libre. Tout homme qui travaille ſans relâche, & s'accable de mille ſoins pour augmenter ſon bien, il a perdu ſes armes; il a lâchement quitté le poſte de la vertu; *il n'y a rien de bon à en attendre, au lieu qu'un vil Eſclave eſt encore bon à quelque choſe;* & vous n'eſtes jamais reduit à la neceſſité de le tuer, vous pouvez le vendre, ou en tirer meſme du ſervice; il gardera vos troupeaux, il labourera vos terres, vous l'envoyerez trafiquer ſur mer pendant la plus rude ſaiſon de l'année; il contribuëra à faire regner par tout l'abondance; il amenera des vivres & des bleds. Enfin, *pour ne pas vous retenir plus long-temps*, le Sage & l'homme de bien c'eſt celuy qui a le courage de dire, *comme Bacchus dans la Tragedie*, Penthée Roy de Thebes, quelles indignités me ferez-vous ſouffrir? PEN. Je t'ôteray tes biens. BACC. Quoy, mes troupeaux, mes terres, mes meubles, mon argent! vous pou-

Lectos, argentum, tollas licet. In manicis &
Compedibus sævo te sub custode tenebo.
Ipse deus, simulatque volam, me solvet. Opinor,
Hoc sentit, Moriar: mors ultima linea rerum est.



vez les prendre. PEN. Je te tiendray dans une dure priſon, je t'accableray de chaînes. BACC. Un Dieu me viendra délivrer quand il me plaira. HOR. Il veut dire, à mon avis, je mourray: la mort eſt la fin de toutes choſes.



REMARQUES
SUR LA SEZIE'ME EPISTRE
DU LIVRE I.

QUINTIUS HIRPINUS avoit écrit à Horace, pour luy reprocher le long ſejour qu'il faiſoit à la campagne, & pour luy demander des nouvelles d'une maiſon où il ſe trouvoit ſi heureux. Horace luy décrit cette maiſon en peu de mots; & profitant de cette occaſion, il ſe jette ſur une matiere fort ſerieuſe & fort importante. Il fait voir que le veritable bonheur des hommes ne conſiſte pas dans l'opinion & dans le jugement des autres, mais dans le ſentiment qu'ils en ont eux-meſmes, & dans la paix de la conſcience, qui ſeule peut rendre heureux; ce qui prouve qu'il n'y a d'heureux que les gens de bien. Il examine enſuite ce que c'eſt que l'homme de bien: & aprés avoir refuté ſolidement les définitions qu'on en donne d'ordinaire, il établit qu'il n'y a d'homme

d'homme de bien que l'homme libre, qui n'ayant ni crainte, ni desir, est toûjours le maistre de luy-mesme, & toûjours en état de braver les efforts des Tyrans. Tout ce qu'un grand Philosophe auroit pû dire en prose, Horace le dit icy en vers. Mais il n'y a peut-estre jamais eu que Socrate & Platon qui l'eussent dit avec cette finesse & cette politesse qui regnent dans cette Epistre. La science & l'erudition y paroissent sans leurs épines; & le sel Attique y est répandu à pleines mains. Aussi Horace a particulierement imité Socrate, comme on le verra dans les Remarques.

1. *Optime Quinti*] C'est le mesme Quintius Hirpinus, à qui il adresse l'Ode XI. du Livre II. La famille des Quintiens estoit une des plus anciennes & des plus considerables de Rome, & qui avoit eu tous les plus grands emplois. Mais cette Epistre seule, & l'Ode dont je viens de parler, marquent assez que ce Quintius estoit un homme d'une tres-grande consideration & d'un grand credit.

2 *Arvo pascat herum*] *Arva* sont

proprement des terres labourables, des terres à bled.

An baccis opulentet olivæ] *Opulentus* & *opulentare* se disent proprement de ceux qui ont de grands revenus en fonds de terre : car ils viennent du mot *ops*, qui signifie la terre. Columelle a dit, en parlant des troupeaux : *Et eisdem familiarem focum, mensamque pretiosis dapibus opulentent, Ils enrichissent leur foyer & leur table de mets exquis.*

3 *Pomisne & pratis*] *Pomis* pour toutes sortes de fruits. *Pratis*, Les Anciens estimoient plus les prez que les terres labourables, parce qu'ils portent un revenu continuel qui n'est point sujet aux tempestes, qui ne demande aucun travail, & qui n'est d'aucune dépense. C'est pourquoy aussi ils les ont appellez *prata* pour *parata*; voulant dire qu'ils sont toûjours prests à donner. Varron. Columelle.

4 *Scribetur tibi forma loquaciter*] Il dit qu'il luy va faire au long, *loquaciter*, la description de sa maison, cependant toute cette description n'occupe que dix vers. C'est que dix vers sont pour Horace ce que deux cens

ſont pour les autres. Ceux qui ſont aujourd'huy des deſcriptions ſi longues & ſi ennuyeuſes, devroient profiter de cet endroit, & y apprendre à ſortir plûtoſt des lieux qu'ils nous décrivent. Pindare ſe vante en quelque endroit d'avoir enſeigné aux hommes à eſtre courts dans leurs deſcriptions.

Forma] Varron a fort bien expliqué ce mot dans le VI. Capitre du Livre I. *Formæ duo genera ſunt, una quam natura dat, alter quam ſationes imponunt. Il y a deux formes de terroirs, l'une que la nature donne, & l'autre qui vient du travail.* Horace ne parle icy que de la premiere.

5 *Continui montes niſi diſſocientur*] Il ne faut que s'imaginer une longue chaîne de montagnes interrompuës par une valée, qui les coupe de l'Orient à l'Occident. Ces montagnes les plus voiſines de la maiſon d'Horace, eſtoient Uſtica & Lucretilis. La vallée s'appelloit auſſi *Uſtica*, du nom de la petite montagne qui la bordoit. Cruquius a fort mal pris ce paſſage.

6 *Sed ut veniens.*] Ce *ſed* répond à *opaca*. Cette vallée n'eſt pas ſi couverte

qu'elle ne reçoive le lever & le coucher du Soleil.

7 *Lævum diſcedens curru fugiente vaporet*] C'eſt un des plus beaux vers que l'on puiſſe faire. *Vaporare*, échauffer.

9 *Corna, vepres & pruna ferant*] *Corna* des cornilles; *pruna* des prunes de haye, des prunes ſauvages. Ces fruits eſtoient fort conſiderables dans les montagnes, car on les confiſoit; & les cornilles tenoient lieu d'olives. Columele dans le Chap. x. du XII. Livre: *Eodem tempore corna & pruna Onychina, & pruna ſylveſtria, nec minus genera pyrorum & malorum condiantur. Corna quibus pro olivis utamur.*

10 *Multa fruge pecus*] On s'étonne qu'Horace ait appellé le gland *frugem*, qui eſt le nom que l'on a donné au bled. Mais les Anciens ont dit *fruges* de toutes ſortes de fruits de la terre. Et les Juriſconſultes meſme ont mis de la difference entre *fruges* & *frumentum*. *Frumentum* eſt ce qui croiſt en épi, & *fruges* tout ce qui a écorce ou gouſſe.

12 *Fons etiam rivo*] C'eſt la fontaine *Digentia*, qui donnoit ſon nom

au ruisseau dont il parle dans l'Epistre XVIII. Il y avoit encore une autre fontaine appellée *Blandusia*, qu'il décrit dans l'Ode XIII. du Livre III. mais comme elle estoit plus petite que l'autre, Horace n'en parle point icy.

13 *Nec purior ambiat Hebrus*] *Ambire* se dit proprement des choses qui environnent, qui vont autour. Horace s'en sert icy en parlant de l'Hebre, pour marquer son cours tortueux: car il semble qu'il n'y ait point de partie de la Thrace qu'il ne veüille baigner.

14 *Infirmo capiti fluit utilis*] Il veut dire que son eau estoit fort bonne pour rabatre les vapeurs; ou peut-estre qu'il parle du bain ou de la douche qu'on donnoit à la teste.

Utilis alvo] Il veut dire qu'elles sont bonnes pour tenir le ventre libre. Des eaux froides comme celles-là ne pouvoient pas estre bonnes pour la colique. C'est ainsi qu'il a appellé les mauves *salubres corpori*. Je me suis contenté de mettre dans la Traduction, que ces eaux sont fort saines, cela dit tout.

15 *Hæ latebræ*] On croit que ce

latebræ eſt un mot de mépris, dont Quintius s'eſtoit ſervi dans la Lettre qu'il avoit écrite à Horace; comme s'il diſoit, *cette priſon, ce trou.*

16 *Incolumem tibi me præſtant Septembribus horis*] On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur ces vers de la Satire VI. du Livre II.

Nec mala me ambitio perdit, nec plumbeus auſter
Autumnuſque gravis, Libitinæ quæſtus acerbæ.

Je n'ay là aucune ambition dans la tête; je ne crains ni le dangereux vent de Midy, ni l'Automne ſi nuiſible aux corps, & qui fait le principal revenu de la cruelle Libitine: car c'eſt une ſuite & un effet de l'admirable ſituation de ſa maiſon.

17 *Tu rectè vivis, ſi curas eſſe quod audis*] Les paroles d'Horace ne ſont pas toûjours liées, parce qu'il neglige les liaiſons, & qu'il ne ſe met pas en peine de faire des tranſitions douces; mais le ſens en eſt toûjours fort lié & fort ſuivi. Car aprés avoir fait voir à Quintius que dans ſa retraite il cherche plus ſa commodité que les ſuffra-

ges du peuple, il prend de là occasion de l'exhorter à vivre de mesme, & à travailler beaucoup plus à se trouver qu'à se faire dire heureux.

Si curas esse quod audis] Voilà un des plus beaux preceptes de la Morale. Il ne faut pas se croire heureux parce qu'on nous estime tels, il faut voir si nous le sommes veritablement; & pour cela il faut bien plus examiner sa propre conscience que les sentimens d'autruy.

18 *Jactamus jampridem omnis te Roma beatum*] Le public ne juge que sur des apparences, qui le plus souvent sont trompeuses. Mais nostre propre cœur, quand nous voulons bien l'examiner, ne nous trompe point.

19 *Sed vereor ne cui de te plusquam tibi credas*] Il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que de croire plûtost ce qu'on dit d'eux, que ce qu'ils en savent eux-mesmes. Ils se trouvent heureux quand tout le monde vante & admire leur bonheur : mais s'ils vouloient descendre dans leur interieur, & se consulter, ils verroient qu'il y a bien de la difference entre estre heureux dans l'opinion des au-

tres, & l'eſtre par ſon propre ſentiment.

20 *Neve putes alium ſapiente bonoque beatum*] Pour eſtre heureux dans l'opinion des autres, il ſuffit d'avoir ce qu'on appelle les biens de la fortune : mais pour eſtre heureux par ſon propre ſentiment, il faut avoir les biens de l'ame, & les qualités du cœur, & c'eſt ce que la Fortune ne donne point. *alium ſapiente* pour *alium à ſapiente*, autre que le ſage. Varron a dit de meſme, *quod eſt aliud melle, qui eſt autre que le miel.*

21 *Neu ſi te populus ſanum recteque valentem*] Il compare ceux qui ſe trouvent heureux & ſages, parce que le Public les trouve tels; à des malades qui ajoûtent foy à ceux qui les aſſûrent qu'ils ſont dans une ſanté parfaite, & qui dans cette confiance ſe mettent à table pour aſſouvir leur appetit déreglé : ils croyent ſe porter fort bien, cependant le friſſon vient tout d'un coup les ſaiſir au milieu du repas, & leur gueriſon en devient plus difficile. Cette comparaiſon eſt fort belle & fort juſte, elle eſt priſe de Socrate.

22 *Sub tempus edendi*] La faim qu'ils

ont les porte à déguiser leur mal, & à se tromper eux-mesmes.

23 *Manibus tremor incidat unctis*] *Manibus unctis*, des mains encore grasses ; c'est pour dire au milieu du repas.

23 *Stultorum incurata pudor malus ulcera celat*] Il n'y a rien de plus vray; c'est une maudite honte qui empesche les hommes de découvrir leurs maux, & d'y chercher des remedes. Le public les trouve heureux, les trouve sages; & ils aiment mieux demeurer incurables que de détromper le public.

Pudor malus] *Pudor, honte*, est un mot équivoque, qui est autant pris en bonne qu'en mauvaise part; car il y a une bonne & une mauvaise honte. Et comme dit l'Ecclesiaste, *Il y a une honte qui produit l'endurcissement & le peché, & une honte qui produit l'honneur & la gloire.* Voilà pourquoy Horace ajoûte l'epithete *malus*.

25 *Si quis bella tibi terra pugnata marique*] Il n'y a point d'homme, s'il n'est entierement fol, qui prenne pour luy les loüanges qu'on donne à un grand Prince quand on parle de ses

victoires & de ses exploits. Cependant ce n'est pas une moindre folie de se croire heureux & sage, parce que le peuple nous trouve tels. Et ceux qui tombent dans ce dernier defaut, tomberoient aussi dans l'autre, s'ils n'apprehendoient plus le public qu'ils ne s'apprehendent eux-mesmes : mais, comme dit fort bien Pline, ils craignent la renommée, & ne craignent pas leur conscience : accoûtumez à se pardonner tout, ils ne veulent pas s'exposer aux railleries du public qui ne pardonne rien :

Composé monstrueux de bassesse & d'orgueil.

Horace ne pouvoit pas mettre dans un plus beau jour le ridicule dont il parle.

26 *Vacuas aures*] Des oreilles ouvertes à la flaterie.

27 *Tene magis salvum populus velit an populum tu*] Ces deux vers sont admirablement beaux ; ils sont aussi d'un tres-grand Maistre : car Horace les a pris du Panegyrique que Varius fit d'Auguste ; ce Varius qui estoit en mesme temps si grand Poëte & si grand Critique.

28 *Servet in ambiguo Jupiter*] La loüange que Varius donnoit icy à Auguste, est la plus grande que l'on pouvoit jamais luy donner. En effet il n'y a rien de plus grand que de voir un Prince qui vit de maniere avec ses Sujets, que l'on ne sauroit discerner s'il a plus d'amour pour eux qu'ils n'en ont pour luy. Si cette loüange estoit grande, elle n'estoit pas moins juste, Auguste la meritoit bien. L'histoire parle des grands biens que ce Prince fit aux Romains, & elle est pleine des marques d'amour & de reconnoissance que les Romains luy donnerent. Mais comme tout ce que les Sujets font pour leur Prince pendant leur vie peut estre suspect, & paroistre l'effet de quelque passion interessée, je me contenteray de rapporter une particularité qui me paroist à couvert de tout soupçon. C'est qu'on voyoit tous les jours des mourants qui par leur testament ordonnoient à leurs heritiers d'aller offrir dans le Capitole des victimes pour remercier Dieu *de ce qu'Auguste leur survivoit*, *Quòd superstitem Augustum reliquissent.* Tous les honneurs qu'on luy a deferez ne va-

lent pas cette marque de tendresse & de pieté qu'on luy a souvent donnée entre les bras de la mort, qui ne souffre jamais auprés d'elle ni la crainte, ni la flaterie, ni l'esperance.

Qui consulit & tibi & urbi] C'est à dire, *qui en veillant à vostre conservation, veille à la conservation de Rome.* Car c'est la maniere dont les Romains s'expliquoient: En priant pour la prosperité d'Auguste, ils croyoient prier pour celle de l'Empire. Voicy un passage qu'on ne sera pas fasché de lire: Quand le Senat & le peuple eurent donné charge à Messala de déferer à Auguste le nom de Pere de la patrie, Messala parla en ces termes: *Quod bonum faustumque sit tibi, domuique tuæ, Cæsar Auguste, (sic enim nos perpetuam felicitatem Reip. & læta huic precari existimamus) Senatus te consentiens cum pop. Rom. consalutat patriæ Patrem. Veuillent les Dieux que ce que nous faisons aujourd'huy, soit heureux pour vous & pour vostre maison, Cesar Auguste, (car en faisant cette priere, nous sommes persuadez que nous demandons pour cet Empire une eternelle felicité.) Le Senat d'un commun consente-*

ment avec le peuple vous saluë Pere de la patrie. Auguste, le visage baigné de larmes que la joye & la tendresse luy arrachoient, répondit : *Compos factus votorum meorum, Patres Conscripti, quid aliud habeo Deos immortales precari, quàm ut hunc consensum vestrum ad ultimum vitæ finem mihi perferre liceat. Aprés l'accomplissement de tous mes vœux, que puis-je demander aux Dieux immortels, que de me faire la grace de voir durer jusques au dernier jour de ma vie cette affection & cette union qui vous portent à me donner aujourd'huy un titre si glorieux?* Que peut-on voir de plus tendre? D'un costé le Senat & le peuple ne prient que pour Auguste, & de l'autre Auguste ne prie que pour le peuple & pour le Senat.

29 *Augusti laudes agnoscere possis*] Voilà une loüange bien delicate & bien adroite.

30 *Quum pateris sapiens emendatusque vocari*] Si on vous appelloit Vainqueur des Parthes, & Maistre de la terre & de la mer, vous refuseriez ces titres : mais lors qu'on vous appelle sage, & homme qui suit les loix de

la raiſon, vous ne faites pas difficulté de prendre cela pour vous; cependant cette derniere folie n'eſt pas moins grande que la premiere.

Sapiens emendatuſque] *Sapiens*, ſage, ſoit que cette ſageſſe vienne de la Nature, ou de l'étude & du travail: mais *emendatus* marque une ſageſſe qui vient du travail ſeul, qui corrige & ſurmonte les vices, & qui par conſequent eſt tres-difficile à acquerir. L'Empereur Marc Antonin a compris ces deux differentes ſageſſes ſous ces deux mots, ὀρθὸς ἢ ὀρθούμενος, voulant dire qu'il faut eſtre ſage naturellement, ou le devenir par le travail & par l'étude.

31 *Reſpondes ne tuo dic, ſodes, nomine*] *Tuo nomine* n'eſt point un datif pour *tuo nomini*, comme on l'a crû; mais un ablatif; & il y a bien de la difference entre *répondre à ſon nom*, & *répondre en ſon nom.*

32 *Nempe vir bonus & prudens dici delector*] C'eſt Quintius qui répond à Horace ce qu'on répond ordinairement en ces occaſions: *Chacun aime à paſſer pour homme de bien.* Mais Horace fait bien voir le ridicule de cette

réponse, qui consiste dans le mot *dici.* Ce n'est pas à passer pour homme de bien qu'il faut travailler, c'est à l'estre : car comme dit fort bien Seneque, *Quis prudens se ob aliena miratur?* Qui est l'homme sage qui peut s'applaudir des biens qui ne sont point en luy? Le veritable homme de bien n'a aucune attētion à ce qu'on dit & qu'on pense de luy, il est appliqué à faire son devoir comme le pied l'est à marcher, l'œil à voir, & l'oreille à entendre. Mais voilà quel est le pitoyable aveuglement des hommes, ils veulent qu'on les croye, & qu'on les appelle saints, prudens, justes, &c. quoique cette bonne opinion qu'on a d'eux ne les rende pas tels, & ils n'ont pas le courage de se donner eux-mesmes veritablement ces noms, quoy qu'il dépende d'eux de se les donner justement, & de les conserver de mesme.

33 *Qui dedit hoc hodie, cras, si volet, auferet*] C'est la réponse qu'Horace fait à celle de Quintius. Si le peuple n'estoit pas inconstant, & que quand il est une fois prévenu pour quelqu'un, cela ne changeast jamais, on ne pourroit pas trou-

ver ſi ridicules ceux qui travailleroient à paſſer dans ſon eſprit pour gens de bien : car au moins cette bonne opinion qu'ils luy donneroient d'eux-mêmes, quoique fauſſe, leur procureroit preſque les meſmes avantages de la part du peuple, qu'une veritable vertu. Mais comme il n'y a rien de plus leger que le peuple, il eſt bien ridicule de faire quelque fondement ſur les opinions qui ne viennent jamais que de ſon caprice.

35 *Pone, meum eſt, inquit,*] Voilà une heureuſe application; la fauſſe vertu dont nous nous piquons eſt dans l'eſprit du peuple qui ſe trompe en nôtre faveur : elle n'eſt point du tout en nous; auſſi lors qu'il ſe détrompe, il uſe de cette vertu comme d'un bien qui luy appartient; il nous l'oſte comme il oſte les Charges. Mais la veritable vertu eſt proprement en nous, & il ne dépend point du peuple de nous l'oſter, ni de luy faire prendre quand il luy plaiſt, ou de luy faire quitter les marques de ſa dignité; comme il s'en explique dans l'Ode II. du Liv. III.

Nec ſumit aut ponit ſecures
Arbitrio popularis auræ.

36 *Idem*

36 *Idem si clamet furem, neget esse pudicum*] S'il est honteux & ridicule de se réjoüir de passer faussement pour homme de bien ; il ne l'est pas moins de s'affliger de passer injustement pour méchant homme ; l'un & l'autre viennent d'un mesme principe, c'est à dire d'un esprit vicieux & faux.

38 *Mutemque colores*] Cette expression me paroist assez remarquable, *mutare colores*. Car les Latins disoient ordinairement *mutare colorem* au singulier, comme nous disons *changer de couleur*, & non pas *de couleurs*. Peut-estre qu'Horace a voulu exprimer plusieurs changemens, plusieurs couleurs qui se succedent les unes aux autres, comme cela arrive assez souvent.

40 *Quem nisi mendosum & mendacem*] La pluspart des hommes ne sauroient se persuader que la crainte & la douleur d'une fausse infamie puissent venir d'un mauvais principe ; cependant il n'y a rien de plus certain, elles viennent d'un esprit vicieux & faux, qui ne sait pas que le mal de la fausse calomnie tombe toûjours sur celuy qui la fait, & jamais sur celuy qui la souffre. Tout le mal qu'on dit fausse-

ment de nous ne nous nuit pas davantage que nuiroient au Soleil ceux qui diroient qu'il est nuit en plein midy.

Mendosum & mendacem] *Mendosus, vicieux, ignorant.* Car il ne connoist pas la nature du veritable bien, qui dépendant toûjours de nous, ne peut dépendre des autres. *Mendax, menteur, faux*; parce qu'il donne au mensonge toute la force de la verité. Cela est remarquable, & on ne l'avoit pas expliqué. C'est sans doute par cette raison que Varron, le plus savant des Romains, a dit que l'infamie est liée dans le cœur du peuple:

Tertia pœnarum infamia
Stans nexa in volgi pectore
Fluctuanti intonsa coma,
Sordido vestitu, ore severo.

La troisiéme des Furies c'est l'infamie, toûjours liée dans le cœur du peuple: ses cheveux sont toûjours épars & negligez, ses habits sales, son visage triste.

Vir bonus est quis?] C'est la demande qu'Horace fait à Quintius.

41 *Qui consulta patrum*] Voicy l'opinion commune & l'idée generale que l'on avoit alors de l'honneste homme,

de l'homme de bien. Elle paroiſt belle, mais elle eſt vicieuſe comme toute définition qui ne fait connoiſtre que les dehors & l'exterieur d'un ſujet. Horace imite icy les manieres de Socrate, qui fait toûjours propoſer d'abord l'opinion vulgaire, pour la refuter enſuite.

42 *Secantur*] *finiuntur, deciduntur,* ſont finies, terminées.

43 *Quo reſponſore*] *Sur les avis, ſur les réponſes duquel, &c.* Il ne faut rien changer à ce paſſage.

Et quo cauſæ teſte tenentur] *Tenentur* pour *obtinentur, ſont gagnées.* Ciceron, *cauſam apud Centumviros non tenuiſſe.*

44 *Sed videt hunc*] C'eſt la réponſe d'Horace qui refute la définition que Quintius vient de donner.

45 *Introrſum turpem*] Car le même homme qui obſerve les loix, & qui obeït aux decrets du Senat, peut eſtre d'ailleurs fort méchant & fort déreglé. La définition eſt donc fauſſe.

Speciosum pelle decora] *Pellis decora,* un beau maſque, comme il a dit dans la 1. Satire du Livre II. en parlant de Lucilius.

Detrahere & pellem nitidus qua quisque
per ora
Cederet introrsum turpis.—

Et ôter à chacun le masque qu'il portoit pour cacher ses ordures & ses vices.

46 *Nec furtum feci, nec fugi, si mihi dicat servus*] Voicy une comparaison fort juste, & qui met dans tout son jour le ridicule de la definition. Un homme qui observe les loix, se met seulement à couvert des peines duës à ceux qui les violent; comme un Esclave qui n'est ni fugitif, ni voleur, évite seulement d'estre puni; mais ni l'un ni l'autre ne peuvent pas pourtant passer pour gens de bien par cette seule raison; car leur motif peut estre vicieux: en obeïssant aux loix ils peuvent conserver le desir de les violer, & n'estre retenus que par la crainte.

49 *Sum bonus & frugi*] Cela ne s'ensuit pas, comme Horace le prouve fort bien.

Frugi] C'est un mot fort grave & fort étendu. Car sous le mot de frugalité les Anciens comprenoient la constance, la justice, la force & la tem-

perance. En un mot *frugi* eſt oppoſé à *nequam*, & *frugalitas* à *nequitia*. Ciceron dans le troiſiéme Livre des Tuſcul.

Renuit negat atque Sabellus] Horace s'appelle luy-meſme *Sabellus*, parce qu'il eſtoit de Venuſe, ville des Samnites. On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur ces vers de la 1. Satire du Livre II.

Nam Venuſinus arat finem ſub utrumque colonus,
Miſſus ad hoc, pulſis, vetus eſt ut fama, Sabellis.

Car Venuſe eſt ſur la frontiere de ces deux Provinces; & les vieilles Chroniques diſent que les Romains en ayant chaßé les Samnites, &c.

50 *Cautus enim metuit foveam lupus*] Comme le Loup, le Milan & l'Epervier, qui ſont les animaux les plus carnaciers, s'empêchent de ſe jetter ſur la proye, par la crainte des embûches qu'on leur tend; de même les hommes les plus vicieux s'empêchent ſouvent d'executer leurs mauvais deſirs, par la crainte des ſupplices.

51 *Et opertum miluüs hamum*] C'eſt ainſi qu'il faut écrire *miluüs*, & non pas *miluius*, qui eſt un mot inconnu aux Latins. De *miluüs*, *miluïna*, *appetit déreglé*. Ils auroient dit *miluïena*, s'ils avoient dit *miluius*; comme de *Lanius*, *Laniena*. Il paroiſt par ce paſſage qu'on chaſſoit au Milan à la ligne, s'il eſt permis de parler ainſi. Car on cachoit un hameçon dans l'apaſt qu'on luy offroit.

52 *Oderunt peccare boni virtutis amore*] L'homme de bien fait pour l'amour de la vertu ſeule, ce que les méchans font par la ſeule crainte des loix: & l'amour de la vertu eſt ſi eſſentielle aux gens de bien, & ſi détachée de toutes ſortes d'autres vuës, qu'ils ne laiſſeroient pas de faire le bien, quand ils devroient en eſtre punis; & d'éviter de faire le mal, quelques recompenſes que leurs mauvaiſes actions duſſent leur attirer dans la ſuite.

53 *Tu nihil admittes*] Horace parle toûjours à ſon Eſclave. Et de ce côté-là nous ſommes tous Eſclaves, comme Marc Antonin l'a fort bien reconnu, lorſqu'il ſe dit à luy-meſme dans l'onziéme Livre : *Si tu t'empê-*

ches de commettre certains pechez, ton inclination ne laisse pas d'y estre portée, & tu ne t'en abstiens que par crainte, ou par vanité, ou par quelque autre raison aussi vicieuse.

In te] *Contre toy*, c'est à dire *contre ta conscience*, ou contre toy, c'est à dire qui puisse faire tomber sur toy le châtiment que tu crains.

54 *Fallendi*] pour *latendi*, d'estre caché.

Miscebis sacra profanis] *Miscere*, mêler, confondre.

55 *Nam de mille fabæ modiis cum surripis unum*] Ce valet pouvoit répondre à Horace, qu'au moins quand de mille boisseaux de feves il se contente d'en voler un seul, il faut avoüer qu'il n'est pas si grand voleur que celuy qui auroit tout pris. Et c'est ce qu'Horace refute en disant, qu'à la verité la perte est moins grande pour le Maistre, mais que du costé du valet le crime est égal; car il n'a pris qu'un seul boisseau pour mieux cacher son larcin; & si en prenant le tout il avoit pû esperer de se cacher aussi facilement, il ne s'y seroit pas épargné. Et cela est vray. Mais les Stoïciens

n'ont pas laiſſé d'abuſer de ce raiſonnement, lors qu'ils ont voulu prouver par là l'égalité des pechez. Car, diſoient-ils, celuy qui a dérobé des choux dans un jardin, a peché, celuy qui a tué ou calomnié ſon frere, a peché auſſi; donc ils ſont égaux. C'eſt, dit fort bien S. Auguſtin, comme ſi de ce qu'un Rat eſt un animal à quatre pieds auſſi bien qu'un Elephant, & qu'une Mouche a des aiſles auſſi bien qu'une Aigle, on vouloit conclure de là que l'Aigle n'eſt pas plus groſſe que la Mouche, ni l'Elephant plus gros que le Rat. Les pechez qui viennent d'une meſme paſſion, peuvent eſtre égaux à certains égards; mais il y a une grande difference, par exemple, entre ceux qui viennent de la colere, & ceux qui naiſſent de la cupidité, comme des Stoïciens plus ſages l'ont reconnu dans la ſuite.

56 *Damnum eſt, non facinus, mihi pacto lenius iſto*] Mot à mot, *La perte eſt plus petite de cette maniere pour moy, mais le crime n'eſt pas plus petit.* Il ne faut rien changer à ce paſſage, car *lene damnum, lene facinus* eſt auſſi

Latin

Latin que *lenis ruina* & *lene tormentum*, dont Horace ſe ſert ailleurs.

57 *Vir bonus*] Horace explique icy un vice fort ordinaire à ceux qui paſſent fauſſement pour gens de bien: car ayant déja trompé le monde par une fauſſe vertu, ils veulent le tromper encore par une fauſſe devotion. C'eſt pourquoy quand ils ſont dans les Temples, ou qu'ils offrent des ſacrifices, ils font des prieres à haute voix pour eſtre entendus; & quand ils ont aſſez prié de cette maniere pour donner bonne opinion de leur pieté, ils font des prieres ſecretes toutes contraires aux premieres, & demandent un heureux ſuccés pour tous leurs mauvais deſſeins. Le but d'Horace n'eſt pas de blâmer les prieres à haute voix, ni les prieres baſſes; mais l'abus qu'on fait des unes & des autres, qui n'eſt peut-eſtre encore aujourd'huy que trop commun.

Omne forum quem ſpectat] *Spectat*, *regarde*, pour *admiratur*, *admire*; comme dans l'Epiſtre VI.

Gaude quod ſpectant oculi te mille loquentem.

Omne forum & omne tribunal] Car il y avoit plusieurs lieux à Rome où l'on rendoit la justice, & plusieurs differentes Jurisdictions. C'estoient autant de differentes Chambres.

59 *Jane pater clare, clare quum dixit Apollo*] Car Janus estoit le mesme qu'Apollon. Voyez les Remarques sur la Satire VI. du Livre II.

Clare clare] Perse a traité cette même matiere avec beaucoup de force, & il a eu ce passage d'Horace en vuë quand il a écrit :

Mens bona, fama, fides, hæc clare & ut audiat hospes.
Illa sibi introrsum & sub lingua immurmurat, ô si
Ebullit patrui præclarum funus !

Un bon esprit, de la reputation, de la bonne foy. Voilà ce qu'il dit à haute voix, afin qu'on l'entende : mais en luy-mesme il dit en marmotant : O si je pouvois bien-tost faire un magnifique enterrement à mon oncle !

60 *Labra movet metuens audiri*] C'est ce que Perse appelle *introrsum & sub lingua immurmurat*. Car ces sortes de gens ne font pas ces prieres dans un

profond ſilence, mais en marmotant entre leurs dents, afin qu'on entende le bruit ſans entendre les paroles, & qu'on les voye toûjours prier. Cet abus a fait qu'on a ſouvent condamné ces prieres baſſes, & qu'on a loüé ceux qui prioient à haute voix: car c'eſt ce qui donna lieu à ce precepte de Pythagore, μετὰ φωνῆς εὔχου, *Prie à haute voix*. Ce que Perſe dit, *aperto vivere voto, faire ſes vœux en public & à découvert*. Mais comme ces hommes n'ont pas moins abuſé des prieres hautes que des baſſes, les dernieres valent encore mieux, pourvû qu'en les faiſant on ſe ſouvienne de ce precepte de Seneque: *Sic vive cum hominibus tanquam Deus videat: ſic loquere cum Deo, tanquam homines audiant. Vis avec les hommes comme ſi Dieu te voyoit. Parle avec Dieu comme ſi les hommes t'entendoient.* Auſſi Tertullien, dans ſon Traité de l'Oraiſon, dit, qu'il faut qu'elle ſoit plûtoſt un murmure qu'une voix articulée. Et S. Jeroſme dit en quelque endroit, *nam clamor in ſcripturis non eſt vocis, ſed cordis. Les cris dont il eſt parlé dans l'Ecriture, ne ſont point de la voix, mais du cœur: Non enim ver-*

bis ſed corde orandus eſt Deus : Car Dieu doit eſtre prié du cœur, & non pas des levres.

Pulcra Laverna] Laverna eſtoit la Patrone des voleurs, & la meſme que l'on adoroit en Grece ſous le nom de *Praxidica.* Voyez les Remarques ſur Feſtus. Elle avoit un Temple & un Bois fort obſcur dans la voye *Salaria.* On la joignoit ordinairement avec Mercure dans les prieres & dans les ſacrifices qu'on luy faiſoit. Elle ne favoriſoit pas ſeulement les voleurs, mais auſſi tous ceux qui vouloient que leurs deſſeins ne fuſſent pas découverts. Et en cela elle avoit pris le bon parti, pour avoir plus d'adorateurs que tous les autres Dieux enſemble.

63 *Quo melior ſervo, quo liberior ſit avarus*] Il continuë de déveloper les vices de ces gens qui n'ont que le maſque de la vertu. Ils ſont avares, & en cela ils ſont plus eſclaves que les eſclaves meſmes, & que ceux que l'on a pris en guerre.

64 *In triviis fixum cum ſe demittit ob aſſem*] Cet homme que le peuple prend pour un homme de bien, eſt un avare qui fait toutes ſortes de baſ-

ſeſſes pour amaſſer de l'argent. Tout luy eſt bon, juſqu'au gain le plus deshonnête. Et c'eſt ce gain deshonnête qu'Horace, avec beaucoup de raiſon, compare à une piece de fauſſe monnoye, que les enfans cloüoient à terre, afin de tromper les paſſans qui ſe courboient pour l'amaſſer. Et c'eſt ce que Perſe a imité dans la Satire v.

Inque luto fixum poſſis tranſcendere nummum.

Peux-tu, ſans avoir envie de te courber, paſſer une piece d'argent qu'on a fichée dans la boüe? Où Cornutus écrit: *Solent pueri, ut ridendi cauſam habeant, aſſem in ſilice plumbatum affigere, ut qui viderint, ſe ad colligendum inclinent, nec tamen poſſint avellere. quo facto pueri etiam adclamare ſolent, etiam. Les enfans, pour ſe faire rire, cloüent à terre une fauſſe piece, afin que les paſſans ſe courbent pour la prendre, & qu'ils ne puiſſent l'arracher; ſur quoy ils crient: Et luy auſſi.* Cela eſt encore aujourd'huy fort commun.

65 *Nam qui cupiet, metuet quoque*] Il eſt impoſſible que le deſir ne ſoit pas accompagné de la crainte: & la

crainte eſt une paſſion incompatible avec la liberté. Tout homme donc qui deſire eſt eſclave.

67 *Perdidit arma, locum virtutis deſeruit*] Cette idée eſt belle & noble. Dieu nous a mis dans ce monde pour combatre toûjours contre les vices, & pour livrer une guerre continuelle à nos paſſions. Celuy qui ſuccombe dans ce combat, eſt comme ces hommes lâches qui jettant bas les armes, quittent leur poſte, & ſe livrent eux-meſmes à leur ennemi.

68 *Et obruitur*] Il ſe laiſſe accabler par les ſoins & par le travail; comme il a dit dans l'Epiſtre VII.

Immoritur ſtudiis, & amore ſeneſcit habendi.

Il ſeche ſur ſes pieds à force de travailler, & vieillit à vuë d'envie d'amaſſer du bien.

69 *Vendere cum poſſis captivum occidere noli*] Il faut bien que ce paſſage ſoit difficile, puiſque tant de gens s'y ſont trompez. Horace, aprés avoir dit qu'il ne voit pas que ce faux homme de bien, qui eſt un avare, ſoit plus libre que le plus vil Eſclave, reprend

icy sa comparaison, & fait voir que ce vil Esclave est mesme preferable à ce faux homme de bien : car on ne peut rien faire de ce dernier ; au lieu que l'autre peut estre utile en mille manieres, & il en prend Quintius luy-mesme à témoin : car en luy disant, ne vous avisez pas de tuer vostre Esclave lorsque vous pouvez le vendre; c'est comme s'il luy disoit, n'est-il pas vray que vous ne vous aviserez jamais de tuer vostre Esclave ? ou vous le vendrez, ou vous trouverez le moyen d'en tirer quelque utilité. Il gardera vos troupeaux, il labourera vos terres, il ira trafiquer, il ramenera des vaisseaux chargez de bled & de toutes sortes de vivres, &c. C'est le veritable sens.

70 *Sine pascat durus*] *Durus, laboriosus, attentus*, endurci au travail.

71 *Annonæ prosit*] *Prodesse annonæ*, & *levare annonam*, c'est à dire, faire que l'année soit bonne, que les vivres ne soient pas chers.

72 *Vir bonus & sapiens*] Aprés avoir refuté les fausses definitions de l'homme de bien, il établit que c'est celuy qui craint plus la honte que la

mort, comme il s'explique ailleurs.

Pejusque letho flagitium timet.

Mais au lieu d'en faire la définition, il produit tout d'un coup cet homme de bien dont il parle, & cela est d'un plus grand effet que n'auroit esté la définition. Il y a là beaucoup de force & d'adresse. Il n'est pas question de disputer quel est l'homme de bien, mais de l'estre; & l'exemple y mene plus droit que le precepte.

73 *Pentheu, Rector Thebarum*] Cet homme de bien qu'Horace fait parler icy, c'est Bacchus, que Penthée Roy de Thebes méconnoist & menace au lieu de l'adorer. Et tout cet endroit est pris des Bacchantes d'Euripide, comme le vieux Interprete l'avoit fort bien vu. Voicy le passage entier. Aprés que Penthée a bien menacé Bacchus, ce Dieu luy demande:

ΔΙΟΝΥΣΟΣ.

Εἴφ' ὅ, τι παθεῖν δεῖ; τί με τὸ δεινὸν ἐργάσῃ;

ΠΕΝΘΕΥΣ.

Πρῶτον μὲν ἁβρὸν βόστρυχον τεμῶ σέθεν;

ΔΙΟΝ.

Ἱερὸς ὁ πλόκαμος. τῷ Θεῷ δ' αὐτὸν τρέφω,

ΠΕΝΘ.

Ἔπειτα θύρσον τόνδε παράδος ἐκ χεροῖν.

ΔΙΟΝ.

Αὐτός μ' ἀφαιρῦ. τόνδε Διονύσου φερῶ.

ΠΕΝΘ.

Εἱρκταῖσί τ' ἔνδον σῶμα σὸν φυλάξομεν.

ΔΙΟΝ.

Λύσει μ' ὁ δαίμων αὐτὸς ὅταν ἐγὼ θέλω.

BACCHUS.

Que faut-il que je souffre? quel mal me feras-tu?

PENTHE'E.

Premierement je te couperay ces beaux cheveux.

BACCH.

Ces cheveux sont sacrez, je les conserve pour un Dieu.

PENTH.

Donne-moy ce Thyrse que tu portes à la main.

BACCH.

Oste-le moy toy-mesme. C'est le Thyrse de Bacchus.

PENTH.

Nous te retiendrons dans une prison étroite.

BACCH.

Le Dieu luy-mesme m'en delivrera quand je voudray.

Mais Horace n'en a pris que les deux premiers & les deux derniers vers, qu'il a traduits presque à la lettre, en mettant seulement *bona*, les biens, au lieu de ces cheveux & de ce Thyrse, qui ne pouvoient jamais faire un bon effet icy, & qui ne sont bons que sur le theatre.

74 *Indignum coges*] Il explique le δεινὸν d'Euripide par *indignum*. En effet il n'y a d'autre mal que ce qui est deshonneste & indigne : & par là il est évident qu'il n'est pas au pouvoir des autres de nous faire du mal : αἰσχρῷ γάρ με οὐδεὶς περιβαλεῖ : *car personne ne nous peut forcer à faire rien de deshonneste.* Comme dit fort bien le sage Empereur Marc Antonin.

Nempe pecus, rem, lectos, argentum] Comme le mot *bona*, *biens*, est équivoque, ce n'est pas sans raison que Bacchus demande à Penthée, si les biens dont il parle ne sont pas les terres, les troupeaux, les meubles, l'argent, &c. car ce sont les seuls biens que les hommes nous peuvent ôter. Les autres biens, qui sont les seuls veritables, dépendent toûjours de nous-mesmes, & ne peuvent jamais estre

exposez à la violence & à l'injustice des Tyrans.

78 *Ipse Deus simulatque volam*] Dans Euripide, celuy qui parle veut dire que Bacchus le délivera, c'est à dire qu'il se délivrera luy-mesme quand il voudra. Et Horace donne une heureuse explication à ce passage, en prenant ce Dieu pour la Mort, qui, quand nous ne pouvons nous delivrer nous-mesmes, vient enfin immanquablement à nostre secours. Mais Horace explique ce vers selon la maxime des Stoïciens, qui croyoient qu'il estoit du devoir de l'homme sage de se donner la mort quand il le jugeoit à propos. L'injustice & la lâcheté de cette maxime ont esté reconnuës par les plus grands Philosophes, Pythagore, Socrate, Aristote, Platon, qui l'ont tous condamnée comme contraire à la Religion, & à la raison mesme.

Me solvet] Proprement me délivrera: car il n'y a point de chaînes qui tiennent contre la mort. Et c'est par cette raison que les Grecs délioient toûjours les criminels dés qu'ils étoient condamnez. Car ils les regardoient dés ce moment comme des victimes

ſur leſquelles ils n'avoient plus aucun droit ; & ils auroient cru faire une tres-grande injuſtice de les retenir dans leurs chaînes.

79 *Mors ultima linea rerum eſt*] C'eſt une metaphore priſe des courſes : car on appelloit *lineam* ce que les Grecs appelloient γραμμὴν & στάθμην, une ligne qu'on tiroit pour enfermer le lieu de la courſe, & pour en marquer le commencement & la fin. Euripide dans l'Electre :

Μή μοι τὸ πρῶτον βῆμ' ἐὰν δράμῃ καλῶς



AD

SCÆVAM.

EPISTOLA XVII.

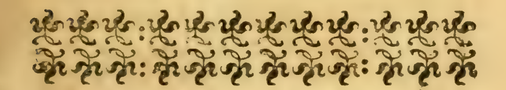
Quamvis, *Scæva, ſatis per te tibi conſulis, & ſcis*
Quo tandem pacto deceat majoribus uti:
Diſce, docendus adhuc quæ cenſet amiculus : ut ſi

Νικᾷν δοκείτω τὴν δίκην, πρὶν ἂν πέλας
Γραμμῆς ἵκηται, καὶ τέλος κάμψῃ βίου.

Que celuy qui a heureusement commencé sa course, ne croye pas remporter le prix avant qu'il soit arrivé auprés de la ligne, & qu'il ait fourni la carriere de la vie. Et dans l'Ion :

—παρ' οἵαν ἤλθομεν στάθμην βίου.

mot à mot, *à quelle ligne de la vie sommes-nous arrivez ?* pour dire, *à quelle extremité avons nous pensé nous porter ?* Ce qui est assez remarquable.



A

SCEVA.

EPISTRE XVII.

SCEVA, quoique vous soyez tres-capable de vous conseiller vous-mesme, & que vous sachiez fort bien de quelle maniere on doit vivre avec les Grands ; ne laissez pas de faire comme si un aveugle vouloit vous mon-

Cæcus iter monſtrare velit. tamen aſpice ſi quid
Et nos, quod cures proprium feciſſe, loquamur.
Si te grata quies & primam ſomnus in horam
Delectet, ſi te pulvis ſtrepituſque rotarum,
Si lædit caupona: Ferentinum ire jubebo.
Nam neque divitibus contingunt gaudia ſolis:
Nec vixit malè, qui natus morienſque fefellit.
Si prodeſſe tuis, pauloque benignius ipſum
Te tractare voles: accedes ſiccus ad unctum.
Si pranderet olus patienter, regibus uti
Nollet Ariſtippus. Si ſciret regibus uti,
Faſtidiret olus, qui me notat. Vtrius horum
Verba probes & facta, doce: vel, junior audi
Cur ſit Ariſtippi potior ſententia. namque

trer le chemin,écoutez ce que pense sur cela vôtre ami qui auroit encore besoin de Maistre ; & voyez si nous ne pourrons pas dire des choses dont vous puissiez vous servir. Si vous aimez le repos, & à dormir la grasse matinée ; si la poudre & le bruit des carosses vous blessent à un certain point, & si vous estes incommodé du voisinage d'une taverne ; je vous conseille de vous retirer à Ferentum. Car tous les plaisirs ne sont pas pour les seuls riches ; & celuy dont la vie & la mort ont esté cachées, n'a pas mal passé ses jours. Mais si vous voulez vous rendre utile à vôtre famille, & faire vous-mesme meilleure chere, & vous réjoüir, vous ferez la cour aux grands Seigneurs. *Diogene dit un jour à Aristippe :* Si Aristippe savoit manger des herbes, il ne voudroit aucun commerce avec les Rois. Aristippe luy répondit : Si celuy qui me reprend savoit vivre avec les Rois, il mépriseroit les herbes. Dites-moy lequel de ces deux sentimens vous approuvez le plus ; ou, comme vous estes plus jeune, écoutez ce qui me fait paroistre celuy d'Aristippe plus raisonnable : Car on dit qu'il éludoit

Mordacem Cynicum ſic eludebat, ut aiunt:
Scurror ego ipſe mihi, populo tu. rectius hoc &
Splendidius multo eſt, equus ut me portet, alat rex.
Officium facio. tu poſcis vilia: verum es
Dante minor, quamvis fers te nullius egentem.
Omnis Ariſtippum decuit color, & ſtatus, & res,
Tentantem majora ferè præſentibus æquum.
Contra quem duplici panno patientia velat,
Mirabor vitæ via ſi converſa decebit.
Alter purpureum non expectabit amictum,
Quidlibet indutus celeberrima per loca vadet,
Perſonamq; feret non inconcinnus utramque:
Alter Mileti textam cane pejus & angue
Vitabit chlamydem: morietur frigore, ſi non

ainſi

ainſi les railleries de ce mordant Cynique : Je fais le métier de bouffon pour moy, & toy tu le fais pour le peuple. Ne vaut-il pas mieux, & n'eſt-il pas plus honorable d'avoir un bon cheval entretenu, & d'eſtre nourri aux dépens du Prince? Je fais ma cour, & tu vas de porte en porte demander de vieilles bribes ; mais tu es toûjours ſoûmis à celuy qui te donne, quoique tu te vantes de n'avoir beſoin de rien. Toute ſorte de vie & d'état accommodoit Ariſtippe : il ſavoit faire bonne chere, & s'en paſſer : au lieu que celuy que la patience arme d'un manteau qu'il met en double, ne ſera jamais propre à mener la vie d'un Courtiſan, ou ce ſeroit un fort grand miracle. Le premier n'attendra pas pour ſortir qu'on luy donne un manteau de pourpre ; quelque méchant habit qu'il ait, il ira ſans honte dans les lieux les plus frequentés, & joüera également bien ces deux perſonnages. Au lieu que l'autre fuira un beau manteau de Milet, comme on fuit un chien enragé, ou un ſerpent : & il ſe laiſſera mourir de froid, ſi on ne luy rend ſes vieux haillons. Rendez-les luy donc,

Rettuleris pannum. refer, & ſine vivat ineptus.
Res gerere, & captos oſtendere civibus hoſtes,
Attingit ſolium Jovis, & cæleſtia tentat:
Principibus placuiſſe viris, non ultima laus eſt.
Non cuivis homini contingit adire Cothum.
Sedit qui timuit ne non ſuccederet: eſto:
Quid? qui pervenit, fecitne viriliter? atqui
Hîc eſt, aut nuſquam, quod quærimus. hic onus horret,
Ut parvis animis, & parvo corpore majus:
Hic ſubit, & perfert. aut virtus nomen inane eſt,
Aut decus & pretium rectè petit experiens vir.
Coram rege ſuo de paupertate tacentes,

& le laiſſez dans ſa ſottiſe.

Gagner des batailles, & mener en triomphe au milieu de ſes citoyens des ennemis vaincus, c'eſt ce qui approche de la gloire de Jupiter, cela va juſqu'à la Divinité meſme. Ce n'eſt donc pas une loüange mépriſable que de plaire à ces hommes divins. Mais, comme dit le proverbe, il n'eſt pas donné à tous les hommes d'aller à Corinthe. Celuy qui a craint de n'y pas réüſſir, s'eſt tenu en repos, voilà qui eſt bien. Mais celuy qui en eſt venu à bout a-t-il bien fait? a-t-il fait l'action d'un honneſte homme, d'un homme de cœur? car voila de quoy il s'agit : ce que nous cherchons eſt là, ou il n'eſt nulle part. Celuy-là apprehende de toucher à un fardeau qu'il trouve au deſſus de ſes forces & de ſon courage : celuy-cy entreprend de le porter, & le porte effectivement. Il faut ou convenir que la vertu n'eſt qu'un nom frivole, ou avoüer que l'honneur & la recompenſe ſont duës à celuy qui tente & qui fait de nobles efforts.

Quand on ne parle pas de ſa pauvreté devant ſon Seigneur, on en reçoit plus de faveurs que quand on de-

Plus poſcente ferent. diſtat, ſumaſne pudenter,
An rapias. atqui rerum caput hoc erat, hic fons.
Indotata mihi ſoror eſt, paupercula mater,
Et fundus nec vendibilis, nec paſcere firmus,
Qui dicit, clamat, Victum date. ſuccinit alter,
Et mihi dividuo findetur munere quadra.
Sed tacitus paſci ſi poſſet corvus, haberet
Plus dapis, & rixæ multò minus invidiæque.
Brunduſium comes aut Surrentum ductus amœnum,
Qui queritur ſalebras, & acerbum frigus, & imbres,
Aut ciſtam effractam aut ſubducta viatica plorat:
Nota refert meretricis acumina, ſæpe catellam,
Sæpe periſcelidem raptam ſibi flentis: uti mox

mande ſans ceſſe. Il y a bien de la difference entre prendre modeſtement ce qu'on vous donne, & le ravir. Voilà le precepte le plus important, & qui eſt la ſource de tous les biens qu'on peut attendre de ce commerce. Celuy qui dit : J'ay une ſœur que je ne puis doter ; j'ay ſur les bras une mere fort pauvre ; ma Terre n'eſt ni en état d'être venduë, ni d'aſſez grand revenu pour me nourrir : que fait-il autre choſe que crier, donnez-moy de quoy vivre ? mais ce qu'il gagne par ſes cris, c'eſt qu'il en attire un autre, qui, *comme font les gueux dans nos ruës*, vient chanter ce refrain ordinaire : Donnez-moy ce pain, je luy en donneray la moitié. Mais ſi le corbeau pouvoit manger & ſe taire, ſa part en ſeroit plus groſſe, & il n'auroit ni envieux ni concurrents. Celuy qu'un grand Seigneur mene à Brindes, ou au delicieux Surentum, & qui ſe plaint des mauvais chemins, du froid & de la pluye, ou qui fait l'affligé, en feignant qu'on a enfoncé ſa male, & emporté ſon argent, imite les méchantes fineſſes des Courtiſanes, qui verſent ſouvent des larmes pour une chaîne qu'el-

Nulla fides damnis veriſque doloribus adſit.
Nec ſemel irriſus, triviis attollere curat
Fracto crure planum: licet illi plurima mânet
Lacryma: per ſanctum juratus dicat Oſirin,
Credite: non ludo: crudeles tollite claudum.
Quære peregrinum: vicinia rauca reclamat.



les n'ont point perduë, ou pour un collier qu'on ne leur a pas pris ; & qui font par là qu'on n'ajoûte plus de foy à leurs pertes les plus veritables, & qu'on se moque de leurs veritables douleurs. Un voyageur qui a esté attrapé une bonne fois, & qui trouve dans les carrefours des grands chemins un mendiant qui a la jambe rompuë, n'est pas tenté de l'aller secourir, quoy qu'il verse un torrent de larmes, & qu'en jurant par le saint Osiris, il dise: Croyez-moy, je ne me moque point; cruels, venez relever un pauvre estropié. Tout le voisinage s'enroüe à force de luy crier: A d'autres, cherche des gens qui ne te connoissent point.



REMARQUES
SUR LA DIX-SEPTIE'ME EPISTRE DU LIVRE I.

HORACE, en traitant des vertus morales, n'avoit garde d'oublier la *vertu civile*, qui en eſt une des principales & des plus nobles. Les Grecs l'appellent ὁμιλητικὴν ἀρετὴν, *la ſcience du monde :* & elle conſiſte en deux choſes: l'une, à ſavoir vivre avec les Grands; l'autre à ſavoir vivre avec ſes égaux : & comme le commerce avec les Grands eſt le plus difficile, & demande une plus grande ſuite de devoirs, Horace s'eſt attaché particulierement à en donner des preceptes dans cette Epiſtre, & dans l'Epiſtre ſuivante qu'il adreſſe à Lollius. Mais avant que d'en venir aux preceptes, il examine avec beaucoup d'adreſſe laquelle de ces deux opinions doit eſtre ſuivie, ou celle des Philoſophes Cyniques qui condamnoient cette vertu civile, & qui ne vouloient avoir aucun

aucun commerce avec les Grands; ou celle des Cyrenaïques, qui vouloient qu'on fust également propre à vivre dans la solitude & à la Cour, dans la pauvreté & dans les richesses: & il se declare avec raison pour les derniers, en faisant voir qu'il n'y a rien de plus loüable ni de plus glorieux que d'acquerir & de conserver par son merite, la bienveillance des Grands; & que ceux qui veulent bien la mépriser, ne le font que par la juste défiance qu'ils ont d'eux-mesmes. Il faut beaucoup de bonnes qualitez pour n'estre pas malheureux dans un commerce si difficile & si delicat; & il n'en faut point du tout pour y renoncer comme ces Philosophes Cyniques. La bassesse de courage, la foiblesse d'esprit, l'impudence & la saleté tiennent lieu de merite, & sont les seules qualités necessaires pour y réüssir. Il n'y a rien dans cette Epistre qui puisse nous faire conjecturer en quel temps elle fut écrite; mais il y a quelque apparence qu'Horace estoit déja vieux: car pour traiter avec tant de succés, & d'une maniere si fine & si agreable, une matiere comme celle-cy, il faut une grande

pratique & une longue experience. C'eſt ce qui me perſuade que cette Epiſtre & l'Epiſtre ſuivante ſont des derniers Ouvrages d'Horace, & qu'ils ont eſté faits trois ou quatre ans avant ſa mort.

1 *Quamvis Scæva*] *Scæva* eſtoit le ſurnom de pluſieurs familles conſiderables de Rome ; c'eſt pourquoy il eſt bien difficile, ou plûtoſt impoſſible de ſavoir qui eſtoit celuy à qui Horace adreſſe cette Epiſtre. Le vieux Commentateur aſſure qu'il eſtoit Chevalier Romain. *Scæva* ſignifie la main gauche ; & ce ſurnom eſtoit demeuré aux familles dont les Auteurs avoient eſté gauchers. *Scævinus*, *Lævinus*, & *Scævola* viennent de la meſme origine.

Per te tibi conſulis] C'eſt la plus grande loüange qu'on puiſſe donner à un homme, que de luy dire qu'il n'a beſoin du conſeil de perſonne : car, comme dit Heſiode :

Οὗτος μὲν πανάριστος ὃς αὐτῷ πάντα νοήσει,
Φρασσάμενος τά κ' ἔπειτα καὶ ἐς τέλος ἦσιν ἀμείνω.

Ἐσθλὸς δ' αὖ κἀκεῖνος, ὃς εὖ εἰπόντι πίθηται.
Ὃς δέ κε μήτ' αὐτὸς νοέῃ, μήτ' ἄλλου ἀκούων,
Ἐν θυμῷ βάλληται, ὅδ' αὖτ' ἀχρήϊος ἀνήρ.

Celuy-là est le plus habile qui prévoyant ce qui doit arriver, peut prendre conseil de luy-mesme en tout. Au dessous de celuy-là est celuy qui peut suivre le bon conseil des autres. Mais le dernier de tous est celuy qui ne sait ni se conseiller soy-mesme, ni suivre les conseils qu'on luy a donnez. Tite-Live n'a fait que traduire ce passage d'Hesiode, quand il a écrit : *Sæpè ego audivi milites eum primum esse virum, qui ipse consulat quod in rem sit : secundum, eum qui benè monenti obediat : qui nec ipse consulere, nec alteri parere scit, eum extremi ingenii esse.*

2 *Majoribus uti*] *User des Grands*, pour dire, *vivre avec eux :* car ce commerce n'est qu'un usage. Et les Latins ont imité cela des Grecs, qui disent ; χρῆσθαι πολίταις, χρῆσθαι φίλοις, *uti civibus, uti amicis.*

3 *Docendus adhuc quæ censet amiculus*] Il est bon de remarquer icy la mo-

deſtie d'Horace. Il dit de luy-meſme *docendus*, il s'appelle *amiculum* & *cæcum* ; & il n'employe pas le terme *docere*, mais *loqui*. C'eſt là cette ironie qui luy eſtoit ſi familiere, & qu'il avoit imitée de Socrate.

4 *Cæcus iter monſtrare velit*] C'eſt le proverbe, μὴ τυφλὸν ὁδηγὸν, *ne prens point d'aveugle pour guide*. Cruquius a voulu trop fineſſer, quand il a cru qu'Horace fait alluſion aux ſtatuës qu'on mettoit dans les carrefours des routes pour montrer le chemin.

5 *Proprium feciſſe*] Le garder pour vous en ſervir, le convertir, comme on dit, en voſtre propre ſubſtance. C'eſt une metaphore priſe des viandes dont on ſe nourrit.

6 *Si te grata quies*] Il declare d'abord qu'il ne blâme point du tout la retraite & la ſolitude, & qu'il eſt perſuadé qu'on y peut vivre heureux.

Et primam ſomnus in horam] *Si vous aimez à dormir juſqu'à la premiere heure*, c'eſt à dire *juſqu'à ſept heures*. Ce paſſage eſt remarquable, pour dormir juſqu'à ſept heures, il faut renoncer à la vie active, qui ne permet pas qu'on ſe leve ſi tard.

8 *Si lædit caupona*] Le bruit qu'on fait dans les cabarets & dans les tavernes de Rome.

Ferentinum ire jubebo] *Ferentinum*, un bourg fort desert dans le païs Latin, entre Anagnia & *Frusino*. Ceux qui le mettent dans la Toscane, confondent *Ferentium* avec *Ferentinum*.

9 *Nam neque divitibus*] *Divites*, les riches sont icy ceux qui vivent dans les villes au milieu du luxe & de l'abondance.

Contingunt gaudia solis] Dans Euripide, Ion prie Xuthus de le laisser vivre pour luy-mesme : car, dit-il, cela est tout égal, de vivre agreablement dans la grandeur, ou de vivre agreablement dans la petitesse. Les vers en sont beaux.

Ἔα δ' ἐμαυτῷ ζῆν, ἴση γὰρ ἡ χάρις
Μεγάλοισι χαίρειν, σμικρὰ θ' ἡδέως
ἔχειν.

10 *Nec vivit malè*] *Malè vivere*, estre malheureux.

Qui natus moriensque fefellit] C'est le precepte d'Epicure, λάθε βιώσας, *cache ta vie*.

11 *Si prodesse tuis pauloque benignius*

ipsum] Car dans la solitude on ne vit que pour soy; mais si on veut estre utile à sa famille, il faut renoncer à la retraite pour vivre dans le commerce des hommes.

11 *Accedes siccus ad unctum*] *Sicci*, les pauvres: *Uncti*, les grands Seigneurs qui vivent avec éclat, & qui font une fort grosse dépense.

12 *Si pranderet olus patienter*] Aprés qu'Horace a dit que chacun doit suivre son goût, & vivre conformement aux vuës & aux desseins qu'il peut avoir; que celuy qui aime le repos, & qui ne veut vivre que pour soy-même, doit prendre le parti de la retraite; & que celuy qui veut estre utile aux siens, & vivre avec plus d'éclat, doit faire la cour aux Grands: Tout d'un coup il introduit Diogene qui s'oppose à cette decision, & qui condamne cette sorte de commerce & de vie civile. Dans ces trois vers Horace ne fait que rapporter mot à mot ce que Diogene dit un jour à Aristippe, & ce qu'Aristippe répondit à Diogene. Le voicy comme Laërce nous l'a conservé. *Diogene lavant un jour des herbes, attaqua Aristippe qui passoit,*

& luy dit : Si tu ſavois manger des herbes , tu ne ferois pas la cour aux Rois. Ariſtippe repartit ſans perdre temps : Et toy , ſi tu ſavois faire la cour aux Rois, tu ne laverois pas des herbes. Horace fait valoir admirablement cette réponſe d'Ariſtippe , & releve avec beaucoup d'adreſſe & de force les avantages qu'elle pouvoit luy fournir, pour prouver que la vie active eſt plus honneſte que la vie ſolitaire.

Regibus uti] Dans l'application qu'Horace fait du mot de Diogene, & de la réponſe d'Ariſtippe , *Reges* ſignifie ſimplement les grands Seigneurs ; mais dans la bouche de Diogene il ſignifie les Rois. Car il blâmoit Ariſtippe de faire la cour à Denys le Tyran.

13 *Si ſcires regibus uti*] C'eſt la réponſe d'Ariſtippe.

17 *Mordacem Cynicum*] Diogene fut appellé *Cynique*, c'eſt à dire *chien*; parce qu'il flatoit ceux qui luy donnoient quelque choſe , qu'il aboyoit aprés ceux qui ne luy donnoient rien, & qu'il mordoit les vicieux & les méchans.

18 *Scurror ipſe mihi , populo tu*]

Ariſtippe répondoit à Diogene : Je fais la cour à Denys pour l'amour de moy, & toy tu fais la cour au peuple pour l'amour du peuple meſme, il ne t'en revient aucun profit ; au lieu que je tire des avantages infinis de mon aſſiduité & de ma complaiſance. Mais il ne faut pas prendre cette réponſe d'Ariſtippe au pied de la lettre, comme s'il approuvoit par là qu'on ne s'attachaſt aux Princes & aux Grands que par des motifs d'intereſt. Ce n'étoit point ſa penſée, il vouloit ſeulement faire voir à Diogene qu'un mendiant qui fait ſa cour au peuple pour avoir quelques miſerables reſtes, ne doit pas trouver mauvais qu'on s'attache aux Princes, puiſque cet attachement attire ou de groſſes penſions, ou des Emplois honorables.

Rectius hoc & ſplendidius] Heinſius aſſure qu'il y a dans une ancienne edition, & que Scaliger l'avoit marqué à la marge de ſon livre, *Regibus, hoc & ſplendidius multo eſt.* Et il trouve à cela une grace merveilleuſe. Pour moy qui n'ay pas les yeux ſi fins, je ne découvre point cette grace, & je ſuis perſuadé qu'Horace avoit écrit

rectius hoc, &c. Ce *regibus* embarasse, & on ne sait d'abord qu'en faire. Le sens qu'Heinsius luy donne n'a rien de naturel. D'ailleurs Horace veut dire deux choses; l'une, qu'il est plus raisonnable de vivre aux dépens du Roy qu'aux dépens du peuple; & l'autre, que cela est plus honneste.

19 *Equus ut me portet, alat Rex*] C'est le proverbe Grec, ἵππος με φέρει, βασιλεὺς τρέφει. *Un cheval me porte, & le Roy me nourrit. J'ay bouche à Cour, & un cheval entretenu.*

20 *Officium facio, tu poscis vilia*] Aristippe faisoit sa cour à Denys sans luy rien demander. Ses services & son assiduité parloient pour luy. Mais Diogene demandoit impudemment au peuple. Voilà une grande difference entre ce Porte-besace & ce Courtisan.

Tu poscis vilia, verum es dante minor] Diogene avoüoit bien qu'il demandoit au peuple, il ne pouvoit pas le nier; mais il croyoit s'excuser en disant qu'il ne demandoit que des choses viles, des restes, &c. Et c'est ce qui faisoit encore plus contre luy : car s'il est vray, comme on n'en peut pas

douter, que celuy qui reçoit eſt plus petit que celuy qui donne; il eſt vray encore qu'il eſt d'autant plus petit que les choſes qu'on luy donne ſont plus viles. D'ailleurs il y a là un ridicule fort ſenſible, qu'un homme qui fait profeſſion de n'avoir beſoin de rien, paſſe ſa vie à demander des choſes ſi mépriſables. On n'avoit pas mis dans ſon jour le ridicule de cette contradiction.

22 *Omnis Ariſtippum decuit color & ſtatus & res*] Voicy d'autres raiſons qu'Horace ajoûte, pour faire voir que les maximes d'Ariſtippe ſont preferables à celles de Diogene. C'eſt qu'Ariſtippe s'accommodoit à tout, & ſe trouvoit bien dans toutes ſortes d'états. Au lieu qu'il n'y avoit qu'un ſeul genre de vie qui fuſt propre à Diogene. Le portrait qu'Horace fait icy d'Ariſtippe reſſemble bien à celuy que Diogene Laërce nous en a laiſſé. ἦν δ' ἱκανὸς ἁρμόσασθαι καὶ τόπῳ, καὶ χρόνῳ, καὶ προσώπῳ, καὶ πᾶσαν περίστασιν ἁρμονίως ὑποκρίνασθαι. *Il eſtoit tres-propre à s'accommoder au lieu, au temps, aux perſonnes, & à toutes ſortes de differens états.*

Color] On peut prendre icy *couleur* pour le genre de vie, comme dans la premiere Satire du Livre II.

Quisquis erit vitæ, scribam, color.

En quelque état que je sois, je feray des vers. Ou simplement pour *la couleur de l'habit*, & je l'aime mieux.

23 *Tentantem majora, ferè præsentibus æquum*] Il y a dans Isocrate, στέργε μὲν τὰ παρόντα, ζήτει δὲ τὰ βελτίω. *Aime l'état où tu te trouves, & cherche pourtant à le rendre meilleur.* Mais comme il est tres-difficile, ou plûtost impossible qu'on soit content de sa condition quand on cherche à la changer; Horace a eu raison d'adoucir ce mot par un *ferè*, qui rend la chose possible, & par consequent croyable : car on peut fort bien chercher à s'avancer, & n'estre pourtant pas tout-à-fait mécontent de sa condition; c'est ce que signifie *en estre à peu prés content.* Il faut se souvenir qu'Horace fait son portrait sous celuy d'Aristippe.

24 *Contra quem panno duplici patientia velat*] Horace fait allusion aux Mimiambes du Poëte Cercidas, qui

appelle Diogene *διπλοείματον*, *l'homme au double manteau.*

> Ὁ βακτροφόρας, διπλοείματος, αἰθεροβόσκας.

Celuy qui porte un bâton, le manteau en double, & qui n'est qu'un pur Sophiste. (Ce mot, *αἰθεροβόσκας*, pour dire cela en passant, doit estre expliqué par ce passage d'Aristophane, qui dit *que les nuées nourissent les Sophistes.*) Il s'agit de savoir ce que c'estoit que ce double manteau, dont les uns attribuënt l'invention à Diogene, & les autres à Antisthene, ou à Crates. Les Anciens appelloient une chose *double* lorsqu'elle servoit à deux usages. On pourroit donc croire que le manteau de Diogene fut appellé *double* par cette raison, car il luy servoit de manteau & de lict; mais ce n'est pas cela. Le manteau des Grecs estoit fort large, & ils relevoient les deux bouts de chaque costé, & les attachoient derriere les épaules par une agraffe, de maniere qu'on voyoit toute la tunique par devant. Les Philosophes Cyniques, qui n'y cherchoient pas tant de façon, qui n'avoient jamais

de tunique, & qui portoient le manteau ſur la chemiſe ſeule, s'aviſerent de doubler leur manteau, c'eſt à dire de le faire paſſer deux fois ſur l'épaule; & c'eſt ce qu'ils appelloient τρίβωνα διπλῶσαι, doubler ſon manteau, & ce manteau ainſi redoublé, ils l'appelloient διπλοΐδα: Heſychius, διπλοΐδα διπλουμένην χλανίδα ἐν τῷ φορεῖσθαι, *double manteau, un manteau qu'on redouble en le portant.* Et ce fut Antiſthene même qui donna ce conſeil à Diogene qui luy demandoit une tunique: Laërce: Διογένει χιτῶνα αἰτοῦντι προσέταξε πτύξαι θοιμάτιον. Voilà donc ce qu'Horace entend par *duplici panno.* Virgile qui peint toûjours ſi bien la Nature, a dit de meſme *duplicem amictum* dans le v. Livre.

Hæc fatus duplicem ex humeris rejecit amictum.

Car il parle d'Entellus, que ſon grand âge obligeoit de porter ainſi ſon manteau en double. C'eſt une choſe connuë de tout le monde, que les Philoſophes Cyniques ne portoient pas de tunique ſous le manteau. C'eſt pourquoy Juvenal a dit que les Stoï-

ciens ne differoient des Cyniques que par la tunique.

— & Stoïca dogmata tantum
A Cynicis tunica distantia.—

Un homme n'avoit qu'à renoncer à sa tunique, c'estoit un moyen tres-seur de ne manquer de rien. Et c'est sur cela qu'est fondée cette Epigramme Greque:

Ἑρμοδότου τόδε δόγμα τὸ πάνσοφον· εἴ τις ἀχηνεῖ,
Μηκέτι πεινάτω, θεὶς τὸ χιτωνάριον.

C'est un precepte tres-sage d'Hermodotus: si quelqu'un n'a point d'argent, qu'il quitte seulement sa tunique, & il ne mourra plus de faim.

Patientia velat] Il faut écrire *Patientia* par une grande lettre, car c'est icy une personne. Le tour de ce vers est fort heureux.

25 *Mirabor vitæ via si conversa decebit*] Ce jugement d'Horace est certain. Il arrive tres-rarement qu'un homme qui s'est voüé à la besace, & qui a choisi les haillons, soit propre à vivre dans le monde, & puisse avoir de la grace à porter de riches habits.

Il a choisi le seul rôle qui luy estoit convenable.

26 *Alter purpureum non expectabit amictum*] Un homme du monde, comme Aristippe, accoûtumé à la pompe, saura porter courageusement des haillons quand la fortune l'y obligera : car il sait que le seul ornement digne des hommes c'est la vertu. Plutarque rapporte, *qu'on admiroit Aristippe de ce que sous un vil manteau tout usé il conservoit la mesme dignité & la mesme grace que sous un manteau de Milet.* Et Platon luy dit un jour : *Tu es le seul qui puisses porter avec grace un méchant manteau & un manteau de pourpre.*

29 *Personamque feret*] Il saura joüer également ces deux rôles, celuy de Philosophe pauvre, & celuy de Courtisan. C'est une metaphore prise du Theatre.

30 *Alter Mileti textam*] Les Milesiens estoient les peuples les plus fameux de l'Asie pour la magnificence des habits ; car la laine & la teinture de Milet estoient excellentes. Les Grecs qui estoient propres, faisoient venir de là leurs étoffes, & c'estoit

les habits qu'on portoit d'ordinaire à la Cour.

Cane pejus & angue] Il ne ſe contente pas de dire qu'un homme comme Diogene fuira un manteau de Milet, il ajoûte qu'il le fuira plus qu'il ne fuiroit un chien enragé ou un ſerpent.

31 *Morietur frigore, ſi non retuleris pannum*] On ne peut rien voir de plus naturel que cette peinture. Horace n'a pas oublié un ſeul trait de l'original. Ariſtippe ayant mené Diogene aux bains, donna ordre qu'on priſt ſon méchant manteau, & qu'on miſt à la place un manteau de Milet. Diogene eſtant ſorti du bain, & ne trouvant que ce manteau magnifique, ſe mit à crier & à dire qu'il iroit plûtoſt en chemiſe. On fut obligé de luy rendre ſon manteau craſſeux.

32 *Refer & ſine vivat ineptus*] Il n'y a que cela à faire, il faut luy rendre ſon manteau, & le laiſſer vivre dans ſa miſere, puiſqu'il s'y plaiſt ; comme dit Horace dans la premiere Satire :

—jubeas miſerum eſſe, libenter
Quatenus id facit.—

33 *Res gerere & captos oſtendere civibus hoſtes*] Il va prouver que la vie active, la vie d'un homme qui cherche à acquerir la bienveillance des Grands, eſt plus honneſte & plus glorieuſe que la vie oyſive d'un homme qui renonce à tout commerce, & qui n'a pas la moindre ambition. Et voicy ſon raiſonnement. Comme les Princes qui gagnent des victoires & triomphent de leurs ennemis, ſont preſque égaux aux Dieux, & acquierent une gloire immortelle : de meſme, ceux qui par leur merite peuvent plaire à ces Princes qui ſont la plus veritable image des Dieux, s'élevent en quelque ſorte au deſſus des autres hommes. Horace fait icy ſa cour à Auguſte, & défend avec raiſon le parti qu'il avoit pris : car il ſe vante dans la premiere Satire du Livre II. que l'Envie ſera forcée d'avoüer qu'il a eu l'honneur de vivre avec les Grands.

Cum magnis vixiſſe invita fatebitur uſque
Invidia. ——

Res gerere ſe dit proprement de la gloire qu'on acquiert par les armes.

34 *Attingit solium Jovis, & cælestia tentat*] C'est une expression fort noble pour dire que cette gloire égale presque la gloire des Dieux, & attire des honneurs presque divins. Aussi Dieu s'est nommé particulierement *le Dieu des Armées.*

35 *Non ultima laus est*] C'est pour dire que c'est une des plus grandes loüanges, & qu'elle vient aprés celle que meritent les grands Capitaines.

36 *Non cuivis homini contingit adire Corinthum*] C'estoit un proverbe Grec fort ancien:

Οὐ παντὸς ἀνδρὸς ἐς Κόρινθον ἐσθ' ὁ πλοῦς.

Il n'appartient pas à toutes sortes de gens d'aller à Corinthe. On sait qu'il fut fait sur ce que Laïs, fameuse Courtisane de Corinthe, vendoit ses faveurs si cherement, qu'il n'y avoit que les gens fort riches qui pussent y pretendre. Horace dit donc icy de la bienveillance des Grands ce que les Grecs disoient des faveurs de Laïs. Mais, si j'ose dire ma pensée, cette application ne me paroist pas assez noble pour son sujet, & j'y trouve quelque chose qui choque. Cependant Horace

connoissoit fort bien toutes les bienséances, & les observoit fort bien. Ce vers n'auroit-il point esté ajoûté par quelqu'un qui, sur ce qu'Horace dit *que ce n'est pas une des moindres loüanges de plaire aux Grands*, auroit fait cette difficulté, *non cuivis homini, &c.* pour dire que tout le monde ne peut pas y parvenir? Quoy qu'il en soit, le vers me déplaist, mais c'est peut-estre ma faute.

37 *Sedit, qui timuit ne non succederet*] C'est la réponse de ceux qui voudroient excuser la vie oysive. *On a eu peur de ne pas réüssir dans la vie active, & on a mieux aimé prendre l'autre parti.*

Esto] *Soit.* Horace reçoit l'excuse qu'on luy donne, car elle luy est favorable, & sert à son dessein. En effet si la crainte de ne pas reüssir vous a fait renoncer à la vie active, il s'ensuit de là necessairement que celuy qui a eu le courage de l'embrasser, & qui a réüssi, merite plus de loüange que vous.

38 *Atqui hic est aut nusquam quod quærimus*] C'est sur ces deux mots, *fecit-ne viriliter*, que roule toute la dis-

pute, c'eſt de là que dépend la deciſion. Car ſi vous avoüez, comme vous ne ſauriez vous en empeſcher, que celuy qui a embraſſé la vie active, *a fait courageuſement*, qu'il a fait l'action d'un homme de cœur, voilà noſtre cauſe gagnée. Nous meritons tout l'honneur, & la vie active eſt entierement préferable à la vie oyſive & pareſſeuſe.

39 *Hic onus horret*] Voicy la preuve à laquelle on ne peut rien oppoſer. Diogene fuit la vie active qu'il trouve au deſſus de ſon courage & de ſes forces. Et Ariſtippe ne croit pas que ce ſoit un fardeau trop peſant pour luy, il entreprend de le porter, & le porte.

41 *Aut virtus nomen inane eſt, aut decus & pretium*] C'eſt la déciſion qui reſulte neceſſairement de la preuve. Ou la vertu n'eſt qu'un nom inutile, & qu'une chimere ; ou bien il faut avoüer que celuy qui entreprend une choſe loüable & honneſte, merite l'honneur & la recompenſe qui doivent ſuivre les bonnes actions : car la vertu n'eſt que la pratique des choſes honneſtes ; elle ne conſiſte pas dans

la perſuaſion, mais dans l'action.

42 *Experiens vir*] Un homme qui eſſaye, qui tente, & que les difficultés ne rebutent point, *rectè petit*, *demande avec juſtice*, cela luy eſt dû.

43 *Coram rege ſuo de paupertate tacentes*] Voilà le procés fini. Horace ne s'attache dans la ſuite qu'à donner des preceptes ; & comme il n'y a rien de plus dangereux pour ceux qui s'attachent aux Grands, que l'intereſt & l'envie d'amaſſer du bien, il employe le reſte de cette Epiſtre à munir Sceva contre ce defaut, & reſerve les autres preceptes pour l'Epiſtre ſuivante, qui n'eſt que la ſuite de celle-cy. Ce qu'Horace dit, que ceux qui ne demandent rien ont plus que ceux qui demandent, me fait ſouvenir de ce que fit Archelaüs Roy de Macedoine. Un ſoir, comme il eſtoit à table, un Courtiſan perſuadé qu'à la Cour il faut toûjours demander, pria le Roy de luy donner la coupe d'or où il beuvoit. Le Roy commanda en meſme temps à un Page de la donner à Euripide qui eſtoit à table avec luy, & ſe tournant du coſté de cet impudent

demandeur : Tu es digne, luy dit-il, de demander toûjours, & d'estre toûjours refusé ; mais Euripide qui ne demande rien, est digne qu'on luy donne.

Tacentes] Il ne faut faire parler que ses services & son assiduité, c'est assez demander que bien servir & se taire.

44 *Distat sumasne pudenter an rapias*] Horace appelle *prendre avec pudeur, sumere pudenter*, prendre ce qu'on donne de son pur mouvement ; & *rapere, ravir* ; prendre ce qu'on donne à nos prieres & à nos importunités, extorquer plûtost qu'obtenir. Horace estoit tres-propre à donner sur cela des preceptes, car c'estoit l'homme du monde le plus modeste & le plus desinteressé, & Mecenas luy avoit souvent donné occasion de mettre cette vertu en pratique.

45 *Atqui rerum caput hoc erat, hic fons*] C'est là le principal & la source de tout, que de savoir bien demander, & de connoistre la difference qu'il y a entre prendre modestement ce qu'on nous donne, & le ravir par importunité. C'est le veritable sens de ce passage, où Lambin & Tor-

rentius se sont fort trompez en l'expliquant que le principal but de celuy qui s'attache à un grand Seigneur, est d'accommoder ses affaires, & de s'enrichir. Horace n'en dit pas un mot.

46 *Indotata mihi soror est*] Horace découvre icy toutes les méchantes finesses dont on se sert d'ordinaire pour demander quelque chose aux Grands. On fait des demandes obliques en parlant simplement du mauvais état de ses affaires, & de la peine que l'on a à subsister. Mais ces demandes obliques sont encore plus odieuses que les demandes directes, & Horace comprend tout cela sous le mot general *rapere, ravir.*

47 *Nec pascere firmus*] Qui n'est pas assez bon pour nourrir son Maître. *firmus,* ἱκανός.

48 *Clamat, Victum date, succinit alter*] Non seulement il demande, mais il provoque par là les autres à demander aussi. Horace compare ces demandeurs aux pauvres des ruës : dés que l'un a demandé quelque chose tout haut, il s'en presente en mesme temps un autre pour partager ce que l'on auroit donné au premier.

49 *Et mihi dividuo findetur munere quadra*] Ce sont les propres termes dont se servoient les mandians qui venoient au bruit qu'un autre avoit fait en demandant l'aumône, & qui demandoient la moitié de ce qu'on alloit donner au premier. Mais au lieu de *findetur*, il semble qu'il faut lire *findatur*, comme a lû Lambin, *mihi quadra findatur dividuo munere*; car c'est une priere, *qu'on me donne la moitié de ce pain*: à moins qu'on n'aime mieux le prendre pour une promesse que fait le pauvre d'en donner la moitié à son compagnon. *mihi findetur* pour *findetur à me*. Et c'est le sens que j'ay suivi dans la traduction.

Quadra] C'est ce que les Romains appelloient *quadratum panem, un pain quarré*, un pain qui estoit partagé en quatre petits pains. *Quadra* estoit aussi une petite assiete de bois que portoient ceux qui alloient recevoir leur pain dans les distributions publiques. C'est pourquoy le Glossaire explique *quadra, tessera*: car cette assiete estoit la marque à laquelle on reconnoissoit ceux qui devoient avoir part à cette distribution.

50 *Sed*

50 *Sed tacitus pasci si posset corvus*] Il compare ces demandeurs & ces mandiants à un Corbeau, qui voyant de loin quelque proye, fond dessus avec de grands cris qui attirent les autres corbeaux, & l'obligent à partager avec eux ce qu'il auroit eu tout seul s'il avoit su se taire.

52 *Brundusium comes aut Surrentum ductus amœnum*] Les grands Seigneurs menoient ordinairement avec eux à la campagne, & dans leurs voyages, quelques-uns de leurs amis; comme Mecenas mena Horace à Brindes. Parmi ces amis il s'en trouvoit souvent qui, pour attraper quelque chose, se plaignoient des mauvais chemins, du froid, de la pluye, ou faisoient semblant d'avoir esté volez. Horace met ces demandes obliques au nombre de celles dont il vient de parler, & les compare fort justement aux méchantes finesses des Courtisanes, qui pour arracher quelque present à leurs Amans, pleurent, & feignent d'avoir perdu quelque bijou.

Surrentum] Ville de la Campanie, sur le bord de la mer, prés du Promontoire de Minerve.

53 *Salebras*] *Salebræ* ſont proprement des fondrieres, des lieux enfoncez, rudes & inégaux, qu'on ne peut paſſer qu'en ſautant. C'eſt pourquoy on leur a donné ce nom : car *ſalebra* vient de *ſalire*, comme *terebra* de *terere.*

55 *Nota refert Meretricis acumina*] Plaute a fort bien peint les mœurs des Courtiſanes dans la premiere Scene du Truculentus.

Ita diſciplina in ædibus eſt lenoniis
Priuſquam unum dederis, centum quæ poſcat, parat :
Aut aurum periit, aut conſciſſa pallula eſt,
Aut empta ancilla, aut aliquod vaſum argenteum,
Aut vaſum aheneum aliquod, aut lectus dapſilis,
Aut armariola Græca, aut aliquod ſemper eſt
Quod pereat, debeatque amans ſcorto ſuo.

C'eſt la coûtume & les mœurs des Courtiſanes. Avant que vous leur ayez donné une choſe, elles ſe preparent à vous en demander cent. Ou elles ont perdu

leur colier, ou leur manteau est déchiré, ou elles ont acheté une Esclave, ou quelque piece d'argenterie, ou quelque vaisseau de cuivre, ou un lict magnifique, ou quelque cabinet de Grece. Enfin il y a toûjours quelque chose qu'elles ont perdu, & que leurs Amans leur doivent. Ovide n'a pas oublié de parler de ces artifices dans son premier Livre de l'Art d'aimer.

Quid cum mendaci damno mœstissima plorat
Elapsusque cava fingitur aure lapis?

Et quoy, lorsque toute triste elle pleure pour une perte qu'elle n'a point faite, & qu'elle feint qu'un diamant de ses pendans d'oreille est tombé?

Sæpè catellam, sæpè periscelidem] Torrentius croit que *catella* est icy une chiene. Je say bien qu'en ce temps-là les femmes avoient de petites chienes, comme elles en ont encore aujourd'huy. Témoin cette femme dont parle Lucien, laquelle donnoit sa petite chiene à porter à un Philosophe Stoïcien qu'elle avoit dans sa maison; ce qui attira à ce Philosophe la raillerie du

Galand de cette femme, qui dit que de Philoſophe Stoïcien il eſtoit devenu Philoſophe Cynique. Je ſay encore que les Dames de qualité avoient des Eſclaves en titre d'Office, pour avoir ſoin de leurs chienes, & qu'elles appelloient *à cura catellæ* ; comme cela paroiſt par les anciennes inſcriptions. Mais Horace n'auroit jamais joint *catella* avec *periſcelis*, une chiene avec une jarretiere : outre qu'il parle icy des pertes que les Courtiſanes font ſemblant d'avoir faites : & il n'eſt pas naturel qu'une femme faſſe ſemblant d'avoir perdu ſa chiene pour en avoir une autre. Aſſurément *catella* eſt icy *catenula*, une petite *chaîne*, dont les femmes faiſoient des braſſelets, *armillas* : car à Rome les femmes & les hommes portoient des braſſelets. C'eſtoit meſme un prix honorable que les Generaux donnoient à ceux qui avoient bien fait leur devoir dans le combat. Tite-Live dans le Liv. XXXIX. *Quinctius alter Prætor ſuos milites catellis & fibulis donavit. Quinctius l'autre Preteur donna à ſes Soldats des braſſelets & des agraffes.* Ce qu'il appelle icy *catellas*, il l'appelle ailleurs

armillas : & ces agraffes estoient les agraffes mesmes des brasselets, que Capitolin appelle *copulas*.

56 *Periscelidem*] C'est icy proprement *des jarretieres*. En Italie comme en Grece les femmes galantes se piquoient d'avoir des jarretieres fort riches. C'estoit aussi un ornement des filles les plus sages, parce que leurs jambes estant découvertes dans les danses publiques, cela servoit à les faire paroistre, & relevoit leur beauté. Au lieu d'une jarretiere, j'ay mis dans ma traduction un collier, parce que les jarretieres des Dames ne sont pas aujourd'huy si magnifiques.

58 *Nec semel irrisus triviis attollere curat*] C'est la preuve de ce qu'il vient de dire dans le vers precedent, que quand ces menteurs ont fait de veritables pertes, ils ne sont jamais crus, & qu'on s'en deffie toûjours. Car, dit-il, un homme qui a esté une fois attrapé par un gueux de grand chemin qui a fait semblant d'avoir la jambe rompuë, n'a plus aucune pitié de celuy qui est veritablement estropié. Horace parle icy d'une ruse de certains gueux, de certains voleurs de grand

chemin, qui feignoient d'avoir une jambe rompuë, afin d'attirer les passans & de les voler ensuite, ou se moquer d'eux. Ciceron y fait allusion dans sa 13. Philippique, où en parlant de Plancus intime ami d'Antoine, & en joüant sur son nom, il dit: *Illud tamen verum quod in hoc Plano proverbii loco dici solet, perire eum non posse, si ei crura fracta essent, fracta sunt & vivit.* Car c'est ainsi qu'il faut lire ce passage, dont la grace ne peut estre conservée dans une Traduction. Ciceron veut dire que ce *Plancus*, qu'il appelle *Planus*, comme qui diroit voleur de grand chemin, justifie la verité de ce proverbe qu'on avoit fait de luy : *Ce voleur ne mourra point, quand mesme on luy rompra les jambes; car on les luy a rompuës, & il vit.* C'estoit la coûtume de rompre les jambes à ceux qu'on avoit mis en croix; & un certain Aquila les avoit rompuës à Plancus en le chassant de Palanza. C'est, à mon avis, le veritable sens.

59 *Fracto crure Planum*] *Planus*, du Grec πλάνος, qui signifie proprement un vagabond, un charlatan, un imposteur, un gueux qui court les grands

chemins pour mandier ou pour voler, ou pour faire certains tours, comme ceux dont parle Athenée dans le XIV. Livre.

60 *Per ſanctum juratus dicat Oſirim*] Monſieur le Fevre avoit raiſon d'ajoûter &.

—*Per ſanctum & juratus dicat Oſirim.*

Cet eſtropié jure par Oſiris, parce que c'eſtoit le Patron des vagabonds; comme ayant luy-meſme fait le tour du monde: car *Oſiris* eſt le meſme qu'*Apis* & *Serapis*, c'eſt à dire le Soleil. Theodore Marcile a eu tort de croire qu'on jure icy par Oſiris, parce qu'Oſiris eſtoit un Dieu ſans pitié, & qui puniſſoit tres-ſeverement.



AD LOLLIUM.

EPISTOLA XVIII.

SI benè te novi, metues, liberrime Lolli,
Scurrantis ſpeciem præbere, profeſſus amicum.
Ut matrona meretrici diſpar erit atque
Diſcolor, infido ſcurræ diſtabit amicus.
Eſt huic diverſum vitio vitium propè majus,
Aſperitas agreſtis, & inconcinna, graviſque,
Quæ ſe commendat tonſa cute, dentibus atris:
Dum vult libertas mera dici, veraque virtus.
Virtus eſt medium vitiorum, & utrinque reductum.
Alter, in obſequium plus æquo pronus, & imi



A
LOLLIUS
EPISTRE XVIII.

SI je vous connois bien, Lollius, vous éviterez ſur toutes choſes de paſſer pour flateur auprés de ceux avec qui vous ferez profeſſion d'amitié. Autant qu'une Dame vertueuſe eſt differente d'une Courtiſane dans ſon port & dans ſes habits, autant un ami eſt different du flateur. Mais il y a un vice opposé à celuy-là, & qui, *ſi je l'oſe dire*, eſt preſque plus grand. C'eſt une groſſiereté ſauvage & importune, qui ſe fait valoir par une longue barbe, & par des dents noires, pendant qu'elle affecte de paſſer pour liberté toute pure, & pour veritable & ſincere vertu. *Mais* la vertu eſt un milieu entre deux vices, également éloigné des deux extrémitez. Le flateur toûjours enclin à une complaiſance outrée &

Derisor lecti, sic nutum divitis horret,
Sic iterat voces, & verba cadentia tollit:
Ut puerum sævo credas dictata magistro
Reddere, vel partes mimum tractare secundas.
Alter rixatur de lana sæpè caprina,
Propugnat, nugis armatus: Scilicet ut non
Sit mihi prima fides, & verè quod placet, ut non
Acriter elatrem, pretium ætas altera sordet.
Ambigitur quid enim? Castor sciat an Docilis plus:
Brundusium Numicî melius via ducat, an Appî.
Quem damnosa Venus, quem præceps alea nudat,
Gloria quem supra vires & vestit & ungit:
Quem tenet argenti sitis importuna famesque,

vicieuse, comme ces bouffons qu'on met à table au bas bout, observe avec tant de soin les moindres mouvemens de celuy à qui il fait la cour, il repete avec tant d'affectation toutes ses paroles, & releve avec tant d'empressement ses bons mots, que vous croiriez que c'est un écolier qui repete sa leçon aprés son Maistre, ou un second Acteur qui veut faire valoir le premier. Mais celuy qui a le vice contraire, dispute sur un pied de mouche, armé de sotises il combat toutes vos raisons. Quoy, dit-il, est-ce que je n'en seray pas cru preferablement à tout autre, & que je ne diray pas mes veritables sentimens sans garder aucunes mesures? J'aimerois mieux mourir. Et de quoy s'agit-il, je vous prie? C'est de savoir si le Gladiateur Castor est plus habile que Docilis: si la voye de Numicius est plus courte & meilleure que celle d'Appius pour aller à Brindes.

Celuy qui se ruine auprés des femmes, celuy qui est dépoüillé par le jeu, celuy que sa vanité oblige à faire plus de dépense que son bien ne le peut permettre, celuy qui a une faim & une

Quem paupertatis pudor & fuga : dives amicus,
Sæpè decem vitiis instructior, odit & horret:
Aut, si non odit, regit : ac, veluti pia mater,
Plus quam se sapere, & virtutibus esse priorem
Vult : & ait prope vera, Mea (contendere noli)
Stultitiam patiuntur opes : tibi parvula res est.
Arcta decet sanum comitem toga : desine mecum
Certare. Eutrapelus cuicunque nocere volebat,
Vestimenta dabat pretiosa. beatus enim jam
Cum pulcris tunicis sumet nova consilia, & spes:
Dormiet in lucem : scorto postponet honestum
Officium : nummos alienos pascet : ad imum

ſoif d'argent, que rien ne ſauroit remplir ; celuy qui a honte de la pauvreté, & qui la fuit par toutes ſortes de voyes ; tous ces gens-là ſont haïs des grands Seigneurs ſouvent mille fois plus vicieux ; ou, s'ils n'en ſont pas haïs, ils en ſont maîtriſez. Les grands Seigneurs ſont pour leurs amis ce que les bonnes meres ſont pour leurs enfans. Ils veulent qu'ils ſoient plus ſages qu'eux, & qu'ils ayent plus de vertu. Mes richeſſes, diſent-ils, & ils ont preſque raiſon, me permettent d'eſtre fou, ne vous meſurez point à moy : Vous avez peu de bien : Une robe étroite & courte eſt ſéante à un Courtiſan bien ſenſé : Ceſſez de vouloir m'imiter ou me ſurpaſſer. Quand Eutrapelus vouloit nuire à quelqu'un, il n'en ſavoit pas de meilleur moyen que de luy envoyer des habits magnifiques : car, diſoit-il, cet homme-là ſe croyant déja le favori de la Fortune, en prenant ces beaux habits, formera de nouveaux deſſeins, & concevra de nouvelles eſperances. Il dormira juſqu'à midy, il préferera une Courtiſane à tous ſes devoirs les plus honneſtes : il prendra le ſoin de faire profiter à ſes dépens l'ar-

Thrax erit, aut olitoris aget mercede caballum.
Arcanum neque tu ſcrutaberis ullius unquam:
Commiſſumque teges, & vino tortus & ira.
Nec tua laudabis ſtudia, aut aliena reprendes:
Nec, quum venari volet ille, poëmata panges.
Gratia ſic fratrum geminorum, Amphionis atque
Zethi, diſſiluit: donec ſuſpecta ſevero
Conticuit lyra. fraternis ceſſiſſe putatur
Moribus Amphion: tu cede potentis amici
Lenibus imperiis: quotieſque educet in agros
Ætolis onerata plagis jumenta, caneſque,
Surge, & inhumanæ ſenium depone Camœnæ,
Cœnes ut pariter pulmenta laboribus emta:
Romanis ſolenne viris opus, utile famæ,

gent de ſon voiſin, & il ſera enfin reduit à eſtre Gladiateur, ou valet de Jardinier, & menera au marché un cheval chargé d'herbes. Ne vous aviſez jamais de ſonder le ſecret de vôtre ami; & quand il vous l'aura confié, gardez-le dans le vin & dans la colere. Ne loüez jamais vos inclinations, ne blâmez jamais les inclinations des autres. Quand voſtre ami voudra aller à la chaſſe, n'ayez pas la fantaiſie de faire des vers : car c'eſt cela juſtement qui rompit l'amitié des deux jumeaux Zethus & Amphion, juſques à ce que ce dernier euſt renoncé à la lyre, & cedé à l'humeur trop ſevere de Zethus. Imitez cette complaiſance, rendez-vous de meſme aux deſirs de vôtre ami, qui ſont de doux commandemens pour vous; & toutes les fois qu'il menera à la campagne ſes chiens, ſes toiles, ſes chevaux, levez-vous, quittez ce chagrin que vous donne une Muſe farouche, & mettez-vous en état de manger du gibier que vous ayez acheté, comme les autres, par vos travaux. La chaſſe eſt un exercice de tout temps en uſage chez les Romains;

Vitæque & membris, præſertim quum valeas, &
Vel curſu ſuperare canem, vel viribus aprum
Poſſis. adde, virilia quod ſpecioſius arma
Non eſt qui tractet. ſcis quo clamore coronæ
Prælia ſuſtineas campeſtria. denique ſævam
Militiam puer & Cantabrica bella tuliſti,
Sub duce qui templis Parthorum ſigna refixit,
Et nunc, ſi quid abeſt, Italis adjudicat armis.
Ac, ne te retrahas, & inexcuſabilis abſis,
Quamvis nil extra numerum feciſſe modumque
Curas, interdum nugaris rure paterno.
Partitur lintres exercitus: Actia pugna
Te duce per pueros hoſtili more refertur.

elle sert à la reputation, elle est bonne pour conserver la santé, & pour rendre le corps agile. Allez donc, sur tout, puisque vous vous portez fort bien, & que vous pouvez disputer de la vîtesse avec un Levrier, & de la force avec le Sanglier le plus terrible. Ajoûtez à cela que personne ne manie les armes avec plus de grace & d'adresse. Vous savez avec quelles acclamations vous soûtenez tous les assaillans dans le champ de Mars. Enfin vous avez esté à la guerre dans vostre jeune âge, & vous avez servi en Espagne sous ce Chef qui a arraché nos enseignes des Temples des Parthes, & qui acheve de soûmettre par ses armes ce qui refuse de reconnoistre ses loix. Et afin que vous ne puissiez reculer ni avoir le moindre pretexte, souvenez-vous que quoique vous ayez toûjours un fort grand soin de ne rien faire qui ne soit dans toutes les regles de la bienséance, vous ne laissez pas, quand vous estes à vostre maison de campagne, de vous amuser à de certains jeux. Une armée de jeunes enfans se partage en deux bandes avec un nombre égal de vaisseaux; vous vous mettez à la tête

Adverſarius eſt frater : lacus, Adria : donec
Alterutrum velox Victoria fronde coronet.
Conſentire ſuis ſtudiis qui crediderit te,
Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum.
Protinus ut moneam (ſi quid monitoris eges tu)
Quid de quoque viro, & cui dicas, ſæpe videto.
Percontatorem fugito, nam garrulus idem eſt:
Nec retinent patulæ commiſſa fideliter aures :
Et ſemel emiſſum volat irrevocabile verbum.
Non ancilla tuum jecur ulceret ulla, puerve,
Intra marmoreum venerandi limen amici :
Ne dominus pueri pulcri caræve puellæ
Munere te parvo beet, aut incommodus angat.

de l'un des partis, voſtre frere ſe met à la tête de l'autre; le champ de bataille c'eſt voſtre lac qui ſert de mer Adriatique, & là vous repreſentez la bataille navale d'Actium, en combatant avec toute l'animoſité de veritables ennemis, juſques à ce que la victoire vienne couronner l'un ou l'autre. Celuy qui ſera perſuadé que vous approuvez ſes divertiſſemens, approuvera à ſon tour les voſtres. Enfin pour vous donner tout d'un temps mes conſeils, s'il eſt vray que vous en ayez beſoin, penſez ſouvent à ce que vous allez dire des autres, & à qui vous le dites: Fuyez l'homme curieux, car il eſt grand parleur; & des oreilles toûjours ouvertes ſont fort peu propres à retenir les ſecrets qu'on leur a confiez. Quand une parole eſt une fois lâchée, il n'eſt plus temps de la retenir. Ne prenez jamais de l'amour pour aucune Eſclave qui ſoit dans la maiſon de voſtre ami, pour lequel vous ne ſauriez jamais avoir trop d'égards : car s'il vous la donne, il croira faire voſtre bonheur par ce petit preſent; & il vous fera enrager s'il vous la refuſe. Avant que de re-

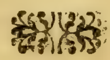
Qualem commendes, etiam atque etiam aspice: ne mox
Incutiant aliena tibi peccata pudorem.
Fallimur, & quondam non dignum tradimus. ergo
Quem sua culpa premet, deceptus omitte tueri:
Ut penitus notum, si tentent crimina, serves,
Tuterisque tuo fidentem præsidio: qui
Dente Theonino quum circumroditur, ecquid
Ad te post paulo ventura pericula sentis?
Nam tua res agitur, paries quum proximus ardet:
Et neglecta solent incendia sumere vires.
Dulcis inexpertis cultura potentis amici:
Expertus metuit. tu, dum tua navis in alto est,
Hoc age, ne mutata retrorsum te ferat aura.

commander quelqu'un, pensez-y plus d'une fois, de peur que vous ne soyez bien-tost forcé de rougir des fautes d'autruy. Car tres-souvent nous y sommes trompez, & nous donnons à nos amis des gens qui ne meritent nullement les places que nous leur avons procurées. C'est pourquoy cessez d'abord de proteger celuy qui vous aura surpris, & dont les friponneries seront averées; afin que vous puissiez défendre contre la calomnie celuy que vous connoîtrez à fond; & mettre à couvert l'innocent dont vous estes la seule esperance. Car lorsque la médisance s'acharne sur luy, ne sentez-vous pas le danger qui vous menace? Quand la maison de vostre voisin brûle, vous y avez plus d'interest que vous ne pensez, & les embrazemens qu'on neglige s'augmentent de maniere qu'on n'y sauroit plus donner de remede. L'amitié des Grands paroist toûjours douce à ceux qui ne l'ont pas éprouvée: mais celuy qui la connoist, la craint. Pendant donc que vous voguez en pleine mer, & que le vent vous est favorable, empeschez qu'il ne change, & ne vous recule. Ceux qui sont tristes

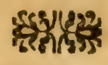
Oderunt hilarem triſtes, triſtemque jocoſi:
Sedatum celeres, agilem gnavumque remiſſi:
Potores bibuli media de nocte Falerni
Oderunt porrecta negantem pocula: quamvis
Nocturnos jures te formidare vapores.
Deme ſupercilio nubem. plerumque modeſtus
Occupat obſcuri ſpeciem taciturnus acerbi.
Inter cuncta leges & percunctabere doctos,
Qua ratione queas traducere leniter ævum:
Ne te ſemper inops agitet vexetque cupido,
Ne pavor, & rerum mediocriter utilium ſpes.
Virtutem doctrina paret, naturane donet:
Quid minuat curas, quid te tibi reddat amicum:
Quid purè tranquillet: honos, an dulce lucellum,

& ſerieux haïſſent les enjoüez, & les enjoüez haïſſent les triſtes : les prompts ne ſçauroient ſouffrir les lents, & les lents ne ſçauroient vivre avec les prompts. Un débauché qui aime à boire jusqu'à minuit, vous trouvera inſuportable, ſi vous refuſez un verre de ſa main. Vous avez beau jurer que la nuit vous craignez les vapeurs du vin, *cela ne vous excuſe nullement, vous eſtes l'objet de ſa haine.* Preparez-vous donc à diſſiper les nuages de voſtre front. Le Sage paſſe ſouvent pour bourru, & le ſilence d'un homme diſcret eſt pris pour une rude cenſure. Sur toutes choſes, & dans la lecture, & dans la converſation des Savans, tâchez d'apprendre par quels moyens vous pourrez paſſer doucement vos jours, afin que vous ne ſoyez pas toûjours agité par des deſirs qui ne ſavent que nous rendre pauvres; & tourmenté par la crainte & par l'eſperance des choſes mediocrement utiles. Sachez ſi la vertu eſt un preſent de la Nature, ou le fruit de noſtre travail; ce qui a la force de diminuer les ſoucis; ce qui peut vous mettre bien avec vous-meſme; ſi la tranquillité ſe trouve ou dans les honneurs, ou

An ſecretum iter, & fallentis ſemita vitæ.
Me quoties reficit gelidus Digentia rivus,
Quem Mandela bibit, rugoſus frigore pagus:
Quid ſentire putas? quid credis, amice, precari?
Sit mihi quod nunc eſt, etiam minus: ut mihi vivam
Quod ſupereſt ævi, ſi quid ſupereſſe volunt Dii.
Sit bona librorum & proviſæ frugis in annum
Copia: ne fluitem dubiæ ſpe pendulus horæ.
Hæc ſatis eſt orare Jovem, qui donat & aufert:
Det vitam, det opes, æquum mî animum ipſe parabo.



dans les richesses, ou plûtost dans les sentiers d'une vie cachée. Ddés que je suis assez heureux pour regagner mon petit ruisseau de la Digence, dont l'onde glacée abreuve le bourg de Mandela toûjours herissé de froid, quels sentimens croyez-vous que j'aye, & que pensez-vous que je demande aux Dieux? de n'avoir jamais plus de bien que j'en ay, & moins encore: de pouvoir vivre pour moy le temps qui me reste, si les Dieux veulent encore prolonger mes jours: de ne manquer jamais de livres, & de voir toûjours une année devant moy, afin de n'estre pas flotant dans l'attente d'une heure incertaine. C'est assez de demander à Jupiter les choses qu'il peut donner & ôter. Qu'il me donne la santé, qu'il me donne les richesses: car l'esprit tranquille, je ne l'attens que de moy.



REMARQUES

SUR LA DIX-HUITIE'ME EPISTRE

DU LIVRE I.

CETTE Epiſtre n'eſt qu'une ſuite de la precedente, comme je l'ay déja dit. Horace continuë d'y donner des preceptes de la vertu civile ; & il les adreſſe à Lollius, qui avoit aſſurément beſoin de ces avis, ſur tout dans les engagemens qu'il venoit de prendre. Car cette Lettre fut écrite, ſans doute, peu de temps aprés qu'Auguſte l'eut fait Gouverneur de ſon petit fils Caïus Ceſar, vers l'an de Rome DCCXLI. Horace eſtant âgé de cinquante - quatre ou cinquante-cinq ans. On n'a qu'à ſe ſouvenir de ce qui a eſté dit de ce Lollius ſur l'Ode IX. du Livre IV. & ſur l'Epiſtre II.

1 *Metues, liberrime Lolli*] Il appelle Lollius *liberrimum*, tres-libre, parce qu'en effet il diſoit ſes ſentimens avec tant de liberté, qu'il tomboit dans l'excés oppoſé à la flaterie, qui

eſt la rudeſſe & la groſſiereté. Et c'eſt juſtement le defaut dont Horace voudroit le corriger, comme nous le verrons dans la ſuite.

2 *Scurrantis ſpeciem præbere*] *Scurra* ſignifie un bouffon & un flateur; il eſt icy dans le dernier ſens, & il comprend celuy que les Grecs appelloient *κόλακα*, un flateur outré, & *ἄρεσκον*, un Courtiſan qui contrefait l'ami.

3 *Ut matrona meretrici diſpar erit*] On ne peut rien voir de plus juſte que cette comparaiſon d'un flateur avec une Courtiſane, & d'un veritable ami avec une femme chaſte & vertueuſe. Autant que celle-cy eſt éloignée de la premiere, autant le veritable ami eſt éloigné du flateur. Si l'on prend la peine de parcourir les vices d'un flateur, on trouvera que ce ſont les mêmes que ceux d'une Courtiſane, l'un & l'autre n'ont que leur plaiſir & leur utilité en vuë ſans aucun égard pour l'honneſteté : de ſorte que l'on peut fort bien appliquer au métier de la Courtiſane la définition que Platon fait de la flaterie, *ὁμιλία ἡ πρὸς ἡδονὴν ἄνευ τοῦ βελτίστου*, *un commerce de plaiſir ſans honneur:* ou celle de Theophraſte,

un commerce honteux, mais utile à celuy qui le fait : ὁμιλία αἰσχρὴ, συμφέρουσα δὲ τῷ κολακεύοντι. Tout de mesme, les qualités d'une femme chaste & vertueuse conviennent parfaitement au veritable ami. C'est pourquoy Aristote appelle la vertu qui tient le milieu entre la rudesse & la flaterie, il l'appelle, dis-je, φιλίαν & σεμνότητα, *amitié* & *gravité*. Au reste je suis persuadé qu'Horace a pris l'idée de cette comparaison dans un passage du Phedre, où Platon met en mesme rang la Courtisane & le flateur, κόλακα καὶ ἑταίραν, qu'il appelle des animaux dangereux, mais agreables. Plutarque dans son excellent Traité, comment on pourra discerner le flateur d'avec l'ami, a appellé de mesme l'amitié du flateur une amitié de Courtisane, φιλίαν ἑταιρικὴν ; & il l'opose à la veritable amitié, qu'il appelle chaste & pudique, φιλίαν γνησίαν καὶ σώφρονα.

4 *Discolor*] Horace se sert de ce terme, parce que les honnestes femmes n'estoient pas habillées comme les Courtisanes : celles-cy portoient des habits de toutes sortes de couleurs, que les autres ne portoient point.

Infido scurra] L'infidelité est inseparable de la flaterie ; & c'est aussi en cela que le flateur ne ressemble pas mal à la Courtisane , l'un & l'autre suivent la Fortune, & changent avec elle. C'est pourquoy Horace a dit dans l'Ode XXXV. du Livre I.

At vulgus infidum & meretrix retrò
Perjura cedit.

Mais l'infidele vulgaire & la Courtisane toûjours perfide, se retirent. On peut voir dans Plutarque le Traité que je viens de citer.

5 *Est huic diversum vitio vitium propè majus*] Il n'y a point de vice qui n'ait son vice opposé. Celuy qui est opposé à la flaterie , c'est la rudesse & la dureté ; l'un peche par le trop , & l'autre par le trop peu de complaisance : or ce dernier excés est , sans contredit , le plus vicieux ; comme Horace le declare icy : car il est plus facile de retrancher que d'ajoûter ; & l'on corrigera toûjours plûtost le naturel d'un flateur que celuy d'un homme dur & sauvage : outre que ce dernier est bien plus incommode que l'autre dans la societé.

6 *Asperitas agrestis & inconcinna, gravisque*] Ce qu'Horace appelle icy *asperitatem agrestem*, les Grecs le nommoient αὐθάδειαν, qui est proprement le vice de ceux qui s'estimant trop eux-mesmes, contredisent à tout, & condamnent tout ce que les autres font. C'est pourquoy Aristote les appelle δυσκόλους & δυσέριδας, *fascheux* & *pointilleux*; & les compare fort justement à une enclume, qui sans jamais ceder repousse toûjours le marteau. Platon leur attribuë τὸ ἄγριον καὶ ἀπηνὲς, *la rusticité* & *la dureté*, c'est à dire *asperitatem agrestem*; comme Horace s'en explique. On voit donc icy comme dans Aristote, les deux vices opposez, ἄρεσκος, ou κόλαξ, le flateur; & δύσερις ou αὐθάδης, le pointilleux, ou le méprisant. Entre ces deux extrémités est celuy qu'Aristote appelle ὁμιλητικὸν, celuy qui sait vivre, & en qui la gravité se trouve mêlée avec la douceur & la gayeté. Platon écrit dans la IV. Lettre, *que cette fierté méprisante est voisine de la solitude*, αὐθάδεια ἐρημίᾳ ξύνοικος, parce que tout le monde fuit ceux qui tombent dans ce defaut. Et Plutarque a fort bien dit, Οὐδὲ γὰρ ἀηδὴς

ὁ φίλος, οὐδὲ ἄκρατος, οὐδὲ τῷ πικρῷ σεμνὸν ἡ φιλία καὶ αὐστηρῷ, ἀλλ' αὐτὸ δὴ τοῦτο τὸ καλὸν καὶ τὸ σεμνὸν αὐτῆς, ἡδὺ καὶ ποθούμενόν ἐστι. παρὰ δ' αὐτῇ Χάριτές τε καὶ Ἵμερος οἰκί' ἔθεντο. *L'ami ne doit estre ni desagreable, ni dur; car l'amitié ne se rend point recommandable par la severité & par la rudesse, mais par la grace & par la douceur; & c'est prés d'elle, comme dit un Poëte, que les Graces & l'Amour ont fixé leur demeure.*

Inconcinna] *Cinnus* est proprement un mélange; *concinnus*, ce qui se mêle & s'ajuste bien avec une autre chose: *inconcinnus* est donc tout le contraire, ce qui ne peut ni s'ajuster ni compâtir avec rien; & cette epithete convient fort bien à une humeur sauvage qui blâme tout.

Gravisque] Incommode, importune, δεινή: car ce n'est pas icy σεμνή, *grave*, à moins qu'on ne l'entende d'une gravité vicieuse, comme ce mot *gravité* se prend quelquefois dans nôtre Langue en mauvaise part.

7 *Quæ se commendat tonsâ cute, dentibus atris*] Ceux qui affectoient cette austerité sauvage, ne la témoignoient pas seulement par leur hu-

meur, ils la faiſoient paroiſtre ſur toute leur perſonne, en ſe negligeant extrémement eux-mêmes ; comme, par exemple, en ne ſe faiſant la barbe qu'au ciſeau, & en ſe laiſſant venir les dents noires. C'eſt le veritable ſens de ce paſſage, que Torrentius a mal pris en l'expliquant d'un homme qui raſe juſqu'à la peau, qui va juſqu'au vif, qui ne ſouffre aucun vice, & qui mord tout le monde ſans qu'on puiſſe s'en garantir. Rien n'eſt plus éloigné du ſens d'Horace.

8 *Dum vult libertas mera dici*] En effet il ſemble qu'il y ait une eſpece de vertu & de liberté à negliger ainſi ſon corps, & à ne ſe pas aſſervir à la tyrannie des modes. Mais au fond cette negligence n'a que l'apparence de la vertu, dont elle n'eſt tout au plus qu'un accident, comme on l'a vû ailleurs.

9 *Virtus eſt medium vitiorum & utrimque reductum*] La vertu ne peut jamais conſiſter que dans la mediocrité, c'eſt à dire dans un juſte milieu qui ſoit également éloigné des deux extrémités : car elle ſe perd autant par l'excés que par le defaut. Mais cette

mediocrité ou ce milieu n'est pas toûjours le mesme pour tout le monde ; car ce n'est pas un milieu de la chose, comme dit fort bien Aristote, il seroit toûjours égal ; c'est un milieu par rapport à nous : μέσον δὲ, οὐ τοῦ πράγματος, ἀλλὰ τὸ πρὸς ἡμᾶς ; & par consequent il change selon les personnes, les circonstances & les occasions. C'est le milieu Geometrique qui est si vanté par les Anciens ; au lieu que l'autre est le milieu Arithmetique, que Plutarque appelle *vil* & *populaire*. En un mot, ce qui seroit pour l'un le milieu entre deux vices, ne le seroit plus pour l'autre, & deviendroit mesme un vice, s'il estoit dans le mesme degré : car l'égal peche par l'excés dans celuy qui a besoin de moins, & par le defaut dans celuy qui a besoin de plus. Voilà la doctrine d'Aristote, & la veritable explication de ce passage d'Horace qu'on avoit negligé d'éclaircir.

10 *Alter in obsequium plus æquo pronus*] *Obsequium* est proprement une douceur de mœurs, une complaisance honneste ; mais lors qu'on la pousse plus loin qu'elle ne doit aller, elle degenere en flaterie, qui est le vice

qu'Horace combat ; c'eſt pourquoy il dit *plus æquo.*

11 *Et imi deriſor lecti*] Mot à mot, *& qui ſe moque de ceux qui ſont aſſis au bas bout.* Voilà comme on a expliqué ce paſſage. Mais je ſuis perſuadé que ce n'eſt pas là le ſens. Horace ne parle que du vice d'un ami flateur par rapport au grand Seigneur qu'il flate. Or un homme peut flater ſon ami ſans railler ceux qui ſont aſſis à table au bas bout, c'eſt à dire les bouffons & les Paraſites, qui ont plus accoûtumé de railler les autres que d'eſtre raillez. Outre qu'il n'eſt point queſtion icy de ce qui ſe paſſe à table, Horace fait une propoſition generale, & pour rendre plus ſenſible & plus odieux le vice de cet ami flateur, il dit admirablement qu'en outrant ſa complaiſance il tombe dans le defaut de ces bouffons de profeſſion, qu'il appelle dans la Satire VIII. du Livre II. *imi convivæ lecti*, & icy *deriſores imi lecti*, *bouffons aſſis au bas bout.* Car *deriſor* eſt la meſme choſe que plaiſant, bouffon, flateur, paraſite, &c. comme dans ce vers de Plaute, capt. I. I.

Scio abſurde dictum hoc deriſores dicere.

Je sai bien que les bouffons, les parasites diront que cela est absurde. Et dans ce passage de l'Art Poëtique :

Derisor vero plus laudatore movetur.

Le flateur est plus émû que celuy qui ne donne que de veritables loüanges. Voilà pourquoy j'ay traduit, *comme ces bouffons qu'on met à table au bas bout.* Car il n'y a rien qu'un honneste homme doive plus éviter que de ressembler à ces gens-là.

Sic nutum divitis horret] Il observe avec grand respect le moindre signe que fait le riche à qui il veut plaire, & qu'il fait semblant de craindre. Il a esté assez parlé de la force de ce mot *horret* sur le vers 64. de l'Epistre VII.

12 *Sic iterat voces, & verba cadentia tollit*] Horace met dans ce portrait de flateur des traits qui ont échapé à ceux qui ont fait avant luy des caracteres. Celuy-cy est un des plus naturels. Car on ne peut rien voir de plus plaisant qu'un flateur qui, pour faire admirer ce que son Maistre dit, repete ses propres mots, & releve ceux qui tombent, c'est à dire ceux ausquels on ne prend

pas garde ; car c'eſt ce que ſignifie proprement *verba cadentia.* Et Horace a pris cette expreſſion d'un beau paſſage d'Ariſtophane dans les Gueſpes, où le Chœur dit aux ſpectateurs :

—νῦν
Μὲν τὰ μέλλοντ' εὖ λέγειν
Μὴ πέσῃ φαύλως χαμᾶζ' εὐλαβεῖσθε.

Preſentement donc, Meſſieurs, prenez bien garde que tout ce qu'on va vous dire de beau, ne tombe malheureuſement à terre.

13 *Ut puerum ſævo credas dictata Magiſtro reddere*] Horace ne pouvoit rendre cette action du flateur plus ſenſible que par l'image d'un Ecolier qui repete en tremblant ce que ſon Maître vient de luy dicter. C'eſtoit la coûtume des Regens de dicter les leçons à leurs Ecoliers, comme Horace dit qu'Orbilius luy dictoit les vers de Lucius Andronicus.

—memini quæ plagoſum mihi parvo Orbilium dictare.—

Et c'eſt ſur cela qu'eſt fondé le mot que Ceſar dit de Sylla qui ſe démettoit de la Dictature, *Eum neſcire lit-*

teras qui Dictaturam deponeret, *Que c'estoit un mauvais Regent, puisqu'il cessoit de dicter.* Il joüe sur l'équivoque du mot *dicter*, qui est un terme de Regent & de Souverain.

14 *Aut mimum partes tractare secundas*] Voicy une autre image. Ce flateur qui observe & tâche de faire paroistre son Maistre, est comme un Comedien qui a le second rôle, & qui tâche de faire paroistre celuy qui a le premier. *Mimus qui tractat secundas partes* est *mimus secundarum partium*, un Acteur qui a le second rôle, & qui se rabaisse exprés pour servir de lustre à l'Acteur principal; comme il a esté remarqué sur le 46. vers de la IX. Satire du Liv. I. Mais pour juger de la beauté & de la justesse de cette image, il faudroit savoir mieux que nous ne le savons aujourd'huy de quelle maniere joüoient ces seconds Acteurs: car il paroist par ce passage & par beaucoup d'autres, qu'ils imitoient le premier Acteur, auquel ils servoient comme d'aide. C'est pourquoy Seneque dit, en parlant d'un homme qui avoit pris le parti d'applaudir à tout ce que Cœlius diroit: *Optimum judi-*

cavit quidquid dixisset sequi & secundas agere. Il jugea que le meilleur estoit de suivre tout ce qu'il diroit, & de joüer le second rôle. Or j'avoüe que je ne conçois pas bien de quelle maniere cela pouvoit se faire sans fatiguer le spectateur, & je ne suis point du tout content de ce que l'on a écrit sur cette matiere, car on ne touche point aux difficultés. Au moins suis-je bien persuadé que la circonstance que Suetone rapporte dans le LVII. Chapitre de la Vie de Caligula, en parlant de ces seconds Acteurs, qui pour imiter le premier, se mirent tous à vomir du sang, & en inonderent la scene; nous déplairoit fort aujourd'huy, & lasseroit la patience la plus opiniâtre & la plus constante.

15 *Alter rixatur de lana sæpè caprina*] Comme il a fait le portrait du flateur, il va le faire de celuy qui a le vice opposé, c'est à dire du fâcheux, du pointilleux, dont il a esté parlé sur le 6. vers. Et l'on ne peut rien voir de mieux peint que ce caractere d'un homme qui se fâche de tout, qui s'oppose à tout, qui contredit à tout, & qui n'est jamais du sentiment des

autres. Theophraste l'avoit fait avant luy dans le Chapitre xvi. Mais Horace a pris un autre chemin. On peut dire que le premier, en marquant tous les principaux traits de cet original, n'a eu en vuë que son siecle & son païs : au lieu qu'Horace, en ne marquant que de certains traits legers, a fait un caractere reconnoissable par tout & dans tous les siecles.

De lana caprina] C'estoit un proverbe Latin, *sur la laine de Chevre*, pour dire *sur rien* : car les Chevres n'ont point de laine, mais du poil.

16 *Propugnat nugis armatus*] Il ne faut point démonter ce mot *propugnat*, pour en faire *pugnat pro nugis*; cela perd toute la grace de ce passage, qui consiste dans ce mot, *nugis armatus*, *armé de sottises & de bagatelles*. *Propugnat* est icy un verbe absolu, *il s'oppose à tout, il dispute sur tout.*

Scilicet ut non sit mihi prima fides] L'amour propre est inseparable de ce caractere : dés qu'un homme a fait profession de franchise & de liberté, il veut estre cru préferablement aux autres.

17 *Et verè quod placet ut non acriter elatrem*] Cet homme croit qu'il n'y a point d'emportement qui ne luy ſoit permis, parce qu'il parle avec franchiſe, & ne dit que ce qu'il ſent. Et il ne fait aucune difference ni des temps, ni des lieux, ni des ſujets qu'on traite, ni des perſonnes avec qui on les traite. Mais la raiſon ſe trouve bien rarement du coſté de ceux qui font tant de bruit, & l'on peut appliquer à ces diſputeurs outrez ce que Quartilla dit dans Petrone :

Et qui non jugulat, victor abire ſolet.

Celuy qui n'égorge pas les gens, ſort d'ordinaire victorieux.

18 *Pretium ætas altera ſordet*] Cette expreſſion eſt heureuſe, *encore une vie ajoûtée à la mienne me paroîtroit une recompenſe trop vile.* C'eſt à dire que pour la plus longue vie il ne voudroit pas ne pas dire ſes ſentimens. C'eſt ce que nous diſons, *j'aimerois mieux mourir :* car chaque Langue a ſes manieres.

19 *Caſtor ſciat an Docilis plus*] Voilà un ſujet bien important, & qui merite bien que l'on s'échauffe. Il s'agit

s'agit de ſavoir qui eſt le plus habile de Caſtor ou de Docilis, qui eſtoient deux Gladiateurs de ce temps-là, ou plûtoſt deux Comediens : car le mot *ſciat* conviendroit peut-eſtre mieux à ceux-cy qu'aux autres.

20 *Brunduſium Numici melius via ducat an Appi*] Il faut lire comme le vieux Commentateur, *Minuci*, & non pas *Numici*. Il y avoit deux chemins qui menoient de Rome à Brindes ; le chemin Appien, qui avoit eſté pavé par le Cenſeur Appius ; & le chemin Minucien, qui avoit eſté fait par Minucius Augurinus Intendant des vivres. Le premier paſſoit par Terracine, Formies, Sinueſſe, le long de la mer ; & le dernier prenoit par le haut, paſſoit par les montagnes des Sabins, & traverſoit le païs des Marſes, des Samnites, & la Poüille Peucetienne. Ciceron parle de cette voye Minuciene dans la VI. Lettre du IX. Livre à Atticus : *Cohorteſque ſex quæ Albæ fuiſſent, ad Curiam viâ Minuciâ tranſiiſſe. Que les ſix Compagnies qui eſtoient à Albe, eſtoient allé ſe rendre à Curius par le chemin Minucien.* Ces Compagnies eſtoient dans Albe du

païs des Marſes, prés du lac Fucin, & par conſequent elles ne pouvoient prendre d'autre chemin que le chemin Minucien. La porte par laquelle on ſortoit pour prendre ce chemin, eſtoit auſſi appellée *Minucia*, de ce meſme Minucius Augurinus, en l'honneur duquel le peuple avoit erigé un bœuf doré, pour reconnoiſtre le ſervice qu'il avoit rendu à la Republique en découvrant les deſſeins de Mælius, qui pour ſe faire Roy, tâchoit de corrompre le peuple en luy faiſant des largeſſes de bled dans un temps de famine. Tite Live, Livre IV.

21 *Quem damnoſa Venus, quem præceps alea nudat*] Il paſſe à d'autres preceptes, & il fait connoiſtre à Lollius que les débauchés, les joüeurs, les glorieux, les avares, & ceux qui rougiſſent de la pauvreté, ſont odieux aux Grands. Si Lollius avoit ſu profiter de ces avis, il ne ſeroit pas tombé dans le deſeſpoir qui le porta à ſe tuer luy-meſme.

Præceps alea] C'eſt une belle epithete, le jeu qui précipite les hommes dans des abîmes dont ils ne peuvent jamais ſe tirer.

22 *Gloria quem supra vires & vestit & ungit*] Il y a de l'imprudence à un homme qui est attaché à un Prince, ou à quelque autre grand Seigneur, de faire plus de dépense que son bien ne le peut permettre ; & quand même il auroit assez de bien pour y fournir, il faut toûjours qu'il fasse en sorte que pour les habits, pour les équipages & pour la table, on puisse reconnoistre le Maistre d'avec le valet.

An quodcumque facit Mœcenas te quoque verum est
Tanto dissimilem, & tanto certare minorem?

Plaute a fort bien dit dans le Dialogue du Marchand,

Nec pol profectò quisquam sine grandi malo
Præquam res patitur, studuit elegantiæ.

Jamais personne ne se jette dans la propreté & dans la magnificence plus que son bien ne peut le permettre, qu'il n'en reçoive un prejudice considerable.

Ungit] Sous ce mot sont comprises les essences, les parfums, & la table mesme.

23 *Quem tenet argenti ſitis importuna fameſque*] Car cette ſoif d'argent doit eſtre toûjours ſuſpecte. Ce fut cela particulierement qui perdit Lollius; car il prit à toutes mains, & pilla les Provinces.

24 *Quem paupertatis pudor & fuga*] Quand on a tant de honte de la pauvreté, & qu'on la trouve ſi terrible, il n'y a rien qu'on ne faſſe pour l'éviter; & un grand Seigneur ne doit pas attendre beaucoup d'amitié d'un homme ſi lâche.

25 *Dives amicus ſæpe decem vitiis inſtructior odit & horret*] C'eſt une verité conſtante, que la reſſemblance fait l'amitié; cependant Horace nous aſſure icy qu'un grand Seigneur qui a toutes ſortes de vices, hait ces mêmes vices, & de moindres encore dans ſon ami, & cela eſt vray. L'amitié vient toûjours de la reſſemblance de la vertu, & ne peut jamais venir de la reſſemblance du vice, laquelle produit ordinairement la haine: car dans le vice regne toûjours l'amour propre, qui ne peut ſouffrir que les autres ayent les meſmes plaiſirs que nous. D'ailleurs ceux des grands Seigneurs

qui veulent joüir des infames plaisirs de leurs débauches, sont souvent bien aises de cacher leurs vices sous les vertus de leurs amis; & on peut justement leur appliquer ce que Ciceron dit en un autre sens dans le Traité de l'Amitié, Sect. 22. *Sed plerique perversè, ne dicam impudenter, amicum habere talem volunt, quales ipsi esse non possunt. Mais plusieurs ont l'injustice, pour ne pas dire l'impudence, de vouloir avoir des amis tels qu'ils ne sauroient estre eux-mesmes.* Voilà un grand avantage que la vertu a sur le vice, d'estre aimée par les vicieux, comme par les vertueux; au lieu que le vice est souvent l'objet de la haine des uns & des autres.

26 *Aut si non odit, regit*] Si les grands Seigneurs ne haïssent pas entierement leurs amis pour leurs vices; ils prennent de là occasion de les regenter, & d'exercer sur eux leur tyrannie.

Ac veluti pia mater plus quàm se sapere] Voilà une plaisante comparaison, comme une mere pieuse & chaste veut que sa fille soit encore plus vertueuse qu'elle, s'il est possible: tout de mesme, un grand Seigneur

vicieux veut que ses amis soient plus sages que luy. Il est aisé de voir qu'Horace a voulu faire une comparaison ironique pour le ridicule.

27 *Et ait propè vera*] Il est bon de remarquer la sagesse & la justesse d'Horace dans ce jugement. Quand un grand Seigneur dit que ses richesses luy permettent d'estre fou, Horace nous apprend que cela est presque vray. Il ne dit pas que cela est vray, mais presque vray ; c'est à dire que cela n'est vrai qu'en un certain sens: car il n'est pas plus permis à un riche qu'à un pauvre d'estre fou; mais quand un riche & un pauvre ont la mesme folie, le riche n'est pas si fou que le pauvre, parce que si ses richesses n'autorisent pas sa folie, elles la souffrent.

28 *Stultitiam patiuntur opes*] Les richesses ne se contentent pas de souffrir la folie, elles la font naistre & l'entretiennent. C'est pourquoy Aristote dit que le riche est fou. Et Isocrate, que la folie & l'intemperance sont les compagnes inseparables des riches.

29 *Arcta decet sanum comitem toga*] *Comes*, un homme qui s'attache à un

grand Seigneur, à un Prince, & qui est de sa Cour. Ces gens-là doivent avoir des robes moins amples & moins magnifiques que leur Maistre. C'est comme il a dit dans l'Epistre VII. *Parvum parva decent.* Car la robe est icy pour tout, pour les habits, les bâtimens, la table, l'équipage, le train.

Desine mecum certare] Comme il a dit dans la Satire III. du Livre II. *tanto certare minorem.*

30 *Eutrapelus*] C'est Volumnius intime ami de Ciceron, & qui avoit tant d'esprit, tant de finesse, & tant de goust pour les railleries & les plaisanteries, qu'il en acquit le surnom d'Eutrapelus; & que Ciceron luy écrivoit, que dans ce genre il ne craignoit que luy-seul, & méprisoit tous les autres. *Urbanitatis possessionem, amabo, quibusvis interdictis defendamus in qua te unum metuo, cæteros contemno.* Ce mesme Volumnius ayant un jour écrit à Ciceron sans mettre le surnom *Eutrapelus*, Ciceron luy écrivit que d'abord il avoit pris sa Lettre pour une Lettre de Volumnius le Senateur, mais qu'ensuite la finesse & le sel de ses railleries & de son urba-

nité le detromperent, & luy firent connoiſtre qu'elle venoit de luy. *Deinde Eutrapelia litterarum fecit ut intelligerem tuas eſſe.* Où il eſt aiſé de voir que par le mot *eutrapelia*, qui en Grec ſignifie *plaiſanterie*, il fait alluſion au ſurnom de Volumnius, qui eſt *Eutrapelus*, c'eſt à dire *railleur, plaiſant*; comme dans ce beau paſſage de Theognis.

Νῦν δὲ τὰ τῶν ἀγαθῶν κακὰ γίγνεται ἐσθλὰ κακοῖσιν
Ἀνδρῶν, γίγνονται δ' εὐτραπέλοισι νόμος.

Aujourd'huy les maux qui arrivent aux gens de bien, font plaiſir aux méchans, & ſervent de ſujet de chanſon aux railleurs.

31 *Cuicumque nocere volebat, veſtimenta dabat pretioſa.*] C'eſtoit une plaiſanterie d'Eutrapelus, qui diſoit qu'il falloit donner à ſes ennemis de belles robes, eſtant bien aſſuré qu'avec ces belles robes ils changeroient bien-toſt d'inclinations, & que ce ſeroit infailliblement leur perte. *dabat, il donnoit*, pour *il conſeilloit de donner.*

33 *Cum pulcris tunicis ſumet nova*
conſilia

consilia] Il n'y a rien de plus certain que ce jugement d'Eutrapelus. La plufpart des hommes changent d'inclination & de vie en changeant d'habit. Dés qu'ils fe voyent un peu propres, ils ne penfent plus qu'à leur plaifir, & ils font comme le Gripus de Plaute, lequel ayant trouvé un trefor, renonce pour jamais à fa pefche, & ne penfe qu'à faire grand' chere, qu'à fe promener, & qu'à bâtir.

34 *Scorto poftponet officium*] Une Courtifane luy fera oublier tous les devoirs d'un honnefte homme. Car c'eft ce que fignifie *honeftum officium*. cultiver fes amis, les fervir, eftre bon citoyen, &c.

35 *Nummos alienos pafcet*] Cela eft heureufement dit, *il nourrira les écus des autres :* car les interefts font la nourriture qui nourrit & fait croiftre le principal. Ceux qui ont lû *nummos alienos pofcet*, ont gâté le paffage.

Ad imum Thrax erit] Comme on eft devenu riche tout d'un coup, on redevient auffi pauvre tout d'un coup, avec cette difference pourtant, que la fortune ne nous laiffe jamais dans le

meſme état où elle nous a pris, & qu'elle nous fait toûjours tomber beaucoup plus bas. Et la raiſon en eſt bien évidente.

36 *Thrax erit*] C'eſt à dire, il ſera Gladiateur. On appelloit *Thraces* une eſpece de Gladiateurs qui eſtoient armez d'un bouclier qu'on appelloit *parma*, & d'une épée en forme de faux, appellée *harpe* & *ſica*; & c'étoient proprement les armes des peuples de Thrace, d'où eſtoient venus ces premiers Gladiateurs : c'eſt pourquoy on a dit *Threcidicis pugnare*, combatre avec cette épée & ce bouclier. Les Thraces combatoient ordinairement contre les Mirmillons. Horace parle plûtoſt icy des Thraces que des autres Gladiateurs, parce qu'ils eſtoient les plus infames & les plus décriez, & qu'on les loüoit ordinairement pour des meurtres & des aſſaſſinats.

Aut olitoris auget mercede caballum] S'il n'eſt pas aſſez fort & aſſez adroit pour eſtre Gladiateur, il ſera valet de Jardinier, pour aller vendre des herbes au marché.

38 *Arcanum neque tu ſcrutaberis*

ullius unquam] Il n'y a rien de plus mal honneſte que de vouloir ſavoir les ſecrets de nos amis : ſi nous voulons les garder, c'eſt une charge ou un ſoin ; & ſi c'eſt à deſſein de nous en prévaloir & de les trahir, c'eſt une noire perfidie. On ne doit pas moins ſe défier d'un homme qui nous demande noſtre ſecret, que de celuy qui voudroit garder noſtre argent.

38 *Commiſſumque teges*] Quand nos amis veulent nous faire des confidences, c'eſt à nous à les recevoir, & à leur eſtre fideles. Le Poëte Anaxandrides a fort bien dit ſur ce ſujet,

Ὅστις λόγους γὰρ ὡς παρακαταθήκην λαβὼν
Ἐξεῖπεν, ἄδικός ἐστιν, ἢ ἀκρατὴς ἄγαν.
Ὁ μὲν διὰ κέρδος ἄδικος, ὁ δὲ τούτου
δίχα,
Ἀκρατής. Ἴσως δὲ γ' εἰσὶν ἀμφότεροι
κακοί.

Celuy qui, aprés avoir reçu le dépoſt du ſecret, le revele, eſt ou injuſte, ou foible. Celuy qui le fait pour en profiter, eſt injuſte, & celuy qui le fait ſans raiſon eſt foible. Mais l'un & l'autre ſont également méchans.

Et vino tortus & ira] Quand quel-

qu'un garde le ſecret dans le vin & dans la colere, il eſt aſſez éprouvé, & l'on doit eſtre perſuadé qu'on peut luy confier ſa vie.

—ſcias
Tum jam ipſum habere poſſe tuæ vitæ modum:

pour me ſervir des paroles de Terence dans un autre ſens. Horace fait alluſion icy à ce qu'il dit dans la Poëtique, que les grands Seigneurs avoient accoûtumé d'éprouver leurs amis par le vin, pour voir s'ils eſtoient dignes de leur amitié.

Reges dicuntur multis urgere culullis
Et torquere mero, quem perſpexiſſe laborent
An ſit amicitia dignus.—

39 *Nec tua laudabis ſtudia, aut aliena reprendes*] Comment ne devroit-on pas pratiquer ce precepte avec les Grands, puiſqu'on doit le pratiquer avec ſes égaux? comme le bon-homme Simon dit de Pamphile dans l'Andriene:

—facilè omnes perferre ac pati
Cum quibus erat cumque una, iis ſe dedere,

Eorum obsequi studiis, advorsus nemini.
Il avoit une complaisance extrême pour tous ceux avec qui il estoit d'ordinaire; il se donnoit tout à eux, il vouloit tout ce qu'ils vouloient, & ne contredisoit jamais.

40 *Nec cum venari volet ille, poëmata panges*] Il n'y a rien que l'on doive plus éviter avec les grands Seigneurs, que les contre-temps; & il n'y a rien où l'on manque plus souvent. Vouloir faire des vers lorsque le grand Seigneur que nous servons veut aller à la chasse; c'est, comme dit Theophraste, vouloir aller en masque, & mener les violons chez sa Maistresse quand elle a la fiévre, & qu'elle est fort mal.

41 *Gratia sic fratrum geminorum Amphionis atque Zethi dissiluit*] Zethus & Amphion estoient jumeaux, fils de Jupiter & d'Antiope. Leurs inclinations furent si differentes, que Zethus s'adonna à avoir soin des troupeaux, & Amphion s'attacha à la Musique. Mais comme Zethus estoit d'un naturel dur & sauvage, il ne pouvoit souffrir la lyre d'Amphion, & il luy

en fit ſi ſouvent la guerre, qu'Amphion fut enfin obligé d'y renoncer. Euripide avoit écrit au long la querelle de ces deux freres dans ſon Antiope que nous n'avons plus : mais Platon nous en a heureuſement conſervé quelques reſtes dans ſon Gorgias, où Callicles exhortant Socrate à quitter la Philoſophie pour la Rhetorique, ſe ſert des meſmes raiſons que Zethus diſoit à Amphion, pour l'obliger à quitter la Muſique. Pacuve avoit traduit cette Piece d'Euripide ; de ſorte que ce differend des deux freres eſtoit une choſe fort connuë aux Romains.

42 *Donec ſuſpecta ſevero conticuit lyra*] *Severo*, dur, ſauvage comme un bon campagnard. C'eſt pourquoy le vieux Commentateur explique *ſevero, ruſtico.* Properce dit de meſme *durum Zethum.* Et Pacuve le repreſente comme un homme emporté qui parle durement, & qui employe les menaces.

Minitabiliterque increpare dictis ſævis incipit.

43 *Fraternis ceſſiſſe putatur moribus*

Amphion] Cette particularité n'estoit marquée ni dans la Piece Greque, ni dans la Piece Latine, car cela ne faisoit rien au sujet, & auroit esté mal placé. C'est pourquoy Horace dit *putatur*, qu'on croit qu'Amphion ceda enfin à son frere ; car le doux cede toûjours à l'emporté, & le sage au fou.

44 *Tu cede potentis amici*] Si un frere est obligé de ceder à son frere, à plus forte raison un inferieur à son superieur.

45 *Lenibus imperiis*] Les prieres des Grands, & leurs volontés, sont des commandemens honnestes & doux, mais qui ne doivent pas estre moins absolus & moins suivis que des ordres.

46 *Ætolis onerata plagis*] L'Etolie estoit une Povince de Grece, où il y avoit beaucoup de Sangliers, & où l'on fit cette celebre chasse du Sanglier Calydonien, qui fut tué par Meleagre. Voilà pourquoy Horace appelle icy ces toiles *Ætolas*, d'Etolie.

47 *Et inhumanæ senium depone Camœnæ*] *Senium*, c'est à dire *odium*,

importunité, chagrin, mauvaiſe humeur. *Camœna inhumana, Muſe inhumaine*, c'eſt à dire une Muſe *ſauvage, farouche*, qui rompt le lien de la ſocieté, & qui choque l'humeur des autres.

49 *Romanis ſolenne viris opus, utile famæ*] Saluſte appelle pourtant la chaſſe *une occupation d'Eſclave, ſervile officium*; mais ce n'eſt que par comparaiſon & par rapport à l'excellence de l'eſprit. Car d'ailleurs il eſt certain que la chaſſe a toûjours eſté fort eſtimée par les Romains. Pline dans le Panegyrique : *Olim hæc experientia Juventutis, hæc voluptas erat : his artibus futuri duces imbuebantur, certare cum fugacibus feris curſu, cum audacibus, robore : cum callidis, aſtu : nec mediocre pacis decus habebatur ſubmota campis irruptio ferarum, & obſidione quadam liberatus agreſtium labor. C'eſtoit autrefois l'exercice & le plaiſir de la Jeuneſſe. Les plus grands Capitaines avoient fait cet apprentiſſage, de diſputer de la vîteſſe avec les beſtes les plus legeres, de la force, avec les plus courageuſes, & de la fineſſe avec les plus rusées. Et c'eſtoit avoir acquis une gloire conſiderable au*

milieu de la paix, que d'avoir délivré les champs de l'insulte des bestes, & d'une espece de siege le travail des Laboureurs.

54 *Prælia sustineas campestria*] Les combats qu'on faisoit dans le Champ de Mars.

55 *Militiam puer & Cantabrica bella tulisti*] Lollius accompagna Auguste au premier voyage qu'il fit contre les Cantabres, l'an de Rome DCCXXVI. & qui dura quatre ans; car il ne revint à Rome qu'en DCCXXIX. l'année de son dixiéme Consulat. C'est pourquoy Horace a mis *bella*, & non pas *bellum*. Il dit que Lollius estoit alors *puer*. En effet il estoit fort jeune; cependant il fut Consul deux ans aprés son retour; mais il faut présupposer qu'il avoit eu une dispense d'âge, & d'ailleurs *puer* signifioit souvent un homme fait.

56 *Sub duce qui templis Parthorum signa refixit*] Sous Auguste, qui quatre ans aprés son retour d'Espagne, obligea Phraate à luy renvoyer les enseignes que les Parthes avoient prises à Crassus & à Antoine, & tous les prisonniers qu'ils avoient faits. On

releva cette particularité comme une victoire signalée, & les Poëtes, peuple toûjours flateur, en parlerent comme si Auguste luy-mesme, les armes à la main, & à la teste de ses troupes, avoit arraché ces enseignes des Temples de ses ennemis. Voyez l'Ode xv. du Livre IV.

57 *Et nunc si quid abest Romanis adjudicat armis*] Horace écrivoit sans doute cette Lettre l'an de Rome DCCXLI. dans le temps qu'Auguste avoit envoyé Tibere contre les peuples de la Pannonie, & Drusus contre les Sicambres : car c'estoit la seule chose qui empeschoit alors le Temple de Janus d'estre entierement fermé.

58 *Ac ne te retrahas, & inexcusabilis absis*] On n'a point connu le rapport & la dépendance qu'a ce vers avec ce qui précede. Horace revient à son sujet qui est la chasse ; & afin, dit-il à Lollius, que vous n'ayez aucun sujet de refuser d'aller à la chasse quand on voudra vous y mener, & que vous ne puissiez avoir aucune défaite valable, vous vous souviendrez que quand vous estes à la campagne,

vous reprefentez quelquefois des batailles navales avec voftre frere. Or quand on reprefente des batailles navales, on eft encore en état de chaffer, & rien ne vous en difpenfe.

59 *Quamvis nil extra numerum feciffe modumque*] Il dit cecy pour adoucir ce qu'il va dire des amufemens de Lollius : car il fe fouvient qu'il parle à un homme qui avoit efté Conful plus de dix ans avant qu'il luy écrivift cette Lettre. Il y a là beaucoup de bienféance & de politeffe ; mais il y a de plus beaucoup d'adreffe, en ce qu'il fait fa cour à Augufte pour fon ami, en faifant voir qu'un homme de l'âge, de la dignité & de la gravité de Lollius, qui ne faifoit rien qu'avec poids & mefure, ne dédaignoit pas de faire des jeux pour reprefenter le combat naval d'Actium, qui avoit efté fi glorieux à ce Prince.

61 *Actia pugna te duce per pueros*] Aprés la défaite d'Antoine à la bataille d'Actium, Augufte, pour conferver la memoire d'une victoire qui luy avoit affuré l'Empire, inftitua un Tournoy qu'on celebroit de cinq en cinq ans le premier jour d'Aouft, &

qu'on appelloit *le Combat d'Actium*. Mais Lollius, qui avoit une Terre prés du lac Lucrin, au lieu de representer ce combat par un Tournoy, le representoit par un combat naval qui luy ressembloit beaucoup mieux. Lollius faisoit Auguste, & son frere faisoit Antoine. Ce n'estoit pas une chose desagreable pour Auguste, de voir qu'un homme comme Lollius, qui avoit esté Preteur & Consul, se mettoit à la teste d'une troupe d'enfans qui representoient ces jeux. Cela est plus fin qu'on n'avoit cru.

63 *Adversarius est frater*] Vostre frere fait Antoine.

Lacus, Adria] Le lac Lucrin, qui est prés de vostre maison, represente la mer Adriatique, où ce fameux combat fut donné.

64 *Velox victoria*] *Velox* est icy pour *alata*, qui a des aisles.

65 *Consentire studiis suis qui crediderit te*] Il est ridicule d'entendre cecy d'Auguste. Horace revient à son sujet, & il dit à Lollius, que le grand Seigneur qui verra qu'il a de la complaisance, & qu'il est toûjours prest de le suivre à la chasse quand l'envie

le prend d'y aller, aura à ſon tour la meſme complaiſance pour luy, & loüera ſes amuſemens, ſes vers.

66 *Utroque tuum laudabit pollice ludum*] Cette expreſſion eſt empruntée de l'arene. Quand les Gladiateurs combatoient, ſi les ſpectateurs preſſoient les pouces enſemble en joignant les deux mains, & entrelaçant les doigts, c'eſtoit une marque de faveur, le vainqueur donnoit la vie au vaincu. Mais s'ils tournoient les pouces en déjoignant les mains, c'eſtoit un ſigne de haine, & il n'y avoit plus de quartier. Voilà ce que l'on appelloit *premere pollicem*, preſſer le pouce, c'eſt à dire *favoriſer*; ce qu'Horace dit *laudare utroque pollice*, & *vertere pollicem*, tourner, renverſer le pouce, pour dire *condamner*. Juvenal :

Munera nunc edunt, & verſo pollice vulgi
Quemlibet occidunt populariter.

On donne preſentement des ſpectacles, & quand le peuple tourne le pouce, on tuë tout pour luy plaire. *Premere pollicem*, preſſer, joindre les pouces, c'eſt ce que Glycere dit dans Menandre, δακ-

πύλους πιέζειν. τοὺς δακτύλους ἐμαυτῆς πιέζουσα ἢν αὖ κροταλίζῃ τὸ θέατρον. En pressant mes doigts lorsque le Theatre applaudit. On a donc eu tort de croire que *premere pollicem* estoit ce que nous faisons en mettant le pouce sur le troisiéme doigt, & en le faisant tomber avec quelque bruit sur le second.

67 *Protinus ut moneam*] *Protinus* signifie proprement ce que nous disons, *tout d'une suite, tout d'un train, porro tenus.*

68 *Quid de quoque viro, & cui dicas sæpe videto*] Excellent precepte pour ceux qui vivent à la Cour; avant que d'ouvrir la bouche il faut bien penser & de qui on parle, & devant qui on parle. Car comme dit Salomon dans le Chapitre XIII. de ses Proverbes: *Qui inconsideratus est ad loquendum, sentiet mala: Celuy qui parle inconsiderément, s'attirera du mal.* Et dans le Chapitre XVIII. *Os stulti contritio ejus, & labia ipsius ruina animæ ejus. La bouche du fou est sa perte, & ses levres la ruine de son ame.* Non seulement il ne faut pas dire du mal de ceux qui sont au dessus de nous; mais

il n'en faut pas mesme penser, selon ce beau mot de l'Ecclesiaste, Chapitre x. *In cogitatione tua Regi ne detrahas, & in secreto cubiculi tui ne maledixeris diviti: quia & aves cæli portabunt vocem tuam, & qui habet pennas, annuntiabit sententiam. Ne médis point de ton Prince dans ta pensée, & ne dis point de mal du grand Seigneur dans ton cabinet bien fermé: car les oyseaux des cieux rapporteront ce que tu auras dit, ce qui a des aisles découvrira tes sentimens.* Marc Antonin a dit sur cela dans son VIII. Livre: Μηκέτι σοῦ μηδεὶς ἀκούσῃ καταμεμφομένου τὸν ἐν αὐλῇ βίον. μηδὲ σὺ σεαυτοῦ. *Que personne ne t'entende plus blâmer la vie de la Cour; & sur cela ne t'écoute pas toy mesme.*

69 *Percontatorem fugito, nam garrulus idem est*] *Percontator*, πολυπράγμων, tout homme curieux est ordinairement grand parleur, & un homme secret n'est jamais curieux. C'est pourquoy Sophocle a fort bien dit, Μὴ πάντ' ἐρεύνα, πολλὰ γὰρ λαλεῖν κακόν. *Ne sois point curieux, car c'est une mauvaise chose de tant parler.*

70 *Nec retinent patulæ commissa fideliter aures*] C'est la raison de ce qu'il

vient de dire, que tout homme curieux eſt parleur. Car, dit-il, des oreilles toûjours ouvertes pour entendre les ſecrets des autres, ſont auſſi toûjours ouvertes pour les laiſſer ſortir. κλεῖθρον γὰρ οὐδὲν, comme dit Sophocle, *il n'a rien qui les retienne.* Il eſt comme le Parmenon de Terence, *plenus rimarum, hac & illac perfluit.*

71 *Et ſemel emiſſum volat irrevocabile verbum*] Une parole, quand elle eſt une fois dite, ne peut non plus ſe retenir qu'une pierre quand elle eſt lâchée: car c'eſt la comparaiſon dont Menandre ſe ſervoit dans ces beaux vers:

> Οὔτ' ἐκ χερὸς μεθέντα καρτερὸν λίθον
> Ῥᾷον κατασχεῖν, οὔτ' ἀπὸ γλώσσης λόγον.

72 73 *Non ancilla tuum, &c. Intra marmoreum venerandi limen amici*] Horace deffend à ceux qui vont chez les Grands, ou qui ſont dans leur maiſon, d'aimer aucune de leurs Eſclaves. Et peut-eſtre qu'il avoit en vuë ce qui eſtoit arrivé à Virgile, qui eſtant devenu amoureux d'Alexandre qui eſtoit à Pollion, ou, ſelon d'autres, à Ceſar; & de Cebes & d'Aleria

qu

qui estoient à Mecenas ; & l'un & l'autre luy ayant fait ce present, il fut obligé de leur en témoigner toute sa vie une fort grande reconnoissance.

74 75 *Ne dominus pueri, Munere te parvo beet aut incommodus angat*] Voicy les raisons dont Horace se sert pour faire passer son precepte. Elles sont prises de l'amour propre & de l'interest. Le grand Seigneur, dit-il, vous donnera son Esclave, ou ne vous la donnera pas. S'il vous la donne, vous luy en avez plus d'obligation que le present ne vaut, & cela vous tient lieu d'autre chose. Et s'il ne vous la donne pas, il vous fait enrager, & vous luy devenez suspect. Mais aujourd'huy ces raisons ne valent rien pour nous, il y en a de plus solides & de plus vrayes : car sans avoir mesme aucun égard pour la Religion, l'honesteté seule veut que tout ce qui est à nos amis nous soit sacré. Aussi les Grecs n'ont pas craint de dire :

Ἴσον Θεῷ σοῦ τοὺς φίλους τιμᾶν θέλε.

Honore tes amis comme les Dieux.

76 *Qualem commendes etiam atque etiam adspice*] Il n'y a rien où l'on

doive eſtre ſi reſervé & ſi retenu que lors qu'il s'agit de recommander & de donner quelqu'un à nos amis : car outre qu'il eſt difficile d'aſſurer quelque choſe d'un autre, l'homme eſt naturellement ſi changeant, qu'on a toûjours ſujet de craindre. C'eſt pourquoy Platon envoyant le Philoſophe Helicon à Denys le Tyran, luy écrit: *Je vous dis cela en tremblant, parce que je parle d'un homme, qui n'eſt pas à la verité un méchant animal, mais un animal changeant. Et dans cette crainte & dans cette deffiance, je ne me ſuis pas contenté de m'entretenir avec luy, je m'en ſuis informé à tous ſes concitoyens; il n'y en a pas un qui ne m'en ait dit du bien : mais examinez-le vous-meſme, & prenez bien garde à vous.* Voicy ſes derniers mots, qui ſont bien remarquables : σκόπει δὲ καὶ αὐτὸς καὶ διαλαβοῦ. Il y a des occaſions où une recommandation de cette nature ſeroit dure, & choqueroit l'amitié ; mais on peut aſſurer qu'elles ſont rares, & à moins qu'un long uſage ne nous ait fait connoiſtre les gens, le plus ſeur eſt de ſe mettre en état de pecher de ce côté-là. Lollius luy meſme en eſt

une preuve. Dans le temps qu'Horace écrivoit cette Lettre, il n'y avoit personne qui n'eust répondu de Lollius à Auguste; cependant la suite verifia qu'on se seroit fort trompé, & que qui l'auroit donné à ce Prince, auroit eu toute sa vie sujet de s'en repentir.

77 *Ne mox incutiant aliena tibi peccata pudorem*] Car les fautes de ceux que nous avons donnez à nos amis, retombent en quelque maniere sur nous; comme cela arriva à Xenocrate, qui avoit recommandé à Polyperchon un homme qui luy demanda dés le premier jour un talent. Polyperchon le luy donna, & écrivit en mesme temps à Xenocrate de prendre mieux garde une autre fois à ceux qu'il recommanderoit.

79 *Quem sua culpa premit deceptus omitte tueri*] L'amitié & la charité veulent qu'on s'interesse pour son ami, & qu'on le deffende pendant que sa faute n'est pas averée; mais dés qu'elle l'est, elles demandent qu'on cesse de le soûtenir.

80 *Ut penitus notum si tentent crimina, serves*] En effet, si vous ne laissez pas de paroître pour un homme qui

eſt veritablement coupable, voſtre protection deviendra inutile à un innocent qui ſera en bute à la calomnie. Afin donc de pouvoir ſauver celuy-cy, il faut abandonner celuy-là. *Crimina*, les calomnies, les médiſances.

82 *Dente Theonino cum circumroditur, ecquid*] Theon eſtoit un faux calomniateur, dont les médiſances avoient donné lieu au Proverbe, *dens Theoninus*.

Circumroditur] Eſtre rongé, eſtre déchiré par la calomnie. Les Grecs ont dit de meſme περιφάγειν & περιτρώγειν.

83 *Ecquid ad te poſt paulo ventura pericula ſentis?* Ce n'eſt pas ſeulement la charité qui doit nous porter à deffendre les innocens contre la calomnie; mais auſſi l'amour propre, & nôtre propre intereſt.

84 *Nam tua res agitur, paries cum proximus ardet*] Il compare juſtement la calomnie à un embraſement auquel tous les voiſins ſont intereſſés, & à qui il faut couper chemin, ſi l'on veut s'en garantir.

86 *Dulcis inexpertis cultura potentis amici*] Les grands Seigneurs ſont en-

vironnez d'un éclat qui trompant la plufpart des gens, leur fait croire qu'il n'y a pas de plus grand bonheur que d'eftre de leurs amis, & les empefche de reconnoiftre que ce qu'ils appellent amitié n'eft de leur côté qu'une dure fervitude. Mais pour peu qu'on les ait pratiquez, ou qu'on ait pris la peine d'étudier leurs mœurs & leurs manieres, on dit à la grandeur, comme à une mer calme, mais fouvent orageufe : *Miferi quibus intentata nites. Malheur à ceux qui fe laiffent attirer par vôtre bonace fans vous connoiftre.* Qui ôteroit à la plufpart des Grands leur or, leur argent, & toute leur magnificence, il ne leur refteroit que l'orgueil, le luxe, la molleffe & l'emportement, qualités fort incommodes pour ceux qui les approchent. Auffi l'Auteur de l'Ecclefiaftique dit fort bien : *Si tu vas avec les Grands, prens bien garde à toy, car tu marches avec ta ruine, cum fubverfione tua ambulas.* Mais les malheurs qui arrivent de ce commerce, ne viennent pas toûjours des vices des Grands; on en trouvoit du temps d'Horace, comme on en trouve encore aujourd'huy, que leurs

vertus élevoiẽt autant au deſſus de leur naiſſance, que leur naiſſance les avoit élevés audeſſus des autres hommes. Ces malheurs viennent le plus ſouvent des vices de ceux qui ſuivent la grandeur, & qui ſe fourrent à la Cour ſans aucune des qualités neceſſaires pour y réüſſir, ou plûtoſt avec des qualités toutes contraires. Et c'eſt ſur cela qu'Horace donne icy ſes avis à Lollius. Car il n'étoit pas aſſez méchant Courtiſan pour écrire contre les Grands, & pour vouloir luy donner de l'averſion pour un petit-fils d'Auguſte.

87 *Tu dum tua navis in alto eſt*] Pendant que le vent vous eſt favorable, & que vous joüiſſez des bonnes graces du Prince. Ce paſſage prouve que cette Epiſtre ne fut écrite qu'aprés l'engagement de Lollius.

88 *Hoc age, ne mutata*] Appliquez tous vos ſoins à vous maintenir, & à empeſcher que le vent ne change. Pour cet effet ſouvenez-vous des preceptes ſuivans. *Oderunt hilarem triſtes, &c.*

91 *Potores bibuli media de nocte Falerni*] Il ne ſe contente pas de dire *potores*, il ajoûte *bibuli*, pour dire de

grands beuveurs : car *bibuli* ne doit pas eſtre joint avec *Falerni*.

92 *Porrecta negantem pocula*] Celuy qui avoit bu le premier donnoit le verre à ſon voiſin, qui le donnoit de meſme à celuy qui le ſuivoit, & on faiſoit la ronde de cette maniere.

93 *Quamvis nocturnos jures te formidare vapores*] Il n'y a point de raiſon de ſanté qui tienne, il faut faire comme eux, ou ſe reſoudre à en eſtre haï.

94 *Deme ſupercilio nubem*] Les Grecs & les Latins ont appellé nuage ces rides qui paroiſſent ſur le front, au deſſus des ſourcis, quand quelque choſe nous déplaiſt ou nous afflige. Car comme les nuages obſcurciſſent le ciel, de meſme ces rides obſcurciſſent le front & le rendent triſte. Dans l'Hippolyte le Chœur dit de Phedre: στυγνὸν δ' ὀφρύων νέφος αὔξεται. *Le triſte nuage de ſes ſourcis s'augmente.* Et Sophocle dans l'Antigone :

Νεφέλη δ' ὀφρύων ὕπερ αἱματόεν
Ῥέθος αἰσχύνει τέγγουσ' εὐῶπα παρειάν.

Le nuage épais qui eſt au deſſus de ſes ſourcils, trouble ſon viſage, & fait con-

ler sur ses joües un torrent de pleurs. C'estoit particulierement de cette severité triste qu'Horace vouloit corriger Lollius, comme nous l'avons vû dans le sixiéme vers.

95 *Plerumque modestus occupat obscuri speciem*] *Obscurus*, obscur ne signifie pas icy un homme *caché*, *impenetrable*, mais un homme *severe*, *triste*. Dans une Cour où regne la débauche, la modestie passe pour tristesse & pour severité.

Taciturnus acerbi] *Acerbus*, un homme dur, fâcheux, rebarbatif, qui condamne tout.

69 *Inter cuncta leges & percunctabere doctos*] Il ne faut pas se contenter de lire, il faut aussi voir les gens savans, & converser avec eux. Cette double étude est également necessaire, parce que l'une supplée au deffaut de l'autre.

98 *Ne te semper inops*] Lollius avoit déja donné dés ce temps-là des marques de ces mouvemens & de ces inquietudes que l'avarice & l'ambition ne manquent jamais de causer. Mais les avis d'Horace luy furent entierement inutiles.

99 *Ne*

99 *Ne pavor & rerum mediocriter utilium spes*] Beau vers. La crainte & l'esperance accompagnent toûjours le desir. Horace appelle *mediocrement utiles* toutes les choses qui sont l'objet de l'avarice & de l'ambition, parce qu'elles sont d'une moyenne nature, comme dit Platon, qu'elles ne sont pas utiles par elles-mesmes, & qu'elles ne sont bonnes qu'à proportion de la bonté de l'esprit de celuy qui s'en sert: comme dit Chremes dans l'Heautontimorumenos, I. III.

Atque hæc perinde sunt, ut illius animus
qui ea possidet;
Qui uti scit, ei bona. illi qui non utitur
rectè, mala.

Il est vray que toutes ces choses sont comme est l'esprit de ceux qui les possedent, elles sont des biens pour ceux qui savent s'en servir, & des maux pour ceux qui n'en font pas l'usage qu'ils en devroient faire.

100 *Virtutem doctrina paret, naturane donet*] C'a toûjours esté un sujet de dispute entre les Philosophes anciens. Les uns ont soûtenu que la vertu venoit de la Nature; & les autres, qu'on

l'acqueroit par l'étude & par le travail, & que c'eſtoit une ſcience qu'on pouvoit apprendre par regles. Mais les uns & les autres ſe ſont fort trompez. Ceux qui ont ſi hautement relevé la puiſſance de la Nature, n'ont pas aſſez connu ſon infirmité & ſa corruption ; & ceux qui ont tout donné à noſtre travail & à noſtre étude, aveuglez par leur orgueuïl, n'ont point vû les égaremens auſquels nous ſommes ſujets, quand nous ſuivons nos propres lumieres. Platon a parfaitement connu l'erreur de ces deux propoſitions, & il établit tres-ſolidement dans ſon Menon, que la vertu eſt un don de Dieu. Quand il dit en quelques endroits qu'elle naiſt avec nous, cela n'eſt point contraire à la verité qu'il enſeigne ; car il ne parle alors que par rapport à l'ame, où Dieu a verſé les ſemences de la vertu. Mais ces ſemences doivent eſtre cultivées & entretenuës par l'étude, par la priere & par le travail, qui avec le ſecours de la grace, nous fortifient dans nos foibleſſes, & nous mettent en état de nous délivrer de la tyrannie des paſſions.

101 *Quid minuat curas*] Ces trois vers ne sont que pour exprimer les differens effets d'une mesme chose : car ce qui a la force de guerir nos soucis, a en mesme temps celle de nous rendre tranquilles, & de nous remettre bien avec nous-mesmes. Il n'est question que de savoir ce qui peut produire ces effets, ou les honneurs, ou les richesses, ou la retraite, ou la Cour, ou la vertu, ou la volupté. Et cela n'est pas bien difficile à connoître.

Qnid te tibi reddat amicum] Il n'y a que le vice qui puisse nous rendre ennemis de nous-mesmes, & par consequent il n'y a que la vertu qui puisse nous reconcilier avec nous.

102 *Quid purè tranquillet*] Ce n'est pas sans raison qu'Horace ajoûte *purè, ce qui peut nous tranquilliser purement.* Car il y a une tranquillité fausse qui peut bien tromper les hommes pour quelque temps, mais qui ne peut jamais les satisfaire. Telle est la tranquillité que donnent les richesses, les honneurs, la reputation, les emplois, & tout ce qu'on appelle la vanité du monde. Mais une tranquillité pu-

re, c'eſt à dire qui ne laiſſe aucun aiguillon de deſir, de crainte, ou d'eſperance, il n'y a que la vertu qui la puiſſe donner.

103 *An ſecretum iter, & fallentis ſemita vitæ*] Une vie retirée & cachée, ſelon ce precepte, λάθε βίωσας, *cache ta vie.* Ce n'eſt pas le deſſein d'Horace de dégoûter Lollius de ſon Employ, & de le porter à quitter la Cour pour aller vivre dans la retraite; cela ſeroit imprudent, mal-honneſte, & contraire meſme à ſes ſentimens. Son but eſt de luy faire concevoir que ſi le veritable bonheur ne ſe trouve que dans la retraite, il ne doit avoir d'autre but dans ſon Employ; & par là il luy veut faire adroitement entendre qu'il doit moderer ſon ambition & ſon avarice, puiſque dans une vie retirée les richeſſes & les honneurs ſont plûtoſt un fardeau incommode, qu'un ſecours dont on ait beſoin.

104 *Me quoties reficit*] Au lieu de décider methodiquement de ce qui peut rendre tranquille, il ſe contente de ſe donner pour exemple, & de rendre ſimplement compte de l'experience qu'il fait. Et cela eſt bien plus fort

& plus décisif que toutes les raisons, dont les plus fortes ont souvent besoin d'emprunter le secours & l'autorité des exemples. Tout est admirable dans cette Epistre, mais sur tout les quinze derniers vers.

Reficit] Le refait de toutes les fatigues de la Ville & de la Cour, *le rend à luy mesme*, comme il dit ailleurs, *mihi me reddentis agelli*; & rétablit sa santé, *incolumem præstant Septembribus horis*.

Gelidus Digentia rivus] C'est le ruisseau dont il parle dans l'Epistre XVI.

Fons etiam rivo dare nomen idoneus, ut nec
Frigidior Thracam, nec purior ambiat Hebrus.

On veut que ce soit le ruisseau qu'on appelle aujourd'huy *rivo del sole*.

105 *Quem Mandela bibit*] Mandela estoit, sans doute, le Hameau où estoit la maison d'Horace, ce Hameau qui n'estoit que de cinq feux.

Rugosus frigore pagus] Car le froid rend les champs ridez & herissez, & l'hyver estant la vieillesse de l'année, il fait sur la campagne le mesme effet

que la vieilleſſe fait ſur les vieillards, dont Lucilius a dit, *rugoſi paſſique ſenes*, *des vieillards ridez & fanez*.

106 *Quid ſentire putas? quid credis, amice, precari*] Que croyez vous que je penſe dans un lieu ſi ſauvage ? que croyez-vous que je demande aux Dieux ? Des honneurs, des richeſſes, de la reputation, du credit ? & que je me tourmente pour avoir une maiſon plus agreable? Point du tout. Voilà pourtant ce qui occupe les gens du monde, & ce qui trouble tout leur repos. Cette interrogation fait icy un bon effet aprés la peinture affreuſe de ſa maiſon de campagne. Cela eſt ingenieux & vif.

107 *Sit mihi quod nunc eſt, etiam minus*] Voicy une peinture bien naturelle de l'état où Horace s'eſtoit mis pour joüir de la tranquillité qu'il cherchoit. Il ſe contentoit de ſon bien, & fort éloigné d'en deſirer davantage, il conſentoit meſme de perdre ce qu'il avoit de ſuperflu ; il ne demandoit qu'à vivre pour luy-meſme, ſi les Dieux avoient reſolu de prolonger ſes jours, & pour pouvoir toûjours cultiver ſon eſprit, ne dépendre de

personne, & n'estre jamais dans l'incertitude; il vouloit des livres, & des provisions pour une année; c'est ce qu'il demandoit aux Dieux, n'attendant que de luy-mesme cet esprit égal & tranquille qu'il faut avoir pour joüir de ces avantages. Voilà une morale assez bonne pour un Payen; j'oseray dire mesme que si l'on en excepte le dernier article, elle feroit honte à beaucoup de Chrestiens d'aujourd'huy. Examinons-en separément tous les articles.

108 *Ut mihi vivam, quod superest ævi, si quid &c.*] Quand on souhaite de pouvoir vivre pour soy-mesme, ce souhait peut seul troubler la tranquillité de la vie, si l'on apprehende trop la mort. Voilà pourquoy Horace ajoute, *si quid superesse volunt Dii, si les Dieux veulent qu'il me reste encore du temps à vivre*, laissant aux Dieux le soin d'abreger ou d'alonger ses jours, & n'ayant sur cela aucune inquietude.

109 *Sit bona librorum*] On nous veut faire remarquer icy qu'Horace met les livres avant les vivres; mais je ne say si l'on doit faire grand fon-

dement ſur une préference que la meſure & la grace du vers ont pu ſeules donner. Il ſuffit de ſavoir qu'Horace aimoit fort l'étude, & que ſans les livres, la vie luy auroit eſté plûtoſt une peine qu'un plaiſir. Il étudioit ſur tout les livres Grecs, comme il paroiſt par ſes Ouvrages.

Et proviſa frugis in annum copia] Il a dit dans les Odes, qu'il ne faut avoir aucun ſouci du lendemain, & vivre, comme on dit, au jour la journée. Et icy il ſe met en peine non ſeulement pour le lendemain, mais pour une année entiere. Il ſemble qu'il y ait là quelque eſpece de contradiction. Il n'y en a pourtant aucune. Dans les Odes, Horace parle du peu d'attachement que l'on doit avoir pour la vie; il faut eſtre toûjours preſt à en ſortir, & croire que chaque jour nous porte cet ordre. Et icy il parle du ſoin des choſes neceſſaires à ſon entretien. Quoy qu'il fuſt diſpoſé à mourir tous les jours, il vouloit pourtant avoir devant luy tout ce qu'il luy faloit pour une année : car, comme dit Heſiode, *ce qui eſt dans la maiſon ne fait aucun mal, & ce qui n'y*

eſt pas en peut faire. Il eſt bon de trouver chez ſoy toutes les choſes neceſſaires, & c'eſt un grand chagrin que d'avoir beſoin de celles que l'on n'a pas en ſon pouvoir. Les vers ſont beaux.

> Οὐδὲ τό γ' ἐν οἴκῳ κατακείμενον ἀνέρα κήδει.
> Οἴκοι βέλτερον εἶναι ἐπεὶ βλαβερὸν τὸ θύρηφι
> Ἐσθλὸν μὲν παρεόντος ἑλέσθαι, πῆμα δὲ θυμῷ
> Χρηΐζειν ἀπεόντος.

Voilà juſqu'où alloit la ſageſſe des Payens. Et c'eſt cette ſageſſe que JESUS-CHRIST condamne dans le VI. Chapitre de S. Matthieu, lorſqu'il enſeigne à ſes Diſciples à ne pas s'inquieter du lendemain : *Ne vous mettez donc point en peine, & ne dites point, Où trouverons-nous dequoy manger, dequoy boire, & dequoy nous vétir ? comme font les Payens qui recherchent toutes ces choſes : car voſtre Pere ſait que vous en avez beſoin, &c. C'eſt pourquoy ne vous souciez point du lendemain, car le lendemain ſe ſouciera de ce qui le regarde, à chaque jour ſuffit ſa peine.* Mais comment ce ſoin ne ſeroit-il pas pardon-

nable aux Payens qui n'avoient qu'une idée confuse de la Divinité, puisque nous-mesmes qui avons reçu de Dieu un ordre si exprés & une promesse si solemnelle, ne laissons pas d'estre toûjours si inquiets pour l'avenir, que rien ne peut ni nous mettre en repos, ni nous satisfaire ?

110 *Ne fluitem dubiæ spe pendulus horæ*] Belle expression, *pour n'estre pas flotant dans l'attente d'une heure douteuse*, c'est à dire, que l'on ne sait si l'on passera bien ou mal. Cette raison estoit fort bonne pour un Payen qui ne s'assuroit pas bien de son Dieu, & qui ne connoissoit point de Providence, ou qui la connoissoit mal. Mais elle seroit très-mauvaise pour un Chrétien, c'est vouloir ne plus dépendre de Dieu, & s'en deffier.

111 *Hæc satis est orare Jovem qui donat & aufert*] Torrentius a eu raison de soûtenir qu'il faut lire comme dans quelques Manuscrits, *quæ donat & aufert. Il suffit de demander à Jupiter les choses qu'il donne & qu'il ôte.* Horace distingue les choses que l'on doit demander à Dieu d'avec celles que l'on ne doit attendre que de soy-mesme ; &

nous allons voir l'erreur de cette opinion.

112 *Det vitam, det opes*] Horace vient de dire qu'il ne demande à Dieu que le bien qu'il a, & moins encore. Et icy il dit, *det opes, qu'il me donne les richesses*. N'y a-t-il point là de contradiction? Point du tout. Il appelle *opes*, richesses, tous les biens, quelque mediocres qu'ils soient, quand ils suffisent pour nous nourrir.

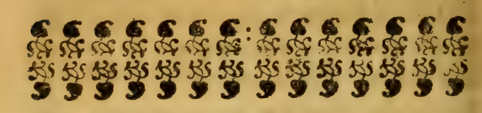
Æquum animum mihi ipse parabo] Il dit qu'il ne faut demander à Dieu que la vie & les richesses, qui sont les seuls biens qui dépendent de luy; & que pour le bon esprit, il ne faut l'attendre que de soy-mesme. Ce n'étoit pas seulement le sentiment des Stoïciens, c'estoit celuy de tous les Payens, si nous en croyons Cotta, que Ciceron fait parler de cette maniere dans le III. Livre de la Nature des Dieux: *Atque hoc quidem omnes mortales sic habent, externas commoditates, vineta, segetes, oliveta, ubertatem frugum & fructuum, omnem denique commoditatem, prosperitatemque à Diis se habere, virtutem autem nemo umquam acceptam Deo retulit. Nimirum rectè: propter virtutem enim*

jure laudamur, & in virtute rectè gloriamur. quod non contingeret, si id donum à Deo, non à nobis haberemus. C'est le sentiment de tous les hommes, que les biens exterieurs, les vignes, les champs, les Oliviers, l'abondance des fruits & des moissons, enfin toutes les commodités & les prosperités de la vie, leur viennent de Dieu. Mais jamais personne n'a crû recevoir de luy la vertu: & avec raison; car on ne nous loüe que de la vertu, nous ne nous glorifions que de la vertu; ce qui n'arriveroit point, si elle estoit un don de Dieu, & non pas un bien qui vinst de nous-mesmes. Et revenant encore à la charge, il s'exprime plus fortement. *Judicium hoc omnium mortalium est fortunam à Deo petendam, à se ipso sumendam esse sapientiam.* C'est le jugement de tous les hommes, qu'il faut demander à Dieu la fortune, & prendre chez soy la sagesse. Ces expressions sont trop fortes pour pouvoir jamais estre expliquées favorablement. On pouvoit peut-estre dire qu'il y a des vertus qui sont en nostre puissance, & pour la pratique desquelles la Nature suffit en quelque maniere; sur tout quand elle est aidée par la Loy & par la raison.

Mais de pretendre que la vertu, c'eſt à dire la ſageſſe, vienne de nous, & qu'il dépende de nous d'avoir ce bon eſprit dont Horace parle, c'eſt le plus grand de tous les aveuglemens, & l'impieté la plus outrée. Dieu eſt l'Auteur de tout le bien que nous faiſons, & ce qui ne vient point de luy, eſt un mal. C'eſt luy qui nous donne le vouloir & l'action, ſelon ſon bon plaiſir. A proprement parler, la Nature, quelque éclairée qu'elle ſoit, ne peut ſeule faire aucun bien; & il eſt ſi peu vray que tous les Payens fuſſent du ſentiment de Cotta, qu'il y a toûjours eu des gens qui ont ſoûtenu le contraire, & non ſeulement des Philoſophes, mais des Poëtes. Cette verité eſt répanduë dans tous les Ouvrages d'Homere; & voicy ſur cela un beau paſſage de Callimaque, à la fin de l'Hymne à Jupiter.

Οὔτ' ἀρετῆς ἄτερ ὄλβος ἐπίσταται ἄνδρας
ἀέξειν,
Οὔτ' ἀρετὴ, ἀφένοιο. δίδου δ' ἀρετήν τε
καὶ ὄλβον.

Ni les richeſſes ne peuvent rendre les hommes heureux ſans la vertu, ni la vertu ſans les richeſſes. Donnez-nous donc, grand Dieu, les richeſſes & la vertu.



AD MÆCENATEM.

EPISTOLA XIX.

PRISCO *si credis, Mæcenas docte, Cratino,*
Nulla placere diu nec vivere carmina possunt,
Quæ scribuntur aquæ potoribus: ut malè sanos
Adscripsit Liber Satyris Faunisque Poëtas,
Vina ferè dulces oluerunt mane Camœnæ:
Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.
Ennius ipse pater nunquam nisi potus ad arma
Prosiluit dicenda. forū, putealq; Libonis
Mandabo siccis, adimam cantare severis.
Hoc simul edixit, non cessavêre Poëtæ
Nocturno certare mero, putere diurno.

A

MECENAS.

EPISTRE XIX.

SAVANT Mecenas, si vous en croyez le vieux Cratinus, tous les vers faits par les beuveurs d'eau ne sauroient ni plaire, ni vivre long-temps. Depuis que Bacchus a enrôlé les Poëtes avec ses Faunes & ses Satyres, les Muses ont senti la vendange dés le matin. Les loüanges qu'Homere donne à cette liqueur sont assez voir la passion qu'il a eu pour elle. Le pere Ennius mesme n'a jamais chanté les grands faits d'armes qu'aprés avoir bu. *Et voicy encore une Loy de Bacchus* : J'ordonne le barreau & le commerce aux sobres. Je deffends les vers à ces gens severes & refrognez. Aprés cet Arrest si formel, les Poëtes jour & nuit n'ont cessé de boire. Et quoy, si quelqu'un s'avisoit d'imiter

Quid? si quis vultu torvo ferus & pede nudo,
Exiguaque toga simulet textore Catonem,
Virtutemne repræsentet moresque Catonis?
Rupit Hyarbitam Timagenis æmula lingua,
Dum studet urbanus, tenditque disertus haberi.
Decipit exemplar vitiis imitabile. quod si
Pallerem casu, biberent exangue cuminum.
O imitatores, servum pecus, ut mihi sæpe
Bilem, sæpè jocum vestri movere tumultus.
Libera per vacuum posui vestigia princeps:
Non aliena meo pressi pede. qui sibi fidit
Dux regit examen. Parios ego primus iambos
Ostendi Latio, numeros animosque sequutus
Archilochi, non res & agentia verba Lycamben.
Ac, ne me foliis ideo brevioribus ornes,
Quod timui mutare modos & carminis artem:

Catoi:

Caton par un regard farouche & sauvage, en allant nuds pieds, & en portant, comme luy, une petite robe crasseuse; auroit-il pour cela les mœurs & la vertu de Caton? Hyarbitas voulant passer pour un homme plaisant, s'attacha justement à imiter les railleries piquantes de Timagene, & mal luy en prit. Les originaux qui ne peuvent estre imités que par leurs vices, sont dangereux. Si par hazard j'allois devenir pâle, tous ces Poëtes boiroient de la Ciguë & du Cumin. O Imitateurs, sot bestail, animaux esclaves, que vos empressemens & vos vacarmes ont souvent émû ma bile, qu'ils m'ont souvent réjoüi! je suis le premier qui sans guide ay ouvert un chemin dans un païs inconnu. Je n'ay point marché par des routes frequentées. Celuy qui se confie *justement* dans ses forces est toûjours à la teste de l'essain. J'ay fait voir le premier aux Romains les nombres & l'esprit d'Archilochus, sans m'attacher ni à ses sujets, ni à ses expressions si funestes à Lycambe. Et afin que vous ne ceigniez pas mon front d'une couronne moins honorable, parce que j'ay craint de changer

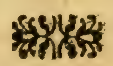
Temperat Archilochi Muſam pede maſcula Sapho,
Temperat Alcæus: ſed rebus & ordine diſpar,
Nec ſocerum quærit quem verſibus oblinat atris,
Nec ſponſæ laqueum famoſo carmine nectit.
Hunc ego non alio dictum prius ore, Latinis
Vulgavi fidicen. juvat immemorata ferentem
Ingenuis oculiſque legi, manibuſque teneri.
Scire velis, mea cur ingratus opuſcula lector
Laudet ametque domi, premat extra limen iniquus?
Non ego ventoſæ plebis ſuffragia venor,
Impenſis cœnarum, & tritæ munere veſtis.
Non ego nobilium ſcriptorum auditor & ultor,
Grammaticas ambire tribus & pulpita dignor.

les tons & les meſures de ſes vers ; je me vanteray que j'ay adouci la Muſe d'Archilochus par les doux accens de Sapho, & par ceux d'Alcée, que je n'ay dérobé à ce grand Poëte ni ſon ordre, ni ſes ſujets, & qu'on voit dans mes iambes Archilochus qui ne cherche ni à reduire ſon beau-pere au deſeſpoir, ni à noüer dans ſes Satires pleines de bile & de fiel, un fatal cordon à ſa Maiſtreſſe. Je ſuis le ſeul Chantre qui ay entrepris de donner aux Romains cet Archilochus. En produiſant ainſi des choſes nouvelles, je me plais à me voir dans les mains des honneſtes gens. Voulez-vous ſavoir pourquoy un Lecteur ingrat & injuſte déchire en public mes Ouvrages qu'il loüe & cherit en particulier? C'eſt que par des repas & par des preſens de quelque vieille robe, je ne tâche pas de gagner les ſuffrages du peuple inconſtant. C'eſt que je ne vais pas entendre lire les Ouvrages de nos beaux Eſprits, & leur lire à mon tour les miens, pour me vanger de l'ennuy qu'ils m'auroient donné. C'eſt que je ne vais pas faire des brigues dans les Tribus des Grammairiens, &

Hinc illæ lacrymæ. spissis indigna theatris
Scripta pudet recitare, & nugis addere pondus,
Si dixi, rides, ait: & Jovis auribus ista
Servas. fidis enim manare Poëtica mella
Te solum, tibi pulcer. Ad hæc ego naribus uti
Formido: &, luctantis acuto ne secer ungui,
Displicet iste locus, clamo: & diludia posco.
Ludus enim genuit trepidum certamen, & iram:
Ira truces inimicitias, & funebre bellum.



les salüer dans leurs Chaires. Voilà d'où vient leur chagrin. Si je leur dis que mes Ecrits ne meritent pas d'estre lus dans de si nombreuses Assemblées, & que j'aurois honte de donner ce poids à des bagatelles, & de leur faire tant d'honneur. Vous vous moquez, me disent-ils, & vous les reservez pour les oreilles de Jupiter : car vous estes bien persuadé que c'est vous seul qui pouvez former ce miel Poëtique, & vous n'estes pas mécontent de vous. Sur cela je crains de m'abandonner à mon humeur critique; & pour n'estre pas déchiré par les ongles de ce peuple irrité, & pour me tirer d'intrigue, je crie de toute ma force, que le champ de bataille me déplaist, & que je demande du temps. Car le jeu a produit les debats & la colere; la colere, l'inimitié; & l'inimitié tous les malheurs de la guerre.



REMARQUES

SUR LA DIX-NEUVIE'ME EPISTRE

DU LIVRE I.

VOICY une Satire qu'Horace fait contre les Poëtes de son temps, qui, sous pretexte que Bacchus estoit le Dieu de la Poësie, & que les plus anciens & les meilleurs Poëtes avoient aimé le vin; pretendoient en buvant les égaler en merite, & en imitant seulement leurs vices, avoir toutes leurs vertus. Horace montre le ridicule de ces sortes d'imitations. Il fait voir que ceux qui ont une juste confiance en leurs propres forces, imitent les Anciens sans se rendre esclaves de leur genie; & qu'en suivant leurs pas, ils marchent comme des hommes libres qui auroient eux-mesmes ouvert & marqué cette route, si on ne les avoit précedez. Sur quoy il ne fait pas difficulté de donner pour exemple la maniere dont il a imité Alcée & Archilochus. Il découvre en-

suite la cause de la malice de ces mêmes Poëtes, qui en public déchiroient ses vers, & en particulier ne pouvoient se lasser de les loüer & de les lire. Et il finit en les raillant, & en se moquant de la maniere methodique dont ils traitoient leurs sujets. Cette Epître est d'un tres-bon goust. Il seroit difficile de dire en quel temps elle fut écrite; mais il est sûr qu'Horace étoit déja vieux.

1 *Prisco si credis, Mæcenas docte, Cratino*] Il a esté parlé du Poëte Cratinus sur la IV. Satire du Livre I. Il aimoit tant le vin, qu'Aristophane dans sa Comedie intitulée, *La Paix*, dit qu'il mourut de douleur, de voir un tonneau rompu, & tout le vin versé. Voicy le passage qui est fort plaisant. Mercure demande des nouvelles de Cratinus à Trygæus le Vigneron.

ΕΡ. Τί δὲ Κρατῖνος ὁ σοφός ἐστιν; ΤΡ. Ἀπέθανεν
Ὅτ' οἱ Λάκωνες ἐνέβαλον. ΕΡ. Τί παθών; ΤΡ. ὅ, τι;
Ὡρακιάζας, οὐ γὰρ ἐξηνέσχετο,
Ἰδὼν πίθον καταγνύμενον οἴνου πλέων.

MER. *Que fait le ſage Cratinus?* TR. *Il mourut lorſque les Lacedemoniens vinrent aſſieger la ville.* MER. *Eh de quoy mourut-il?* TR. *De quoy? de douleur, n'ayant pas la force de voir un tonneau rompu, & le vin verſé.*

2 *Nulla placere diu nec vivere carmina poſſunt*] C'eſt ſans doute quelque vers de Cratinus, qu'Horace traduit icy. Comme les hommes veulent toûjours pallier leurs vices, & chercher des pretextes pour les excuſer, Cratinus diſoit qu'il ne buvoit du vin que pour donner à ſes vers ce genie & ce feu qui ſont neceſſaires pour les faire vivre, & que n'ont jamais les vers qui ſont faits par des beuveurs d'eau. Epicharmus eſtoit ſur cela de meſme avis que Cratinus; car il écrit: *Un beuveur d'eau ne fera jamais un bon Dithyrambe.*

Οὐκ ἔστ' διθύραμβος ὅκχ' ὕδωρ πίῃ.

Il eſt certain que le vin a la vertu d'échauffer non ſeulement le corps, mais auſſi l'ame, comme dit Platon, & qu'il y a des gens qui eſtant ſobres, ont l'imagination froide & figée; & quand ils ont bu, elle s'échauffe & s'évapore

s'évapore comme l'encens par la chaleur du feu. Mais ce n'eſt que l'uſage moderé du vin qui produit cet effet. Quand on paſſe les bornes, l'imagination, au lieu d'en eſtre aidée, en eſt étouffée ; & il y a bien de la difference entre boire & s'enyvrer.

3 4 *Ut malè ſanos adſcripſit Liber Satyris Fauniſque Poëtas*] *Depuis que Bacchus a mis les Poëtes avec ſes Faunes & ſes Satyres.* Heinſius pretend que c'eſt par l'invention du Poëme Satyrique, auquel Bacchus preſidoit ; & qu'Horace veut dire que depuis que ce Poëme a eſté inventé, Bacchus a mêlé les Poëtes avec ſes Satyres. Mais je ne ſuis pas de cet avis ; Horace parle en general de la Poëſie, il ne penſoit point du tout au Poëme Satyrique quand il écrivoit.

Quo me, Bacche, rapis tui
Plenum?—

Bacchus, où m'emportez-vous aprés m'avoir rempli de voſtre eſprit ? Sans aucun égard à l'invention du Poëme Satyrique, les Poëtes ont eſté mêlés avec les Faunes & les Satyres. C'eſt pourquoy il dit dans la premiere Ode:

—me gelidum nemus
Nympharumq; leves cum Satyris chori
Secernunt populo.

La fraîcheur des forests, & les danses legeres des Nymphes avec les Satyres, me separent du peuple. Depuis que Bacchus a mêlé les Poëtes avec ses Satyres; c'est à dire, *depuis qu'il y a des Poëtes.* Pourquoy aller chercher un sens si obscur & si éloigné, quand il s'en presente un si clair & si naturel? Mais ce n'est pas la seule faute qu'on ait faite à ce passage, on en a fait une autre en prenant ce vers pour les paroles d'Horace qui se moque des Poëtes. Car ce sont au contraire les paroles de Cratinus & des autres Poëtes qui tâchent de s'excuser.

6 *Laudibus arguitur vini vinosus Homerus*] On ne peut pas douter que ce ne soit une des raisons de Cratinus, qui avoit fait une Piece exprés pour prouver qu'Homere avoit aimé le vin.

7 *Ennius ipse pater nunquam nisi potus ad arma*] C'est une nouvelle raison que les Poëtes du temps d'Horace ajoûtoient à celles de Cratinus. Si nous avions tous les Ouvrages du bon homme Ennius, nous y trouverions,

ſans doute, tout ce qui a donné lieu de dire cela de luy.

8 *Forum putealque Libonis*] Toute la difficulté de ce paſſage conſiſte à ſavoir qui parle. Les uns pretendent que c'eſt Cratinus, ou Ennius; les autres, que c'eſt Horace. Et pour cet effet dans le dixiéme vers, au lieu de lire *edixit*, ils corrigent *edixi*. Et enfin Heinſius ſoûtient que c'eſt Mecenas, & qu'il faut lire *edixti*. Mais tous ces ſentimens me paroiſſent mal fondez. Je voudrois bien ſavoir quel droit Mecenas, Cratinus, Ennius ou Horace pourroient avoir de trancher icy du Legiſlateur, & de donner des Edits & des Ordonnances. Qui ne voit que cela n'apartient qu'au Dieu de la Poëſie? tous ces Interpretes n'ont pas pris garde que cecy n'eſt que la preuve de ce qui a eſté avancé au troiſiéme vers, *Ut male ſanos adſcripſit Liber, &c. Depuis que Bacchus a mêlé les Poëtes avec ſes Faunes & ſes Satyres.* Car en meſme temps on rapporte l'Edit de Bacchus, par lequel il avoit fait cette aſſociation; & on ſe contente d'en rapporter le commencement. C'eſt donc Bacchus qui parle; & ce

qu'il y a de plaisant, c'est que les Poëtes le font parler comme un Preteur qui entrant en année, proposoit un Edit qui contenoit le formulaire de ses Jugemens. Et c'estoit là son stile: *Pacta servabo, judicium dabo: causa cognita edi jubebo.* Voilà toute la plaisanterie de ce passage, laquelle avoit esté fort bien dévelopée par Monsieur Du Bois de Limoges, savant Critique, dont il a esté parlé ailleurs.

Putealque] Il a esté assez parlé du *puteal* sur le 35. vers de la VI. Satire du Livre II. Bacchus veut dire que ceux qui ne boivent point, ne doivent pas se mêler de faire des vers, & qu'ils ne sont propres qu'à aller au Barreau & devant le Preteur, parce qu'on faisoit ces sortes d'affaires le matin à jeun.

9 *Adimam cantare severis*] *Aux severes*, c'est à dire aux gens tristes, à ceux qui n'aiment pas à se réjoüir.

10 *Hoc simul edixit*] Horace reprend la parole, & fait voir le ridicule de ces Poëtes, qui sous pretexte que le Dieu de la Poësie veut que les Poëtes s'échauffent & s'égayent par un peu de vin, & que les anciens Poëtes

l'ont aimé, passoient les jours & les nuits à boire & à s'enyvrer.

11 *Quid si quis vultu torvo ferus*] Croire ressembler aux grands Poëtes en beuvant comme eux ; c'est comme si l'on pretendoit avoir la vertu & les mœurs severes de Caton, en imitant seulement son exterieur. On pretend qu'Horace parle icy de Caton d'Utique, qui avoit toûjours un visage si severe qu'il approchoit du farouche ; qui alloit souvent les pieds nuds, & sans tunique, & qui n'estoit pas plus propre en habits qu'un simple Soldat, comme Plutarque le rapporte. Mais je doute qu'Horace ait voulu exalter si fort la vertu de ce Caton qui avoit mieux aimé mourir que de se soûmettre à Cesar. Virgile auroit esté meilleur Courtisan que luy. Il y a plus d'apparence qu'il parle de Caton le Censeur, bisayeul de celuy d'Utique : car tout ce qu'Horace dit icy luy convient parfaitement. Il avoit une mine severe, une grande austerité de mœurs. Il travailloit aux champs tout nu, il avoit ordinairement de méchants habits fort usés, jusques là qu'il a écrit luy-mesme que

ſa plus belle robe n'avoit jamais coûté plus de neuf écus.

Et pede nudo] Il y avoit une Loy de Lycurgue, qui ordonnoit expreſſément aux Spartiates d'aller toûjours nuds pieds;& à Athenes ceux qui ſe piquoient de mener une vie plus auſtere que les autres, ne portoient jamais de ſouliers que lors qu'il faiſoit grand froid, ou qu'ils avoient à paſſer par des chemins fort rudes. Et c'eſt ce que les premiers Romains imitoient. Clement Alexandrin dit en quelque endroit, qu'il eſt ſéant à un homme d'aller nuds pieds, excepté quand il eſt à la guerre : car, dit-il, c'eſt eſtre preſque lié que d'eſtre chauſſé. καὶ γὰρ πως ἐγγὺς τὸ ὑποδεδέσθαι τοῦ δεδέσθαι.

13 *Exiguæque togæ ſimulet textore Catonem*] Caton le Cenſeur eſtoit ſi ennemi de toute ſorte de ſuperfluité, qu'il retranchoit abſolument tout ce qui paſſoit le neceſſaire ; ce qui donna ſouvent lieu à ſes ennemis de prendre pour une marque d'avarice ce qui n'eſtoit qu'un effet de ſon abſtinence. Il eſt certain que Theophraſte dit que c'eſt le propre d'un avare *de porter les robes plus courtes que ceux qui les por-*

tent courtes. Mais cette maxime n'eſt pas toûjours vraye. Caton portoit ſes robes fort courtes, parce que les robes longues & traînantes ne conviennent point aux hommes laborieux, & qu'elles ſont preſque toûjours la marque d'un naturel lâche & effeminé, comme il a eſté remarqué ſur ce vers de l'Ode IV. du Livre V. *cum bis ter ulnarum toga, avec cette robe de ſix aunes.*

Simulet textore Catonem] On veut que *textor* ſoit icy pour *textura*, comme il a mis ailleurs *tonſor* pour *tonſura*. Mais outre que cela eſt dur & ſans exemple, il fait encore un faux ſens: car il ne s'agit pas de la façon de l'étoffe, de l'état auquel elle ſortoit des mains de l'Ouvrier; mais de la façon de la robe, & de l'état auquel Caton la portoit. C'eſt pourquoy il faut lire *teſquore* pour *textore*, & c'eſt ainſi que j'ay vû cité ce paſſage. *Teſquor* c'eſt *ῥύπος*, *ſaleté*. Horace dit deux choſes; la premiere, que la robe de Caton eſtoit fort courte, & la ſeconde, qu'elle eſtoit ſale, comme eſtant portée trop long-temps. Theocrite a dit de meſme d'Hercule.

Εἵματα δ' οὐκ ἀσκητὰ μέσας ὑπέρ ἔνυτο κνήμας.

Il portoit une robe qui ne luy alloit que jusqu'à mi-jambe, & qui n'estoit pas trop propre.

15 *Rupit Hyarbitam Timagenis æmula lingua*] Cette construction seroit équivoque si elle n'étoit déterminée par le sens, mais cela n'empesche pas qu'elle ne soit vicieuse. Horace a voulu dire, *lingua Hyarbitæ æmula Timagenis rupit Hyarbitam. Hyarbitas creva en voulant imiter les railleries de Timagene.* Timagene estoit un Rheteur d'Alexandrie, qui ayant esté pris par Gabinius, fut mené à Rome, où le fils de Sylla l'acheta & l'affranchit. Il fut d'abord Cuisinier, ensuite Porteur de chaise, & aprés cela Rheteur. Cesar l'honora de sa bienveillance; mais comme c'estoit un tres-grand railleur qui ne ménageoit personne, & qui parloit avec trop de liberté, il ne conserva pas long-temps ses bonnes graces. Cesar le chassa, & luy défendit l'entrée de son Palais. Piqué de cet affront, il brûla l'histoire qu'il avoit faite de la vie de ce Prince. Seneque

fait de luy ce Portrait, *homo acidæ linguæ, & qui nimis liber erat, disertus, & dicax, à quo multa improbè sed venustè dicta. C'estoit un homme piquant & trop libre, mais éloquent & fin railleur. Il a dit quantité de bons mots, mais tous fort piquans, & qui emportent la piece.* Plutarque en parle dans son Traité comment on pourra discerner le flateur d'avec l'amy. *Timagene*, dit-il, *qui d'ailleurs ne parloit jamais avec liberté, perdit les bonnes graces de Cesar, parce qu'à table & à toutes les promenades, sous pretexte d'amitié, il railloit publiquement cet Empereur, non pas pour rien de serieux ni d'utile, mais seulement pour faire rire les Courtisans.* Car voilà le veritable sens de ce passage, qu'Amiot a tres-mal traduit. Horace veut donc dire qu'Hyarbitas se perdit en voulant imiter Timagene par l'endroit qui estoit le moins imitable en luy, & qui avoit causé sa perte. En un mot Hyarbitas imitoit ce que Timagene avoit de mauvais, & non pas ce qu'il avoit de bon. C'est le sens de ce passage qu'on n'avoit point bien expliqué. L'histoire d'Hyarbitas m'est entierement inconnuë.

17 *Decipit exemplar vitiis imitabile*] Cela eſt parfaitement bien dit. Il n'y a rien de plus trompeur qu'un modele qui a des vices qui peuvent eſtre imitez; plus il eſt excellent, plus il eſt dangereux. Car il eſt naturel aux hommes de ſe tromper ſur cela, & de croire que quand ils ont tous les vices du modele qu'ils ont pris, ils en ont auſſi les vertus. *Imitabile* n'eſt pas ce que nous diſons *imitable*, ce mot eſt trop équivoque en noſtre Langue, & ſe prend plus ſouvent en bonne qu'en mauvaiſe part. C'eſt *qui peut eſtre imité*. Car il y a des vices dont l'imitation n'eſt pas trop facile. Dans Homere, Theocrite & Virgile, il y a des defauts que peu de gens auront la force d'imiter aujourd'huy.

18 *Quod ſi pallerem caſu, biberent exangue cuminum*] Comme on dit des diſciples de Porcius Latro, leſquels pour imiter la pâleur que leur Maître avoit contractée par ſes veilles & par ſes travaux, burent du cumin, qui a la vertu de rendre pâle. Pline dans le Chap. XIV. du Liv. XX. *Verumtamen omne pallorem bibentibus gignit. Ita certe ferunt Porcii Latronis*

tlari inter magiſtros dicendi adſectatores ſimilitudinem coloris ſtudiis contracti imitatos. Voilà des gens bien avancez, ils ſont auſſi pâles que leurs Maîtres, ils ſont donc auſſi ſavans.

19 *O imitatores ſervum pecus*] Horace ne condamne pas l'imitation; car il n'y a rien de plus loüable : mais il condamne l'imitation baſſe & ſervile, quand on n'imite que ce que les autres ont de facile ou de vicieux, ou qu'on ne fait que renverſer leur ordre, & changer quelques mots. Car, comme dit Seneque, *Multi ſunt qui detracto verbo, aut mutato, aut adjecto putant ſe alienas ſententias lucrifeciſſe. Il y a beaucoup de gens qui en retranchant, en changeant, ou en ajoûtant un mot, croyent avoir acquis & gagné legitimement le travail des autres.* Caſſius Severus comparoit ces imitateurs aux voleurs qui changent les armes de la vaiſſelle qu'ils ont volée, en mettent d'autres, & la vendent enſuite comme ſi elle eſtoit à eux.

20 *Tumultus*] Il eſt malaiſé, ou plûtoſt impoſſible de rendre ce *tumultus* en noſtre Langue par un ſeul mot; car il eſt plein de force, & il a une

ſignification fort étenduë. Il ſignifie non ſeulement les empreſſemens, les affectations, les ſoins que ces méchans Poëtes prennent d'imiter les autres, de s'enrichir de leurs dépoüilles, & de ſe faire valoir par là. Mais auſſi le bruit & le vacarme qu'ils faiſoient en ſe donnant les uns aux autres des loüanges qu'ils ne meritoient point du tout.

21 *Libera per vacuum poſui veſtigia princeps*] Horace ſe vante icy, que ſans autre guide que luy-meſme, il a ouvert aux Romains un chemin qui leur eſtoit inconnu, & que bien loin d'eſtre imitateur, comme ſes ennemis le luy reprochoient en recriminant, il eſtoit original.

22 *Qui ſibi fidit*] Ce n'eſt pas ceux qui ont de la confiance en leurs propres forces : car on trouve tous les jours des étourdis & des temeraires qui y ont tant de confiance, qu'ils croyent eſtre plus habiles qu'Homere, Theocrite, Virgile, &c. mais ceux qui y ont une juſte confiance. C'eſt pourquoy j'ay ajoûté *juſtement*, car c'eſt le ſens d'Horace.

23 *Dux regit examen*] C'eſt une

metaphore prise des abeilles, ausquelles il compare les Poëtes; comme quand il dit : *Ego apis Matinæ more modoque, &c.*

Parios ego primus ïambos] *Les ïambes de Paros*, c'est à dire les ïambes d'Archilochus, qui estoit de l'Isle de Paros; comme il paroist par ce vers de Moschus, qui dit à Bion mort:

Σὲ πλέον Ἀρχιλόχοιο ποθεῖ Πάρος.

Paros vous pleure plus que son Archilochus. Il vivoit vers la XXVIII. Olympiade, c'est à dire six cens soixante & six ans avant Jesus-Christ. Je n'ay pas exprimé dans la traduction ces *ïambes de Paros*, parce que cela n'est pas agreable en nostre Langue, & que le reste dit tout.

24 *Numeros animosque secutus Archilochi*] Voilà en deux mots la difference qu'il y a entre la bonne & la vicieuse imitation. Celuy qui fera des Eclogues & des Idylles, comme Theocrite & Virgile, ne sera pas pourtant appellé imitateur, si en suivant les nombres & les mesures de ces Poëtes, il suit aussi leur esprit, leur enthousiasme, leur élevation. Mais il sera franc imitateur, s'il traite les mê-

mes ſujets, & dans les meſmes termes, un peu changez ou tranſpoſez. Le genre de Poëſie eſt une choſe publique qui apartient à tout le monde; mais la matiere que chaque Poëte a traitée, & les termes qu'il a employez, ſont à luy, on ne peut les prendre ſans eſtre non ſeulement imitateur, mais voleur & plagiaire. Caton d'Utique, dans les vers qu'il fit contre Scipion, tâcha d'atraper toute l'âpreté & toute l'amertume des ïambes d'Archilochus, *Numeros animoſque ſecutus Archilochi*; mais il ne prit ni *ſes reproches, ni ſes injures, non res & agentia verba Lycamben.* Souvent on trouve le ſecret de faire des Poëmes, où l'on ne prend ni l'eſprit, *nec animos*, ni les paroles, *non res nec verba*, des Anciens, & qui n'ont rien d'ancien que le titre, & alors on ne merite ni le nom d'imitateur, ni celuy d'Auteur.

25 *Lycamben*] Voyez les Remarques ſur ce vers de l'Ode VI. du Livre V.

Qualis Lycambæ ſpretus infido gener.
Tel qu'Archilochus qui ſut ſi bien ſe vanger de la perfidie de Lycambe.

26 *Ac ne me foliis ideò brevioribus ornes*] De peur que vous ne ceigniez ma teſte de feüilles plus courtes, c'eſt à dire, de peur que vous ne me donniez une couronne moins honorable, parce que je n'ay rien voulu changer dans les nombres & dans les vers d'Archilochus, &c. Il fait alluſion à la couronne qu'on appelloit *tonſam* & *tonſilem*, parce qu'on la tondoit au ciſeau, pour la diſtinguer de la couronne non tonduë, où on laiſſoit les feüilles entieres. Cette derniere eſtoit plus honorable que l'autre; car c'eſtoit la couronne d'Apollon, comme on lit dans une Epigramme Greque:

Αὐτὸς δ' ἀτμήτοιο κόμας ἀπεθήκατο δάφνας
Φοῖϐος.

Phœbus quitta ſa couronne de Laurier non tondu. Voilà pourquoy Virgile dit qu'il ne prendra qu'une couronne *tonduë*, lorſque faiſant les fonctions de Grand Preſtre, il portera ſes offrandes dans le Temple qu'il promet de bâtir à Ceſar, au III. Liv. des Georgiques:

Ipſe caput tonſæ foliis ornatus olivæ
Dona feram.

Et dans le v. de l'Eneïde, il ne donne que cette mesme couronne à cette troupe d'enfans qu'Ascagne conduit.

Omnibus in morem tonsa coma pressa corona.

28 *Temperat Archilochi Musam pede mascula Sapho*] On a expliqué ces deux vers comme si Horace disoit qu'il ne s'est pas contenté de faire des Poëmes en vers ïambes, comme Archilochus, qu'il en a fait encore d'autres en vers Saphiques, & d'autres en vers Alcaïques. Mais ce n'est pas là le sens. Horace veut dire qu'il a adouci & temperé les vers d'Archilochus par ceux de Sapho & d'Alcée, & qu'en mêlant ainsi ces trois genres de Poësie, il en a fait un quatriéme qui estoit inconnu avant luy.

Mascula Sapho] *La mâle Sapho*, c'est à dire dont la Poësie n'a rien que de mâle & de fort. On a expliqué ce mot d'une autre maniere; mais il n'y a pas d'apparence qu'Horace ait voulu dire icy une injure à Sapho. Je n'ay pas exprimé ce *mascula* dans la traduction, parce que nôtre Langue ne s'accommode pas beaucoup des epithetes,

tlietes, & que pour le rendre beau il auroit fallu faire un long circuit, qui n'auroit pas esté agreable.

29 *Sed rebus & ordine dispar*] On a eu tort de rapporter cecy à Alcée; il faut le joindre avec ce qui suit, *sed rebus & ordine dispar, nec socerum quærit, &c.* Car Horace parle toûjours d'Archilochus, & il dit que veritablement il n'a rien changé dans les vers & dans les mesures d'Archilochus pour ce qui regarde l'art de la Poësie, qu'il a seulement mêlé ses vers avec ceux d'Alcée & de Sapho; mais que pour les sujets & l'ordre avec lequel Archilochus les avoit traités, sa Muse n'a rien où l'on puisse reconnoître son original. Elle ne reduit ni un beaupere, ni une fiancée à s'aller pendre de desespoir, comme celle d'Archilochus. C'est le vray sens de ce passage qu'on n'avoit pas bien éclairci. Ma traduction le fait assez entendre.

31 *Nec sponsæ laqueum*] Cette fiancée d'Archilochus estoit appellée *Neobulé*, fille de Lycambe. On en a vû l'histoire ailleurs.

32 *Hunc ego*] Il parle d'Archilochus, & non pas d'Alcée; le doute

qu'on a eu là-dessus ne vient que de la faute qu'on a faite sur *rebus & ordine dispar.*

Non alio dictum prius ore] Car avant Horace personne ne s'estoit avisé d'imiter en Latin la Poësie d'Archilochus.

34 *Ingenuis oculisque legi, manibusque teneri*] Il se contente d'estre lu par les honnestes gens, comme il a dit dans la x. Satire du Livre I.

—nam satis est equitem mihi plaudere.

Car je ne veux que l'applaudissement des Chevaliers. Les autres ne connoissoient pas le prix de ses vers; ou s'ils le connoissoient, ils avoient la malice de ne luy pas rendre en public la même justice qu'ils luy rendoient en particulier.

35 *Ingratus opuscula Lector*] Un Lecteur ingrat qui ne reconnoist pas publiquement le plaisir qu'on luy fait, & qui le dissimule. *Opuscula*, mes petits ouvrages. Horace parle ainsi par modestie. Mais en nostre Langue, *mes petits ouvrages*, me paroist une expression bien basse pour Horace, c'est parler en Ecolier. Voilà pour-

quoy j'ay mis ſimplement, *mes ouvrages.*

36 *Premat extra limen iniquus*] *Premat*, blâme, attaque, cenſure, foule aux pieds. L'injuſtice dont Horace parle icy n'eſt pas inconnuë à nôtre ſiecle. On y voit aſſez de gens qui ſavent admirablement décrier des Ouvrages dont ils tâchent de profiter eux-mêmes, & qu'ils étudient dans leur cabinet.

37 *Non ego ventoſæ plebis ſuffragia*] Horace ſe moque icy agreablement de la ſote vanité de certains Poëtes de ſon temps, qui pour faire loüer leurs vers, donnoient de grands repas, & faiſoient des preſens de robes, de manteaux, comme ceux qui pretendoient aux Charges, achetoient par leurs largeſſes les ſuffrages du peuple.

38 *Impenſis cœnarum*] *Impenſa* eſt quelquefois un terme de cuiſine, qui ſignifie l'aſſaiſonnement, tout ce que l'on employe à accommoder les viandes, *cibos impenſarum varietate conditos*, comme parle Arnobe. On lit de meſme dans Apicius, *indes impenſam præſcriptam*; *Vous y mettrez l'aſſaiſonnement ſuſdit.* & *impenſa in leporem*,

l'assaisonnement du Lièvre. Mais Horace n'a pas dit *impensis cœnarum* dans ce sens-là. *Impensa* signifie icy une grande dépense, de grands frais; & si l'on y prend bien garde, on trouvera que cette derniere signification a donné lieu à l'autre.

Et trita munere vestis] *Et en faisant present d'une robe usée.* Par ce mot, *usée*, Horace marque la bassesse & l'indignité de ceux dont ces Poëtes briguoient les suffrages. Perse a dit de mesme en parlant à un de ces méchans Poëtes :

—calidum scis ponere sumen
Et comitem horridulum trita donare lacerna.

Tu sais faire servir des viandes bien chaudes, & donner un manteau usé à un Courtisan frilleux.

39 *Non ego nobilium Scriptorum auditor & ultor*] Ce vers presente deux sens. Je vais les expliquer l'un & l'autre, afin qu'on puisse choisir. Dans le premier Horace dit qu'il ne va pas écouter ces fameux Ecrivains, lorsqu'ils lisent leurs ouvrages ; ni leur lire en mesme temps les siens, pour se vanger par là de l'ennuy qu'ils luy

auroient donné ; comme Juvenal a dit,

Semper ego auditor tantum, numquamne reponam?

Quoy, feray-je toûjours le métier d'auditeur, & ne me vangeray-je jamais? Ainsi *nobilium scriptorum* est une ironie. Dans l'autre sens, *nobilium scriptorum auditor & ultor*, est la définition d'un grand Critique accoûtumé à lire les bons Auteurs, & à les vanger des insultes des ignorans qui décrient leurs Ouvrages, ou pour faire paroistre meilleur ce qu'ils font, ou pour empescher qu'on ne reconnoisse les vols qu'ils ont faits. Horace dit donc : Moy qui suis accoûtumé à lire & à vanger les plus grands Ecrivains ; je ne vais point faire la cour aux Grammairiens dans leurs Ecoles, &c. Le premier sens me paroist le plus naturel & le plus beau. Il y a plus de sel & plus de finesse, & par consequent il est plus digne de la Satire. La suite mesme le détermine manifestement.

40 *Grammaticas ambire tribus, & pulpita dignor*] Horace se moque icy de la bassesse & de la lâcheté de ces mé-

chans Poëtes qui alloient faire la cour aux Grammairiens dans leurs classes, afin qu'ils donnassent la vogue à leurs Ouvrages en les faisant lire à leurs Escoliers.

41 *Hinc illæ lacrymæ*] C'est une façon de parler proverbiale, pour dire, voilà d'où vient leur rage, leur desespoir.

Spissis indigna theatris] Il arrivoit souvent que ces lectures se faisoient dans les Temples & dans les Theatres. Mais *spissa theatra* peut signifier simplement icy des assemblées nombreuses, comme celles qu'on voyoit dans les Theatres & autres lieux publics.

42 *Scripta pudet recitare & nugis addere pondus*] Ce n'est pas ce qui empeschoit Horace de lire ses vers en public; il connoissoit trop le prix de ses Ouvrages. On en peut voir la veritable raison dans la remarque sur le 23. vers de la Satire IV. du Livre I. *Vulgo recitare timentis.*

43 *Rides, ait*] *Ait, le premier venu me dit, &c.*

Jovis auribus] pour les oreilles de Jupiter, c'est à dire pour les oreilles d'Auguste.

45 *Tibi pulcer*] C'eſt un proverbe dont on ſe ſert quand on parle à un homme trop amoureux de luy-même. Les Poëtes veulent ſe moquer de la bonne opinion qu'Horace avoit de ſes vers.

Ad hæc ego naribus uti formido] Heinſius pretend qu'il faut ponctuer ce paſſage de cette maniere:

——*ad hæc ego: naribus uti*
Formido.—

& que *naribus uti formido* eſt la réponſe qu'Horace fait à ces Poëtes en leur diſant *qu'il ne veut pas s'expoſer à leur critique.* J'oſeray dire non ſeulement que ce n'eſt pas le ſens, mais encore que cela ne feroit pas Latin; car *naribus uti* ſe dit toûjours de ceux qui critiquent, & ne peut jamais eſtre dit de ceux qui ſont critiquez. Horace dit au contraire qu'il ne répond rien aux fades railleries de ces Poëtes, & qu'il craint de s'abandonner à ſon humeur moqueuſe, de peur d'eſtre batu. *Naribus uti* c'eſt ce que Perſe dit *naribus indulgere*, s'abandonner à ſon eſprit moqueur, ne le pas retenir, luy donner l'eſſor.

46 *Luctantis acuto ne secer ungui*] C'est une raillerie sur ce qu'Horace n'estoit pas naturellement trop courageux, & que les méchans Poëtes sont ordinairement fort coleres. La partie n'estant donc pas égale, il prend le parti de se retirer.

47 *Displicet iste locus clamo & diludia posco*] Horace veut se tirer du mauvais pas où il se trouve. C'est pourquoy il se sert de cette méchante défaite d'un poltron qui n'a garde de refuser le combat, mais qui demande seulement à changer de lieu, & à differer. *Diludia* estoit proprement le terme, le delay que l'on donnoit à un Gladiateur pour le faire combatre, *dilatio ludorum*; & le congé que le Gladiateur avoit cependant jusqu'au jour du combat, estoit appellé *missio*, qui n'étoit un congé que pour un temps. Sur quoy j'expliqueray en passant un beau passage de Petrone, qui a esté mal expliqué. *Tunc fortissimus Gnython ad virilia sua admovit novaculam infestam, minatus se abscissurum tot miseriarum caussam : inhibuitque Tryphæna tam grande facinus, non dissimulatâ missione.* Tryphene voyant que Gnython alloit se

priver

priver d'une choſe à laquelle elle prenoit quelque intereſt, empeſcha un ſi grand malheur, en luy donnant congé, & en luy faiſant entendre que c'étoit un congé pour un temps; car elle vouloit le reſerver pour d'autres occaſions.

48 *Ludus enim genuit trepidum certamen & iram*] Horace, par cette gradation, veut ſans doute ſe moquer de ces méchans Poëtes, qui employoient ridiculement les figures dont ils ſe ſervoient: & il ſemble qu'il ait eu en vuë un paſſage d'Epicharme, qui diſoit dans une de ſes Comedies:

——A. ἐκ μὲν θυσίας
Θοίνη, ἐκ δὲ θοίνης πόσις ἐγένετο. B. Χάριεν γέμοι.
A. Ἐκ πόσιος δὲ κῶμος, ἐκ κώμου δ' ἐγένετο θυανία.
Ἐκ δὲ θυανίας δίκη ἐγένετ', ἐκ δίκης δὲ καταδίκη.
Ἐκ δὲ καταδίκης πέδαι τε καὶ σφάκελοι καὶ ζημία.

A. *Le ſacrifice a produit le feſtin, le feſtin la beuverie.* B. *C'eſt ce qui me plaiſt.* A. *La beuverie a produit le ba-*

dinage, le badinage l'emportement, l'emportement le procés, le procés la condamnation, & la condamnation enfin a produit les fers, les tortures & les amendes.



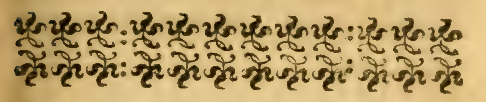
AD

LIBRUM SUUM.

EPISTOLA XX.

VERTUMNUM *Janumque, liber, spectare videris:*
Scilicet ut prostes Sosiorum pumice mundus.
Odisti claves, & grata sigilla pudico;
Paucis ostendi gemis: & communia laudas,
Non ita nutritus. fuge quo discedere gestis.

49 *Ira truces inimicitias*] Un Ancien a appellé la colere le Seminaire de la haine & de l'amitié. *Et nunquam in iram exardeſcat animus, quod eſt ſeminarium odii.*



A

SON LIVRE.

EPISTRE XX.

MON Livre, il me ſemble que tu as l'œil tourné du côté de Vertumne & de Janus; il te tarde ſans doute d'eſtre expoſé en vente paré & poli par les mains des Soſies: tu hais d'eſtre enfermé; & ce qui fait le plaiſir des enfans bien nés, d'eſtre toûjours ſous la garde de leur pere, c'eſt ce que tu ne peux ſupporter: tu es au deſeſpoir de n'eſtre vu que de peu de perſonnes, & tu ne trouves rien de ſi beau que la clef des champs. Ce n'eſt pas là l'education que je t'ay donnée; va, fuy où tu as tant d'envie

Non erit emiſſo reditus tibi. Quid miſer egi?
Quid volui? dices, ubi quis te læſerit. & ſcis
In breve te cogi, quum plenus languet amator.
Quod ſi non odio peccantis deſipit augur,
Carus eris Romæ donec te deſerat ætas.
Contrectatus ubi manibus ſordeſcere vulgi
Cœperis, aut tineas paſces taciturnus inertes,
Aut fugies Uticam, aut unctus mittêris Ilerdam.
Ridebit monitor non exauditus: ut ille
Qui male parentem in rupes protruſit aſellum
Iratus. quis enim invitum ſervare laboret?

d'aller. Il n'y aura plus de retour pour toy quand tu ſeras une fois parti. Qu'ay-je fait malheureux ? qu'ay-je ſouhaité ? diras-tu, quand quelqu'un t'aura fait quelque affront. Et tu ſçais dés le moindre dégouſt que tu me donnes, quel traitement tu reçois de moy-meſme qui t'aime ſi tendrement. Que ſi la haine que me donne preſentement pour toy la faute que tu as faite, ne m'aveugle dans mes predictions, tu ſeras aimé & couru à Rome pendant que tu y auras les graces de la nouveauté. Mais ſi-toſt que tu commenceras à eſtre avili par le commerce du peuple, tu ſeras reduit ou à ſervir de pâture aux vers dans la poudre d'un cabinet, ou à t'enfuir à Utique, ou à accompagner bien proprement les drogues que nos Marchands envoyent à Lerida : alors celuy dont tu as mépriſé les avis, rira de tout ſon cœur, & fera juſtement comme le bon homme *de la fable,* lequel ne pouvant empeſcher ſon aſne d'aller ſur le bord d'un precipice, l'y jetta luy-meſme tout irrité. Car qui eſt-ce qui veut prendre la peine de ſauver & beſtes & gens malgré qu'ils en ayent ? Je vois

Hoc quoque te manet, ut pueros elementa docentem
Occupet extremis in vicis balba senectus.
Quum tibi sol tepidus plures admoverit aures,
Me libertino natum patre, & in tenui re
Majores pennas nido extendisse loquêris:
Ut quantum generi demas, virtutibus addas.
Me primis Urbis belli placuisse domique:
Corporis exigui: præcanum, solibus aptum:
Irasci celerem, tamen ut placabilis essem.
Forte meum si quis te percontabitur ævum,
Me quater undenos sciat implevisse decembres,
Collegam Lepidum quo duxit Lollius anno.

auſſi dans tes deſtinées que tu pourras bien vieillir dans quelques quartiers éloignés, en enſeignant aux enfans les élemens de noſtre Langue. Si cette bonne fortune t'arrive, tu ne manqueras pas de dire à tes auditeurs, dés que la chaleur du Soleil en aura augmenté le nombre, qu'eſtant né d'un pere affranchi & fort pauvre, je n'ay pas laiſſé de m'élever au deſſus de ma condition. Par ce moyen tu donneras à la vertu ce que tu ôteras à la naiſſance; tu leur diras auſſi que j'ay plu à ceux qui eſtoient les premiers de Rome & pour la guerre & pour la paix; que j'eſtois petit, blanc avant l'âge; que je ſouffrois le Soleil ſans en eſtre incommodé; que j'eſtois d'une humeur fort prompte, mais qu'on appaiſoit facilement. Et ſi par hazard quelqu'un te demande mon âge, tu diras que j'ay eu quarante-quatre ans accomplis l'année que Lollius a eu Lepidus pour Collegue dans ſon Conſulat.

REMARQUES
SUR LA VINGTIE'ME EPISTRE DU LIVRE I.

HORACE mit cette Epiſtre à la teſte d'un Recueil de quelques-uns de ſes vers qu'il rendit publics à l'âge de quarante & quatre ans. Car ſes Ouvrages parurent à diverſes fois, & dans un autre ordre que celuy où nous les avons aujourd'huy. Il parle à ce Recueil comme à un enfant qui las d'eſtre ſous la main & ſous la conduite de ſon pere, veut ſecoüer ce joug trop rude, & avoir, comme on dit, la clef des champs. Ce pere luy repreſente les dangers où il s'expoſe; & enfin ne pouvant le retenir, il luy donne quelques ordres, & le laiſſe aller.

1 *Vertumnum Janumque, liber, ſpectare videris*] Il y avoit dans la Place Romaine, au bout de la ruë Toſcane, une ſtatuë du Dieu Vertumne, & une autre du Dieu Janus. Tout cet

endroit là estoit environné de boutiques de Libraires & autres Marchands. C'est pourquoy Horace dit à son Livre qu'il regarde Vertumne & Janus, pour dire qu'il souhaite de devenir public, comme nous dirions aujourd'huy qu'il regarde la ruë Saint Jacques, & la grand-Sale du Palais.

2 *Scilicet ut prostes Sosiorum*] Les Sosies estoient deux freres, les plus fameux Libraires de Rome. Et en ces temps-là le métier de Libraire & celuy de Relieur n'estoient pas differens, c'estoit une mesme personne qui écrivoit les livres, qui les relioit, ou, pour mieux dire, en assembloit les feüilles & les rouleaux, & qui les vendoit. *Bibliographus*, *Bibliopegus*, ou *Compactor*, ou comme Ciceron l'appelle, *Glutinator* & *Bibliopola* n'étoient qu'un.

Pumice mundus] Les Libraires se servoient de la pierre de Ponce pour polir les feüilles de parchemin sur lesquelles ils écrivoient les livres qu'ils vendoient. Les feüilles devoient estre polies du costé où l'on écrivoit, afin qu'on eust la facilité d'écrire : & le revers, le côté où l'on n'écrivoit point,

devoit auſſi eſtre poli, afin qu'en développant le livre ou rouleau, la main ne ſentiſt rien de rude, & que ce côté là puſt eſtre plus facilement mis en couleur ; car on le peignoit de rouge, de jaune, &c. Juvenal dans la VII. Satire :

—*atque ideò crocea membrana tabella*
Impletur.—

Membrana tabella crocea c'eſt à dire une feüille de parchemin qui a le revers jaune. La pierre de ponce ſervoit encore à unir & polir les deux côtés du rouleau, les deux tranches, celle du haut & celle du bas, qu'Ovide appelle *frontes*.

Nec fragili geminæ poliantur pumice frontes.

Elle ſervoit auſſi à polir la peau que l'on mettoit pour couvrir le rouleau, & au dos de laquelle on écrivoit le titre du livre, en lettres d'or, & avec des ornemens tels qu'on vouloit. Cette peau n'eſtoit pas de la grandeur du rouleau, & c'eſtoit à cette peau que tenoient les courroyes dont on l'attachoit.

3 *Odisti claves & grata sigilla pudico*] Les peres & les meres gardoient leurs enfans avec tant de soin, qu'ils ne se contentoient pas de fermer à clef la porte de leur apartement, ils la cachetoient, afin qu'ils fussent plus en seureté, & c'est à quoy Horace fait allusion.

4 *Communia laudas*] *Communia*, les lieux publics. Ce mot est remarquable.

5 *Fuge quo discedere gestis*] Je ne say pas à quoy le vieux Commentateur a pensé quand il a expliqué cecy, *Devita conspectum hominum, ne redeas deterior. Fuy le commerce des hommes, de peur que tu ne reviennes pire que tu n'es.* Ce n'est point du tout là le sens; au contraire Horace dit tout en colere, *va où tu as tant d'envie d'aller.*

8 *Et scis in breve te cogi, ubi plenus languet amator*] Un savant Critique a expliqué cet endroit: *& tu sais bien que tu cours risque d'estre rebuté lors qu'un Lecteur est sou & dégoûté de ta lecture.* Et il pretend qu'icy *in breve cogi* est ce que Terence dit *in angustum cogi*, estre mis à l'étroit, estre en danger, dans l'Heauton.

Ita hac re in angustum nunc mea coguntur
Copiæ.—

Mais il s'en faut beaucoup que ce ne soit la mesme chose. On ne doit pas non plus recevoir l'explication de Porphyrion, qui dit que *in breve cogi* est pour *non totum legi, n'estre pas lu tout entier.* Pour bien entendre ce passage, il faut avoir devant les yeux la forme des livres des Anciens, qui n'estoient que des rouleaux qu'on ne pouvoit lire qu'en les déroulant, en les déployant : de sorte que quand on tenoit un livre dont on estoit las, on ne se donnoit pas la peine de le déveloper tout entier, au contaire on le rouloit plus serré. Et c'est ce qu'Horace appelle *in breve cogi, estre mis en petit volume.* Car il peint par là ce qu'on faisoit naturellement quand on estoit sou d'un livre, on le rouloit, lioit & garrotoit comme pour le condamner par là à n'estre jamais ouvert. Mais ce n'est pas là la plus grande difficulté de ce passage, elle consiste à savoir comment Horace peut dire à son livre qui n'est encore jamais sorti de ses mains, *scis in breve te cogi, tu*

sais qu'on te met en petit volume. Comment ce livre peut-il avoir fait cette experience, puisqu'il a toûjours esté sous la clef, & qu'il n'a esté vu que de tres-peu de gens? Il y a icy une modestie d'Horace, dont je m'étonne qu'on ne se soit point aperçû. *Amator*, c'est Horace mesme qui dit à son livre: Tu sais que moy qui t'aime tendrement, je suis pourtant quelquefois si las de toy, que je te roule en petit volume, comme si je ne voulois jamais te voir. Quel traitement peux-tu donc attendre des étrangers, puisque tu es traité de cette maniere par ton propre pere? Il y a là plus de politesse & plus de sel qu'on n'avoit cru.

9 *Quod si non odio peccantis*] *Odio tui peccantis, si la haine que ta desobeïssance me donne pour toy, ne m'aveugle point.* Car on est sujet à se tromper quand on est dans la passion.

10 *Donec te deserat ætas*] *Ætas* est icy pour *flos ætatis*, la jeunesse. Horace reproche aux Romains qu'ils n'aimoient les vers que pendant qu'ils estoient nouveaux; comme Homere dit dans le premier Livre de l'Odys-

ſée, que les hommes aiment naturellement les chanſons nouvelles.

Τὴν γὰρ ἀοιδὴν μᾶλλον ἐπικλείουσ' ἄνθρωποι
Ἥ τις ἀκουόντεσσι νεωτάτη ἀμφιπέληται.

Car les hommes aiment beaucoup plus les chanſons qu'ils n'ont pas encore entenduës. Et Pindare dans la IX. Ode des Olympioniques:

———αἴνει δὲ παλαιὸν
Μὲν οἶνον, ἄνθεα δ' ὕμνων Νεωτέρων.

Loüez le vin vieux, mais ne vantez que la beauté des chanſons nouvelles.

II *Contrectatus ubi manibus ſordeſcere vulgi*] Car en ce temps là il n'y avoit que les gens de qualité & les riches qui puſſent acheter les livres nouveaux, parce que d'abord les manuſcrits eſtoient fort chers, le peuple ne les avoit que long-temps aprés, & lors qu'on avoit eu le loiſir d'en multiplier extrémement les copies.

Aut fugies Uticam] Le Libraire t'envoyera à Utique, afin que tu divertiſſes les Afriquains: car les Libraires envoyoient dans les Provinvinces éloignées les livres qu'ils ne

pouvoient debiter à Rome. Les Libraires de Paris connoiſſent bien le prix de cette reſſource, & ce n'eſt que dans cette confiance qu'ils impriment tant de méchans Ouvrages. Le Provicial ne manque jamais de conſoler le pauvre Auteur, & de dédommager le tr op hardi Libraire.

Aut unctus mitteris Ilerdam] Le mot *unctus, gras*, ſemble marquer qu'Horace prédit à ſon livre qu'il ſervira à enveloper les épiceries & les drogues que les Marchands de Rome envoyoient en Eſpagne : car ils faiſoient un grand commerce à Ilerda, aujourd'huy *Lerida*. Ce ſens-là me paroiſt tres-naturel ; cependant au lieu de *unctus*, on a lu *vinctus*, & l'on a pretendu qu'Horace vouloit dire à ſon livre qu'il ſerviroit à faire les envelopes des Lettres, que l'on appelloit *opiſtographa*. Car comme les livres des Anciens n'eſtoient écrits que d'un côté, on ſe ſervoit des feüilles des méchans livres pour en faire les envelopes des Lettres, afin d'épargner le papier : & comme on cachetoit les Lettres avec de la ſoye, Horace a employé le mot *vinctus*, qui ſignifie *lié*,

garroté. Mais ce dernier ſens me paroiſt trop recherché, & je le croy faux. Pourquoy Horace auroit-il plûtôt parlé de Lerida que d'une autre ville ? Les Romains n'écrivoient-ils qu'à Lerida ?

15 *Qui malè parentem in rupes protruſit aſellum*] Il fait alluſion à une fable fort connuë dans ce temps-là, & que nous n'avons plus. Un homme voulant empeſcher ſon aſne d'aller ſur le bord d'un precipice, & l'aſne s'opiniâtrant à ſuivre toûjours le même chemin, l'homme le pouſſa dans cet abîme d'où il avoit inutilement voulu l'éloigner.

17 *Ut pueros elementa docentem*] Les Romains faiſoient apprendre le Latin à leurs enfans avec beaucoup de ſoin. Car c'eſt une erreur de croire qu'on ne doit pas leur enſeigner leur langue, parce qu'elle leur eſt naturelle : l'experience juſtifie que la nature ſeule ne ſuffit pas pour bien parler. Horace prédit donc à ſon livre que dans ſa vieilleſſe il montreroit aux enfans les premiers elemens de la langue. Mais ce qu'il ne voyoit que dans un temps éloigné luy arriva avant ou tres-peu de

temps

temps aprés sa mort. Car le Grammairien Quintus Cæcilius d'Epire avoit déja commencé dés ce temps-là à lire aux enfans les Poëtes nouveaux; c'est pourquoy il fut appellé le pere nourricier des Poëtes.

Epirota tenellorum nutricula Vatum.

28 *Extremis in vicis*] Dans les quartiers les plus éloignez, c'est à dire dans les Ecoles les plus viles, où il n'y auroit que de petits Regens & des enfans du peuple. Car les bonnes Ecoles estoient d'ordinaire dans les beaux quartiers. Comme celle de Lenæus estoit dans les Carines, prés du Temple de la Terre, & de la maison de Pompée. Torrentius explique *extremis in vicis*, au bout des quartiers, c'est à dire dans les quarrefours, où étoient d'ordinaire les petites Ecoles, afin qu'elles fussent plus frequentées, & que les peres, en se promenant, pussent voir de quelle maniere on instruisoit leurs enfans. Le premier sens me paroist meilleur, Horace veut mortifier son livre.

19 *Cum tibi sol tepidus plures admoverit aures*] Comme les écoles étoient

d'ordinaire dans les lieux bas, dés que le Soleil eſtoit un peu haut, beaucoup de gens y alloient chercher le frais, & entendre en meſme temps la lecture des Poëtes. Voilà pourquoy Horace dit, *quand la chaleur du jour t'aura donné plus d'auditeurs.*

20 *Me libertino natum patre*] Cecy eſt fondé ſur la coûtume des Grammairiens, qui avant toutes choſes, inſtruiſent leurs auditeurs de la condition, de la fortune, en un mot, de la vie des Auteurs qu'ils leur expliquent.

Libertino] *Libertinus* eſt icy pour *libertus*. On peut voir les Remarques ſur la VI. Satire du Livre I. vers 6. & 21.

In tenui re] Comme il a dit de ſon pere dans la Satire VI. *Qui macro pauper agello, qui n'ayant qu'une petite métairie.*

21 *Majores pennas nido extendiſſe loqueris*] Cette expreſſion eſt ſimple & noble. Horace ſe compare à un oyſeau qui eſtant devenu plus grand que ceux de ſon eſpece ne le ſont d'ordinaire, ne peut plus tenir dans ſon nid.

22 *Ut quantum generi demas, virtu-*

sibus addas] Voilà un beau vers. Quand on dit qu'un homme eſt de baſſe naiſſance, ſi l'on ajoûte qu'il a du merite, on luy donne plus qu'on ne luy ôte. La Nature avoit fait naître Horace pour eſtre Sergent comme ſon pere, ou Crieur public; & ſes vertus le firent devenir l'ami des plus grands Seigneurs, & d'Auguſte même.

23 *Me primis urbis belli placuiſſe domique*] *Primis belli domique, aux premiers de Rome & pour la guerre & pour la paix.* C'eſt à dire aux plus grands Capitaines, & aux plus grands Politiques; comme Terence a dit de luy-meſme dans le Prologue des Adelphes:

Eam laudem hic ducit maximam cum illis placet
Qui vobis univerſis & populo placent,
Quorum opera in bello, in otio, in negotio
Suo quiſque tempore uſu'ſt ſine ſuperbia.

Il trouve qu'on ne luy ſauroit donner une plus grande loüange, puiſque c'eſt une marque qu'il a l'honneur de plaire à

des personnes qui vous plaisent à vous, Messieurs, & à tout le peuple Romain, & qui en paix, en guerre, & en toutes sortes d'affaires, ont rendu à la Republique en general, & à chacun en particulier, des services considerables, sans en estre pour cela plus fiers ni plus orgueilleux.

24 *Corporis exigui*] Il estoit fort petit, c'est pourquoy Auguste l'appelloit *homuncionem*, le petit homme.

25 *Irasci celerem tamen ut placabilis essem*] Horace ne se fait nullement tort en avoüant ce defaut : car le plus souvent c'est la marque d'un fort bon naturel, comme Aristote l'a remarqué dans le IV. Livre de ses Morales. C'est pourquoy Ciceron écrivant à Atticus, dit, *irritabiles animos esse optimorum sæpè hominum, & eosdem placabiles. Les meilleures gens sont souvent les plus coleres & les plus faciles à appaiser.*

27 *Me quatuor undenos sciat implevisse Decembres*] Horace estoit né le second jour du mois de Decembre de l'an de Rome DCLXXXVIII.

28 *Collegam Lepidum quo duxit*

Lollius anno] L'an de Rome DCCXXXII. Auguste fut nommé Consul avec Lollius ; mais Auguste, qui estoit alors en Sicile, ayant refusé le Consulat, il y eut deux concurrens pour remplir sa place, Lepidus & Silanus. Leurs brigues remplirent Rome de desordre & de dissention. Cependant Lollius estoit seul Consul ; mais enfin Lepidus fut préferé à son rival avec assez de peine. Depuis donc le mois de Decembre de l'an de Rome DCLXXXVIII. jusques au mois de Decembre de l'an DCCXXXII. il y a justement quarante-quatre ans accomplis. Horace entra dans sa quarante-cinquiéme année dans le mois de Decembre qui vit Lollius partager l'honneur du Consulat avec son Collegue Lepidus.

Duxit] La faveur & la protection de Lollius contribua entierement à rendre le parti de Lepidus plus fort que celuy de Silanus. Voilà pourquoy Horace s'exprime icy comme si Lollius l'avoit effectivement choisi. C'est toute la finesse qu'il faut entendre à ce passage. Ceux qui ont

voulu qu'il y euſt quelque ordure cachée ſous ce mot *duxit*, ont pris plaiſir à corrompre la choſe du monde la plus innocente, par des ſoupçons tres-mal fondés.



Q. HOR.

Q. HOR. FLACCI

EPISTOLARUM

LIBER SECUNDUS.

LES EPISTRES

D'HORACE.

LIVRE SECOND.



Q. HORATII FLACCI

EPISTOLARUM

LIBER II.

AD AUGUSTUM.

EPISTOLA I.



Vum tot ſuſtineas & tanta negotia ſolus,
Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes: in publica commoda peccem,
Si longo ſermone morer tua tempora, Cæſar.
Romulus, & Liber pater, & cum Caſtore Pollux,
Poſt ingentia facta, deorum in templa recepti,



LES EPISTRES D'HORACE.

LIVRE II.

A AUGUSTE.

EPISTRE I.



Uguste, comme c'eſt vous ſeul qui ſoûtenez tout le poids de tant d'affaires ſi grandes & ſi importantes, que vous défendez cet Empire par vos armes, que vous le reformez par vos Loix, & que vous l'embelliſſez par les bonnes mœurs dont vous donnez vous-meſme l'exemple : je ferois un tort irreparable au public, ſi j'occupois par un long diſcours des momens ſi precieux. Romulus, Bacchus, & Caſtor avec ſon frere Pollux, qui aprés des actions merveilleuſes,

Dum terras hominumque colunt genus, aſpera bella
Componunt, agros aſſignant, oppida condunt;
Ploravêre ſuis non reſpondere favorem
Speratum meritis. Diram qui contudit Hydram
Notaque fatali portenta labore ſubegit,
Comperit invidiam ſupremo fine domari.
Urit enim fulgore ſuo qui prægravat artes
Infra ſe poſitas: extinctus amabitur idem.
Præſenti tibi maturos largimur honores,
Jurandaſque tuum per nomen ponimus aras,
Nil oriturum alias, nil ortum tale fatentes.
Sed tuus hic populus ſapiens & juſtus in uno
Te noſtris ducibus, te Graiis anteferendo,
Cetera nequaquam ſimili ratione modoque
Æſtimat: &, niſi quæ terris ſemota ſuiſque

ont enfin esté reçus dans le Palais des Dieux, ont eu la douleur, pendant qu'ils ont habité la terre, & qu'ils se sont occupez à terminer des guerres sanglantes, à bâtir des villes, & à mener des colonies dans les païs deserts; ils ont eu, dis-je, la douleur de voir qu'on n'avoit pas pour eux la reconnoissance qu'ils avoient attenduë, & que meritoient leurs travaux. Le Heros qui a défait l'Hydre, & surmonté tous les monstres que ses destinées luy opposoient, a trouvé que l'Envie ne pouvoit estre domptée que par la mort. Car celuy qui s'éleve au dessus des autres, irrite par son éclat, & on ne l'aime jamais qu'aprés qu'il est sorti du monde. Pour vous, nous vous rendons les honneurs divins pendant vôtre vie; nous jurons par vostre nom sur les autels que nous vous avons dressés, & nous avoüons que la terre n'a jamais vu & qu'elle ne verra jamais rien qui vous égale. Mais vostre peuple qui est si juste & si sage en ce qu'il vous prefere à tous les Capitaines Grecs & Romains, ne juge pas avec la mesme equité de tout le reste; Car il a du mépris & de la haine genera-

Tēporibus defuncta videt, fastidit & odit;
Sic fautor veterum, ut tabulas peccare vetantes,
Quas bis quinque viri sanxerunt, fœdera regum
Vel Gabiis, vel cum rigidis æquata Sabinis,
Pontificum libros, annosa volumina vatum,
Dictitet Albano, Musas in monte loquutas.
Si, quia Græcorum sunt antiquissima quæque
Scripta vel optima, Romani pensantur eadem,
Scriptores trutina: non est quod multa loquamur.
Nil intra est oleam, nil extra est in nuce duri.
Venimus ad summum fortunæ: pingimus atque
Psallimus, & luctamur Achivis doctius unctis.
Si meliora dies, ut vina, poëmata reddit,
Scire velim, pretium chartis quotus arroget annus.
Scriptor abhinc annos centum qui decidit, inter
Perfectos veteresque referri debet? an inter

lement pour tout ce qui n'eſt pas mort; & il eſt ſi grand partiſan des Anciens, qu'il jure que les Muſes mêmes ont dicté ſur le mont d'Albe nos Loix des douze Tables, établies par les Decemvirs, les Traités de nos Rois avec les peuples de Gabies, ou avec les rigides Sabins, les livres des Pontifes, & les antiques volumes de nos vieux Devins. Si parce que des écrits des Grecs, les plus anciens ſont les meilleurs, on veut peſer dans la meſme balance les écrits des Romains; il ne faut plus tant parler, on n'a qu'à avancer les choſes les plus abſurdes, & à dire que le blanc eſt noir : Nous ſommes parvenus au faiſte de la Fortune, & dans la Peinture, dans la Muſique, dans les exercices nous ſurpaſſons de bien loin les Grecs. S'il en eſt des Poëmes comme des vins, que le temps rend meilleurs; je voudrois bien ſavoir quel temps préciſement peut donner du prix à nos Ouvrages. Un Ecrivain qui eſt mort depuis cent ans, doit-il eſtre mis au nombre des anciens, de ces Ecrivains parfaits? Ou n'eſt-il encore que parmi ces méchans modernes? Etabliſſons un

Viles atque novos? excludat jurgia finis.
R. *Est verus atque probus, centum qui perficit annos.*
Hor. *Quid? qui deperiit minor uno mense, vel anno,*
Inter quos referendus erit? veteresne Poëtas?
An quos & præsens & postera respuet ætas?
R. *Iste quidem veteres inter ponetur honeste,*
Qui vel mense brevi, vel toto est junior anno.
Hor. *Utor permisso, caudæque pilos ut equinæ*
Paulatim vello, & demo unum, demo etiam unum:
Dum cadat elusus ratione ruentis acervi
Qui redit ad fastos, & virtutem æstimat annis,
Miraturque nihil nisi quod Libitina sacravit.
Ennius, & sapiens & fortis, & alter Homerus,
Ut critici dicunt, leviter curare videtur

point fixe ſur lequel on ne puiſſe plus diſputer. R. Celuy qui a cent ans accomplis, eſt ancien & bon. HOR. Mais celuy à qui il ne manque qu'un mois ou qu'une année pour avoir ces cent ans complets, dans quel rang le faudra-t-il mettre? Le mettra-t'on au rang des Anciens? ou du nombre de ceux qui ſont le mépris de noſtre ſiecle, & qui le ſeront des ſiecles futurs. R. Pour celuy-là qui n'eſt plus jeune que d'un mois ou que d'une année, on pourra encore honneſtement le mettre parmy les anciens. HOR. Je me ſers de cette permiſſion, & comme celuy qui arrache une queüe de cheval en tirant tous les crins un à un, j'ôte une année, j'en ôte encore une autre, juſqu'à ce qu'enfin trompé par cette ſuite de raiſonnement, comme un monceau qui s'éboule, vous ſoyez reduit à rien, vous qui avez recours aux faſtes, qui n'eſtimez la vertu que par les années, & qui n'admirés que ce que la Deeſſe Libitine a conſacré. Voſtre Ennius qui ſe pique d'avoir eſté un Sage, un homme de guerre, & un autre Homere, ſi l'on en croit les Critiques,

Quo promissa cadant & somnia Pythagorea.
Nævius in manibus non est, & mentibus hæret
Pene recens, adeo sanctum est vetus omne Poëma.
Ambigitur quoties uter utro sit prior, aufert
Pacuvius docti famam senis, Accius alti:
Dicitur Afranî toga convenisse Menandro:
Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi:
Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte.
Hos ediscit, & hos arcto stipata theatro
Spectat Roma potens: habet hos numeratque Poëtas
Ad nostrum tempus, Livî scriptoris ab ævo.
Interdum vulgus rectum videt, est ubi peccat.

se met fort peu en peine de soûtenir cette reputation, & de faire valoir les songes de Pythagore. Nevius n'est plus entre les mains de personne. R. Mais tout le monde le sait par cœur, comme s'il ne venoit que d'être fait, tant il est vray que tout ancien Poëme est saint & venerable. Et toutes les fois qu'on dispute lequel est le plus grand Poëte d'Accius ou de Pacuve, on donne toûjours le profond savoir à celuy-cy, & le sublime à celuy-là. On convient qu'Afranius est presque égal à Menandre; que Plaute imite parfaitement le Sicilien Epicharme dans l'intrigue de ses Pieces, & dans la conduite de ses sujets, qu'il ne perd jamais de vuë: que Cæcilius réüssit mieux que les autres à émouvoir les passions; & que Terence excelle dans l'art de peindre les mœurs. Voilà les Poëtes que Rome apprend par cœur, & qu'elle va voir en foule dans ses Theatres, qui sont toûjours trop petits. Voilà les seuls qu'elle compte & avoüe pour Poëtes depuis le siecle de Livius Andronicus jusques à nostre temps. HOR. Le peuple juge fort bien quelquefois, &

Si veteres ita miratur laudatque Poëtas,
Ut nihil anteferat, nihil illis comparet: errat.
Si quædam nimis antique ſi pleraque dure
Dicere credit eos, ignave multa, fatetur:
Et ſapit, & mecum facit, & Jove judicat æquo.
Non equidem inſector, delendaque carmina Livî
Eſſe reor, memini quæ plagoſum mihi parvo
Orbilium dictare: ſed emendata videri,
Pulcraque, & exactis minimum diſtantia, miror.
Inter quæ verbum emicuit ſi forte decorum, &
Si verſus paulo concinnior unus & alter,
Injuſte totum ducit venditque Poëma.
Indignor quicquam reprehendi, non quia craſſe
Compoſitum illepideve putetur, ſed quia nuper:
Nec veniam antiquis, ſed honorem & præmia poſci.

quelquefois auſſi il ſe trompe. Il ſe trompe s'il loüe & admire les anciens Poëtes, comme ſi rien ne pouvoit leur eſtre ni préferé, ni comparé. Mais s'il avoüe qu'ils ont affecté un air trop antique en quelques endroits, qu'ils ſont durs en d'autres, & que dans la pluſpart ils ſont lâches & rampans, alors il fait voir qu'il a du goût, il parle comme moy, & il juge bien. Ce n'eſt pas que je pretende par là décrier les vers de Livius Andronicus, que le grand donneur de ferules Orbilius me dictoit quand j'eſtois enfant. Je dis ſeulement que je m'étonne qu'on les trouve châtiez & beaux, & qu'on veüille les faire paſſer pour parfaits. On y verra briller par hazard quelque beau mot; on y trouvera par cy par là un ou deux vers paſſables. Mais cela ne ſuffit pas, & l'on eſt injuſte de vanter & de debiter ſur ce pied-là tout le Poëme. Je ne puis retenir mon indignation quand je voy qu'on rejette quelque ouvrage que ce ſoit, non pas parce qu'il eſt groſſier & ſans grace, mais parce qu'il eſt fait depuis peu de temps, & qu'on demande pour les anciens, au lieu de complaiſance

Rectè necne crocum floresque perambulet Attæ
Fabula, si dubitem, clament periisse pudorem
Cuncti penè patres: ea quum reprehendere coner
Quæ gravis Æsopus, quæ doctus Roscius egit:
Vel quia nil rectum, nisi quod placuit sibi, ducunt:
Vel quia turpe putant parere minoribus, & quæ
Imberbes didicere, senes perdenda fateri.
Jam Saliare Numæ carmen qui laudat, & illud
Quod mecum ignorat, solus vult scire videri:
Ingeniis non ille favet plauditque sepultis,
Nostra sed impugnat, nos nostraque lividus odit.
Quod si tam Græcis novitas invisa fuisset
Quam nobis, quid nunc esset vetus? aut quid haberet

& de l'indulgence, des recompenſes & des honneurs. Que je m'aviſe de mettre en queſtion ſi le boiteux Quintius ſe ſoûtient bien ſur les fleurs & ſur les eaux de ſenteur qui coulent ſur le Theatre : tous les Senateurs ne manqueront pas de s'écrier que j'ay perdu toute pudeur d'oſer reprendre des Pieces que le grave Eſope & que le ſavant Roſcius ont joüées avec tant de ſuccés ; ſoit parce qu'ils ne trouvent rien de bien que ce qui a eu le bonheur de leur plaire, ou parce qu'ils ont honte de ſe rendre au ſentiment de plus jeunes qu'eux, & d'avoüer qu'il faut oublier dans leur vieilleſſe ce qu'ils ont appris dans leur jeuneſſe avec tant de ſoin. Pour ce qui eſt du Poëme des Saliens, fait par Numa, celuy qui le loüe, & qui veut par là faire croire qu'il entend ſeul ce qu'il ignore auſſi bien que moy, il n'a pas deſſein de loüer & de favoriſer les morts, ſon unique but eſt de rabaiſſer les vivans ; une noire envie le porte à nous haïr nous & nos vers. Que ſi la nouveauté avoit eſté auſſi odieuſe aux Grecs qu'à nous, qu'y auroit-il aujourd'huy d'ancien, & que

Quod legeret tereretque viritim publicus usus?
Ut primum positis nugari Græcia bellis
Cœpit, & in vitium fortuna labier æqua,
Nunc athletarum studiis, nunc arsit equorum:
Marmoris aut eboris fabros, aut æris amavit:
Suspendit picta vultum mentemque tabella:
Nunc tibicinibus, nunc est gavisa tragœdis:
Sub nutrice puella velut si luderet infans:
Quod cupidè petiit, maturè plena reliquit.
Quid placet aut odio est, quod non mutabile credas?
Hoc paces habuêre bonæ, ventique secundi.
Romæ dulce diu fuit & solenne reclusa
Mane domo vigilare, clienti promere jura:
Cautos nominibus certis expendere nummos,
Majores audire, minori dicere per quæ

pourroit-on étudier & lire ? Dés le moment que la Grece délivrée de toutes ses guerres eut commencé à se faire une occupation de sa paresse, & à se laisser corrompre à ses prosperités, elle eut une passion violente, tantôt pour les Athletes, & tantôt pour les chevaux : elle aima les Sculpteurs en marbre, en yvoire & en bronze : les tableaux attacherent ses yeux & son esprit : aujourd'huy charmée de ses Joüeurs de flute, & demain enchantée de ses Tragedies. Et comme un jeune enfant qui se joüe sur le giron de sa nourrice, elle se dégoûta bientost de ce qu'elle avoit le plus aimé. Eh qu'y a-t-il que les hommes puissent aimer ou haïr toûjours ? Ces inconstances & ces changemens sont les fruits ordinaires d'une longue prosperité & d'une paix profonde. A Rome on s'est fait pendant long-temps une coûtume & un plaisir d'ouvrir dés la pointe du jour sa porte à ses clients, de leur expliquer le Droit, de chercher toutes ses seuretés pour bien placer son argent ; d'écouter les avis des vieillards, & d'enseigner aux jeunes gens les moyens d'augmenter leur

Creſcere res poſſet, minui damnoſa libido.
Mutavit mentem populus levis, & calet uno
Scribendi ſtudio. pueri patreſque ſeveri
Fronde comas vincti cœnant, & carmina dictant.
Ipſe ego, qui nullos me affirmo ſcribere verſus,
Invenior Parthis mendacior: & prius orto
Sole, vigil calamum & chartas & ſcrinia poſco.
Navem agere ignarus navis timet: abrotonum ægro
Non audet, niſi qui didicit, dare: quod medicorum eſt,
Promittunt medici: tractant fabrilia fabri:
Scribimus indocti doctique poëmata paſſim.
Hic error tamen & levis hæc inſania quantas
Virtutes habeat, ſic collige. Vatis avarus
Non temere eſt animus: verſus amat, hoc ſtudet unum:
Detrimenta, fugas ſervorum, incendia ridet:

bien & de diminuer leurs desirs. Mais le peuple inconstant a enfin changé d'inclination, il n'a d'autre passion que la poësie. Les jeunes gens & les vieillards, jusqu'à nos Senateurs les plus severes, se mettent à table avec des couronnes sur leur teste, & dictent des vers. Moy-mesme qui ay tant assuré que je n'en faisois plus, je me trouve plus menteur que les Parthes: car tous les jours éveillé avant le lever du Soleil, je demande ma plume, mon papier & mon porte-feüille. Celuy qui n'a jamais esté sur mer, n'a garde d'entreprendre de conduire un vaisseau : à moins que d'avoir appris à preparer l'absynthe, il n'y a personne qui ose en donner aux malades : les Medecins promettent ce qui dépend de leur art,& chaque Ouvrier ne se mêle que de son métier : Mais pour nous, nous faisons tous des vers, autant les ignorans que les savans. Ce travers & cette legere folie ont pourtant leurs vertus, & vous l'allez voir. Premierement il n'arrive presque jamais qu'un Poëte soit avare. Il ne fait la cour qu'aux Muses, c'est là toute son occupation. Qu'il perde son bien, que ses va-

Non fraudem ſocio puerove incogitat ullam
Pupillo: vivit ſiliquis & pane ſecundo.
Militiæ quanquam piger & malus, utilis urbi:
Si das hoc, parvis quoque rebus magna juvari.
Os tenerum pueri balbumque Poëta figurat:
Torquet ab obſcœnis jam nunc ſermonibus aurem:
Mox etiam pectus præceptis format amicis,
Aſperitatis & invidiæ corrector & iræ:
Rectè facta refert: orientia tempora notis
Inſtruit exemplis: inopem ſolatur & ægrum.
Caſtis cum pueris ignara puella mariti
Diſceret unde preces, vatem ni Muſa dediſſet?
Poſcit opem chorus, & præſentia numina ſentit:
Cœleſtes implorat aquas docta prece blandus:

lets s'enfuyent, que sa maison brûle, tout cela ne le touche point: Il ne songe ni à tromper son ami, ni à dresser des pieges à son pupille; il vit de legumes & de pain bis. Quoy qu'il soit paresseux & peu propre pour la guerre, il ne laisse pas d'estre utile à son païs, si vous voulez convenir que les grandes choses puissent tirer quelque utilité des petites. Un Poëte forme, si je l'ose dire ainsi, la bouche d'un enfant, & luy enseigne à parler. Dés cet âge tendre il luy donne de l'aversion pour les discours trop libres, & ensuite par de doux preceptes il le dresse à la vertu, en le corrigeant de l'aigreur, de l'envie, & de la colere. Un Poëte chante les grandes actions, il fournit aux siecles à venir des exemples fameux qui les instruisent; il console le pauvre & le malade. Qui auroit appris à nos Chœurs de jeunes filles & de jeunes garçons les hymnes sacrés, si les Muses n'avoient formé le Poëte? C'est par son moyen que ces Chœurs implorent l'assistance des Dieux, & qu'ils sentent que les Dieux les ont exaucés. C'est luy qui compose les savantes & douces prieres qui

Avertit morbos, metuenda pericula pellit:
Impetrat & pacem & locupletem frugibus annum.
Carmine dii superi placantur, carmine manes.
Agricolæ prisci, fortes, parvoque beati;
Condita post frumenta, levantes tempore festo
Corpus, & ipsum animum spe finis dura ferentem,
Cum sociis operum, & pueris, & conjuge fida,
Tellurem porco, Sylvanum lacte piabant,
Floribus & vino Genium, memorem brevis ævi.
Fescennina per hunc inventa licentia morem
Versibus alternis opprobria rustica fudit:
Libertasque recurrentes accepta per annos

attirent la pluye du ciel dans la plus grande secheresse, chassent les maladies, détournent les dangers qui nous menaçoient, obtiennent la paix, & couronnent l'année de toutes sortes de fruits. En un mot, c'est par les vers que sont appaisés les Dieux infernaux & les Dieux celestes.

Les anciens Laboureurs, hommes forts, & qui avec peu de chose vivoient heureux, aprés avoir fait leur recolte, ne cherchoient pendant tout ce temps de feste qu'à se refaire de leurs travaux, & qu'à se délasser l'esprit, qui ne supporte la peine que dans l'esperance d'en voir la fin. Assemblés avec leur famille & avec leurs amis, qui estoient venus leur aider, ils immoloient une Truye à la Terre, offroient du lait au Dieu Sylvain, & presentoient du vin & des fleurs au Genie qui n'oublie jamais que la vie de l'homme est courte. Ce fut dans ces sortes de divertissemens champestres que s'introduisit la licence des vers Fescennins, par lesquels ces bons Paysans s'entrerépondant les uns aux autres, se disoient des injures rustiques. Cette liberté qui recommençoit tou-

Lusit amabiliter: donec jam sævus apertam
In rabiem verti cœpit jocus, & per honestas
Ire domos impune minax. doluêre cruento
Dente lacessiti: fuit intactis quoque cura
Conditione super communi: quin etiam lex
Pœnaque lata, malo quæ nollet carmine quenquam
Describi. vertêre modum, formidine fustis,
Ad benedicendum delectandumque redacti.
Græcia capta ferum victorem cepit, & artes
Intulit agresti Latio, sic horridus ille
Defluxit numerus Saturnius: & grave virus
Munditiæ pepulêre. sed in longum tamen ævum

tés les années, divertit agreablement pendant quelque temps, jusques à ce que ce jeu, devenu déja plus piquant & plus fort, degenera enfin en veritable rage, & attaqua ouvertement & impunément les maisons les plus honnestes. Ceux qui sentirent les sanglantes morsures de cette dent empoisonnée, s'en plaignirent hautement; ceux mesmes qui avoient eu le bonheur de s'en garantir, ne laisserent pas de s'interesser à ce mal public, qui les regardoit comme les autres; & on fut enfin obligé de faire une Loy, & d'établir la peine de mort contre ceux qui blesseroient la reputation de qui que ce fust par ces sortes de vers. La peur fit changer de ton aux Poëtes, qui se virent reduits par là à châtier leur stile, & à tâcher simplement de plaire & de divertir. Les choses demeurerent en cet état jusques à ce que la Grece vaincuë par nos armes, triompha de ses vainqueurs par ses attraits, & porta les Arts dans la sauvage Italie. Alors on vit tomber peu à peu la rude cadence des vers Saturniens: la propreté & la politesse chasserent cette ancienne grossiereté & ce

Manserunt hodieque manent vestigia ruris.
Serus enim Græcis admovit acumina chartis:
Et post Punica bella quietus, quærere cœpit
Quid Sophocles & Thespis & Æschylus utile ferrent.
Tentavit quoque rem si dignè vertere posset:
Et placuit sibi, natura sublimis & acer.
Nam spirat tragicum satis, & feliciter audet:
Sed turpem putat in scriptis metuitque lituram.
Creditur, ex medio quia res arcessit, habere
Sudoris minimum, sed habet comœdia tanto
Plus oneris, quanto veniæ minus. Aspice Plautus
Quo pacto partes tutetur amantis ephebi;
Ut patris attenti, lenonis ut insidiosi:

vieux poiſon. Ce changement ne fut pouttant pas ſi entier que les marques de cette ruſticité n'ayent duré long-temps aprés, & qu'elles ne durent encore. Car les Romains commencerent fort tard à lire les écrits des Grecs, & ce ne fut qu'aprés la premiere guerre Punique, que ſe voyant en repos, ils s'aviſerent de chercher ce que Sophocle, Theſpis & Eſchyle avoient dit de bon. Ils eſſayerent meſme s'ils pourroient traduire heureuſement leurs pieces. Ce métier leur plut, car le Romain eſt naturellement ſublime & fier, il a aſſez cet eſprit que demande la Tragedie, & ſes hardieſſes ſont ſouvent heureuſes. Mais il craint les ratures, & il a honte d'effacer.

On s'imagine que la Comedie, parce qu'elle prend des ſujets vulgaires & communs, eſt tout à fait aiſée. Mais elle eſt d'autant plus difficile & plus hazardeuſe qu'elle a moins de pardon à eſperer. *On en peut juger par les plus grands Poëtes.* Voyez Plaute, luy qui réüſſit ſi bien d'ailleurs, de quelle maniere ſoûtient-il le caractere d'un jeune Amant, d'un pere avare, d'un fourbe Marchand d'Eſclaves? Quels repro-

Quantus ſit Dorſennus edacibus in paraſitis:
Quam non adſtricto percurrat pulpita ſocco.
Geſtit enim nummum in loculos demittere, poſt hoc
Securus cadat an recto ſtet fabula talo.
Quem tulit ad ſcenam ventoſo gloria curru,
Exanimat lentus ſpectator, ſedulus inflat;
Sic leve, ſic parvum eſt, animum quod laudis avarum
Subruit aut reficit. valeat res ludicra, ſi me
Palma negata macrum, donata reducit opimum.
Sæpè etiam audacem fugat hoc terretque Poëtam,
Quod numero plures, virtute & honore minores,
Indocti ſtolidique, & depugnare parati
Si diſcordet eques, media inter carmina poſcunt
Aut urſum aut pugiles: his nam plebecula gaudet.

ches ne s'eſt pas attiré Dorſennus, de ne nous donner que des Paraſites? Avec quelle negligence traite-t-il ſes Sujets? On voit bien qu'il n'a en vuë que d'amaſſer de l'argent, & qu'il ſe met fort peu en peine aprés cela que ſes pieces tombent ou ſe ſoûtiennent. Tout homme qui attiré par la gloire du Theatre, monte ſur cette mer ſi orageuſe, eſt toûjours flotant entre la vie & la mort. Un ſpectateur languiſſant le tuë, & un ſpectateur attentif luy redonne la vie; tant il eſt vray qu'il faut peu de choſe pour abatre ou relever un eſprit avide de loüanges. Pour moy je renoncerois toûjours à des jeux dont le prix qu'on m'accorderoit ou qu'on me refuſeroit, ſeroit capable de me rendre ou plus maigre ou plus gras. Une autre choſe encore qui fait peur aux Poëtes, & qui les oblige ſouvent à quitter le Theatre, c'eſt que le plus grand nombre, qui eſt toûjours inferieur en honneurs & en vertu, le peuple ignorant, brutal, & toûjours preſt d'en venir aux mains avec les Chevaliers, s'ils s'oppoſent à ſes caprices; au milieu d'une Piece s'aviſe de demander ou un Ours,

Verum equitis quoque jam migravit ab aure voluptas
Omnis ad incertos oculos & gaudia vana.
Quattuor aut plures aulæa premuntur in horas,
Dum fugiunt equitum turmæ, peditumque catervæ.
Mox trahitur manibus regum fortuna retortis.
Eſſeda feſtinant, pilenta, petorrita, naves:
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.
Si foret in terris, rideret Democritus, ſeu
Diverſum confuſa genus panthera camelo,
Sive elephas albus vulgi converteret ora:
Spectaret populum ludis attentius ipſis,
Ut ſibi præbentem mimo ſpectacula plura.
Scriptores autem narrare putaret aſello
Fabellam ſurdo. nam quæ pervincere voces
Evaluere ſonum, referunt quem noſtra theatra?

ou des Lutteurs : car le peuple aime ces ſortes de ſpectacles. Encore n'eſt-il pas le ſeul, les Chevaliers meſme ont ſuivi ſon exemple, ils ont quitté le plaiſir des oreilles pour le plaiſir des yeux, qui ne peut jamais donner qu'une joye vaine & paſſagere. La Comedie ceſſe, & la toile demeure baiſſée quatre heures ou davantage, pendant qu'on regarde fuïr des eſcadrons & des bataillons ; paſſer des Rois eſclaves, qui ont les mains liées derriere le dos ; mener des chars, des chariots, & l'équipage d'une Armée ; voguer des vaiſſeaux, & porter en triomphe des villes d'ivoyre. Si Democrite eſtoit encore vivant, il riroit de tout ſon cœur, de voir un animal qui tient du Chameau & du Leopard, ou un Elephant blanc, attirer les yeux du peuple ; & il regarderoit ce peuple avec bien plus de curioſité & d'attention que ces jeux, comme luy donnant un ſpectacle beaucoup plus divertiſſant que les Acteurs de ce triomphe. Et pour les Poëtes qui ont fait la Piece, il ne manqueroit pas de dire qu'ils content des fables à un aſne ſourd. En effet quelle voix ſeroit aſ-

Garganum mugire putes nemus, aut mare Tuſcum,
Tanto cum ſtrepitu ludi ſpectantur & artes
Divitiæque peregrinæ. quibus oblitus actor
Quum ſtetit in ſcena, concurrit dextera lævæ.
Dixit adhuc aliquid? Nil ſane. Quid placet ergo?
Lana Tarentino violas imitata veneno.
Ac ne forte putes me, quæ facere ipſe recuſem,
Quum rectè tractent alii, laudare maligne,
Ille per extentum funem mihi poſſe videtur
Ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falſis terroribus implet,

ſez forte pour ſurmonter les cris affreux dont nos theatres retentiſſent ? vous diriez que ce ſont les mugiſſemens de la foreſt du mont Gargan, ou ceux de la mer Toſcane, ſi grand eſt le bruit avec lequel on regarde nos jeux, l'artifice & la magnificence des decorations, & les richeſſes étrangeres qu'on y étale avec tant de pompe. Dés qu'un Acteur ainſi richement couvert paroiſt ſur la ſcene, le peuple commence à joindre les mains pour marquer ſon admiration. Un Etranger qui voit cela, demande à ſon voiſin, a-t-il déja dit quelque choſe ? Rien encore. Qu'admirez-vous donc ? une robe teinte dans la pourpre de Tarente, qui imite parfaitement la violette. Et de peur que vous ne m'accuſiez de donner exprés des loüanges malignes à un métier que je refuſe de faire, & dont les autres s'aquitent avec ſuccés; je vous avoüeray qu'il n'y a rien dont un Poëte ne me paroiſſe capable, meſme de marcher ſur la corde, quand il a trouvé le ſecret de me tenir dans de continuelles allarmes pour rien, de m'irriter & de m'appaiſer quand il luy

Ut magus: & modo me Thebis, modo ponit Athenis
Verum age & his, qui se lectori credere malunt,
Quam spectatoris fastidia ferre superbi,
Curam redde brevem: si munus Apolline dignum
Vis complere libris, & vatibus addere calcar,
Ut studio majore petant Helicona virentem.
Multa quidem nobis facimus mala sæpe Poëtæ,
(Ut vineta egomet cædam mea) quum tibi librum
Solicito damus, aut fesso: quum lædimur, unum
Si quis amicorum est ausus reprendere versum:
Quum loca jam recitata revolvimus irrevocati:
Quum lamentamur, non apparere labores
Nostros, & tenui deducta poëmata filo:
Quum speramus eo rem venturam, ut simulatque

plaist, de me remplir de fausses terreurs comme feroit un Magicien, & de me transporter tout d'un coup dans Thebes, ou de me planter au milieu d'Athenes. Mais, Auguste, si vous voulez remplir de beaux livres la Bibliotheque qui a esté jugée digne d'estre dediée à Apollon; si vous voulez donner de l'émulation aux Poëtes, & les obliger à redoubler leurs efforts pour mõter sur les sommets du Parnasse toûjours verd, prenez aussi quelque soin de ceux qui aiment mieux se commettre à des Lecteurs, que d'essuyer les dégoûts d'un spectateur superbe. Veritablemẽt nous autres Poëtes nous nous faisons bien du mal nous-mesmes, afin que je parle aussi de moy, lorsque nous vous donnons nos Ouvrages dans le temps que vous estes ou occupé ou fatigué : lorsque nous nous offensons qu'un de nos amis ait osé reprendre un de nos vers : lorsque sans en estre priez nous recommençons certains endroits aprés les avoir lûs : lorsque nous nous plaignons que les peines que nous nous sommes données ne paroissent point, & qu'on ne prend pas garde d'assez prés à la finesse & à

Carmina reſcieris nos fingere, commodus ultro
Arceſſas, & egere vetes, & ſcribere cogas.
Sed tamen eſt operæpretium cognoſcere, quales
Ædituos habeat belli ſpectata domique
Virtus, indigno non committenda Poëtæ.
Gratus Alexandro Regi Magno fuit ille
Chœrilus, incultis qui verſibus & male natis
Rettulit acceptos, regale numiſma, philippos.
Sed veluti tractata notam labemque remittunt
Atramenta, fere ſcriptores carmine fœdo
Splendida facta linunt. idem rex ille, Poëma
Qui tam ridiculum tam care prodigus emit,
Edicto vetuit nequis ſe, præter Apellem,
Pingeret, aut alius Lyſippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum ſimulantia. Quod ſi

la delicateſſe de noſtre compoſition : enfin quand nous nous flatons que dés le moment que vous ſaurez que nous faiſons des vers, de voſtre propre mouvement vous nous ferez l'honneur de nous approcher de voſtre perſonne, que vous nous mettrez à couvert de la pauvreté, & que vous nous ordonnerez d'écrire. Mais il eſt trop important pour vous de bien connoître quels Herauts doit avoir une vertu éprouvée dans la guerre & dans la paix, afin de ne la pas confier à un indigne Poëte. Alexandre le Grand goûta autrefois Chœrilus, à qui pour un Poëme groſſier & mal fait, il donna bon nombre de Philippes d'or. Mais comme l'encre laiſſe toûjours des marques & des taches ſur tout ce qu'elle a touché ; il en eſt preſque de meſme des méchans Poëtes, ils gâtent les plus grandes actions par leurs méchans vers. Ce meſme Alexandre qui avoit acheté ſi cherement un ſi ridicule Ouvrage, avoit pourtant fait un Edit pour deffendre que nul autre qu'Apelles n'entrepriſt de le peindre, & que nul autre que Lyſippe ne ſe mêlaſt de faire ſa figure en bronze. Que

Judicium ſubtile videndis artibus illud
Ad libros & ad hæc Muſarum dona vocares,
Bœotum in craſſo jurares aëre natum.

At neque dedecorant tua de ſe judicia, atque
Munera quæ multa dantis cum laude tulerunt,
Dilecti tibi Virgilius Variuſque Poëtæ:
Nec magis expreſſi vultus per aënea ſigna,
Quam per vatis opus mores animique virorum
Clarorum, apparent. nec ſermones ego mallem
Repentes per humum quam res componere geſtas:
Terrarumque ſitus, & flumina dicere, & arces
Montibus impoſitas, & Barbara regna, tuiſque
Auſpiciis totum confecta duella per orbem,
Clauſtraque cuſtodem pacis cohibentia Janum,

ſi on avoit obligé ce Prince qui avoit le goût ſi fin & ſi delicat pour les ouvrages de l'Art; ſi on l'avoit, dis-je, obligé de juger des livres, & de ces dons des Muſes, on auroit juré qu'il eſtoit né dans l'air le plus groſſier & le plus épais de la Beotie. Mais vous, Auguſte, vous ne ſerez jamais forcé de rougir du jugement & du chois que vous avez fait de Varius & de Virgile, ni des liberalités dont vous les avez comblez. Auſſi eſt-il certain que les ſtatuës les plus parfaites ne repreſentent pas mieux les traits des grands hommes, que les Ouvrages des Poëtes repréſentent leurs mœurs & leur eſprit. Quant à moy, pour chanter vos exploits, pour décrire les lieux & les fleuves qui ont eſté les témoins de vos victoires, pour parler des Fortereſſes que vous avez bâties ſur les ſommets des montagnes, des Royaumes barbares que vous avez conquis, des guerres que vous avez achevées & aſſoupies par toute la terre, des portes du Temple de Janus que vous avez fermées en donnant la paix, & pour celebrer le bonheur de Rome, qui ſous voſtre regne eſt de-

Et formidatam Parthis te principe Romam:
Si, quantum cuperem, possem quoque. sed neque parvum
Carmen majestas recipit tua, nec meus audet
Rem tentare pudor quam vires ferre recusent.
Sedulitas autem, stulte quem diligit, urget:
Præcipuè quum se numeris commendat & arte.
Discit enim citius meminitque libentius illud
Quod quis deridet, quam quod probat & veneratur.
Nil moror officium quod me gravat: ac neque ficto
In pejus vultu proponi cereus usquam,
Nec prave factis decorari versibus opto:
Ne rubeam pingui donatus munere: & unà
Cum scriptore meo, capsa porrectus aperta,

venuë formidable aux Parthes, je renoncerois de tout mon cœur à faire des Satires & des vers en prose, si mes forces répondoient à mes desirs. Mais des vers mediocres ne sont point proportionnés à une grandeur & à une Majesté comme la vostre, & ma modestie m'empêche de tenter des efforts qui sont au dessus de moy. D'ailleurs je say que les empressemens, quand ils sont temeraires & trop hardis, ne font que chagriner & accabler ceux que nous aimons & que nous voulons folement obliger, & sur tout quand nous cherchons à les témoigner, & à faire valoir nostre zele par des vers. Car on apprend bien plûtost & on retient bien plus volontiers les choses dont on se moque, que celles qu'on approuve & qu'on admire. Franchement on ne m'obligeroit pas de me rendre des devoirs qui m'importuneroient; je ne souhaiterois point de me voir en cire pour estre défiguré, & je ne voudrois pas qu'on m'embellist par des vers mal faits, de peur qu'étendu tout de mon long dans une mesme quaisse avec mon Poëte, je ne fusse bien-tost porté dans le

Deferar in vicum vendentem thus & odores,
Et piper, & quicquid chartis amicitur ineptis.



quartier où l'on vend l'encens, le poivre, les parfums, & toutes les autres drogues qu'on envelope dans les livres inutiles & impertinens.



REMARQUES
SUR LA PREMIERE EPISTRE
DU LIVRE II.

SUETONE nous apprend qu'Auguste ayant vu quelques Satires & quelques Epiſtres d'Horace, fut ſi charmé de cette lecture, qu'il eut quelque chagrin de ce que ce Poëte ne luy en adreſſoit pas quelques-unes, & qu'il luy en fit ſes plaintes de cette maniere : *Iratum me tibi ſcito, quòd non in pleriſque ejuſmodi ſcriptis mecum potiſſimùm loquaris. An vereris ne apud poſteros infame tibi ſit quòd videaris familiaris nobis eſſe? Sachez que je ſuis en colere contre vous, de ce que vous ne m'adreſſez pas la pluſpart de ces Ouvrages. Apprehẽdez-vous qu'un jour ce ne ſoit une tache à vôtre reputation d'avoir eſté de mes amis?* Sur quoy Horace luy écrivit cette belle Lettre, où il repare admirablement la faute qu'Auguſte avoit bien voulu luy reprocher. On ne peut rien voir de plus fin que le deſſein de cette

Piece, & Horace l'execute parfaitemẽt. C'eſt une raillerie continuelle contre les Romains, ſur leur maniere de juger des Poëtes. Mais cette raillerie eſt aſſaiſonnée de beaucoup de reflexions ſur la Poëſie, dont il explique l'origine & le progrés. Ces reflexions rendent cette Lettre tres-agreable & tres-utile. Il ſemble qu'Horace ait imité Lucilius, qui ne ſe contentant pas de traiter de la Morale dans ſes Satires, y avoit meſlé pluſieurs choſes qui concernoient la Poëſie, la Rhetorique, & la Grammaire : à peu prés comme Socrate avoit fait entrer ſes preceptes de Rhetorique dans quelques-uns de ſes Dialogues moraux. Cette Lettre ne fut pas écrite immediatement aprés qu'Auguſte eut fermé pour la ſeconde fois le Temple de Janus, dans ſon neuviéme Conſulat, l'an de Rome DCCXXVIII. mais dix ans aprés: car il y eſt fait mention du Poëme ſeculaire, qui ne fut chanté que l'an de Rome DCCXXXVI. Horace eſtant âgé de quarante-neuf ans.

1 *Quum tot ſuſtineas & tanta negotia ſolus*] Prés de deux ans avant que cette Lettre fuſt écrite, les Romains

avoient déferé à Auguſte tous les droits de la Monarchie, & l'avoient prié de gouverner tout luy ſeul. Dion dans le Livre LIII. οὕτω μὲν δὴ τό τε τοῦ δήμου καὶ τὸ τῆς γερουσίας κράτος πᾶν ἐς τὸν Αὔγουστον μετέστη, καὶ ἀπ' αὐτοῦ ἀκριβὴς Μοναρχία τῶν Ῥωμαίων ἀρχὴν ἔσχε. *C'eſt ainſi que tout le pouvoir du peuple & du Senat paſſe à Auguſte, & que l'entiere & abſoluë Monarchie des Romains commença par luy.* Voilà pourquoy Horace dit icy *ſolus*, ſachant bien que ce mot ne déplairoit pas à ſon Prince.

2 *Res Italas armis tuteris*] *Armis*, par la terreur de ſes armes, qui empêchoit les peuples ſoûmis de ſe revolter, en tenant les autres dans le reſpect & dans la crainte. C'eſt pourquoy il dit dans l'Ode XV. du Livre IV.

Cuſtode rerum Cæſare, non furor
Civilis, aut vis eximet otium, &c.

Pendant que Ceſar ſera le Maiſtre du monde, ni la fureur des guerres civiles, ni les guerres étrangeres ne troubleront noſtre repos. Car il faut ſe ſouvenir que cette Lettre fut faite pendant une profonde paix.

Moribus ornes, legibus emendes]

Auguste, par ses exemples domestiques, & par ses Loix, avoit corrigé la licence & les desordres des Romains, comme Horace le dit dans l'Ode v. du Livre iv.

Mos & lex maculosum edomuit nefas.

Les mœurs & les Loix ont enfin aboli le vice & l'impureté. C'est pourquoy les Romains luy défererent pour toûjours le gouvernement des mœurs & des Loix. Suetone, *Recepit & morum legumque regimen æque perpetuum.* Le Poëte ne parle icy que comme l'Historien, ce qui n'arrive pas toûjours dans les loüanges qu'on donne aux Princes. Auguste ne s'estoit pas contenté de faire des loix pour rétablir les bonnes mœurs, il travailloit à les rétablir par ses bons exemples, & cela est bien plus seur. C'est ce qu'Horace a voulu dire, & c'est ce que j'ay crû estre obligé de faire entendre dans la traduction.

4 *Si longo sermone morer*] C'est pourtant un des plus longs ouvrages d'Horace, si l'on en excepte la iii. Satire du Livre ii. & l'Art Poëtique.

Horace parle peut-eſtre ainſi pour ne pas rebuter Auguſte, & pour luy faire connoiſtre qu'il prend tant de plaiſir à luy écrire, qu'il auroit fait une Lettre beaucoup plus longue, s'il avoit ſuivi ſon inclination.

5 *Romulus & Liber pater & cum Caſtore Pollux*] Les Romains plaçoient les ſtatuës d'Auguſte encore vivant parmi celles de Bacchus, de Caſtor, d'Hercule & de Romulus, comme Horace l'a dit dans l'Ode III. du Livre III.

Quos inter Auguſtus recumbens
Purpureo bibit ore nectar.

Auguſte avec un viſage auſſi éclatant & auſſi lumineux que le Soleil eſt aſſis au milieu d'eux, & boit le nectar. Horace ſavoit bien le plaiſir qu'Auguſte prenoit à ſe voir comparé à ces Heros dont les Grecs & les Romains avoient fait leurs Dieux tutelaires; c'eſt pourquoy il ſe ſert ſi ſouvent de ces grands noms pour relever la gloire d'Auguſte. Sur tout il n'avoit garde d'oublier icy Romulus, car il n'y avoit encore que peu de temps que ce Prince avoit fort ſouhaité de ſe faire donner

ce nom, mais voyant que par là il seroit soupçonné d'aspirer à la Royauté, il se contenta de celuy d'Auguste. Dion dans le Liv. LIII. Ὁ Καῖσαρ ἐπιθυμῶν μὲν ἰσχυρῶς Ῥωμύλος ὀνομασθῆναι, αἰσθόμενος δὲ ὅτι ὑποπτεύεται ἐκ τούτου τῆς βασιλείας ἐπιθυμεῖν, οὐκέτ' αὐτοῦ ἀντεποιήσατο, ἀλλὰ Αὔγουστος, ὡς καὶ πλεῖόν τι ἢ κατὰ ἀνθρώπους ὤν, ἐπεκλήθη. *Cesar desiroit avec passion d'estre appellé Romulus ; mais voyant que cela le feroit soupçonner d'aspirer à la Royauté, il y renonça, & au lieu d'estre appellé Romulus, il reçut le surnom d'Auguste, comme estant quelque chose de plus que les hommes.*

7 *Aspera bella componunt*] Il faut bien remarquer cette expression, *componunt bella*, finissent, appaisent les guerres. Le veritable heroïsme ne consiste pas moins à terminer les guerres qu'à les continuer. Horace n'employe icy que des expressions qui ne conviennent pas moins à Auguste qu'aux Heros qu'il vient de nommer, & il y a là beaucoup de politesse & d'adresse.

8 *Agros assignant, oppida condunt*] On sait que Romulus, Bacchus & Castor bâtirent des villes, & qu'ils établirent des colonies dans les lieux d'où ils

avoient chassé les premiers habitans. C'est ce qu'Auguste fit aussi. Premierement pour les colonies ou peuplades qu'Horace entend icy quand il dit, *agros assignant*, Suetone dit de ce Prince, *Italiam duodetriginta coloniarum numero deductarum ab se frequentavit. Il peupla l'Italie par vingt-huit colonies qu'il mena luy-mesme.* Et pour les villes, il fit bâtir la ville de Nicopolis, vis-à-vis d'Actium, aprés la défaite d'Antoine; comme il est marqué par ces deux médailles qui representent toutes deux d'un côté la tête d'Auguste avec cette inscription Greque, CEBACTOC KTICTHC, *Auguste Fondateur* : & au revers, l'une a au milieu d'une couronne à becs de vaisseau, une palme avec ces mots, IEPA NIKOΠOΛIC, *la sacrée Nicopolis* : & l'autre a la teste d'un Sanglier, percée de deux fléches, avec ce mot autour, NEIKOΠOΛEΩC, *Nicopoleos.* C'estoit la teste du Sanglier Calydonien, qui estoit gardée à Tegée dans le Temple de Minerve, & qu'Auguste fit transporter à Nicopolis, pour punir ceux de Tegée d'avoir suivi le parti d'Antoine. Auguste fit

bâtir encore plusieurs villes en Espagne & ailleurs, & en releva beaucoup d'autres que des tremblemens de terre avoient renversées.

9 *Ploravere suis non respondere favorem*] Le mot *plorare, pleurer*, ne signifie pas toûjours verser des larmes: car quoy qu'il soit quelquefois permis aux Heros de pleurer, il ne faut pas toûjours prendre ce mot au pied de la lettre; *ploravêre* signifie icy, *eurent la douleur de voir, &c.*

10 *Diram qui contudit hydram*] Hercule qui tua l'hydre de Lerne, dont il a esté assez parlé sur ces vers de l'Ode IV. du Livre IV.

Non hydra secto corpore firmior
Vinci dolentem crevit in Herculem.

Jamais l'hydre, qui d'une de ses testes abatuës en voyoit renaistre plusieurs, n'eut plus de ressources contre Hercule desesperé de se voir vaincu.

11 *Notaque fatali portenta labore subegit*] *Fatali labore*, par des travaux que les Destinées luy avoient preparés en le faisant naistre.

12 *Comperit invidiam supremo fine domari*] Cleon dit dans le VIII. Li-

vre de Quinte-Curce, *Nec Herculem quidem & patrem Liberum prius dicatos Deos, quàm viciſſent ſecum viventium invidiam : Que ni Hercule meſme, ni Bacchus n'avoient eſté faits Dieux qu'aprés avoir ſurmonté l'envie de ceux qui vivoient de leur temps.* Cleon veut éviter adroitement de dire que ce ne fut que par la mort qu'ils dompterent l'envie. Mais Calliſthene luy répond, *hominem conſequitur aliquando, nunquam comitatur Divinitas. La Divinité ſuit quelquefois les morts, mais elle n'accompagne jamais les vivans.* C'eſt pourquoy Horace appelle cette Divinité *laurum morte venalem*, un laurier qu'on n'achete que par la mort. Od. XIV. Liv. III.

13. *Urit enim fulgore ſuo qui prægravat artes infra ſe poſitas*] Heinſius, aprés s'eſtre bien donné de la peine pour parvenir à expliquer ce que c'eſt que *prægravare artes infra ſe poſitas*, enfin à force d'imagination & de lecture, a trouvé que les Philoſophes Grecs ont ſeparé les Arts en deux claſſes, en τέχνας ὑπερβεβηκυίας, *artes ſupra poſitas*, en Arts ſuperieurs; & τέχνας ὑποβεβηκυίας, en Arts inferieurs.

Que la Politique, par exemple, eſt l'Art ſuperieur, & la Morale l'Art inferieur; & il pretend que ceux qui excellent dans le premier, excitent l'envie de ceux qui excellent dans l'autre. Mais il n'y a dans cette Remarque rien de vray ni de naturel: car au contraire ce n'eſt que l'égalité qui fomente l'envie, ſelon le proverbe, *figulus figulo invidet*. Le Potier ne porte pas envie au Sculpteur, mais au Potier. Ce paſſage n'eſtoit nullement difficile. Horace met icy *artes* pour *artifices*, ceux qui font le même métier, c'eſt à dire les concurrens, les rivaux: car il veut dire ſimplement qu'un homme qui ſe met au deſſus des autres par ſa vertu, les éblouït par ſon éclat, & attire ſur luy leur envie.

14 *Extinctus amabitur idem*] Comme il dit dans l'Ode XXIV. du Livre III.

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi.

Nous ſommes ſi méchans & ſi envieux, que nous avons une haine implacable pour les grands Hommes, quand ils ſont

vivans, & par un effet horrible de la mesme envie, nous ne cessons de les regreter aprés leur mort. La justice que nous rendons aux grands Hommes aprés leur mort, ne vient pas de l'amour que nous avons pour leur vertu, mais de la haine dont nostre cœur est rempli pour ceux qui ont pris leur place.

15 *Præsenti tibi maturos largimur*] *Mais pour vous, nous vous rendons les bonneurs divins pendant vostre vie même* : car c'est ce que signifie *præsenti*, pendant que vous estes encore sur la terre avec nous. Comme dans l'Ode v. du Livre III. *Præsens Divus habebitur Augustus.* En effet Auguste eut des Temples & des autels pendant sa vie, on luy fit des sacrifices, on l'invoqua. Voyez l'Ode v. du Liv. IV. On luy donna mesme le titre de Dieu, & il y avoit de son temps des Médailles Greques & Latines avec cette inscription, DEO AUGUSTO. Ne falloit-il pas aussi que celuy qui avoit eu le pouvoir de faire des Dieux, fust Dieu luy-mesme? Dans les Cesars de l'Empereur Julien il est appellé par Silene *faiseur de poupées*, à cause de

ces consecrations dont il avoit introduit la coûtume plus pour son propre interest que pour la gloire de Cesar.

Maturos] Promptes, qui viennent avant vostre mort.

16 *Jurandasque tuum per nomen ponimus aras*] C'estoit la coûtume de jurer sur les autels, & par le nom de ceux à qui ces Autels estoient consacrés. Suetone remarque mesme qu'on juroit par le nom de Jules Cesar, prés d'une colomne de vingt pieds de haut, qu'on avoit élevée à sa gloire. Mais je m'étonne de ce qu'Horace dit icy à Auguste qu'on luy dressoit à Rome des Autels, sur lesquels on juroit par son nom. Car les Historiens remarquent que ce Prince refusa toûjours ces sortes d'honneurs à Rome. *Nam in urbe quidem pertinacissimè abstinuit hoc honore*, dit Suetone. Assurément Horace parle icy de ce que les particuliers faisoient de leur propre mouvement dans leurs maisons.

17 *Nil oriturum alias, nil ortum tale fatentes*] Il dit icy en un seul vers ce qu'il dit en quatre dans l'Ode 11. du Livre IV.

Quo nihil majus, meliusve terris
Fata donavêre, bonique Divi:
Nec dabunt, quamvis redeant in aurum
Tempora priscum.

Jamais les destins & les Dieux propices n'ont donné au monde un plus grand ni un meilleur Prince, & le siecle d'or aura beau recommencer son cours, ils n'en donneront jamais un pareil. Et sur cela on peut remarquer en passant la difference qu'il y a entre la simplicité du stile de l'Epistre ou de la Satire, & la majesté & la magnificence de celuy de l'Ode.

18 *Sed tuus hic populus*] Horace en loüant d'un côté la justice des Romains, & de l'autre en se plaignant de leur injustice, releve admirablement les loüanges qu'il a données à Auguste. Car il n'y a rien de plus flateur que de faire voir à un Prince qu'un peuple qui n'estime que ce qui est ancien, est pourtant forcé de le préferer à tout ce que les siecles passés ont eu de plus grand & de plus illustre. Plus la regle est generale, plus il est glorieux à Auguste d'en estre seul excepté. Ce tour-là n'est pas or-

dinaire, & c'eſt entrer en matiere bien adroitement.

21 *Et niſi quæ terris ſemota*] Les choſes qui ne ſont plus ſur la terre, c'eſt à dire *les morts*. Car *terris ſemota* ne ſignifie pas *qui ſont éloignés de leur pais*.

Suiſque temporibus defuncta] Qui ont fini leur carriere, & accompli les temps que les Deſtinées leur avoient accordé.

23 *Ut tabulas peccare vetantes, quas bis quinque viri*] Vers l'an de Rome CCC. les Romains, qui juſques là avoient eſté gouvernez par des Loix fort imparfaites, qu'on appelloit les Loix Royales & les Loix ſacrées, envoyerent en Grece trois Deputés, pour y faire une exacte recherche des Loix de Solon. Ces Deputés eſtant de retour avec ces Loix, on créa des Decemvirs, c'eſt à dire dix hommes avec un ſouverain pouvoir, pour mettre ces Loix en ordre, & les propoſer au peuple. Elles furent d'abord miſes en dix Tables, & l'année ſuivante on y en ajoûta deux autres; c'eſt pourquoy elles furent appellées les Loix des douze Tables. Ciceron

vante en quelque endroit l'élegance de ces Loix, mais c'est sans doute eu égard au temps où elles avoient esté écrites. Car ailleurs il fait assez connoistre la difference qu'il mettoit entre le stile de ces Loix & celuy de Ser. Galba & de Lelius. Il y a des choses assez heureusement dites, mais à tout prendre, le stile en est rude & obscur.

24 *Fœdera Regum vel Gabiis vel cum rigidis æquata Sabinis*] Il parle des Traités de paix de Romulus avec les Sabins, & de Tarquin le Superbe avec ceux de Gabies. Ce Traité de Tarquin estoit écrit sur un cuir de bœuf étendu sur une planche de bois, qu'ils appelloient alors *clypeum*. Sur quoy on peut juger que le stile répondoit au papier. Du temps d'Auguste ce Traité estoit encore gardé dans le Temple de Jupiter ou de la Foy.

26 *Pontificum libros*] Les livres des Pontifes qui avoient esté instituez par Numa, & qui regloient tout ce qui concernoit la Religion. On peut juger du stile de ces livres par les mots que les Grammairiens en ont conservés, comme *proculiunt* pour *pro-*

mittunt, promettent; prox pour *proba vox*, une voix de bon augure.

Annosa volumina vatum] Tous les anciens livres Prophetiques des Sibylles, & autres Poëtes ou Prophetes de ces temps-là; comme par exemple les livres du Poëte Marcius, dont Tite-Live rapporte deux fragments, qui marquent assez la verité de ce que dit Ennius, qu'avant luy personne n'avoit grimpé sur les rochers des Muses. Je me contenteray d'en rapporter le premier, quoique je sois persuadé que ce sont des vers supposés, & faits aprés coup.

Amnem Trojugena Cannam Romane feüge
Ne te alienigenæ in campo cogant Diomedis
Conseruisse manus pugnantem. sed neque credes
Ante mihi donicum compleris sanguine campum
Multaque millia cæsa tuorum deferat amnis
In pontum magnum de terra frugiferente
Piscibus atque avibus ferisque colentibus terras

Ut fuat esca caro tua, nam mi ita Jupiter infit.
Ce stile est en Latin ce que celuy de Nostradamus est en François. Ils ne se ressemblent pas mal.

27 *Dictitet Albano Musas in monte locutas*] Voilà un plaisant ridicule qu'Horace donne icy au peuple Romain, comme s'il estoit persuadé que les Muses avoient quitté le Parnasse & l'Helicon pour venir sur le mont d'Albe; & qu'elles avoient dicté là ces Traités & ces Propheties, parce que c'estoit là que Numa s'alloit retirer, comme pour avoir des conferences secretes avec la Nymphe Egerie, qui estoit une de ces Muses ausquelles il consacra mesme ce lieu, & y fit bâtir un Temple. Il n'y a point de sottise dont le peuple ne puisse estre entêté. Le vieux Interprete avoit bien penetré la finesse de ce passage.

28 *Quia Græcorum sunt antiquissima quæque scripta vel optima*] Horace reconnoist icy formellement que ce que les Grecs ont de plus ancien est ce qu'ils ont de plus excellent; mais les autres peuples ne peuvent pas tirer de

là une conſequence juſte pour vanter leurs antiquailles. Il n'y a que les Grecs dont les eſſais ont eſté des chefs-d'œuvres inimitables enſuite dans tous les temps. Ce jugement d'Horace devroit bien fermer la bouche aux nouveaux Critiques; mais il n'y a point de Tribunal que ces ſortes de gens reconnoiſſent, & dont ils ne pretendent avoir droit d'appeller.

29 *Romani penſantur eadem ſcriptores trutina*] Si l'on met les écrits des Romains dans la meſme balance, c'eſt à dire qu'on les peſe au poids de l'antiquité, & qu'on n'en juge que par leur vieilleſſe, il n'y a plus rien à dire, nous ſommes parfaits. Horace ne pouvoit pas mieux faire voir la fauſſeté de ce préjugé. En effet les Ouvrages des Anciens ne ſont pas eſtimez parce qu'ils ſont anciens, mais parce qu'ils ſont bons. Et c'eſt ce que l'on ne ſauroit perſuader aux ignorans, parce qu'ils ne connoiſſent que l'antiquité de ces Ouvrages, & qu'ils n'en connoiſſent pas la beauté.

30 *Nihil eſt quod multa loquamur*] Il n'y a plus rien à dire, il n'y a plus à raiſonner.

31 *Nil intra est oleam, nil extra est in nuce duri*] C'eſt une façon de parler proverbiale, pour dire qu'on peut nier ce qu'on voit à l'œil, & qu'on touche à la main ; & aſſurer les choſes les plus fauſſes & les plus abſurdes; comme qu'il n'y a rien de dur dans l'olive, ni rien au deſſus de la noix : car tout le monde ſait que la noix eſt couverte d'une coquille, & que l'olive renferme un noyau ; mais comme cela n'eſt nullement agreable en noſtre Langue, j'ay mis un équivalent dans la traduction.

32 *Venimus ad ſummum fortunæ*] Nous n'avons pas ſeulement l'avantage d'eſtre égaux aux Grecs pour la poëſie, nous pourrons meſme nous vanter de les ſurpaſſer dans la Peinture, dans la Muſique, & dans les exercices de la Paleſtre. Car dés qu'on a ou la ſotiſe ou l'audace de ſoûtenir une choſe fauſſe, on peut en ſoûtenir pluſieurs, & ne garder plus aucune meſure.

33 *Pingimus atque pſallimus & luctamur.*] Horace met icy les trois Arts que les Grecs ont porté au plus haut degré de perfection : la Peinure, la

Musique, & la Palestre. Les Romains n'ont esté en cela que des écoliers au prix des Grecs.

Unctis] *oincts*, parce qu'avant que de s'exercer dans la Palestre, ils se frottoient d'huile, & jettoient ensuite sur leur corps de la poussiere qu'ils apelloient *ἁφὴν*.

34 *Si meliora dies ut vina poëmata reddit*] S'il est vray que les Ouvrages soient comme le vin, que le temps rend meilleur, & qui n'est bon que quand il est vieux, au moins est-il juste de savoir quel temps précisement il faut à un Ouvrage afin qu'il soit bon. Horace tourne icy parfaitement en ridicule le préjugé que les Romains avoient en faveur de l'ancienneté. La pluspart des gens en ont aujourd'huy un tout contraire, mais dont le ridicule n'est pas moins grand.

38 *Excludat jurgia finis*] Il demande une réponse précise, qui finisse la dispute, & qui ne soit sujete ni à aucune équivoque, ni à la moindre ambiguité.

39 *Est vetus atque probus*] C'est la réponse que fait à Horace celuy qui est entêté de l'ancienneté, & qui ne

trouve rien de bon que ce qui eſt vieux. Il y a beaucoup de fineſſe & de plaiſanterie dans ce Dialogue. Ce partiſan des Anciens ne répond rien qui vaille. Mais il ne pouvoit pas mieux répondre dans le parti qu'il avoit pris. Quand on diſpute avec les ignorans, le veritable ſecret eſt de les tirer des theſes generales pour les reduire aux particulieres, ils ſont bientoſt hors de combat. Horace avoit appris cela de Socrate, qui eſtoit l'homme du monde qui le ſavoit le mieux pratiquer.

44 *Iſte quidem veteres inter ponetur honeſtè*] Horace reduit ſon adverſaire à luy accorder ce qu'il veut ; & par là il le bat en ruine. Car dans cette ſorte de diſpute, dés qu'on a gagné un pouce de terrein, tout eſt gagné ; parce que celuy qui répond ne ſait comment ni où arreſter le progrés de celuy qui interroge. S'il ne faut que cent ans d'antiquité à un Ouvrage pour eſtre bon, il y auroit de la cruauté & de l'injuſtice à refuſer ce titre à un ouvrage auquel il ne manqueroit qu'un mois ou qu'une année pour avoir ces cent ans accomplis. Mais en ôtant

ainſi

ainsi tantôt un mois & tantôt un autre, on ruine cette pretention, & on en fait voir le ridicule.

45 *Caudæque pilos ut equinæ*] Horace a icy en vuë une action celebre de Sertorius, qui pour r'assurer son armée qui venoit d'estre batuë, & pour faire voir à ses Soldats que peu à peu on vient à bout des choses que l'on ne sauroit forcer tout d'un coup; fit venir devant eux deux chevaux, l'un foible & vieux, & l'autre jeune & fort: donna le foible à un jeune homme vigoureux, & le fort à un homme vieux & debile, & leur commanda à chacun d'arracher la queüe au cheval qu'il tenoit. Le jeune homme prit à deux mains la queüe du cheval foible; mais tous ses efforts furent inutiles, il ne put jamais l'arracher. Au lieu que l'homme debile, en tirant un crin aprés l'autre, dégarnit en un moment la queüe de son jeune cheval. Et c'est ce qu'Horace imite icy. S'il avoit pris le parti de faire voir à son homme qu'un Ouvrage n'est pas bon, parce qu'il a cent ans, il n'en seroit jamais venu à bout, l'autre auroit toûjours esté dans l'affirma-

tive; mais en ôtant les mois l'un aprés l'autre, les cent années ſont bien-tôt reduites à rien.

47 *Dum cadat eluſus ratione ruentis acervi*] Il appelle *ruentem acervum* un monceau qui s'éboule, le raiſonnement dont il ſe ſert, & que les Grecs appelloient *ſoriten* du mot σωρὸς, qui ſignifie *monceau*. C'eſt le raiſonnement le plus dangereux de tous, & celuy dont il eſt le plus mal-aiſé de ſe deffendre. C'eſt pourquoy Perſe, pour dire une choſe impoſſible, dit à la fin de la ſixiéme Satire:

Inventus, Chryſippe, tui finitor acervi.

Chryſippe, on a trouvé le moyen de répondre à vôtre ſyllogiſme du mõceau. car il eſt impoſſible de s'en tirer dés qu'on y eſt engagé. Et Ciceron dit dans ſes Queſtions Academiques, que c'eſt parce que la Nature ne nous a donné aucune connoiſſance des bornes des choſes, & qu'il n'y a rien où nous puiſſions aſſurer cela ne va que juſques là. *Rerum natura nullam nobis dedit cognitionem finium, ut nulla in re ſtatuere poſſimus quatenus.* Je ne veux pas exa-

miner icy la raiſon de Ciceron, qui n'eſt peut-eſtre pas trop ſeure; je me contenteray de dire que ce raiſonnement d'Horace eſt un ſophiſme, un ſyllogiſme captieux; mais qu'il a trouvé le ſecret de le rendre legitime, en l'employant ſi à propos contre des gens ſi ſottement entêtez de l'antiquité, qu'ils ne comptoient le merite que par les années.

49 *Quod Libitina ſacravit*] Ce que la Deeſſe Libitine a rendu ſacré & inviolable, c'eſt à dire les Ouvrages des Morts. Il a eſté aſſez parlé de la Deeſſe Libitine ſur la Satire VI. du Livre II.

50 *Ennius & ſapiens & fortis & alter Homerus*] Je n'ay point vû de correction moins heureuſe ni moins neceſſaire que celle que le ſavant Heinſius a voulu faire dans ce vers, en liſant,

Ennius & ſapiens Euphorbus & alter Homerus.

Le premier *&* en demande neceſſairement un autre avant le dernier. Horace dit qu'Ennius entêté de la metempſycoſe de Pythagore, ſe piquoit

d'avoir eſté *Sapiens*, un Sage, c'eſt à dire Pythagore; *& fortis*, un homme de guerre, c'eſt à dire Euphorbe, &c. Cette critique eſt donc mal fondée, & de nulle neceſſité. Venons au deſſein & à la penſée d'Horace. Toute la ſuite de ce paſſage m'a toûjours paru tres-difficile. Je ne ſai ſi l'on ſera content de l'explication que j'en vais donner. On me fera plaiſir d'en trouver une meilleure. Horace, aprés avoir aſſez joüé ſon ennemi, veut luy prouver par des raiſons plus ſolides, & par des autorités meſme, que les anciens Poëtes Latins ne ſont pas ſi eſtimables qu'il le croit. Car, par exemple, dit-il, Ennius, qui eſt un de ceux qui ont le plus de reputation, & qui ſe vante d'avoir eſté Pythagore, Euphorbe & Homere, ne ſoûtient pas bien tout ce qu'il dit de luy meſme; les Critiques luy reprochent que ſes vers démentent ſon opinion de la metempſycoſe, & qu'ils n'ont rien qui reſſemble aux vers de ce Prince des Poëtes Grecs. C'eſt aſſurément là le ſens.

51 *Ut Critici dicunt*] Ceux qui avoient critiqué les Ouvrages d'En-

nius, & sur tout Lucilius, qui estoit à leur teste. Il y a mesme de l'apparence que le vers precedent est de luy, & qu'Horace l'a rapporté ou tout entier, ou un peu changé, comme Heinsius l'a fort bien conjecturé de ce passage de S. Jerôme. *Poëta sublimis, non Homerus alter, ut Lucilius de Ennio suspicatur, sed primus Homerus apud Latinos.* Dans la Satire x. du Livre I. il a esté parlé au long de la critique que Lucilius avoit faite d'Ennius.

52 *Quo promissa cadant & somnia Pythagorea*] Mot à mot, *il ne se met pas beaucoup en peine à quoy aboutiront les grandes promesses qu'il fait, & les songes de Pythagore.* Ces grandes promesses, c'est ce qu'Ennius disoit que l'ame & tout l'esprit d'Homere étoient passez dans son corps. Et il appelle *Songes de Pythagore*, la doctrine de la metempsycose, dont ce Philosophe estoit l'inventeur. Mais en mesme temps par ce mot de *somnia*, il fait allusion au songe d'Ennius, qui est décrit dans le premier Livre de ses Annales, où il dit:

In somnis mihi visus Homerus adesse Poëta.

Il m'a semblé qu'Homere m'est apparu en songe, & qu'il m'a dit :

Septingenti sunt paulo plus vel minus anni
Quum memini fieri me pavum.

Il y a à peu prés sept cens ans que je me souviens estre devenu Paon. Et c'est à quoy Perse fait allusion dans la VI. Satire.

Cor jubet hoc Enni, postquam destertuit esse
Mæonides, Quintus, pavone ex Pythagoreo.

C'est ce que commanda Ennius, quand il eut songé qu'il estoit Homere, dont l'ame, aprés avoir passé dans le corps d'un Paon, selon la doctrine de Pythagore, estoit venuë animer le sien. C'est le veritable sens de ce passage de Perse, qu'on avoit tres-mal expliqué.

53 *Nævius in manibus non est*] Le but d'Horace est de moderer la bonne opinion que son ennemi avoit des Anciens, & de donner des bornes à cette admiration. C'est pourquoy je ne voy pas comment ces deux vers peuvent estre dans sa bouche. Assurément il y a icy quelque chose dont

on ne s'eſt pas aperçu, & je ſuis perſuadé que le Dialogue qu'on croit fini, dure encore. Voicy ma penſée, dont on fera tel uſage qu'on voudra. Aprés qu'Horace a dit ce que les Critiques penſoient d'Ennius, il veut continuer & parler de Nævius. *Pour vôtre Nævius, on ne le lit plus.* Mais l'adverſaire d'Horace répond auſſi-toſt,

—at mentibus hæret, &c.

Car c'eſt ainſi qu'il faut lire, *On ne le lit plus*, dit Horace. *Il eſt vray*, répond l'autre, *mais on le ſait par cœur, comme ſi ces Ouvrages ne venoient que d'eſtre faits; tant l'opinion que je ſoûtiens eſt vraye, que tout Poëme ancien eſt venerable & ſacré.* La conformité & la liaiſon que ces paroles ont avec les ſentimens de ce partiſan des Anciens, doivent perſuader de la verité de cette explication; & j'oſe dire meſme qu'on ne ſe tirera jamais heureuſement de ce paſſage, ſi on ne la ſuit.

55 *Ambigitur quoties uter utro ſit prior*] C'eſt encore l'adverſaire d'Horace. Il continuë de parler juſqu'au 63. vers, *Interdum vulgus, &c.* On auroit de la peine à ſe tirer d'embar-

ras par un autre chemin, & tous les Interpretes n'ont laissé ce passage dans la profonde obscurité où il est, que pour n'avoir pas fait cette distinction de personnages. Ce partisan des Anciens voyant qu'Horace a voulu se servir contre luy de l'autorité des Critiques, luy oppose à son tour l'autorité d'autres Critiques qui favorisent ses sentimens. Car, dit-il, quand on fait l'examen des Poëtes, & qu'on cherche lequel doit estre préferé, les Critiques conviennent, &c. Tout cela se suit merveilleusement. *Vter utro*, ces termes ne s'employent ordinairement que quand on parle de deux sujets. Et Horace s'en sert icy, parce qu'on mettoit ces Poëtes deux à deux: Pacuvius & Actius: Afranius & Plaute: Cæcilius & Terence.

56 *Aufert Pacuvius docti famam senis, Accius alti*] On a expliqué *docti senis, id est Ennii. alti senis, id est Nævi.* Ce vieillard docte c'est Ennius; ce vieillard sublime c'est Nævius. D'autres, comme le vieux Commentateur, ont prétendu que ce vieillard docte estoit Sophocle, & le sublime estoit Euripide. Mais ce sont des rê-

veries

veries dont il ne faut faire aucun cas. Cet adverſaire d'Horace dit ſimplement que les Critiques conviennent que Pacuve eſt ſavant, & qu'Accius eſt ſublime; & cela eſt conforme à ce beau jugement de Quintilien, qui dit dans le Chapitre I. du Livre X. *Tragœdiæ ſcriptores Accius atque Pacuvius clariſſimi, gravitate ſententiarum, verborum pondere, & auctoritate perſonarum. Cæterùm nitor & ſumma in excolendis operibus manus, magis videri poteſt temporibus quàm ipſis defuiſſe. Virium tamen Accio plus tribuitur: Pacuvium videri doctiorem, qui eſſe docti affectant, volunt. Accius & Pacuve, qui ont fait des Tragedies, ſont tres-illuſtres par la gravité de leurs ſentences, par le poids de leurs paroles, & par l'autorité de leurs perſonnages. Du reſte, la politeſſe & la derniere main pour la perfection de leurs ouvrages, peuvent ſembler avoir plus manqué à leur temps qu'à eux. On trouve pourtant plus de force à Accius, & ceux qui veulent paſſer pour ſavans trouvent plus de ſavoir dans Pacuve.* Je ſuis perſuadé que ce qui voit mis Pacuve en reputation de ſavoir, ce ſont les traits de Phyſi-

que qu'il avoit mêlés dans ſes Ouvrages, comme lorſqu'il ſe moquoit ſi agreablement des Augures.

Nam iſtis qui linguam avium intelligunt,
Pluſque ex alieno jecore ſapiunt quàm ex ſuo,
Magis audiendum quàm auſcultandum cenſeo.

Car pour ceux qui ſe piquent d'entendre la voix des oyſeaux, & qui ſentent plus par les organes des autres que par les leurs, je croy qu'il vaut mieux les écouter que les croire. Et lorſqu'il parloit du monde & des elements:

Quidquid eſt hoc, omnia animat, format, alit, auget, creat,
Sepelit, recipitque in ſeſe omnia, omniumque idem eſt pater,
Indidemque eadem quæ oriuntur, de integro atque
Eodem occidunt.

Quoique ce ſoit, il crée, anime, forme, nourrit & augmente toutes choſes, & les reçoit derechef en luy-meſme, il eſt leur pere & leur tombeau: car tout ce qui naiſt de luy, retourne & rentre en luy. Pacuve mourut âgé de prés de quatre-vingts-dix ans; c'eſt pourquoy Horace

l'appelle *ſenem*, vieillard. Pour les forces & la grandeur d'Accius, elles paroiſſent aſſez par les fragmens qui nous reſtent. On n'a qu'à voir les beaux vers que Ciceron cite de luy dans le ſecond Livre de la Nature des Dieux. Le Poëte fait parler un Berger, qui n'ayant jamais vû de vaiſſeau, voit tout d'un coup celuy des Argonautes. On ne peut rien voir de plus beau que tout ce que dit ce Berger. Auſſi Velleïus Paterculus a dit : *Accius uſque in Græcorum comparationem erectus. Accius eſt élevé juſqu'à pouvoir eſtre comparé aux Grecs.* Et ailleurs : *In illis limæ, in hoc penè plus videri fuiſſe ſanguinis. Les Ouvrages des Grecs ſont plus limez, & dans ceux d'Accius il ſemble preſque qu'il y ait plus de grandeur & plus de force.*

57 *Dicitur Afrani toga conveniſſe Menandro*] Voilà une expreſſion fort heureuſe & fort nouvelle, pour dire qu'Afranius eſtoit preſque égal à Menandre, il dit que la robe de ce Poëte Latin auroit eſté bonne à ce Poëte Grec. Mais en meſme temps par le mot *toga* il fait alluſion aux ſujets des Pieces d'Afranius, leſquels eſtoient

tous pris des Romains. C'est pourquoy on appelloit ses Pieces *togatas*, parce que la toge estoit l'habit Romain. On ne doit point estre surpris de la loüange qu'on donnoit à Afranius. Quintilien dit: *Togatis excellit Afranius, utinamque non inquinasset argumenta puerorum fœdis amoribus, mores suos fassus. Afranius excelle dans les Comedies Romaines; plût à Dieu qu'il n'en eust pas soüillé les sujets par l'infame amour des garçons, en témoignant par là la corruption de son cœur.* Ciceron appelle Afranius *hominem perargutum, in fabulis quidem etiam disertum*; homme d'un esprit tres-fin, & éloquent mesme dans ses Comedies: il fait aussi entendre qu'il estoit zelé imitateur de l'élegance Attique. Mais afin qu'on puisse juger de ses manieres, & connoistre que ses graces approchoient fort de celles de Menandre, j'en rapporteray icy deux ou trois fragmens qui m'ont paru assez beaux. Dans la Piece intitulée, *Consobrini*, il dit:

Hem isto parentum est vita vilis liberis
Vbi malunt metui quàm vereri se ab suis.

Helas, de cette maniere les enfans se consolent aisément de la mort des peres, qui ont mieux aimé leur donner de la crainte que du respect. Et dans la Piece, *Emancipatus,*

Quam beatæ scenicæ videntur mihi mulieres
Quæ jurgio & benevolentia terrent desubito viros.

Que les femmes qui savent toûjours si bien composer leur visage, sont heureuses! elles ont le secret de chagriner leurs maris autant par leurs caresses que par leur mauvaise humeur. Cela est digne de Menandre. C'est Afranius encore qui a dit:

Si possent homines delinimentis capi,
Omnes haberent nunc amatores anus.

Si les hommes pouvoient estre pris par le fard & par les appas postiches, toutes les vieilles auroient aujourd'huy des Amans. Et il ajoûte:

Ætas & corpus tenerum & morigeratio
Hæc sunt venena formosarum mulierum,
Mala ætas nulla delinimenta invenit.

La jeunesse, un beau corps, l'enjoüement & la complaisance, voilà le fard des belles femmes. Pour la vieillesse, il n'y a point de fard qui la puisse embellir.

58 *Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi*] Comme on a mis tous ces vers dans la bouche d'Horace, on a bien vu qu'il falloit les prendre tous en mauvaise part. C'est pourquoy on a dit que ce Poëte faisoit icy le procés à Plaute, & qu'il l'accusoit de precipiter & d'étrangler ses sujets. Mais il n'y a rien de moins vray. Ce n'est point Horace qui parle, c'est son adversaire; & bien loin de blâmer Plaute, il luy donne icy une tres grande loüange, qui est de ne perdre jamais son sujet de vuë, & de marcher à grands pas vers le dénoüement, sans donner au spectateur le loisir de s'ennuyer. Car c'est ce que signifie icy *properare*, terme tres-convenable à Plaute, qui fait plus agir que parler. Quand Horace dit d'Homere, *Semper ad eventum festinat, Il se haste d'aller au dénoüement.* On auroit autant de raison de pretendre qu'il blâme là Homere, qu'on en a de supposer qu'il

blâme icy Plaute en disant *properat*, car c'est la mesme chose.

Siculi Epicharmi] Epicharme estoit de Sicile, & vivoit du temps de Pythagore, dont il fut disciple, du temps de Xerxes & de Servius Tullius, environ 450. ans avant Nôtre-Seigneur. Il avoit fait un grand nombre de Comedies, il fit aussi en vers des Traités de Physique. On peut juger de son merite par l'usage que Platon fit de ses Ouvrages, qu'il pilla avec beaucoup de soin. Il fut exilé pour avoir parlé avec trop peu de respect de la femme de Hieron.

59 *Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte*] J'admire comment on a pû pretendre que c'estoit icy une raillerie contre Cæcilius & contre Terence. Car il n'y a rien de plus vray que ce jugement. Cæcilius estoit au dessus des autres Poëtes par la disposition de ses sujets, par la gravité, par le poids de ses pensées, & par le tour de ses expressions qui estoient pathetiques; & Terence les surpassoit par l'art, c'est à dire qu'il savoit mieux peindre les mœurs & les caracteres. Voici les propres termes d'un des plus

grands & des plus ſavans Critiques de ces temps-là, & peut-eſtre les mêmes que celuy qui parle, avoit en vuë. *In argumentis Cæcilius palmam poſcit, in ethesin Terentius. Cecilius remporte le prix pour ce qui regarde les ſujets, & Terence pour ce qui regarde les mœurs.* C'eſt Varron qui parle, & qui dit encore ailleurs, *Ethos nulli alii ſervare convenit quàm Titinio & Terentio. Pathe verò Trabea & Attilius & Cæcilius facilè moverunt. Perſonne n'a ſu garder les caracteres comme Titinius & Terence; mais Trabea, Attilius & Cæcilius ſavoient mieux émouvoir les paſſions.* Il n'y a plus là aucun ſujet de douter. Voilà pourquoy j'ay borné dans la traduction la gravité de Cecilius aux paſſions, & l'art de Terence aux mœurs : car c'eſt en cela ſeulement que les Anciens leur ont donné la préference ſur tous leurs rivaux. Servius dit de Terence : *Sciendum eſt Terentium propter ſolam proprietatem eſſe omnibus præpoſitum, quibus eſt, quantum ad cætera ſpectat, inferior. Il faut ſavoir que Terence eſt préferé à tous les autres Poëtes Comiques, à cauſe de la ſeule proprieté : car il leur eſt infe-*

rieur dans tout le reste. Ce mot, *propriété*, n'est pas seulement pour les termes, mais aussi pour les caracteres & pour les mœurs. Il faut pourtant ajoûter icy qu'Horace s'est servi ailleurs du mot d'*art* pour dire seulement l'œconomie & la disposition du sujet. C'est dans l'Art Poëtique, Vers 320. *sine pondere & arte.* Mais cela ne détruit pas mon sentiment. *Ars* est un terme vague qui va à tout, c'est le sens & la matiere dont on parle, qui le déterminent.

60 *Hos ediscit*] C'est toûjours l'adversaire d'Horace qui parle, & qui veut faire voir que c'est avec justice qu'il approuve & soûtient ce qui est ancien, puisque les Romains n'apprennent que les Ouvrages des Anciens, & que les Theatres sont trop petits pour la foule du peuple qui court à leurs Pieces.

62 *Livi scriptoris ab ævo*] Depuis le siecle de Livius Andronicus, qui fut le premier des Romains qu'on peut appeller Poëte, & qui commença à faire joüer sa premiere Piece la premiere année de l'Olympiade CXXXV. un an aprés la premiere guerre Puni-

que, c'est à dire l'an de Rome DXIV.

63 *Interdum vulgus rectum videt*] C'est Horace qui reprend la parole, & qui ne pouvant s'opposer au jugement de tous les Critiques que son ennemi vient de rapporter, & qui estoit celuy de presque tous les Romains, répond que le peuple juge quelquefois bien, mais qu'il se trompe aussi fort souvent. Par exemple, il juge bien quand il donne aux Poëtes dont on vient de parler, les qualités qui leur conviennent, & qu'il s'en tient là: & il juge mal lorsque sous pretexte que ces Poëtes ont l'avantage, l'un d'estre savant, l'autre d'estre fort & sublime: celuy-cy de bien toucher les passions, & celuy-là de bien peindre les mœurs; il croit qu'ils ont toutes les autres vertus ensemble, & que rien ne leur peut estre comparé. Cette réponse d'Horace est tres-solide, mais on l'avoit toûjours mal prise.

66 *Si quædam nimis antiquè, si pleraque durè*] Par les fragmens qui nous restent de tous ces Poëtes, il seroit aisé de justifier le jugement qu'Horace en fait icy. Ils sont pleins de mots trop anciens & trop affectez, & d'ex-

pressions ou trop dures, ou trop rampantes. Ciceron avoüe en quelque endroit que les Pieces de Livius ne meritoient pas d'estre luës deux fois : que Cæcilius, quelque pathetique qu'il fust, écrivoit fort mal, & que les plus habiles estoient fort au dessous des Grecs. Et Quintilien en parlant de Cæcilius, d'Afranius, de Plaute & de Terence, ne laisse pas de dire, *Nous clochons pour la Comedie ; In Comœdia maximè claudicamus.* C'est à dire, nous sommes bien foibles ; & comme nous disons en proverbe, *cela ne bat que d'une aisle.*

68 *Et Jove judicat æquo*] C'est une espece de proverbe fondé sur cette verité, que toutes les lumieres des hommes viennent de Dieu : de sorte que quand ils jugent bien, c'est que Dieu leur est favorable, & qu'il leur est contraire quand ils jugent mal.

70 *Memini quæ plagosum Orbilium dictare*] Horace avoit esté à l'école d'Orbilius Pupillus, natif de Benevent, & qui à l'âge de cinquante ans alla enseigner à Rome l'année que Ciceron fut Consul. Il est appellé *plagosus*, parce qu'il estoit fort rude,

& qu'il foüetoit volontiers. *Fuit autem naturæ acerbæ, non modò in Antisophistas, quos omni sermone laceravit, sed etiam in discipulos, ut Horatius significat, plagosum eum appellans, & Domitius Marsus scribens:*

Si quos Orbilius ferula scuticaque cecidit. Suetone.

72 *Pulcraque & exactis minimum distantia*] On peut voir ce qui a esté dit des Satires de Lucilius, & des Poëmes de Laberius sur la Satire x. du Livre I.

73 *Inter quæ verbum emicuit si forte decorum*] La pluspart des gens se laissent prendre à un beau mot, à un vers nombreux, à un sentiment delicat; & sur cela ils vantent tout un Ouvrage, quelque méchant qu'il soit: ou au contraire rebutés par un seul mot hors d'usage, par un vers rempant, ou par un sentiment qui leur paroîtra peu naturel, ils condamneront le plus beau livre du monde. Et cela vient de ce que peu de gens ont un sentiment juste de ce qui rend un Ouvrage bon ou mauvais.

75 *Injustè totum ducit venditque poë-*

ma] Ce mot, *ducit*, comme on l'a fort bien remarqué, eſt pris des Marchands d'Eſclaves qui menoient en pompe ceux qu'ils vouloient vendre. Quintilien dans la Declamation CCCXL. *Mango novitium puerum per publica roſtra ducit prætextatum* : & *vendit* eſt pour *venditat*, il loüe, il vante.

77 *Nec veniam antiquis*] Cela eſt fort bien dit, ces Anciens ne meritent pas les honneurs & les recompenſes dont ces gens entêtés de l'antiquité les jugent dignes. Mais auſſi ils ne doivent pas eſtre rejettés, il faut ne les pas juger à la rigueur, & leur faire grace. Ils ont ouvert le chemin aux autres, & défriché les premiers une terre qui n'avoit point encore eſté travaillée. Or il eſt injuſte d'exiger que les inventeurs portent leurs ouvrages à ce point de perfection que le temps & le travail peuvent ſeuls donner. Car, comme dit fort bien Ciceron, *Nihil eſt ſimul & inventum & perfectum : Il n'y a rien qui ait eſté en meſme temps inventé & perfectionné.* Il faut ſe ſouvenir qu'Horace ne parle icy que des Latins, & qu'il excepte toûjours les Grecs.

Sed honorem & præmia] Les honneurs & les recõpenses qu'on donnoit aux grands Auteurs, comme de consacrer leurs Ecrits dans la Bibliotheque Palatine, & d'y placer leurs statuës.

78 *Rectè necne crocum floresque*] Les Anciens couvroient leurs Theatres de toutes sortes de fleurs. Et au milieu de l'arene il y avoit des tuyaux cachez qui jettoient de l'eau de saffran en si grande abondance, qu'elle couloit par tous les degrés du Theatre. Spartian dit dans la vie d'Adrien : *In honorem Trajani balsama & crocum per gradus fluere jussit. Il commanda qu'en l'honneur de Trajan on fist couler par tous les degrés du Theatre le baume & le saffran*, c'est à dire des eaux preparées avec le saffran & le baume. Et c'est ce qu'on appelloit *sparsionem*. Le Glossaire, *sparsio*, κρόκου ῥάνσις, & *sparsio*, κρόκος ὁ ῥαινόμενος ἐν θεάτροις. Au lieu d'eau on y employa ensuite le vin, comme on le peut inferer de ce passage de Pline : *Sed vino mirè congruit, præcipuè dulci, tritum ad theatra replenda. Le saffran pilé s'accommode parfaitement avec le vin, sur tout avec le vin doux, pour remplir les Thea-*

tres. On peut auſſi expliquer ce *crocum floreſque* des eaux préparées & parfumées avec le ſaffran & toutes ſortes de fleurs.

Perambulet Atta fabula] Titus Quinctius Atta eſtoit comme Afranius, *togatarum Poëta*, un Poëte de Comedies Romaines, qui mourut dix ou douze ans avant la naiſſance de Virgile. Il fut appellé *Atta*, parce qu'il eſtoit boiteux, & ne pouvoit ſe ſoûtenir ſur la plante des pieds. Car les Latins donnoient ce nom à ceux qui avoient cette incommodité. Feſtus : *Attæ appellantur qui propter vitium crurum aut pedum plantis inſiſtunt, & attingunt magis terram quam ambulant. Quod cognomen Quinctio Poëtæ adhæſit*. Horace fait donc alluſion à ce deffaut du Poëte, & par là il jette une eſpece de ridicule dans ſon vers. Car c'eſt comme s'il diſoit : Si je dis que je ne ſçay pas bien ſi le boiteux Quinctius marche & ſe ſoûtient bien ou mal ſur une ſcene arroſée d'eaux de ſenteur, & par conſequent fort gliſſante, &c. Scaliger a découvert le premier la fineſſe de ce vers.

81 *Quæ gravis Æſopus, quæ doctus*

Roſcius egit] Voilà des Senateurs bien tournez en ridicule. Comme ſi une Piece eſtoit bonne, parce qu'elle eſt joüée par un habile Comedien. Floridor & Moliere n'ont-ils jamais joüé de méchantes Pieces? Eſope & Roſcius eſtoient les deux plus grands Acteurs que Rome ait jamais eus, l'un pour le Tragique, & l'autre pour le Comique. Horace appelle Eſope *grave*, parce qu'il réüſſiſſoit admirablement à émouvoir les paſſions; comme il a donné plus haut la gravité à Cæcilius. *Cæcilius gravitate.* Ou parce qu'il prononçoit gravement ſes vers, la prononciation grave eſtant convenable à la Tragedie. Quintilien nous conduit à cette explication, quand il dit dans le Chapitre III. du Livre XI. *Plus autem affectus habent lentiora: Ideòque Roſcius citatior, Æſopus gravior fuit, quòd ille comœdias, hic tragœdias egit. Ce qu'on prononce lentement eſt plus paſſionné, c'eſt pourquoy la prononciation de Roſcius eſtoit plus vîte, & celle d'Eſope plus grave: car Roſcius joüoit des Comedies, & Eſope joüoit des Tragedies.* Horace donne à Roſcius le ſurnom de *docte*, parce qu'il

qu'il avoit une connoiſſance parfaite de tout ce qui pouvoit plaire, & qu'il donnoit une grace merveilleuſe à tous ſes geſtes & à tous ſes mouvemens. Ciceron dit en quelque endroit qu'il eſtoit ſi habile, que ſon habileté devoit l'avoir exempté de la loy impoſée à tous les hommes, & qu'il ne devoit jamais mourir. *Propter excellentem artem ac venuſtatem videbatur omnino mori non debuiſſe.* D'ailleurs Roſcius eſtoit fort ſavant, & il avoit compoſé un livre, où il comparoit l'art du Theatre avec l'éloquence, & où il tâchoit de prouver à Ciceron que l'éloquence ne pouvoit pas fournir plus d'expreſſions differentes pour exprimer une meſme choſe, que l'art du Theatre fourniſſoit de differens mouvemens pour la faire bien ſentir. J'ay grand regret que ce livre ſoit perdu, il ſeroit tres utile à ceux qui parlent en public, & vaudroit bien nos meilleurs Traités de Rhetorique.

84 *Et quæ imberbes didicere, ſenes perdenda fateri*] On eſt naturellement attaché aux ſentimens dont on a eſté imbu dans ſa jeuneſſe, quelque faux qu'ils ſoient : & quand on vient enſuite

dans un âge avancé, on a honte de se dédire, & l'on ne veut pas en avoir le démenti. De sorte qu'on peut assurer que cette mauvaise honte est l'ennemi le plus dangereux de la verité. Petrone a dit comme Horace, *quod quisque perperam didicit, in senectute confiteri non vult.*

85 *Jam saliare Numæ carmen*] Le Roy Numa institua en l'honneur de Mars douze Prestres qu'il appella *Saliens*, danseurs, & leur donna des prieres qu'il avoit composées, & que ces Prestres chantoient dans leurs Processions solemnelles. Ces prieres estoient proprement appellées *axamenta*, parce qu'elles estoient écrites sur des tables. Tous les Dieux y estoient invoquez. Ils avoient aussi des prieres particulieres pour chaque Dieu, & qu'on appelloit du nom du Dieu qu'on invoquoit. *Versus Junonii, Minervii, Martii, Janualii.*

86 *Et illud quod mecum ignorat, solus vult scire videri*] Ciceron avoüe en quelque endroit, qu'il n'entendoit pas les vers des Saliens; & Varron avoit écrit avant luy qu'Ælius Stilo, qui estoit le plus savant homme de son

temps, & qui avoit fait ſur ces vers un Commentaire fort étendu, y avoit laiſſé une infinité de choſes obſcures qu'il n'avoit point entenduës. C'eſt pourquoy Quintilien a fort bien dit: *Saliaria carmina vix Sacerdotibus ſuis ſatis intelligenda. Les vers des Saliens peuvent eſtre à peine ſuffiſamment entendus par leurs Preſtres meſmes.* Du temps de Numa on ne parloit à Rome ni Grec ni Latin, c'eſtoit un barragoüin, un jargon compoſé de mots Grecs & de mots barbares. Par exemple, ils diſoient *pa* pour *parte*, *po* pour *populo*. Pour dire des epis ſans barbe, ils diſoient *agnas impennatas*. Ils appelloient un couvre-chef de peau, *peſciam*, des ſieges, *ſeſopia*. Ils diſoient *promenervare* pour *monere*, &c. Et ce n'eſt pas une choſe bien ſurprenante. Toutes les Langues n'ont-elles pas eu le meſme ſort? leurs commencemens ont toûjours eſté informes & groſſiers; & quand le temps les a polies, & qu'elles ont reçu leur perfection, alors on méconnoiſt & on n'entend plus les bégayemens de leur premier âge. Ces changemens ne ſont pas moins naturels aux Langues qu'aux hommes.

87 *Ingeniis non ille favet plauditque ſepultis, noſtra ſed impugnat*] Horace dit que ceux qui loüent à tort & à travers l'antiquité, ſans diſcerner ce qu'elle a de mauvais d'avec ce qu'elle a de bon, n'ont pas tant d'envie d'exalter les anciens Poëtes, que de ravaler les nouveaux. Et cela eſt vray. L'envie & l'amour propre ſont les maiſtres reſſorts qui font agir & remuer les hommes. Du temps d'Horace les Romains favoriſoient les Poëtes des ſiecles paſſez, pour ne pas rendre hommage à ceux de leur ſiecle. Ils diſoient comme M. de la Fontaine:

Malheur à l'Ecrivain nouveau,
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'eſt le droit du jeu, c'eſt l'affaire.

Aujourd'huy quelques nouveaux Critiques ſuivent une route toute contraire, ils ne loüent que ceux de nôtre ſiecle, pour ſe donner en meſme temps eux-meſmes les loüanges qu'on leur refuſe, & pour ne pas rendre juſtice à ceux des ſiecles paſſez. Tout cela vient du meſme principe. Mais l'injuſtice de ces derniers me paroiſt la

plus grande, en ce qu'ils méprisent souvent ce qu'ils n'ont jamais connu. Tel de ces Critiques declame incessamment contre Homere, Sophocle, Euripide, Aristote & Platon, qui non seulement ne les a jamais lus, mais qui ne sait pas mesme lire en leur Langue.

89 *Quod si tam Græcis novitas invisa fuisset*] Il parle des Poëmes comme des hommes que l'on appelloit nouveaux. Si l'on s'estoit toûjours opiniâtré à éloigner ces hommes nouveaux, & à les exclure des Emplois & des Charges militaires, on n'auroit jamais eu d'ancienne Noblesse. Il est de mesme des bons Ouvrages, si l'on ne les protege, si l'on ne les favorise à leur naissance, ils perissent, & ainsi l'on n'a jamais rien qui soit ancien.

92 *Ut primum positis nugari Græcia bellis*] Horace veut faire voir à ces gens entêtez de l'antiquité, que ce qu'ils font est contraire à la pratique de tous les hommes, qui naturellement donnent dans la nouveauté, & se dégoûtent facilement des choses qu'ils ont le plus aimées. Ce qu'il prouve par l'exemple des Grecs &

des Latins. On n'avoit pas assez examiné la liaison de ce qui suit avec ce qui précede; c'est pourquoy ce passage estoit si obscur.

Positis bellis] Aprés la guerre de Troye, & toutes les autres guerres qui travaillerent la Grece, & qui l'empêcherent long-temps de cultiver les beaux Arts.

Nugari] de *badiner*, c'est à dire de s'occuper à des choses plus agreables qu'utiles, comme sont les Vers, la Peinture, la Sculpture, les Jeux.

93 *Et in vitium fortuna labier æqua*] Le calme & la tranquillité d'une longue paix sont tres-souvent plus funestes aux peuples que les armes de leurs ennemis: c'est pourquoy un Ancien disoit que la guerre estoit meilleure que la paix. Celle-cy amollit & amortit le courage, en ouvrant nos ames aux delices & aux douceurs qui suivent la prosperité: & l'autre l'anime & l'endurcit, en l'exerçant par les travaux & par les fatigues.

94 *Nunc Athletarum studiis*] Les Grecs estoient les peuples du monde les plus attachez aux exercices dont ils passoient mesme pour les Fonda-

teurs. Herodote dit dans ſon huitiéme Livre, qu'ils ne les diſcontinuoient pas meſme pendant les guerres les plus fâcheuſes. Et Plutarque remarque en quelque endroit, que les Romains étoient encore perſuadez de ſon temps que rien n'avoit tant contribué à reduire les Grecs en ſervitude, que l'amour outré qu'ils avoient pour ces exercices.

Nunc arſit equorum] Les Nuées d'Ariſtophane marquent aſſez juſqu'à quelle fureur les Grecs pouſſoient la paſſion qu'ils avoiẽt pour les chevaux.

95 *Marmoris aut eboris fabros aut æris amavit*] C'eſt la Grece qui a porté les plus grands Sculpteurs & les plus habiles Fondeurs qui ayent jamais eſté.

96 *Suſpendit picta vultum mentemque tabella*] Par le mot *ſuſpendit*, Horace fait alluſion à la coûtume des anciens Peintres, qui expoſoient leurs Ouvrages en public, & les mettoient ordinairement dans un lieu aſſez élevé, afin que tout le monde euſt la facilité de les voir.

97 *Nunc Tibicinibus*] Pour dire les Comedies, il dit ſimplement les

Joüeurs de flûte; parce qu'on employoit les flûtes pour la Musique des Comedies, comme cela paroist encore par les Pieces de Terence, qui étoient toutes prises des Grecs. Voilà le sens qu'on a donné à ce passage. Mais je voudrois bien savoir d'où l'on a tiré que les flûtes dont il est parlé dans les titres des Pieces de Terence, estoient aussi dans les Pieces de Menandre, d'Apollodore & de Diphilus: car j'avoüe que cela passe ma connoissance, & que je n'ay jamais lu que les Comedies Greques ayent eu des flûtes; j'avois toûjours cru que cet usage n'avoit esté connu que des Romains, & je le croy encore: ce qui me confirme mesme dans cette opinion, c'est que je say que les Grecs mettoient beaucoup de difference entre la Tragedie, la Comedie, & l'*art des flûtes*, qu'ils appelloient *αὐλητικὴν*, qui consistoit à imiter & à representer par le seul son de cet instrument, des actions & des histoires entieres, sans aider ce son d'aucun mouvement du corps. C'est pourquoy Aristote se moque de certains Fluteurs qui voulant representer des gens qui joüoient au palet,

palet, faisoient du corps les mesmes contorsions que ces Joüeurs; ou qui voulant joüer Scylla, se demenoient de maniere qu'ils entraînoient le Maître de la Musique qui estoit à leur tête, comme on le verra bien-tost dans le Poëtique d'Aristote. Horace parle donc icy de ces joüeurs de flûte, & ne pense point du tout à la Comedie, qu'il comprend à la fin du vers sous le nom general de *Tragedie*, comme on le verra dans la Remarque suivante.

Nunc est gavisa Tragœdis] Horace parle icy des premiers temps où il n'y avoit point encore de difference établie entre la Tragedie & la Comedie, & où l'on appelloit du nom general de Tragedie toutes ces imitations dramatiques. Athenée, τραγῳδία τὸ παλαιὸν ἦν ὄνομα κοινὸν, καὶ πρὸς τὴν κωμῳδίαν. *Anciennement le nom de Tragedie estoit commun à la Comedie.* En effet ce n'estoit qu'un seul & mesme Poëme, où l'on mêloit le ridicule & le serieux. Ce qui fit que dans la suite cela fut partagé, & comme dit Aristote, διεσπάσθη. Le grave & le serieux fut pour la Tragedie; & la Comedie eut pour son partage le ridicule & le

plaiſant. C'eſt le veritable ſens de ce paſſage.

98 *Sub nutrice puella velut ſi luderet infans*] Horace compare ces changemens des Grecs aux caprices des enfans, qui n'aiment ou ne haïſſent pas long-temps une meſme choſe, & qui, comme il dit ailleurs, *mutantur in horas, ils changent à tous momens* Mais leurs changemens ſont preſque tous en faveur de la nouveauté.

99 *Maturè plena reliquit*] Que l'on joigne *maturè* avec *plena*, ou avec *reliquit*, cela fait toûjours le meſme ſens, & ce n'eſt pas la peine de diſputer.

100 *Quid placet aut odio eſt, quod non mutabile credas?*] L'homme eſt un ſujet ſi divers & ſi inconſtant, qu'il ne ſauroit eſtre long-temps dans la meſme aſſiete, ni faire grand fond ſur ſes goûts qui luy paroiſſent les plus aſſurez. Et cela eſtant, on peut dire que ceux qui loüent & protegent ſi opiniâtrément les anciens Poëtes au préjudice des nouveaux, ont des raiſons particulieres & ſecretes qui les determinent. Il n'eſt pas naturel aux hommes d'eſtre

ſi conſtans dans leur choix, & contre la nouveauté.

101 *Hoc paces habuêre bonæ ventique ſecundi*] L'inconſtance eſt naturelle aux hommes, mais elle trouve à paroiſtre & à ſe déployer toute entiere pendant la paix, qui donne toûjours lieu à de nouvelles inventions; c'eſt pourquoy Ariſtophane l'appelle l'Amie des Graces, & la Reine des Danſes & des Chœurs.

102 *Romæ dulce diu fuit*] Aprés avoir parlé de l'inconſtance des Grecs, il parle de celle des Romains.

Recluſa mane domo vigilare, clienti promere jura] On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur le dixiéme vers de la premiere Satire. Cette coûtume dont il parle duroit encore du temps de Ciceron; c'eſt pourquoy Horace dit fort bien *diu*.

104 *Cautos nominibus certis expendere nummos*] *Cautos nummos*, un argent aſſuré, & que l'on ne donne qu'aprés avoir conſulté des Juriſconſultes habiles. *Certis nominibus*, de bons debiteurs, des debiteurs ſolvables. C'eſt ce que Ciceron appelle *bona nomina*.

105 *Majores audire*] *Majores*, les

Vieillards, à qui l'âge donnoit plus d'autorité & plus d'experience. *Minori*, aux jeunes gens.

106 *Minui damnosa libido*] On n'alloit pas consulter ces habiles Jurisconsultes seulement sur des questions de Droit, mais sur tous les devoirs de la vie civile, & sur la Morale. Ces Jurisconsultes estoient les Directeurs & les Casuistes de ces temps-là, comme il paroist par les Offices de Ciceron.

107 *Et calet uno scribendi studio*] Voilà une bizarrerie bien étrange, on ne veut goûter que les anciens Poëtes, & cependant on ne cesse de faire des vers.

110 *Ipse ego*] Horace pouvoit faire le modeste en toute sureté; il écrivoit à un Prince qui connoissoit les beaux vers, & qui en faisoit de fort beaux luy-mesme.

Qui nullos me affirmo scribere versus] Il a égard à ce qu'il dit dans la premiere Epistre:

Nunc itaque & versus & cætera ludicra pono.

Voilà pourquoy je quitte icy presente-

ment les vers, & tous les frivoles amusemens qui les accompagnent. On peut voir là les Remarques.

111 *Invenior Parthis mendacior*] Un homme qui renonce aux vers, & qui ne laisse pas d'en faire, ne ressemble pas mal au Parthe, qui fuit, & qui cependant combat. Voilà pourquoy Horace dit icy qu'il est plus menteur que les Parthes. Car quoique cette maniere des Parthes soit un veritable stratagême & une ruse de guerre, elle ne laisse pas de pouvoir estre appellée un mensonge. On permet à un Poëte ce qu'on ne souffriroit pas d'un Historien.

Et prius orto sole, vigil calamum &c.] Horace dit cecy en raillant: car il étoit naturellement paresseux, & ne se levoit pas volontiers avant dix heures.

113 *Navem agere ignarus navis timet*] L'Architecte ne fait pas le métier du Pilote, ni le Pilote celuy de Medecin; chacun fait le métier qui luy est propre & qu'il a appris. Mais les Romains font des vers, quoy qu'ils ne soient nullement Poëtes.

Abrotonum ægro non audet nisi qui didicit dare] *Abrotonum*, de l'auronne,

une plante qui a la fleur jaune, d'une odeur forte, & qui eſt amere comme l'abſynthe. C'eſt pourquoy Lucrece dit *Abrotonique graves*. La feüille & la graine eſtoient d'un fort grand uſage dans la Medecine, mais plus la graine que la feüille. On s'en ſervoit contre la toux, contre les maux de reins, contre les difficultés d'urine, & contre toutes ſortes de venins. Voyez le Chap. XXI. du XXI. Livre de Pline. Dans la traduction j'ay mis de l'abſynthe, parce qu'il eſt plus connu.

115 *Promittunt Medici*] Par ce mot, *promittunt*, il taxe un peu la vanité des Medecins, qu'Euphranor appelloit ἰατρῶν ἀλαζονείαν. Car, comme ſi leur métier n'eſtoit prs de guerir, mais de promettre, ils promettent toûjours, & trouvent d'abord tout facile. Comme ce Medecin que Plaute introduit dans ſes Menechmes:

——perfacile id quidem eſt
Sanum futurum, mea ego id promitto fide.

Oh cela eſt facile, & je promets ſur ma parole qu'il ſera bien-toſt en parfaite ſanté.

117 *Hic error tamen & levis hæc insania*] Aprés avoir aſſez raillé les méchans Poëtes, & leur avoir reproché leur mauvais goût, il ſe jette ſur les loüanges de la Poëſie, afin qu'on ne puſt pas l'accuſer d'avoir donné à Auguſte du dégoût pour elle : & il en explique l'origine & le progrés.

118 *Vatis avarus non temerè eſt animus*] L'amour des richeſſes eſt ordinairement incompatible avec la paſſion des vers ; & comme dit Platon, ſi je ne me trompe, les organes d'un Philoſophe ou d'un Poëte peuvent difficilement eſtre les organes d'un avare. Cependant cela ſe trouve quelquefois faux, & il y a tel Poëte à qui l'on feroit tort de juger de ſon habileté par le mépris qu'il auroit pour les richeſſes.

120 *Detrimenta, fugas ſervorum, incendia ridet*] Il y a pourtant des Poëtes de qui de pareils accidens déconcerteroient bien l'enthouſiaſme. Ce que dit Horace ne laiſſe pas d'eſtre vray en general, quand nôtre ame eſt pleine d'un objet, elle ne peut que tres-difficilement eſtre émuë par d'autres objets qui n'ont aucune affi-

nité avec celuy dont elle eſt charmée.

122 *Vivit ſiliquis*] Pline écrit que *ſiliqua* eſt une eſpece de fruit ſemblable à la chataigne, avec cette difference, qu'on le mange avec l'écorce; proprement des *carrubes, carrubia,* mot formé de l'Arabe. Mais *ſiliqua* ſignifie auſſi la gouſſe des legumes, & on le prend pour les legumes mêmes. Horace l'a mis icy en ce ſens-là. Comme Perſe, qui en parlant d'une jeuneſſe ſtudieuſe & frugale, dit, *ſiliquis & grandi paſta polenta.*

Et pane ſecundo] *Panis ſecundus*, le ſecond pain eſtoit celuy que l'on faiſoit d'une farine d'où l'on avoit tiré la fleur pour en faire ce qu'on appelloit le *pain pur, panem mundum:* comme Lampridius oppoſe *panem mundum* à *panis ſequens*, qui eſt la meſme choſe que *panis ſecundus : panis mundi*, dit-il dans la vie d'Alexandre Severe, *pondo xxx. panis ſequentis ad donandum pondo* L. *Trente livres de pain pur* (avec toute ſa fleur) *& cinquante livres de ſecond pain pour donner.* Ce ſecond pain eſtoit ordinairement le pain des domeſtiques, & c'eſtoit celuy

qu'Auguste aimoit le plus, & qu'il mangeoit ordinairement. Suetone : *secundarium panem maximè appetebat.* Pline appelle tout au contraire *secundariam* la farine la plus pure celle qui est passée deux fois, & par le plus fin tamis, *rursus quæ transitu arctiore cernitur, secundaria vocatur.* Car c'est ainsi qu'il faut lire ce passage du Chapitre XI. du Livre XVIII.

123 *Militiæ quamquam piger & malus*] Il dit cela par rapport à luy, & pour faire rire Auguste, parce qu'il avoit pris la fuite, & abandonné son bouclier à la bataille de Philippes. Car d'ailleurs il savoit bien qu'on peut estre en mesme temps & homme de guerre, & Poëte, témoin Tyrtée, Eschyle, Sophocle, &c.

125 *Os tenerum pueri balbumque Poëta figurat*] Car les enfans apprenoient à lire dans les Ouvrages des Poëtes, & on leur faisoit apprendre par cœur leurs sentences, qu'ils prononçoient ensuite. On choisissoit mesme quelquefois des vers rudes qu'on leur faisoit dire aussi vîte qu'ils pouvoient, afin de leur délier mieux la langue, & de leur rendre la prononciation plus

diſtincte & plus articulée : *quo eſſet & abſolutius, & expreſſior ſermo*, comme dit Quintilien : & c'eſt ce qu'on neglige trop aujourd'huy.

126 *Torquet ab obſcœnis jam nunc ſermonibus aurem*] Ce paſſage prouve qu'on ne laiſſoit pas lire aux enfans tous les endroits des Poëtes indifferemment, mais ceux qui pouvoient former leurs mœurs, & leur donner de l'horreur pour les actions deshonneſtes & pour les diſcours obſcenes; comme par exemple ce vers de Publius Syrus,

Quod facere turpe eſt, dicere ne honeſtum puta.
Ne vous imaginez pas que ce qui eſt honteux à faire, ſoit honneſte à dire.

127 *Mox etiam pectus præceptis format amicis*] Aprés qu'on avoit fait lire aux enfans les endroits des Poëtes qui pouvoient les rendre ſages & honneſtes (car c'eſt le fondement de tout) alors on leur donnoit ceux qui contenoient des preceptes pour les autres vertus, & pour la pratique des devoirs de la vie civile. C'eſt pourquoy on a fort bien dit que la Poëſie ſer-

voit à faire goûter la Philoſophie aux enfans.

130 *Inopem ſolatur & ægrum*] Le Poëte conſole le pauvre & le malade, en leur donnant du mépris pour les richeſſes, & de la force contre les douleurs. Car, comme dit Plutarque, la matiere de la Poëſie ce n'eſt pas l'hiſtoire ſeule, mais la Philoſophie ; & les Poëtes ne ſe propoſent pas ſeulement de nous inſtruire dans la Politique, mais auſſi de nous guerir de nos paſſions, & de nous affranchir des cruelles frayeurs de la mort.

131 *Caſtis cum pueris*] La Poëſie n'eſt par ſeulement utile aux hommes, entant qu'elle reforme leur interieur, & regle leur exterieur en les rendant propres à la ſocieté ; elle leur eſt encore d'un tres-grand ſecours pour la Religion. Car c'eſt elle qui attire les benedictions de Dieu ſur chaque particulier, & ſur tout l'Empire. Horace parle ainſi, à cauſe des prieres ſolemnelles que l'on adreſſoit aux Dieux dans les Jeux ſeculaires, & dans toutes les occaſions preſſantes, comme dans les temps de peſte, de ſechereſſe, de ſterilité. Ces prieres eſtoient en

vers, & on les faisoit chanter par des Chœurs de jeunes enfans & de jeunes filles de qualité, & jamais par des Musiciens de profession. Nous n'avons pas aujourd'huy de ces delicatesses. Horace a particulierement en vuë son Poëme seculaire.

Et præsentia numina sentit] Voilà des prieres bien efficaces, avant que les Chœurs des jeunes garçons & des jeunes filles se separent & sortent du Temple, ils sentent que les Dieux les ont exaucés. Horace a égard icy à la benediction qui est à la fin de son Poëme seculaire, & qui estoit chantée par les deux Chœurs ensemble.

Hæc Jovem sentire Deosque cunctos
Spem bonam certamque domum reporto.

Nous nous en retournons dans nos maisons avec une ferme esperance que Jupiter & tous les autres Dieux que nous invoquons, ont pour cet Empire les sentimens que nous leur avons demandés.

134 *Cœlestes implorat aquas docta prece blandus*] Dans les temps de secheresse, pour fléchir la colere de Jupiter, & pour en obtenir la pluye, on faisoit des sacrifices appellés *aquilicia* : on

obligeoit le peuple à faire des processions nuds pieds, on faisoit chanter des prieres par des Chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles; & pour reduire ce Dieu à la necessité de les exaucer, ils rouloient par les ruës & par les chemins une pierre fatale, qui estoit prés du Temple de Mars, hors de la porte Capene, & qu'on appelloit *manalem lapidem*, parce qu'elle avoit la vertu d'attirer la pluye. Varron dans la Vie du Peuple Romain, *Manalis lapis appellatur in Pontificalibus sacris, qui tunc movetur cum pluviæ exoptantur. Dans les rites Pontificaux on appelle pierre manale la pierre qu'on roule quand on demande la pluye.* Et Labeo, qui avoit expliqué en quinze livres toute la discipline Toscane de Tages & de Bacis, *Fibræ jecinoris*, dit-il, *sandaracei coloris dum fuant, manales tunc verrere opus est petras. Quand les fibres du foye sont d'une couleur jaunâtre, alors il est necessaire de faire rouler la pierre manale.* Ces habiles gens, Tages & Bacis, avoient remarqué sans doute que les fibres des bestes immolées approchoient de la couleur jaunâtre quand le vent

eſtoit tourné à la pluye. Car il falloit bien aider au miracle, qui auroit manqué ſouvent ſans l'adreſſe de ſes ſuppots.

Docta prece] Dans cette priere on ne manquoit pas d'expliquer toutes les proprietés de Jupiter pluvieux. C'eſt pourquoy Horace appelle cette pierre ſavante.

136 *Locupletat frugibus annum*] Car dans les temps de la ſterilité on faiſoit des prieres pour attirer la grace du ciel, *almam fauſtitatem.*

Fertilis frugum pecoriſque tellus
Spicea donet Cererem corona:
Nutriant fœtus & aquæ ſalubres
Ut Jovis auræ.

Que la terre riche en fruits & en bètail, offre à Cérés une couronne d'épis, & que les tendres nourriſſons des troupeaux ne trouvent que des eaux ſaines, & ne reſpirent qu'un air temperé.

Carmine Dii ſuperi placantur] Pour ne pas faire un long détail de toutes les ceremonies de Religion où l'on employe les vers, il dit en un mot qu'il ſert à appaiſer les Dieux toutes les fois qu'ils ſont irritez contre les

hommes, ſoit en general, ſoit en particulier.

Carmine manes] Il oppoſe *manes* à *Dii ſuperi*. En effet les Manes n'étoient autre choſe que les Genies des hommes, ou les ames des trépaſſez. C'eſt pourquoy Pluton eſtoit appellé *Rex Manium*, le Roy des Manes, c'eſt à dire le Roy des morts. Horace dit donc que les Manes eſtoient appaiſés par des vers, parce qu'on faiſoit des ſacrifices aux morts, qu'on leur adreſſoit des prieres pour ſe les rendre propices, & qu'on celebroit des feſtes en leur honneur. Car on les eſtimoit des Dieux, & l'on eſtoit perſuadé qu'ils nuiſoient aux vivans, ſi l'on ne leur rendoit quelque culte. Les feſtes des morts eſtoient appellées *Denicales feriæ*. Sur quoy je corrigeray un paſſage de Ciceron, dans le II. Livre des Loix: *Nec verò tam Denicales, quæ à nece appellatæ ſunt, quia reſidentur mortui, quam cæterorum cæleſtium quietè dies, feriæ nominarentur, niſi majores eos, qui ex hac vita migraſſent, in Deorum numero eſſe voluiſſent. D'ailleurs les Denicales, ainſi nommées du mot Latin* nex, *qui ſignifie la mort*,

parce qu'alors les morts se reposent, non plus que les jours de repos consacrés aux autres Dieux celestes, ne seroient point appellés des festes, si nos ancestres n'avoient voulu que les morts fussent au nombre des Dieux. Ces mots, *quia residentur mortui*, sont corrompus, & font un tres-mauvais sens : car les morts n'attendent pas leurs festes pour se reposer : il faut lire, *quia residetur mortuis*, & traduire, *parce qu'alors on se repose en l'honneur des morts.*

138 *Agricolæ prisci*] Il va prouver que la Poësie est fille de la Religion, & qu'elle est née dans les Assemblées que les premiers hommes, qui estoient tous Bergers & Laboureurs, faisoient en l'honneur des Dieux aprés la recolte, pour leur rendre graces des fruits qu'ils avoient cueillis, & dont ils leur offroient les premices. Et cela est si vray, que comme la Nature est toûjours & par tout la mesme, la Poësie avoit eu en Grece les mesmes commencemens qu'elle eut ensuite en Italie. C'est pourquoy Maxime de Tyr écrit presque comme Horace, Ἀθηναίοις ἡ μὲν παλαιὰ μοῦσα χοροὶ παίδων ἦσαν καὶ ἀνδρῶν, γῆς ἐργάται κατὰ δήμους συνιστάμενοι

μθμοι αρτι ἀμητȣ̃ ϗ ἀρότȣ κεκονιμένοι, ἄσματα ᾄδοντες αὐτοσχέδια. L'ancienne Poësie des Atheniens consistoit en des Chœurs d'hommes & de garçons : c'étoit proprement des impromptu chantés par des Laboureurs qui s'assembloient avec tout leur Bourg aprés leur recolte.

139 *Condita post frumenta*] Aristote dit dans le VIII. Livre de ses Morales, μετὰ τὰς τῶν καρπῶν συγκομιδὰς, *aprés la recolte de leurs fruits :* insinuant par là que c'estoit aprés les vandanges : car il ajoûte ensuite que c'estoit particulierement en ce temps-là qu'ils joüissoient de quelque loisir : μάλιστα γὰρ ἐν τούτοις ἐσχόλαζον τοῖς καιροῖς.

141 *Cum sociis operum & pueris*] Torrentius a lu dans six manuscrits, *cum sociis operum pueris ;* & sur cela il dit qu'en cet endroit Horace ne parle que des femmes & des enfans de ces Laboureurs , sans faire aucune mention des esclaves : & qu'il appelle ces enfans les compagnons de leur travail. Car les premiers hommes n'avoient pour leur aider à cultiver leurs terres, d'autre secours que celuy de leurs enfans , on ne connoissoit pas encore les esclaves. Aussi Maxime de

Tyr a mis παίδων καὶ ἀνδρῶν dans l'endroit que j'ay cité.

Cum conjuge fida] Cette epithete, *fida*, n'eſt pas icy une epithete pour remplir ſeulement le vers, Horace s'en ſert pour marquer l'antiquité des temps dont il parle : les femmes étoient alors fideles à leurs maris, on n'avoit pas encore trouvé le moyen de les corrompre, comme on le trouva dans les ſiecles ſuivans, où il n'y eut preſque plus ni fidelité ni pudeur. On peut voir l'Ode VI. du Livre III.

142 *Tellurem porco*] Horace met icy *porco* pour *porca*: car on immoloit ordinairement à la Terre une truye qui avoit des petits. Arnobe : *Telluri, inquiunt, matri ſcrofa ingens immolatur fœta.* Et quand on n'avoit point de femelle, on en offroit une de métal, plûtoſt que d'immoler un mâle.

Sylvanum lacte piabant] On peut voir ce qui a eſté remarqué du Dieu Sylvain, ſur l'Ode II. du Livre V. On luy faiſoit des offrandes ſelon la ſaiſon, & ſelon le beſoin que l'on avoit de ſon ſecours. Dans le temps de la moiſſon on luy offroit des épis, afin

qu'il benist leurs bleds. En Automne on luy offroit des raisins, afin qu'il leur donnast de bonnes vandanges; & on luy donnoit du laict quand on le prioit d'avoir soin des troupeaux. Tout cela est marqué dans ces deux vers de Tibulle, de l'Eleg. v. du Livre I. lorsqu'il parle des occupations que sa Maîtresse auroit chez luy à la campagne:

Illa Deo sciet agricolæ pro vitibus uvam
Pro segete spicas, pro grege ferre dapem.

Elle saura offrir au Dieu champestre des raisins pour nos vignes, des épis pour nos moissons, & du laict pour nos troupeaux. On a eu tort de croire qu'à la fin du dernier vers Tibulle a voulu parler du sacrifice qu'on faisoit pour les bœufs. Car il estoit deffendu aux femmes d'assister à ce sacrifice, comme cela paroist manifestement par un passage de Caton. Le mesme Tibulle a dit dans l'Elegie v. du Livre II.

Lacte madens illic suberat Pan Ilicis umbræ.

Là sous l'ombre d'un Chesne estoit le Dieu Pan tout découlant de laict. On

pourroit croire auſſi que le lait eſtoit le ſacrifice ordinaire du Sylvain champeſtre, qui eſtoit le meſme que Pan: & qu'on offroit les raiſins & les fruits au Sylvain Oriental, au Dieu des Limites, qui eſtoit le meſme que Mars.

143 *Floribus & vino genium*] Voilà une agreable & heureuſe imagination de ces premiers hommes, d'avoir fait de leur propre Genie un Dieu qu'il falloit honorer & appaiſer par des fêtes & par des ſacrifices. Car ce n'étoient pas des ſacrifices perdus, ils en eſtoient recompenſez ſur l'heure même. Les ſacrifices ordinaires du Genie eſtoient des fleurs, des gâteaux & du vin; on n'y employoit jamais le ſang, parce qu'il paroiſſoit injuſte d'immoler des beſtes au Dieu qui préſidoit à la vie, & qui eſtoit le plus grand ennemi de la mort. Quand les hommes furent plus polis, on ajoûta les eſſences aux fleurs & au vin. Tibulle dans l'Elegie II. du Livre II.

Ipſe ſuos Genius adſit viſurus honores
Cui decorent ſanctas mollia ſerta comas.
Illius puro diſtillent tempora nardo,
Atque ſatur libo ſit madeatque mero.

Que le Genie vienne luy-mesme assister aux honneurs que nous luy rendons, que ses cheveux soient ornez de bouquets de fleurs, que le nard le plus pur coule sur ses Temples, qu'il soit rassasié de gâteaux, & tout trempé de vin.

Memorem brevis ævi] C'est la raison pour laquelle le Genie veut estre honoré par des festes & des sacrifices, *il sait que la vie est courte*, & que par consequent il ne faut pas perdre un temps si pretieux. L'idée de la mort ne troubloit point ces hommes, ils l'envisageoient au milieu mesme de leurs plaisirs, & s'en servoient comme d'un aiguillon qui les excitoit à la joye. Mais elle effraye le vulgaire, dont tous les soins vont à n'y pas penser.

144 *Fescennina per hunc inventa licentia morem*] Tite-Live écrit dans son Livre VII. que vers l'an de Rome CCCXCII. la peste estant fort violente, les Romains instituerent les Jeux sceniques pour appaiser la colere des Dieux, que pour cet effet on fit venir de Toscane des baladins qui dansant au son de la flûte, faisoient, à la maniere de leur païs, des postures af-

ſez agreables, que tout cela eſtoit *ſine carmine ullo*, ſans aucuns vers ; que les jeunes Romains, en imitant ces baladins, commencerent tout d'un coup à ſe railler par des vers rudes & groſſiers, & que c'eſt là le commencement de la Comedie Latine. Mais Horace s'éloigne icy de ce ſentiment, & il fait entendre que les Toſcans avoient inventé les vers avant que leurs baladins euſſent eſté appellés à Rome. Et cela eſt plus vraiſemblable. La Tragedie, qui comprenoit anciennement la Comedie, avoit eu long-temps auparavant la meſme origine en Grece: car elle dut ſa naiſſance aux Aſſemblées que les Payſans de chaque Bourg faiſoient aprés leurs vandanges. Ces bons Laboureurs ravis d'eſtre quittes de leur travail, chantoient des chanſons au Dieu de la débauche ; & comme ils eſtoient échauffez par la joye & par le vin, ils ſe railloient les uns les autres par des vers faits ſur le champ. C'eſt pourquoy Ariſtote a fort bien dit que la Poëſie eſtoit née de ces impromptu groſſiers qu'il appelle *αὐτοσχεδιάσματα*, & que ces impromptu eſtoient nés de la Nature ſeule, *ἀπὸ τῆς φυσικῆς ἀρχῆς*.

Tibulle a parfaitement expliqué cette origine de la Poësie Greque dans l'Elegie 1. du Liv. 1. Je rapporteray le passage entier, parce qu'il est fort beau, & que Scaliger ne l'a point du tout entendu.

Agricola adsiduo primum lassatus aratro
Cantavit certo rustica verba pede:
Et satur arenti primum est modulatus avena
Carmen, ut ornatos duceret ante Deos.
Agricola & minio suffusus, Bacche, rubenti,
Primus inexperta duxit ab arte choros.

Le Laboureur lassé de son long travail, a chanté en vers des chansons rustiques, & le ventre plein, il a le premier entonné sur son chalumeau des cantiques pour ses Dieux qu'il avoit ornés. Le Laboureur s'estant barboüillé de rouge dans une de vos festes, Bacchus, a le premier inventé les Chœurs par un art sans experience. Ce qu'Aristote avoit appellé αὐτοσχεδιάσματα, *des impromptu*, des vers faits sans art, sans étude & sans preparation: c'est ce que Tibulle appelle *artem inexpertam, un art sans ex-*

perience. C'est pourquoy Scaliger a eu grand tort de gâter ce passage en corrigeant,

Primus inexperta duxit ab arce choros;

fut le premier qui mena de la citadelle des chœurs. Il n'y a jamais eu de critique plus malheureuse. Mais revenons à nostre passage d'Horace. Ce Poëte explique donc icy les commencemens qu'eurent en Italie ces deux sortes de Poësie, la sacrée, qui contenoit les loüanges des Dieux : & la profane, qui estoit remplie de railleries grossieres que ces Paysans faisoient entr'eux, & qui produisit ensuite la Comedie. Et tout cela est entierement conforme à ce qu'Aristote écrit de l'origine de la Poësie Greque, comme Tibulle l'a mis dans ses vers. *Fescennina licentia*, licence Fescennine, parce que ces vers libres & obscenes furent inventés par les habitans de Fescennia dans la Toscane. *Fescennia*, aujourd'huy *Citta Castellana.* Il faut se souvenir qu'aprés que la Comedie fut un peu plus polie & plus reglée, ce nom de vers Fescennins demeura à tous les vers sales, & il fut sur tout donné aux vers deshonnestes

honneſtes qu'on chantoit aux nopces. Catulle :

Nec diu taceat procax
Feſcennina locutio.

Et que le langage Feſcennin, toûjours libre & enjoüé, ne ſoit pas long-temps muet.

147 *Luſit amabiliter*] Il dit que pendant quelques années cette Poëſie ſe tint dans les bornes d'une raillerie plus divertiſſante que chagrine.

Donec jam ſævus apertam in rabiem verti cœpit jocus] Peu à peu ces railleries devinrent ameres, & enfin elles degenererent en rage, perſonne ne fut épargné. Auſſi, comme dit fort bien Horace dans l'Art Poëtique, quelle retenuë & quelle ſageſſe pouvoit-on attendre de Payſans oyſifs autoriſez par la coûtume, & mêlés avec les honnêtes gens ?

Vrbanus quid enim ſaperet liberque laborum
Ruſticus, urbano confuſus, turpis honeſto ?

150 *Fuit intactis quoque cura*] Ceux qu'on n'avoit point attaqué ne laiſ-

ſoient pas de craindre : car la licence ne s'arreſte pas volontiers, & les embraſemens qu'on neglige s'augmentent & embraſent tout.

Et neglecta ſolent incendia ſumere vires;

comme Horace s'explique luy-même en parlant de la médiſance, dans l'Epiſtre XVIII. C'eſt pourquoy il dit, *conditione ſuper communi.* Car cela ne ſignifie pas ſeulement qu'ils s'intereſſerent à ce mal public, mais qu'ils s'intereſſerent à un mal qui eſtant public, pouvoit enfin approcher d'eux comme des autres.

151 *Quin etiam lex, pœnaque lata*] C'eſt la Loy des XII. Tables : *Si quis occentaſſit malum carmen, ſive condidiſit, quod infamiam faxit, flagitiumve alteri, capital eſto. Si quelqu'un a dit ou écrit luy meſme des vers contre la reputation ou contre l'honneur d'un autre, qu'il ſoit puni de mort.* Et c'eſt cette meſme Loy qui prouve inconteſtablement que Tite-Live s'eſt trompé quand il a écrit que ces vers rudes & groſſiers ne commencerent à Rome que l'an CCCXCII. ſous le Conſulat de Sulpitius Pæticus & de Li-

cinius Stolo. Car puiſque cette Loy des XII. Tables avoit eſté établie prés de cent ans auparavant, c'eſt une marque infaillible que ces ſortes de vers y eſtoient connus. Les Decemvirs auroient-ils eſté aſſez ridicules pour faire une loy contre un excés dont on n'auroit pas meſme eu d'idée, & pour deffendre ces vers avant qu'on ſuſt ce que c'eſtoit que vers?

153 *Vertêre modum formidine fuſtis*] Ils changerent de ton, de peur de ſouffrir la peine portée par la Loy. Ce changement produiſit la *Satire*, qui eſtoit une eſpece de Poëme plus châtié, & rempli de railleries plaiſantes, qui n'avoient rien ni de deshonneſte, ni de trop piquant. Cette Satire avoit des modes reglés, c'eſt à dire une Muſique reglée, & des danſes accompagnées de poſtures & de mouvemens convenables. On peut voir ce qui en a eſté dit dans la Preface ſur les Satires. Mais une choſe tres-remarquable, c'eſt que comme la Poëſie avoit eu à Athenes les mêmes commencemens qu'elle eut enſuite à Rome; elle avoit eu auſſi les meſmes accidens qui arriverent à cel-

le-cy, la vieille Comedie fut deffenduë à Athenes, comme il le dit luymesme dans l'Art Poëtique.

—sed in vitium libertas excidit & vim
Dignam lege regi. lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit sublato jure nocendi.

Mais cette liberté degenera bien-tost en une licence outrée, & qui meritoit d'estre refrenée par les Loix. On fit sur cela des Ordonnances, & le Chœur se tut honteusement aprés qu'on luy eut ôté les moyens de nuire avec impunité. On peut voir là les Remarques.

Formidine fustis] *Par la crainte du bâton*; c'est à dire par la crainte du supplice appellé *fustuarium*, qui estoit d'estre batu de verges jusqu'à la mort. Horace appelle ces verges des bâtons, parce que c'estoient des baguetes assez grosses qui composoient les faisseaux.

154 *Ad benedicendum, delectandumque redacti*] On veut qu'Horace oppose icy *benedicere* à *maledicere*, & qu'il veüille dire que les Poëtes fussent obligez de remplir leurs Ouvra-

ges de loüanges, au lieu des invectives & des railleries atroces qu'ils faisoient auparavant. Mais j'ay de la peine à le croire, parce qu'il est certain que la Satire, qui succeda aux vers Fescennins, n'étoit nullement flateuse, la flaterie ne s'insinua que longtemps aprés dans la nouvelle Comedie. Je croy donc qu'icy *benedicere* est un mot de Religion, & qu'Horace veut faire entendre que les Poëtes furent reduits à rendre simplement graces à leurs Dieux, & à divertir le peuple par des railleries honnestes. On pourroit croire aussi que *bene dicere* est en deux mots, & qu'il ne regarde que le stile & la maniere d'enseigner des moralités. En quoy Horace feroit allusion aux deux principales fins de ces sortes de Poëmes, παιδεία καὶ διαγωγὴ, *l'instruction* & *le plaisir*, qui sont toutes deux l'unique but de la Poësie dramatique.

155 *Græcia capta ferum victorem cepit*] Les Grecs vaincus par les Romains, devinrent les maistres de leurs vainqueurs : car ils leur donnerent la loy sur tous les beaux Arts. Ainsi la Grece prit & captiva par ses charmes

& par sa politesse ceux qui l'avoient prise par la force des armes. C'est ce qu'Horace veut dire simplement, sans penser en aucune maniere à la corruption des mœurs que cette politesse Greque produisit en Italie, selon cette prophetie de Caton: *Quandocumque ista gens suas literas dabit, omnia corrumpet. Quand cette nation nous donnera sa science & sa politesse, elle gâtera tout.*

Ferum victorem] Ce vainqueur sauvage, rude & grossier, comme Porcius Licinius appelle les Romains de ces temps-là, *bellicosam Romuli gentem feram.*

157 *Sic horridus ille defluxit numerus Saturnius*] Ces vers Fescennins estoient aussi appellés vers *Saturniens*, comme qui diroit des vers tres-anciens, & qui estoient faits du temps que Saturne regnoit en Italie. C'est pourquoy Ennius les définit de cette maniere:

—scripsêre alii rem
Versibu' quos olim Fauni vatesque canebant
Cum neque Musarum scopulos quisquam superarat,
Nec dicti studiosus erat.—

Les autres ont écrit les guerres en ces sortes de vers que chantoient jadis les Faunes & les Prophetes, lorsque personne n'avoit encore grimpé sur les rochers des Muses, & qu'on n'estoit point jaloux de ses expressions. Ces Vers Saturniens estoient comme celuy cy,

Dabunt malum Metelli Nævio Poëtæ.
Où l'on n'avoit égard qu'aux temps & aux nombres, sans penser ni à la beauté, ni à l'arrangement des mots, comme Servius dit fort bien, *metrum Saturnium quod ad rythmum solum vulgares componere consueverunt.*

159 *Manserunt hodieque manent vestigia ruris*] Ceux qui suivent toûjours le grand nombre, & qui comptent les suffrages au lieu de les peser, croiroient icy sur la foy de la lettre & de tous les anciens Commentateurs que ce passage, *mais pourtant ces marques de rusticité ont duré long-temps, & durent encore*, signifie simplement qu'on trouvoit encore dans les Poëtes du siecle d'Auguste des expressions & des pensées qui tenoient de cette rusticité; comme Catulle a dit des Annales de Volusius:

Pleni ruris & inficetiarum

Annales Volusi cacata charta.

Cependant ce ſens-là eſt faux, quelque naturel qu'il paroiſſe; & quoique perſonne ne l'ait dit avant moy. Comment Horace auroit-il pu dire que ce poiſon de ruſticité n'eſtoit pas chaſſé, puiſqu'on avoit alors un Terence, un Virgile, un Catulle, un Tibulle, un Varius, un Ovide, &c. Dans Horace il n'y a point d'endroit qui merite plus que celuy-cy d'eſtre bien dévelopé; & c'eſt ce que je vais faire en peu de mots. J'ay dit dans une des Remarques precedentes, & je l'avois déja expliqué dans la Preface ſur les Satires, que la Satire ſucceda aux railleries groſſieres inventées par des Payſans. Cette Satire eſtoit un Poëme plus reglé que ces vers Feſcennins, mais elle retenoit pourtant beaucoup de leurs railleries & de leurs plaiſanteries groſſieres, dont on ne retranchoit que la plus odieuſe obſcenité. Plus de deux cens ans aprés l'établiſſement de cette Satire, Lucius Andronicus s'eſtant aviſé de faire des Comedies reglées à la maniere des Grecs, & ce divertiſſement ayant paru plus noble & plus parfait, on y accourut

en foule, & on negligea les Satires. Ce mépris dura pendant que les Poëtes joüerent eux-mesmes leurs Pieces: mais dés qu'ils les eurent données à des troupes de Comediens, la Jeunesse Romaine, qui aimoit à rire, rapporta sur le theatre ces Satires, qu'elle joüa dans les intermedes, ou à la fin des Pieces, sur tout des Pieces Atellanes; & enfin changea leur nom de Satires en celuy d'Exodia. C'est ce que Tite-Live nous apprend dans le VIII. Livre: *Postquam lege hac fabularum ab risu ac soluto joco res avocabatur, & ludus paulatim in artem verterat, juventus histrionibus fabellarum actu relicto, ipsa inter se more antiquo ridicula intexta versibus jactitare cœpit: quæ inde exodia posteà appellata, consertaque fabellis potissimum Atellanis sunt. Les plaisanteries & les railleries licentieuses estant chassées par ces Pieces reglées, & l'art ayant poli ce divertissement, la Jeunesse Romaine laissa joüer ces Pieces trop serieuses aux Comediens, reprit l'ancienne coûtume, & joüa ellemesme ces Satires, qui furent ensuite appellées* exodia, farces, *& ajoûtées particulierement aux Pieces Atellanes.* Ces

farces, *exodia*, ne durerent pas ſeulement juſqu'au temps d'Horace, elles durerent long-temps aprés ; témoin celle où l'on chante à Tibere ce mot que rapporte Suetone : *Unde mora in Atellanico exodio proximis ludis aſſenſu maximo excepta, hircum vetulum capris naturam ligurire.* Quand Horace dit donc que cette ruſticité duroit encore de ſon temps, il a voulu dire qu'on joüoit encore de ces Satires, de ces *exodia*, de ces farces qui portoient des marques de la groſſiereté de leur origine, & nous faire entendre que cette coûtume luy déplaiſoit. J'eſpere qu'on me ſaura bon gré d'avoir éclairci ce paſſage, & de n'avoir pas ſuivi les Commentateurs.

160 *Serus enim Græcis admovit acumina chartis*] Ce ne fut qu'un an aprés la premiere guerre Punique que les Romains s'aviſerent de lire les Grecs; Lucius Andronicus, originaire de Grece, fut le premier qui fit joüer une Piece reglée diviſée par Actes, l'an de Rome DXIV. deux cens vingt ans aprés l'établiſſement de ces Satires. C'eſt pourquoy ces farces durerent ſi long-temps, le peuple ne ſe défait

pas facilement des goûts dans lesquels il a esté nourri; & plus ils sont grossiers, plus ils se deffendent contre la politesse qui vient les combatre.

161 *Et post Punica bella*] Il ne faut pas entendre cecy des trois guerres Puniques, cela seroit faux. Ce bon goût commença un an aprés la premiere, se fortifia pendant les vingt années qui précederent la seconde, & se confirma entierement entre la seconde & la troisiéme, lorsque Terence porta sur la Scene Romaine les Pieces de Menandre. Mais Horace ne parle icy que de la premiere guerre.

Quietus] Il paroist par l'histoire, qu'aprés la premiere guerre Punique les Romains ne joüirent pas d'un long repos, car trois ou quatre ans aprés ils eurent d'autres guerres; mais comme ces guerres estoient peu considerables, plusieurs Poëtes dans ce temps-là ne laissoient pas de travailler à l'envi à divertir les Romains, & l'on ne se sentoit point de la guerre à Rome. C'est pourquoy Horace a pu fort bien dire *quietus*.

162 *Quid Sophocles & Thespis & Æschylus utile ferrent*] Thespis flo-

riſſoit du temps de Solon, plus de ſix cens ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Quand il commença à paroître, la Tragedie eſtoit encore dans ſa premiere groſſiereté, & il fut le premier qui y apporta quelques changemens, dont il ſera parlé dans les Remarques ſur l'Art Poëtique. Eſchyle parut prés de ſix-vingts ans aprés Theſpis, & Sophocle commença à faire joüer ſes Pieces ſur la fin de la vie d'Eſchyle. On pourroit s'étonner qu'Horace mette icy avec Eſchyle & Sophocle, qui ont donné à la Tragedie toute la majeſté & la perfection qu'elle pouvoit recevoir, qu'il mette, dis je, avec ces grands hommes Theſpis, dont les Pieces n'eſtoient que des divertiſſemens de village. Quelle utilité & quel ſecours les Romains pouvoient-ils tirer de ces Tragedies, qui n'eſtoient bonnes qu'à amuſer des Payſans ? A cela je répons qu'il faut conſiderer deux temps dans Theſpis, le commencement & la fin. Dans le premier il ſuivit la route commune, mais enfin ce divertiſſement luy ayant paru trop groſſier, il le reforma quelque peu, & donna des Tragedies d'une

nouvelle ſorte, comme je l'expliqueray ailleurs. C'eſt pourquoy Plutarque écrit dans la vie de Solon, que les Tragedies de Theſpis plurent merveilleuſement au peuple, à cauſe de leur nouveauté. Auſſi n'a-t-on compté proprement le temps de Theſpis que depuis qu'il eut fait ce changement, & donné ſon Alceſte, qui fut ſa premiere bonne Piece.

163 *Tentavit quoque rem ſi dignè vertere poſſet*] Car dans ce meſme temps Accius, Cæcilius, Pacuve & Nævius firent joüer des Tragedies qu'ils avoient traduites des Grecs, dont ils n'eſtoient que les interpretes.

164 *Et placuit ſibi natura ſublimis & acer*] Horace dit que le Romain ſe plut à cet exercice de traduire des Tragedies Greques, parce que naturellement il avoit l'eſprit grand & ſublime. Cette grandeur des Romains a aſſez paru dans toutes leurs actions, pour juſtifier l'éloge qu'Horace leur donne.

165 *Nam ſpirat tragicum ſatis & feliciter audet*] La verité de ce jugement paroiſt encore par les fragmens qui

reſtent de leurs Pieces. Il faut remarquer icy qu'Horace admet un enthouſiaſme tragique & une heureuſe audace dans les Poëtes qui n'eſtoient que des Traducteurs. En effet ces Traducteurs ſe donnoient une grande liberté, & s'attachoient aux choſes ſans s'aſſujetir aux mots. Ils eſtoient les maîtres de leurs expreſſions. On peut voir la Remarque ſur le 133. vers de l'Art Poëtique.

166 *Sed turpem putat in ſcriptis metuitque lituram*] Horace ne recommande rien avec tant de ſoin que d'aimer à effacer. Il en a établi la neceſſité dans la x. Satire du Livre I. v. 72. Il en fait encore un precepte dans l'Art Poëtique, v. 291. où il va meſme juſqu'à ordonner qu'on rejette un Ouvrage où l'on n'aura pas beaucoup effacé. C'eſt pourquoy Quintilien a dit que cette correction eſt la partie la plus utile des études, & que la plume ne travaille & n'avance pas moins quand elle efface que quand elle écrit. *Emendatio pars ſtudiorum utiliſſima, neque enim ſine cauſa creditum eſt, ſtylum non minus agere cum delet.* Les plus grandes beautés des plus excellens Ou-

vrages ſont plus duës au côté du ſtile qui ſervoit à effacer, qu'à celuy qui ſervoit à écrire.

167 *Creditur, ex medio quia res arceſſit, habere ſudoris minimum*] Aprés avoir parlé de la Tragedie, il vient à parler de la Comedie. La pluſpart des gens ſont perſuadez qu'il eſt plus aiſé de réüſſir dans celle-cy que dans celle-là, parce qu'on n'y traite que des ſujets ordinaires & communs, *res ex medio :* au lieu que dans la Tragedie on traite les ſujets les plus relevés. Mais Horace s'oppoſe à ce ſentiment, & il aſſure avec raiſon que la Comedie eſt d'autant plus difficile qu'il y a moins de pardon à eſperer quand on n'arrive pas au but. Dans la Tragedie, la grandeur du ſujet ne ſoûtient & ne releve pas ſeulement l'eſprit du Poëte ; il attache & éblouït le ſpectateur, & ne luy laiſſe preſque pas le temps d'en remarquer les fautes : car le ſpectateur eſt épris de la meſme paſſion qui agite l'Acteur. Il n'en eſt pas de meſme dans la Comedie. Mais c'eſt une matiere trop vaſte pour une Remarque, on ne l'épuiſeroit pas dans un long diſcours.

168 *Quanto veniæ minus*] Dans les petits ſujets qui demandent un ſtile bas ou mediocre, les fautes ne paroiſſent pas pardonnables, parce qu'il ſemble qu'il eſtoit aiſé de n'en point faire. Au lieu que dans le ſublime & dans le grand, qui par leur propre élevation ſont gliſſans & dangereux, il eſt quelquefois permis de broncher.

169 *Aſpice Plautus quo pacto partes tutetur amantis Ephebi*] Les plus ſavans Interpretes ont cru qu'Horace loüe icy Plaute, & qu'il propoſe comme un exemple difficile à ſuivre, les beaux caracteres qu'il a formez. Je ſuis ſurpris de ce jugement, car c'eſt tout le contraire. Horace, pour faire mieux voir la difficulté de la Comedie, ſe contente de faire remarquer les deffauts où ſont tombez des Poëtes d'ailleurs fort habiles. En effet il eſt certain que Plaute, qui réüſſit ſi bien dans les nœuds & dans les intrigues de ſes Pieces, & qui a par tout une vivacité qui attache & qui ſurprend, eſt ſouvent malheureux dans ſes caracteres, car ils ſont pour la pluſpart ou trop lâches, ou trop outrés, comme on pourroit le prouver ſans beaucoup de peine.

172

172 *Quantus sit Dorsennus edacibus in parasitis*] Aprés l'exemple de Plaute il donne celuy de *Dorsennus* ou *Dossennus*, celebre Poëte de Pieces Atellanes, qui avoit tant de peine à former des caracteres, que pour avoir plûtôt fait, il mettoit par tout des Parasites gourmands, qui sont justement les caracteres les plus aisés, & qui donnent le plus dans le goust du peuple. Quand on voit un Poëte si attaché à certains caracteres, c'est une marque seure qu'il n'a pas la force d'en former de nouveaux. C'est pourquoy Aristophane disoit aux Atheniens qu'il ne cherchoit pas à les tromper en leur presentant deux ou trois fois la mesme chose un peu déguisée; qu'il étaloit toûjours sur la scene non seulement de nouveaux sujets, mais des sujets qui ne se ressembloient point, & qui estoient toûjours également beaux : au lieu que les autres Poëtes mettoient toûjours dans leurs Pieces Hyperbolus & sa mere. Le reproche qu'Aristophane faisoit aux Poëtes de son temps, c'est justement le mesme qu'Horace fait icy à Dossennus, ce sont toûjours des Parasites qui font le

ſujet ou le principal incident de ſes Pieces, & l'on ne peut rien voir de plus vicieux. C'eſt le veritable ſens de ce paſſage qui avoit eſté tres-mal expliqué. Pline cite des vers de ce Doſſennus dans le Chapitre XIII. du Livre XIV. & Seneque rapporte cette inſcription qui eſtoit ſur ſon tombeau : *Hoſpes, reſiſte, & ſophiam Doſſenni lege. Paſſant, arreſte, & lis la ſageſſe de Doſſennus.*

173 *Quam non aſtricto percurrat pulpita ſocco*] Comme on marche beaucoup mieux quand les ſouliers ſont bien attachez, que quand ils ſont lâches, Horace, pour marquer la negligence de Doſſennus dans ſes Pieces, dit qu'il parcourt à la haſte le Theatre avec le ſoccus délié. Le ſoccus eſtoit le ſoulié comique. Auſone a imité cette expreſſion quand il a dit de Terence, *& aſtricto percurrit pulpita ſocco.*

174 *Geſtit enim nummos in loculos demittere.*] Horace dit autant cela de Plaute que de Doſſennus, il parle des deux également, *uterque geſtit*; & par politeſſe il aime mieux imputer leurs fautes à leur avarice qu'à leur eſprit.

Attius a dit des Comediens dans le mesme sens : *Datum inest aurum? exsultat planipes. A-t-on donné son argent? voilà les Comediens bien aises, que la Piece soit bonne ou mauvaise, cela leur est indifferent.*

Nummos] L'argent des Ediles ou des Preteurs qui achetoient les Pieces des Poëtes.

175 *Securus cadat an recto stet fabula talo*] Sans se mettre beaucoup en peine si leur Piece se soûtient, ou si elle tombe. Il parle d'une Piece comme d'une personne qui marche droit ou qui bronche, selon qu'elle a la cheville des pieds ou droite ou de travers, *rectus talus*, c'est ce que Callimaque appelle σφυρὸν ὀρθόν.

176 *Quem tulit ad scenam ventoso gloria curru*] Il va parler des incommodités & des dégoûts que les Poëtes Dramatiques ont à essuyer. Il semble qu'ils ne vivent que par le sentiment des autres. Un spectateur les tuë ou les fait vivre, selon qu'il écoute leurs Pieces avec attention ou avec froideur. Ce vers est fort beau, & Horace a raison de donner un char *ventosum* à la gloire qui vient du Thea-

tre ; car il n'y a point de mer plus orageuſe. C'eſt pourquoy Terence dit dans le ſecond Prologue de l'Hecyre: *Quia ſcibam dubiam eſſe fortunam ſcenicam. Mais comme je ſavois que ce Theatre eſt une mer qui a ſes tempeſtes.* Combien de naufrages y a-t-on faits de nos jours? Je ſay bien qu'on a expliqué ce *ventoſo curru* d'un char qui donne de la vanité ; comme ſi Horace avoit voulu dire qu'il n'y a rien de plus vain qu'un Poëte Dramatique. Mais je doute que cela ſoit Latin, & ce ſens-là ne me plaiſt pas; quoique je ſache bien que la pluſpart des Poëtes Dramatiques ſont fort vains, ſur tout les méchans Poëtes.

178 *Sic leve ſic parvum eſt*] Horace appelle *choſe legere & petite* l'attention ou la froideur du ſpectateur, car l'une & l'autre ne viennent le plus ſouvent que de ſon caprice.

179 *Valeat res ludicra, ſi me palma negata macrum.*] J'aime tout-à-fait ce jugement d'Horace, & je le trouve tres judicieux. En effet c'eſt une choſe étonnante, on pourroit meſme ajoûter ridicule, qu'un honneſte homme, pour une choſe qui n'eſt faite que pour le plaiſir, aille donner à tout un

peuple le pouvoir de décider souverainement de sa vie ou de sa mort. Cet endroit marque autant qu'aucun autre l'esprit du Poëte.

181 *Sæpe etiam audacem fugat hoc terretque Poëtam*] Voicy le second dégoût qu'ils avoient à essuyer, & qui décourageoit souvent les plus hardis. C'est qu'au milieu de la plus belle Piece, le peuple, qui est toûjours ignorant & sot, demandoit qu'on fist venir un Elephant, ou un Ours pour le réjoüir, des Gladiateurs, ou des Danseurs de corde, comme cela arriva aux deux premieres representations de l'Hecyre de Terence, qui fut obligé de quitter le Theatre, comme il le dit luy mesme : *Fecêre ut ante tempus exirem foras : m'obligerent à sortir avant que ma Piece pust estre finie.* Et

Interea ego meum non potui tutari locum.

Dans cette confusion je fus obligé de ceder ma place. Et c'est à quoy Horace fait allusion quand il dit, *fugat, chasse.*

183 *Et depugnare parati si discordet eques*] Le peuple n'entend pas raillerie, il est toûjours tout prest à se porter aux plus grandes extremités dés

qu'on veut s'oppoſer à ſes goûts & à ſes caprices. Il demande un Ours, il faut le luy donner, autrement il deviendra Ours luy-meſme.

186 *Verum equitis quoque jam migravit ab aure voluptas*] Comme ce qu'Horace a dit trois vers plus haut, que ſi les Chevaliers s'oppoſoient au goût du peuple, &c. préſuppoſe qu'il y avoit encore quelque goût dans cet Ordre des Chevaliers, & qu'il eſtoit en état de ſoûtenir & de faire valoir une bonne Piece; il ſe reprend icy, & pour faire voir aux Poëtes qu'ils ne devoient pas conſerver cette eſperance, il dit que dans les Chevaliers même les plaiſirs de l'oreille ont cedé aux plaiſirs des yeux. On ne peut rien voir de plus heureux que cette expreſſion.

187 *Ad incertos oculos*] Il appelle des *yeux incertains*, des yeux qui avides de tout voir, ne ſavent où ſe porter, & qui ne ſont pas plûtoſt attachés ſur un objet qu'ils vont ſur un autre, de peur qu'il ne paſſe, & qu'il ne s'éloigne. Cette epithete eſt merveilleuſe pour faire voir la paſſion que le peuple a pour les ſpectacles qui ne repaiſſent que les yeux.

Gaudia vana] Il appelle des plaisirs vains ceux qui viennent des ſpectacles qui ne contentent que la vuë : car il n'en reſte plus rien quand l'objet eſt paſſé.

188 *Quatuor aut plures aulæa premuntur in horas*] *Aulæa* eſtoient les tapiſſeries qui cachoient le Theatre juſques à ce que les Acteurs paruſſent. C'eſt noſtre toile d'aujourd'huy, avec cette difference, qu'au lieu que quand nos Pieces commencent, on leve la toile qui eſt attachée par le haut, les Romains la baiſſoient, la laiſſoient tomber ſur le Theatre, & quand la Piece eſtoit finie, ou meſme aprés chaque Acte, pour les changemens de decoration, on la relevoit, au lieu que nous la baiſſons. Ainſi *premere aulæa* ſe diſoit de la toile baiſſée pour commencer, & *tollere aulæa*, de la toile levée pour finir. Ovide a expliqué cette maniere de lever la toile, par une comparaiſon merveilleuſe : car en parlant des hommes armés qui nâquirent des dents du Dragon que Cadmus avoit ſemées, il dit dans le troiſiéme Livre des Metamorphoſes :

Inde, fide majus, glebæ cœpere moveri:
Primaque de sulcis acies apparuit hastæ:
Tegmina mox capitum picto nutantia cono:
Mox humeri pectusque, onerataque brachia telis
Existunt: crescitque seges clypeata virorum.
Sic ubi tolluntur festis aulæa theatris,
Surgere signa solent, primumque ostendere vultus:
Cætera paulatim, placidoque educta tenore
Tota patent: imoque pedes in margine ponunt.

Aprés cela, prodige étonnant & incroyable! les mottes de terre commencerent à s'entr'ouvrir, & du milieu des sillons on vit d'abord sortir des pointes de piques, aprés cela des panaches, des casques, ensuite des épaules & des bras armez d'épées, de boucliers & de javelots; & enfin une moisson de combatans acheva de paroistre. Comme quand on leve la toile dans nos Theatres, on voit s'élever

s'élever peu à peu les figures qui y ſont tracées : d'abord on ne voit que la teſte, & enſuite elles ſe preſentent peu à peu, & ſe découvrant inſenſiblement, elles paroiſſent enfin toutes entieres, & ſemblent ſe tenir debout ſur le bord de la ſcene. Horace dit donc qu'au milieu d'une Comedie celuy qui donnoit les jeux, & qui ſe piquoit ordinairement d'un ſot appareil, faiſoit ſouvent venir des troupes d'Acteurs qui repreſentoient un triomphe, & qui occupoient la ſcene quatre heures & davantage avant que ce deſordre fuſt paſſé, & qu'on puſt recommencer la Piece.

189 *Dum fugiunt equitum turmæ, peditumque catervæ*] Des troupes qui entrent, & qui repreſentent la déroute de l'Infanterie & de la Cavalerie des ennemis. Pour avoir une idée juſte de ce qu'Horace décrit icy, il faut ſavoir que les Ediles & les Preteurs qui donnoient ordinairement ces jeux au peuple, tâchoient à l'envi de ſe ſurpaſſer les uns les autres par la pompe & par la magnificence de leurs jeux. C'eſt pourquoy ils entremêloient ces ſortes de ſpectacles. Mais ce mélange mal entendu y apportoit moins de beauté

que de desordre. C'est pourquoy Ciceron s'en moque dans une Lettre qu'il écrit à Marius, c'est la I. du Livre VII. *Quid enim delectationis habent sexcenti muli in Clytemnestra? aut in equo Trojano craterarum tria millia? aut armatura varia peditatus & equitatus ut in aliqua pugna? quæ popularem admirationem habuerunt, delectationem tibi nullam attulissent. Car quel plaisir peuvent donner six cens Mulets dans la Clytemnestre? trois mille vases dans le Cheval de Troye? ou toute cette bigarrure d'armes de la Cavalerie & de l'Infanterie, comme pour un veritable combat? Tout cela a donné de l'admiration au peuple, & ne vous auroit fait aucun plaisir.*

191 *Esseda festinant, pilenta petorrita*] *Esseda*, les chariots pour le combat; *pilenta*, les chariots où l'on mettoit les femmes; *petorrita*, les chariots qui portoient les Esclaves & le bagage.

Naves] Des vaisseaux peints sur des toiles, ou bien de veritables vaisseaux qu'on faisoit remonter sur le Tibre, qui n'estoit pas loin de là. Car c'est ainsi que le vieux Commentateur a expliqué ce passage: *Naves aut in pictura, aut dum trahuntur per Ti-*

berim qui non aberat procul à theatro. Il parle du Theatre de Pompée. On ſortoit donc du Theatre pour voir ces vaiſſeaux. Cela ne paroiſt pas vraiſemblable. J'aimerois mieux croire qu'Horace parle icy des vaiſſeaux que les Romains faiſoient voir dans leur Theatre, où des conduits ſoûterrains verſoient tout d'un coup une quantité prodigieuſe d'eau qui faiſoit une mer, où l'on repreſentoit des batailles navales.

192 *Captivum portatur ebur, captiva Corinthus*] On porte en triomphe la ville de Corinthe repreſentée en yvoire, comme c'eſtoit la coûtume. Témoin ce bon mot de Chryſippe, qui ayant vu paſſer dans le triomphe de Ceſar les villes qu'il avoit priſes, & qu'on avoit faites en yvoire; & voyant quelques jours aprés dans le Triomphe de Fabius Maximus celles qu'il avoit priſes, & qui n'eſtoient qu'en bois, dit que ces dernieres n'étoient que les étuis des villes de Ceſar; *thecas eſſe oppidorum Cæſaris dixit.*

194 *Diverſum confuſa genus Panthera camelo*] Il décrit un animal qui tient du Chameau & de la Panthere,

ou du Leopard, & qu'on appelle *une Giraffe*. Pline le décrit ainsi dans le XVIII. Chap. du Liv. VIII. *Horum aliqua similitudo in duo transfertur animalia, Nabin Æthiopes vocant, collo similem equo, pedibus & cruribus bovi, camelo capite, albis maculis rutilum colorem distinguentibus, unde appellata Camelopardalis, Dictatoris Cæsaris Circensibus ludis primum visa Romæ. Il y en a une espece qui participe de deux animaux. Les Ethiopiens l'appellent Nabis; il a le col du Cheval, les pieds & les jambes du Bœuf, la teste du Chameau, & le poil roux & marqueté de taches blanches; c'est pourquoy on l'appelle* Camelopardalis, *Chameau-Leopard. Cesar fut le premier qui en fit voir un à Rome dans les jeux Circenses qu'il donna estant Dictateur.*

195 *Sive Elephas albus vulgi converteret ora*] L'Elephant est un animal tres-propre à donner de l'admiration au peuple : c'est pourquoy les Magistrats avoient grand soin d'en orner leurs jeux. Les Elephans blancs ont toûjours esté les plus rares & les plus estimés; on sait les sanglantes guerres qu'un Elephant blanc a causées dans les Indes.

196 *Spectaret populum ludis attentius ipsis*] Ce trait d'Horace me plaist infiniment. Pendant que le peuple est attaché à voir ses spectacles & ses jeux, le Sage est attaché à voir le peuple qui en cette occasion est toûjours pour luy un spectacle beaucoup plus divertissant & plus varié.

197 *Mimo*] Il appelle *Mimes* Comediens tous ceux qui joüoient quelque rolle dans ces Jeux, les Acteurs qui representoient ce triomphe, car il ne faut pas les confondre avec les Acteurs de la Piece.

198 *Scriptores autem narrare putaret*] En effet il y a de quoy s'étonner que les Poëtes voulussent travailler pour un peuple si sot qui les plantoit là pour courir aprés un Elephant, ou aprés un Ours. Mais aussi d'un autre côté cela estoit bien commode pour les méchans Poëtes, ils avoient sur quoy rejetter le mauvais succés de leurs Pieces : au lieu que les nôtres sont miserablement reduits aujourd'huy à s'en prendre au vent, à lapluye, ou à l'excessive rigueur d'un hyver.

Asello fabellam surdo] On disoit

communément en proverbe, *faire un conte à un asne*, & *faire un conte à un sourd.* Horace, pour rendre la chose plus ridicule, de ces deux proverbes n'en a fait qu'un.

199 *Nam quæ pervincere voces*] Il n'y avoit point de Comedien qui eust pû se faire entendre à travers de ce bruit confus qu'excitoit la vuë de ces magnificences. Esope en faisant un jour des efforts pour cela dans une occasion pareille, en perdit tout d'un coup la voix : car c'est ainsi, à mon avis, qu'il faut entendre ce passage de la Lettre que Ciceron écrit à Marius: *Deliciæ vero tuæ noster Æsopus ejusmodi fuit, ut ei desinere per omnes homines liceret. Is jurare cum cœpisset, vox eum defecit in illo loco, si sciens fallo. Nostre cher Esope, vos delices, se mit en un état que tout le monde luy auroit permis de quitter. Lorsqu'il eut commencé à jurer, la voix luy manqua tout d'un coup à cet endroit, si je ments le voulant & le sachant.*

201 *Garganum mugire putes nemus*] Le mugissement des forests du mont Gargan devoit estre fort grand : car ce mont est exposé aux vents qui

viennent de la mer Adriatique. On a vu dans les Odes *querceta Gargani.*

202 *Et artes, divitiæque peregrinæ*] Le vieux Commentateur explique cet *artes*, *artes Mimorum*, l'adresse des Mimes, des Comediens : mais je suis persuadé qu'il se trompe ; Horace fait assez entendre que c'estoit à quoy les spectateurs estoient le moins attentifs. *Artes* doit estre entendu de l'adresse des Ouvriers qui avoient fait les étoffes pour les habits, pour les decorations, & pour tout l'équipage. Car ils faisoient venir toutes ces étoffes d'Asie. L'epithete *peregrinæ*, *étrangeres*, sert autant à *artes* qu'à *divitiæ*.

203 *Quibus oblitus actor*] Les richesses estoient étalées avec tant de profusion sur les habits, qu'Horace dit que les Acteurs en estoient plûtôt barboüillez qu'ornez. Car c'est la force du mot *oblitus*.

204 *Concurrit dextera lævæ*] C'est le geste le plus naturel au peuple pour témoigner son admiration, que de joindre les mains en les levant. Quand il a fait cela, il ne faut pas luy en demander davantage.

205 *Dixit adhuc aliquid?*] C'eſt la demande de quelque Etranger ou de quelque Romain plus ſage que les autres, qui eſtant aſſis derriere ces badauts, & leur voyant faire ces geſtes d'admiration, s'imagine que l'Acteur a dit quelque choſe qui leur cauſe ces tranſports.

206 *Lana Tarentino violas imitata veneno*] Toutes les fois que le peuple témoigne de l'admiration ſur quelque ſujet que ce puiſſe eſtre, on n'a qu'à l'interroger, on trouvera toûjours qu'il admire, non pas ce qui eſt beau, mais ce qui accompagne le beau.

207 *Ac ne fortè putes*] Horace prévient ou guerit le ſoupçon qu'Auguſte pouvoit avoir qu'il ne relevoit que par envie les defauts des Poëtes Tragiques, & les dégoûts qu'ils pouvoient avoir; comme pour décrier par là un métier auquel il ne ſe ſentoit pas propre. C'eſt pourquoy il leur donne icy en peu de vers les loüanges qui leur ſont duës, & fait fort bien voir toutes les merveilles & toutes les difficultés de leur Art. Heinſius s'eſt fort trompé quand il a cru qu'il manquoit icy quelque choſe avant ce vers;

il n'y a rien de plus entier ni de mieux ſuivi.

208 *Laudare malignè*] Je ſay bien que *laudare malignè* peut ſignifier, loüer petitement, chichement, eſtre avare de loüanges. Mais je ſuis perſuadé qu'Horace a voulu dire icy quelque choſe de plus, & que par ce mot, *malignè*, il a exprimé des loüanges empoiſonnées, des loüanges ſuivies d'un *ſi* qui gâte tout ; en un mot ce que nous diſons proprement des loüanges malignes. Car c'eſt préciſement de cette maniere qu'il a loüé les Poëtes qui travailloient pour le Theatre, en diſant qu'à la vérité ils ont du ſublime & du grand, mais qu'ils craignent les ratures, & qu'ils ont honte d'effacer : en découvrant quelques-uns de leurs defauts les plus conſiderables, & en ramaſſant finement tous les dégoûts qu'ils ont à eſſuyer dans ce hazardeux & penible métier, & les affronts qu'ils ſont obligez de boire.

209 *Ille per extentum funem mihi poſſe videtur*] Naturellement on ne conçoit rien de plus difficile que de marcher ſur la corde. Horace trouve

qu'il eſt encore plus difficile de faire une bonne Tragedie, & il a raiſon. On a vû meſme beaucoup d'Elephans marcher fort ſeurement ſur une corde bien tenduë. Mais il eſt fort rare de trouver de bons Poëtes Tragiques. La France n'en a pu encore produire trois, & Rome n'a pas eu de ce côté-là beaucoup d'avantage ſur elle.

210 *Inaniter angit*] *Inaniter*, ſans ſujet, pour rien. Car voilà la merveille, qu'un Poëte Tragique trouve le ſecret de nous intereſſer ſi fortement & malgré nous, à des choſes feintes & qui ne nous regardent point.

211 *Falſis terroribus implet*] Il eſt étonnant qu'on ait expliqué ces fauſſes terreurs des terreurs qu'inſpire la Religion par la crainte des Dieux. Qu'eſt-ceque cela fait à la Tragedie? A-t'on oublié que l'ame de ce Poëme c'eſt la terreur & la compaſſion, φόϐος καὶ ἔλεος. La Tragedie nous remplit de terreurs, qu'Horace appelle fauſſes, parce qu'elles ſont fondées ſur rien, & qu'elles n'aboutiſſent à rien. Mais quoique nous le ſachions, nous ne laiſſons pas d'en ſentir tous les effets, comme

si elles estoient vrayes. Et c'est ce qu'il y a de merveilleux.

212 *Ut magus*] Comme un magicien qui nous épouvante par ses sortileges & par ses illusions, qui nous font paroistre des feux, des fleuves, des monstres, des enfers, des precipices, où il n'y a qu'un terrain uni.

Et modo me Thebis, modo me ponit Athenis] Voilà encore un des effets surprenants du Poëme Dramatique. Le Poëte nous enleve & nous transporte où il luy plaist; nous avons beau nous tapir & nous roidir, il est toûjours le maistre, & on peut luy appliquer ce mot d'Anacreon, τῆς ψυχῆς ἡνιοχεύεις. Il gouverne nostre ame comme un habile Ecuyer gouverne un cheval.

213 *Verum age, & his qui se Lectori credere malunt*] Auguste aimoit fort la Comedie, & il estoit attaché à ces sortes de divertissemens plus qu'un Prince ne le doit estre, jusques là qu'il avoit tâché de faire luy-mesme des Pieces; mais il avoit eu le bonheur de n'y pas réüssir. Horace luy conseille icy de ne pas accorder toute sa protection & toutes ses faveurs aux

Poëtes Tragiques, & d'en faire part à ceux qui font des Ouvrages pour estre lus, & non pas pour estre representez, & il luy insinuë finement que les plus beaux Poëmes Dramatiques peuvent bien contribuer à rendre illustre le regne d'un Prince, mais qu'ils n'ajoûtent rien à sa gloire particuliere. Au lieu que les Ouvrages des autres Ecrivains peuvent produire ces deux effets en mesme temps.

215 *Curam redde brevem*] Diminuez & abregez les chagrins & les inquietudes que leur donnent le mauvais état de leurs affaires, ou le peu de cas que vous faites d'eux en leur préferant les Poëtes qui travaillent pour le Theatre. Ce passage ne peut recevoir que ces deux explications.

Si munus Apolline dignum] Il appelle un present digne d'Apollon la Bibliotheque Greque & Latine qu'Auguste avoit consacrée à ce Dieu dans le Palais Palatin, pendant son sixiéme Consulat.

217 *Ut studio majore petant Helicona*] La protection des Princes est le plus grand éguillon des Poëtes, & vaut souvent plus qu'Apollon. *Et spes &*

ratio studiorum in Cæsare tantum. Sans cela ils ne font que languir, & tenter des efforts inutiles ; & les Muses demeurent là tristement assises, la teste panchée sur leurs genoux, sans vigueur & sans force, & toutes découragées, comme Theocrite les represente dans ce vers :

Ψυχροῖς ἐν γονάτεσσι κάρη μίμνοντι βαλοῖσαι.

218 *Multa quidem nobis facimus mala sæpè Poëtæ*] Il ne veut pas accuser absolument le goût d'Auguste, du peu de protection qu'il donnoit aux Poëtes dont il parle ; il aime mieux rejetter cela sur les Poëtes mesmes, qui rebutoient ce Prince par leurs defauts & par leurs manieres grossieres & chagrines. Il y a là beaucoup de bienséance & de politesse.

219 *Ut vineta egomet cædam mea*] Mot à mot, *afin que je coupe, que j'arrache aussi mes vignes.* C'est un proverbe dont on se sert pour dire, qu'en n'épargnant pas les autres on ne s'épargne pas soy-mesme.

220 *Solicito damus aut fesso*] Horace se met de la partie, pour adoucir sa

censure, & pour la faire mieux recevoir : car pour luy il n'avoit garde de tomber dans ces contre-temps; on n'a qu'à voir les précautions qu'il prit lors qu'il envoya cette mesme Lettre à Auguste par Vinnius Asella, Epist. XIII.

122 *Si quis amicorum est ausus reprendere versum*] Horace estoit bien éloigné d'avoir ce sentiment; au contraire il estoit tres-persuadé que le plus grand service qu'on puisse rendre à un ami, c'est de luy faire remarquer les fautes qu'il fait dans ses vers. On peut voir de quelle maniere il combat dans l'Art Poëtique la fausse complaisance de ces amis qui disent, *Cur ego amicum offendam in nugis? Pourquoy offencerois-je mon ami pour des bagatelles?*

222 *Cum loca jam recitata revolvimus irrevocati*] Beaucoup de fort honnestes gens tombent tous les jours dans ce defaut. Comme ils sentent mieux que les autres les plus beaux endroits de leurs écrits, ils ne peuvent resister à l'envie de les faire remarquer. Mais d'où vient qu'on fait un crime aux Poëtes & aux autres Ecri-

vains, d'une chose qu'on permet à tous les Ouvriers. Car nous souffrons & nous trouvons mesme fort bon qu'ils nous fassent voir les beautés de leur Ouvrage? Cela vient sans doute de nostre orgueil, nous ne nous piquons pas ordinairement d'estre habiles sur tous les Arts; mais nous faisons fort les entendus sur les Ouvrages de l'esprit, & nous nous offençons quand un Poëte nous lit deux fois un mesme endroit : car nous tirons de cette repetition un augure qu'il a méchante opinion de nostre jugement & de nostre goût.

223 *Non apparere labores nostros*] *Ne sont pas assez publics, assez loüez*, dit le vieux Commentateur; mais il se trompe. Horace parle de ceux qui se plaignent qu'on ne connoist pas assez ce que les choses coûtent, & la peine qu'il a fallu prendre pour les mettre en l'état où on les voit : car ce qui paroist avoir esté fait en joüant & en badinant, est presque toûjours ce qui a le plus coûté; comme Horace dit dans l'Epistre suivante :

Ludentis speciem dabit & torquebitur.

Mais c'eſt ce que peu de gens ſentent; & preſque tout le monde croit qu'il en feroit autant, *Quivis ſperet idem.* Cependant il eſt toûjours ridicule de s'en plaindre.

224 *Et tenui deducta poëmata filo*] Proprement, *des Poëmes filez bien fin.* C'eſt une metaphore tirée de l'art de filer. Dans les Ouvrages des grands Poëtes il y a des fineſſes qui échapent ſouvent aux yeux des plus fins.

225 *Commodus ultro arceſſas & egere vetes & ſcribere cogas*] Horace peint admirablement icy la vanité des Poëtes. Il n'y en a preſque point qui ne pretendent qu'un Prince leur fait tort de ne pas les appeller prés de luy, de ne pas les combler de biens, & de ne leur ordonner pas d'écrire.

228 *Sed tamen eſt operæ pretium cognoſcere*] Voilà une loüange bien adroite. Heinſius pretend que cinquante-ſix vers de l'Epiſtre ſuivante, depuis *frater erat Romæ*, doivent eſtre rapportez icy, & que leur veritable place eſt avant ce vers. Il n'y a jamais eu d'imagination plus mal fondée pour ne rien dire de plus. On verra là les Remarques.

229 *Æditu os*] *Æditui* estoient proprement les Sacristains, ou plûtôt les Chapelains qui desservoient un Temple, & qui estant parfaitement instruits du culte qui estoit agreable à leur Dieu, & des ceremonies qu'on y devoit observer, en instruisoient les peuples. C'est pourquoy ce nom convient fort bien aux Chantres, aux Herauts de la vertu des grands Hommes. Ils apprennent aux peuples les grandes actions de leur Heros, & leur enseignent le culte & le respect qu'ils sont obligez de luy rendre. Horace parle icy de la vertu d'Auguste comme d'une Deesse qui a un Temple, des Prestres, & un culte reglé.

232 *Chœrilus*] Il y a eu deux Chœrilus; le premier vivoit vers la LXXV. Olympiade, c'estoit un Poëte fort celebre, qui fit un si beau Poëme pour celebrer la victoire que les Atheniens avoient remportée sur Xerxes, qu'il eut un*Statere d'or pour chaque vers, & qu'on ordonna que son Poëme seroit lu en public avec celuy d'Homere. L'autre vivoit vers l'Olympiade CXIII. prés de cent quarante ans aprés le premier. Il est vray

* sept livres de nostre mõnoye.

que Scaliger dans ſon Euſebe, pretend qu'il n'y a jamais eu que le premier Chœrilus; & il accuſe Horace d'avoir fait deux fautes tres-groſſieres; l'une d'avoir ſi mal jugé de ſes vers, qu'il a traité de méchant Poëte un Poëte tres excellent, & qu'on égaloit à Homere meſme. Et l'autre d'avoir écrit qu'un Poëte qui vivoit du temps de Xerxes, eſtoit contemporain d'Alexandre le Grand. Voilà deux accuſations bien graves. Mais eſt-il croyable qu'Horace, un Critique ſi judicieux & ſi ſenſé, fuſt tombé dans ce ridicule, & ce qui eſt encore pis, qu'il y fuſt tombé en écrivant à Auguſte meſme? Dans un Ouvrage de cette nature un homme ſage peſe & examine aſſez ce qu'il dit, pour ne rien avancer que de veritable. Aſſurément Scaliger a eſté plus prompt à reprendre Horace, qu'Horace ne l'avoit eſté à blâmer Chœrilus; & c'eſt luy qui eſt inexcuſable de s'eſtre ainſi trompé. Car d'un côté les Hiſtoriens, comme Quinte-Curce & Plutarque, aſſurent qu'Alexandre avoit prés de luy un Poëte nommé Chœrilus. Accuſera-t-on ces Hiſtoriens d'avoir é-

crit cela sur la foy d'Horace? Et de l'autre côté Horace n'est ni le seul ni le premier qui ait traité Chœrilus de méchant Poëte. Aristote en avoit jugé comme luy, & l'avoit opposé à Homere; comme lors qu'il dit dans le VIII. Livre de ses Topiques: *Il faut prendre des exemples propres & tirés de ce que nous savons, comme fait Homere, & non pas comme fait Chœrilus.* Οἷα Ὅμηρος, μὴ οἷα Χοίριλος. Et Quinte-Curce n'écrit-il pas, *Agis quidam Argivus pessimorum carminum post Chœrilum conditor. Un certain Agis d'Argos, le plus méchant Poëte du monde aprés Chœrilus.* Mais, dit Scaliger, voilà de beaux vers que Chœrilus a faits. Qui a dit à Scaliger que ces beaux vers ne sont pas du premier Chœrilus? Cependant je veux qu'ils soient du dernier. Un méchant Poëte ne peut-il pas faire quelquefois par hazard quelques beaux vers? & Horace luy-mesme n'en trouvoit-il point de tels dans Chœrilus, puisqu'il dit dans l'Art Poëtique:

Sic mihi qui multum cessat, fit Chœrilus ille
Quem bis terque bonum cum risu miror.

Celuy qui peche ſouvent, devient pour moy ce Chœrilus que j'admire deux ou trois fois dans tous ſes Ouvrages, en riant & en me moquant toûjours de luy. Platon parle d'un certain Tunnichus, qui n'ayant jamais fait que de tres-méchans vers, fit pourtant à Apollon le plus bel hymne que les Grecs ayent jamais chanté. Et nous voyons encore tous les jours dans nos méchans Poëtes des vers que nous loüons dans le meſme temps que nous nous moquons de leur Auteur, & de tout l'Ouvrage.

Incultis qui verſibus & malè natis retulit] *Verſibus* eſt un datif, il eut l'obligation à ſes vers de ce qu'il reçut, &c.

233 *Philippos*] C'eſtoit une monnoye d'or, qui avoit d'un côté la tête de Philippe. Elle valoit trois écus, ou environ.

238 *Edicto vetuit ne quis ſe præter Apellem*] Ciceron, Plutarque & Pline aſſurent la meſme choſe, le dernier y ajoûte ſeulement le Sculpteur Pyrgoteles.

239 *Duceret æra*] C'eſt le propre terme, *ducere æra, ducere ex ære, ex*

marmore. Virgile, *vivos ducent de marmore vultus*.

240 *Quod si judicium subtile videndis artibus*] Sur ce qu'Alexandre ne voulut estre peint que par Apelles, ni estre mis en bronze que par Lysippe, Horace juge-t il qu'il avoit beaucoup de goût & de discernement pour la Peinture & pour la Sculpture? & de ce qu'il avoit si bien payé les méchans vers de Chœrilus, tire t-il de là cette consequence, qu'il ne se connoissoit nullement en Poësie? Ce jugement me paroîtroit bien hardi. Ne pourroit-on pas croire au contraire qu'il avoit un sentiment fort juste & fort delicat de la Poësie, & qu'il ne se connoissoit point du tout ni en Sculpture ni en Peinture? & donner pour preuve de cette opinion, d'un costé l'estime qu'il avoit pour Homere, & le plaisir qu'il prenoit à lire Eschyle, Sophocle, Euripide, & tout ce que la Grece avoit de meilleur? & de l'autre ce qui luy arriva lors qu'estant allé voir travailler Apelles, & ayant voulu se mêler de parler de son Art, il en parla si mal, qu'Apelles luy conseilla de se taire, en luy disant: *Ces*

enfans qui broyent mes couleurs se moquent de vous. Et une autre fois il prit la liberté de luy dire, *vostre cheval a mieux jugé de mon tableau que vous-mesme.* Car ce cheval se mit à hennir en voyant le cheval qu'Apelles avoit peint. Ce jugement seroit peut-estre aussi bien fondé que le premier. Mais apparemment Horace avoit d'autres Memoires qui le confirmoient dans ce sentiment, & je ne voudrois pas le combatre. Car il peut fort bien estre qu'Alexandre parloit mal du fonds de la Peinture & de la Sculpture, & qu'il avoit pourtant beaucoup de goût pour leurs Ouvrages. Cela est tout different. Et pour le plaisir qu'il prenoit à lire les Poëtes Grecs, cela est encore bien équivoque, les honneurs mesme qu'il rendit à Homere pouvoient bien ne pas tant venir du sentiment qu'il eust de ses graces & de ses beautés, que de la passion qu'il avoit pour ses instructions dans l'art de la guerre: car ce n'estoit que pour cela uniquement qu'il le lisoit, estimant, comme dit Plutarque, qu'il avoit le secret de nourrir & d'entretenir la vertu militaire.

241 *Videndis artibus*] Il appelle *artes* les ouvrages de la Peinture & de la Sculpture qui se servent de la main: & la Poësie il l'appelle *un don des Muses*, parce qu'elle ne dépend pas tant de l'art & de l'étude que du naturel.

243 *Bœotum in Crasso jurares aëre natum*] L'esprit des hommes dépend beaucoup du climat où ils sont nés. Les peuples de la Bœotie estoient les plus grossiers de toute la Grece, parce que l'air y est le plus épais & le plus grossier. Ciceron dans le livre *de Fato*: *Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur Attici. Crassum Thebis, itaque pingues Thebani & valentes. Le ciel d'Athenes est pur, d'où vient que les habitans de l'Attique sont plus subtils & ont plus d'esprit que les autres Grecs, & le ciel de Thebes (dans la Bœotie) est fort grossier; c'est pourquoy les Thebains sont épais & forts.* Cette grossiereté des Bœotiens avoit donné lieu aux proverbes *auris Bœotia, oreille de Bœotie*; & *sus Bœotia, pourceau de Bœotie*. Pindare qui estoit Bœotien, né à Thebes, & qui seul pourroit prouver que les pays les plus grossiers produisent quelquefois les esprits les

plus polis & les plus ſublimes, exhorte le Maiſtre de la Muſique à faire ſi bien chanter le Chœur, qu'on puiſſe connoiſtre qu'il a évité l'ancien reproche qu'on faiſoit aux Bœotiens en les appellant *pourceaux de Bœotie*, à cauſe de leur ignorance & de leur ſtupidité.

Γνῶναι τ' ἔπειτ' ἀρχαῖον ὄνειδος ἀλαθέσιν λόγοις εἰ φεύγομεν, Βοιωτίαν ὗν.—

244 *At neque dedecorant*] Horace fait fort bien ſa cour à Auguſte, en oppoſant la delicateſſe de ſon goût pour la Poëſie, à la groſſiereté de celuy d'Alexandre. En effet Auguſte avoit un tres-grand ſoin de deffendre aux méchans Poëtes de parler de luy, & il ordonnoit meſme aux Preteurs d'empeſcher que ſon nom ne fuſt avili dans les Aſſemblées & dans les diſputes de ces Poëtes : *Componi tamen aliquid de ſe, niſi ſerio & à præſtantiſſimis offendebatur, admonebatque Prætores ne paterentur nomen ſuum commiſſionibus obſoleſieri.*

246 *Dilecti tibi Virgilius Variuſque Poëtæ*] Ils eſtoient morts l'un & l'autre quand cette Lettre fut écrite.

247 *Nec magis expreſſi vultus per aënea ſigna*] Alexandre ne ſe ſoucioit point de la Poëſie, & faiſoit grand cas des ſtatuës. Auguſte mépriſoit les ſtatuës, & n'eſtimoit que la Poëſie. Horace juſtifie le goût de ſon Prince, en faiſant voir les avantages infinis que la Poëſie a ſur la Sculpture : celle-cy ne repreſente que les traits du corps : l'autre repreſente tous les traits de l'ame, les mœurs, les actions, les vertus, l'eſprit. Quelle difference !

249 *Nec ſermones ego mallem*] Horace continuë de s'excuſer ; ce qui eſt le principal ſujet de cette Lettre.

250 *Repentes per humum*] Il appelle ſes Epiſtres & ſes Satires *ſermones repentes per humum*, parce que, comme il le dit ailleurs, ce ſont des vers en proſe. *Muſa pedeſtris.*

251 *Et arces montibus impoſitas*] Il parle ſans doute des Garniſons que Druſus mit ſur les paſſages de l'Elbe, de la Meuſe & du Weſer, & des Forts qu'il bâtit le long du Rhin. Florus: *Præſidia ubique diſponit per Moſam flumen, per Albim, per Viſurgim, & per Rheni quidem ripam quinquaginta amplius caſtella direxit.* Le vieux

Commentateur l'explique des Forts que les ennemis avoient bâtis ſur les Alpes, & que Druſus ſaccagea.

— & arces
Alpibus impoſitas tremendis
Dejecit acer plus vice ſimplici.

comme il le dit dans l'Ode XIV. du Livre IV. Mais les termes d'Horace ne ſouffrent pas volontiers ce ſens là.

254 *Clauſtraque cuſtodem pacis cohibentia Janum*] Auguſte ferma le Temple de Janus deux fois avant la mort d'Horace, & une troiſiéme fois cinq ans aprés ſa mort. Horace parle icy de la ſeconde fois : car ce qu'il ajoûte de la ſoûmiſſion & de l'obeïſſance des Parthes, arriva cinq ans aprés qu'Auguſte eut fermé pour la ſeconde fois ce Temple. On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur l'Ode XV. du Livre IV.

255 *Et formidatam Parthis, te Principe, Romam*] Les Parthes craignant qu'Auguſte ne les allaſt attaquer, luy renvoyerent les Enſeignes Romaines qu'ils avoient priſes à Craſſus & à Antoine, & tous les Eſclaves qu'ils avoient faits. Cela arriva l'an de Rome 733. trois ou quatre ans avant cette Lettre écrite.

256 *Si quantum cuperem, possem quoque*] On rapporte ce bon mot d'Aristarque : *Je ne puis pas écrire ce que je voudrois, & je ne veux pas écrire ce que je pourrois.* Horace s'estoit déja souvent excusé sur sa foiblesse, de ce qu'il ne chantoit pas les exploits d'Auguste.

257 *Majestas tua*] Le titre de *Majesté* est un des plus augustes qu'on puisse donner aux hommes, il n'est dû qu'à une Puissance au dessus des autres, *cui nec viget quidquam simile aut secundum.* Il marque une chose qui est digne de nôtre culte & de nôtre veneration ; & il est emprunté de la Divinité mesme, à qui il appartient souverainement. Sous la Republique, il estoit donné à tout le Corps du peuple, & aux principaux Magistrats ; d'où vient que l'on disoit dés-lors *Majestatem minuere, diminuer, blesser la Majesté*, lors qu'on manquoit de respect pour l'Etat ou pour ses Ministres. Cette puissance estant passée dans la main d'un seul, alors ce titre de *Majesté* ne fut plus donné qu'à ce seul Maistre, & à sa Maison, *Majestas Augusti, Majestas divinæ domûs.* Au

fonds *Majesté* ne signifie que Βασιλείαν ἀρχὴν, *le souverain pouvoir, la Royauté.* C'est pourquoy au lieu de *vostre Majesté*, on a dit quelquefois, *vôtre empire, vestrum imperium.* Auguste ne s'est pourtant jamais attribué ce titre, il a souffert seulement qu'on le luy donnast. Pline loüe Trajan de s'estre contenté de celuy de *Grandeur*, & traite fort mal les Princes qui ont affecté celuy de *Majesté.* Mais pour moy je trouve que ce n'est pas une grande loüange à Trajan d'avoir refusé un honneur que l'on déferoit à un Preteur, à un Consul & à un Edile; & Pline me paroist avoir esté ce jour-là de trop mauvaise humeur. Le titre de *Majesté* est le moins flateur & le moins menteur que l'on pouvoit donner aux Rois, c'estoit rendre à Cesar ce qui estoit dû à Cesar. Aussi ne s'en contenta-t-on pas long-temps, & la flaterie jointe à une grossiereté vraiment Gothique, inventa bientost les vains & faux titres de *vostre Serenité, vostre Tranquillité, vostre Douceur, vostre Eternité, vostre Clemence*, que l'on donnoit aux Princes qui n'estoient presque jamais rien

moins que ce qu'on les appelloit. Nous avons encheri ſur la groſſiereté de ces ſiecles barbares, en prodiguant le plus ſouvent à des gens de rien les magnifiques titres d'Excellence, Eminence, Grandeur, &c. qui dans les premiers temps auroient ſuffi à payer la vertu la plus éclatante & la plus ſolide.

259 *Sedulitas autem*] *Sedulitas*, l'empreſſement que l'on fait paroître pour quelqu'un, ou en le loüant, ou en luy rendant quelque ſervice que ce puiſſe eſtre.

Stultè quem diligit] C'eſt aimer ſotement quelqu'un que de vouloir faire pour luy des choſes qui paſſent nos forces, & qui doivent luy faire honte au lieu de luy faire honneur.

Vrget] Accable, fatigue.

260 *Præcipuè cum ſe numeris commendat*] Il n'y a rien qui ſoit ſi fort à charge à un honneſte homme qu'un méchant Poëte qui s'opiniâtre à le loüer.

261 *Diſcit enim citius*] Cela eſt general, le public prend bien plus garde aux méchans endroits d'un Poëme

qu'aux autres; ce qu'il y a de mauvais l'empeſche de voir ce qu'il peut y avoir de bon.

263 *Nil moror officium quod me gravat*] Torrentius a cru qu'Horace fait parler icy Auguſte. Mais cela me paroiſt trop forcé, & meſme trop fade. Aſſûrément c'eſt Horace qui parle, & cela eſt aſſez plaiſant, qu'en écrivant à Auguſte, il parle de luy-même, comme s'il eſtoit homme à meriter des ſtatuës, & à devenir le Heros d'un Poëme.

264 *Proponi cereus uſquam*] C'eſt le mot *uſquam, nulle part*, qui fait la plaiſanterie. Horace pouvoit avoir ſa ſtatuë dans la Bibliotheque d'Apollon; car c'eſtoit un honneur qu'on faiſoit aux grands Poëtes. Mais il dit qu'il ne voudroit en avoir nulle part, ni dans les lieux publics, ni dans les ſalles, ni dans les Temples meſmes.

267 *Capſa porrectus aperta*] Car on portoit vendre tous ces papiers inutiles dans des caiſſes découvertes.

268 *In vicum vendentem thus & odores*] Il deſigne le quartier des Marchands Droguiſtes & Parfumeurs, qui eſtoit appellé par cette raiſon *vicus*

Thurarius. Il estoit au pied du Mont Capitolin, & aboutissoit d'un costé à la grande Place, & de l'autre au Velabre. C'est un chemin bien frayé, & connu depuis long-temps aux méchans Ouvrages, que celuy des Beurrieres & de l'Epicier.

269 *Amicitur*] Est envelopé, *habillé*, car c'est ainsi que Catulle s'exprime en parlant des Annales de Volusius :

Et laxas scombris sæpè dabunt tunicas.

Elles fourniront aux poissons des habits fort amples. Ce que Martial a imité.

Ne toga cordylis, ne penula desit olivis.

Afin que les habits ne manquent ni aux poissons, ni aux olives.



AD

JULIUM FLORUM

EPISTOLA II.

F*lore, bono claroque fidelis amice Neroni,*
Si quis fortè velit puerum tibi vendere, natum
Tibure vel Gabiis : & tecum sic agat : Hic &
Candidus, & talos à vertice pulcer ad imos,
Fiet eritque tuus nummorum millibus octo:
Verna ministeriis ad nutus aptus heriles:
Litterulis Grȩcis imbutus, idoneus arti
Cuilibet: argilla quidvis imitaberis uda.
Quinetiam canet indoctum, sed dulce bibenti.
Multa fidem promissa levant, ubi plenius æquo
Laudat venales, qui vult extrudere merces.

A

JULIUS FLORUS.

EPISTRE II.

JULIUS FLORUS, qui estes le confident & le favori de Tibere, si fameux par ses grands exploits ; si quelqu'un vouloit vous vendre un jeune Esclave né à Tibur ou à Gabies, & qu'il vous parlast ainsi : *Ce jeune garçon est beau, blanc, & sans tare depuis la teste jusqu'aux pieds ; vous pouvez l'avoir pour deux cens écus. Il entend jusqu'au moindre coup d'œil ; il sait passablement le Grec ; il est propre à tous les Arts, vous en ferez ce que vous voudrez comme d'une cire molle ; il chantera mesme, & quoique sans methode, il ne laissera pas de vous divertir à table. Je say bien que ce n'est pas le moyen d'être cru, que de tant loüer une marchandise dont on veut se défaire ; mais j'ay à*

Res urget me nulla: meo ſum pauper in ære.
Nemo hoc mangonum faceret tibi. non temerè à me
Quivis ferret idem. ſemel hic ceſſavit: &, ut fit,
In ſcalis latuit metuens pendentis habenæ.
Des nummos, excepta nihil te ſi fuga lædat:
Ille ferat pretium, pœnæ ſecurus, opinor.
Prudens emiſti vitioſum: dicta tibi eſt lex.
Inſequeris tamen hunc, & lite moraris iniqua.
Dixi me pigrum proficiſcenti tibi, dixi
Talibus officiis prope mancum: ne mea ſævus
Jurgares ad te quod epiſtola nulla veniret.

vous dire que je ne ſuis nullement preſſé de vendre ; ſi je ſuis pauvre, je ne dois rien. Il n'y a pas un ſeul Marchand qui vous le donnaſt à ſi bon marché, & je me garderois bien de le donner à d'autres. Il ne s'eſt jamais amusé qu'une ſeule fois, où, comme cela arrive ordinairement, il ſe cacha de peur des eſtrivieres. Dépeſchez, comptez-moy cette ſomme, ſi vous n'eſtes pas rebuté de ce petit defaut que je ne vous garantis point; c'eſt qu'il eſt un peu ſujet à s'enfuir. Aprés tout cela, ſi vous achetez l'Eſclave, n'eſt-il pas vray que le Marchand emporte ſurement ſon argent, & n'apprehende pas d'eſtre obligé de vous le rendre? Vous avez acheté vous-même un Eſclave vicieux, le voyant & le ſachant : on vous a dit les conditions. Cependant vous pourſuivez le vendeur, & vous luy faites un procez injuſte. Voilà où j'en ſuis avec vous. Quand vous partiſtes, je vous declaray que j'eſtois extrémement pareſſeux; je vous dis qu'il n'y avoit point d'homme moins propre que moy à ces ſortes de devoirs, afin que vous ne puſſiez me gronder de ce que je ne vous écrirois point. Qu'ay-je gagné

Quid tum profeci, mecum facientia jura
Si tamen attentas? quereris ſuper hoc etiam, quod
Expectata tibi non mittam carmina mendax.
Luculli miles collecta viatica multis
Ærumnis, laſſus dum noctu ſtertit, ad aſſem
Perdiderat: poſt hoc vehemens lupus, & ſibi & hoſti
Iratus pariter, jejunis dentibus acer,
Præſidium regale loco dejecit, ut aiunt,
Summe munito, & multarum divite rerum.
Clarus ob id factum, donis ornatur honeſtis.
Accipit & bis dena, ſuper ſeſtertia nummûm.
Forte ſub hoc tempus caſtellum evertere Prætor
Neſcio quod cupiens, hortari cœpit eundem
Verbis, quæ timido quoque poſſent addere mentem.
I, bone, quo virtus tua te vocat: i pede fauſto,

par là, si vous ne laissez pas de vouloir donner atteinte à un droit si bien établi? Vous vous plaignez de plus, que je ne vous ay pas envoyé des vers que vous attendiez. *Ne savez-vous pas l'histoire du Soldat de Lucullus?* Ce Soldat avoit amassé quelque argent avec beaucoup de peine & de travaux. Une nuit qu'estant accablé de sommeil & de lassitude, il ronfloit de tout son cœur, on luy vola jusqu'au dernier sou. Aprés cette perte, devenu comme enragé contre l'ennemi & contre luy-mesme, la faim augmentant encore sa fureur, il chassa une Garnison du Roy Tigrane d'un lieu extrémement fortifié, & rempli de toutes sortes de richesses. Cette action l'ayant fait connoistre, on luy fit les presens dont on honore la valeur, & on luy donna cinq cens écus. Il arriva par hazard dans le mesme temps que son General voulut attaquer je ne say quel Château. Il s'adressa à nostre homme, & commença à l'exhorter par des paroles qui auroient pû donner du courage mesme à un poltron. Allez, mon ami, luy dit il, allez où vostre vertu vous appelle, que la Fortune seconde

Grandia laturus meritorum præmia. quid ſtas?
Poſt hæc ille catus, quantumvis ruſticus, ibit,
Ibit eo quo vis, qui zonam perdidit, inquit.
Romæ nutriri mihi contigit, atque doceri,
Iratus Graiis quantum nocuiſſet Achilles.
Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ:
Scilicet ut poſſem curvo dignoſcere rectum,
Atque inter ſylvas Academi quærere verum.
Dura ſed amovere loco me tempora grato,
Civiliſque rudem belli tulit æſtus in arma.
Cæſaris Auguſti non reſponſura lacertis.
Unde ſimul primum me dimiſere Philippi,
Deciſis humilem pennis, inopemque paterni
Et laris & fundi: paupertas impulit audax
Ut verſus facerem. ſed, quod non deſit, habentem,

ſeulement vos efforts, & ſoyez aſſuré de recevoir à voſtre retour une recompenſe proportiõnée à ce grand ſervice. Pourquoy tardez-vous? A vôtre avis, que répondit à cela ce fin matois, tout payſan qu'il eſtoit? Que celuy qui a perdu ſa bourſe, dit-il, y aille tant qu'il luy plaira. *Voilà juſtement mon fait.* J'ay eu le bonheur d'eſtre élevé à Rome, & d'y apprendre combien de maux la colere d'Achille fit aux Grecs. La ſavante Athenes ajoûta un peu plus d'art à cette education, & me mit en état de pouvoir diſtinguer une ligne droite d'avec une ligne courbe, & de chercher la verité dans les bois de l'Academie. Mais des temps fâcheux me tirerent d'un lieu ſi agreable, & les fureurs des guerres civiles me firent prendre les armes, & embraſſer un parti qui n'eſtoit pas capable de reſiſter long-temps aux efforts d'Auguſte. Aprés la déroute de noſtre armée dans les champs de Philippes, ma fortune eſtant renverſée, tout mon patrimoine perdu, & mes aiſles rognées, la pauvreté, qui eſt toûjours hardie, me pouſſa à faire des vers. Mais preſentement que j'ay plus de

Quæ poterunt unquam ſatis expurgare cicutæ,
Ni melius dormire putem, quam ſcribere verſus?
Singula de nobis anni prædantur euntes:
Eripuere jocos, Venerem, convivia, ludum:
Tendunt extorquere Poëmata. quid faciam vis?
Denique non omnes eadem mirantur amantque:
Carmine tu gaudes, hic delectatur ïambis:
Ille, Bioneis ſermonibus, & ſale nigro.
Tres mihi convivæ propè diſſentire videntur,
Poſcentes vario multum diverſa palato.
Quid dem? quid non dem? renuis tu quod jubet alter.
Quod petis, id ſane eſt inviſum acidumque duobus.

bien

bien qu'il ne m'en faut, ma folie ne seroit-elle pas à l'épreuve * de tout l'hellebore du monde, si je n'estois bien persuadé qu'il vaut mieux dormir que faire le métier de Poëte? D'ailleurs les années nous pillent en s'en allant, & emportent tous nos goûts & tous nos plaisirs l'un aprés l'autre. Elles m'ont déja ravi les Jeux, l'amour, les festins & les divertissemens, presentement elles travaillent à m'arracher la passion que j'ay toûjours euë pour la Poësie. Que voulez-vous que j'y fasse? Enfin *ce qui me dégoûte encore plus que tout*, c'est que les hommes n'admirent & n'aiment pas tous la mesme chose. Vous aimez les vers Lyriques, celuy-là aime les vers ïambes, & celuy-cy ne peut lire que des Satires empoisonnées, comme celles de Bion. Il en est de cela comme d'un repas où trois conviez ont chacun le goût different, & veulent des choses toutes contraires : que faut-il, ou que ne faut-il pas leur donner? Vous rejettez ce qu'un autre demande, & ce que vous demandez c'est ce que les deux autres ne peuvent souffrir. Par dessus tout cela, pensez-vous

* de toute la ciguë.

Præter cetera, me Romæne Poëmata censes
Scribere posse, inter tot curas, totque labores?
Hic sponsum vocat, hic auditum scripta, relictis
Omnibus officiis. cubat hic in colle Quirini,
Hic extremo in Aventino: visendus uterque.
Intervalla vides humane commoda. verum
Puræ sunt plateæ, nihil ut meditantibus obstet.
Festinat calidus mulis gerulisque redemtor:
Torquet nunc lapidem, nunc ingens machina tignum:
Tristia robustis luctantur funera plaustris:
Hac rabiosa fugit canis, hac lutulenta ruit sus.
I nunc, & versus tecum meditare canoros.
Scriptorum chorus omnis amat nemus, & fugit urbes
Rite cliens Bacchi, somno gaudentis & umbra:

que je puisse faire des vers à Rome au milieu de tant de peines & de tant de soins ? L'un me prie de l'aller cautionner ; l'autre pretend que renonçant à toutes sortes de devoirs, j'aille entendre ses écrits. Celuy-là demeure au mont Quirinal, & celuy-cy à l'extremité de l'Aventin ; il faut rendre visite à l'un & à l'autre. Voilà une assez belle distance. Mais les ruës sont libres, me direz-vous, & rien n'empesche qu'on n'y puisse mediter en chemin faisant. *Fort bien.* Icy vous voyez passer à grand haste un Entrepreneur fort échauffé, suivi de mulets & de Manœuvres. Là vous trouvez une machine épouvantable, qui éleve, en gemissant, une grosse pierre, ou une poutre énorme. *Plus loin* vous donnez dans dix Enterremens qui disputent le passage avec vingt robustes Charretiers. *Avez-vous franchi ces obstacles ?* il faut se retirer devant un chien enragé qui fuit, & faire place à des cochons pleins de boüe. Allez presentement, & au milieu de ces embarras, composez de beaux vers. Les Poëtes cherchent les bois, & fuyent les villes, religieux sectateurs de Bacchus, qui n'aime que

Tu me inter ſtrepitus nocturnos atque diurnos
Vis canere, & contracta ſequi veſtigia vatum?
Ingenium, ſibi quod vacuas deſumſit Athenas,
Et ſtudiis annos ſeptem dedit, inſenuitque
Libris & curis, ſtatua taciturnius exit
Plerumque, & riſu populum quatit: hic ego rerum
Fluctibus in mediis, & tempeſtatibus urbis,
Verba lyræ motura ſonum connectere digner?
Frater erat Romæ conſulti rhetor: ut alter
Alterius ſermone meros audiret honores:
Gracchus ut hic illi foret, huic ut Mutius ille.
Quî minus argutos vexat furor iſte Poëtas?

l'ombre & le ſommeil. Quoy, vous voudriez que je fiſſe des vers au milieu du bruit & du tumulte qu'on entend icy nuit & jour ; & que dans cette cohuë je tâchaſſe de marcher ſur les traces preſque effacées des Anciens? Un diſciple de Pythagore, qui a choiſi pour ſa retraite le tranquille ſejour d'Athenes, qui a fait ſes ſept années de noviciat, & qui a vieilli ſur ſes livres, ſort dans les ruës ſouvent plus taciturne qu'une ſtatuë, mais il fait toûjours rire le peuple. Puis donc qu'on ſe moque de ce vieux rêveur à Athenes, comment voulez-vous que je joüe le meſme perſonnage à Rome, & qu'au milieu des tempeſtes qui agitent cette grande ville, je tâche d'ajuſter des paroles qu'on puiſſe chanter ſur la Lyre? Il y avoit icy autrefois deux freres, un Juriſconſulte, & un Rheteur. Ils avoient ſi bonne opinion l'un de l'autre, qu'ils ſe donnoient à l'envi les éloges les plus pompeux. Le Juriſconſulte appelloit le Rheteur un ſecond Gracchus; & le Rheteur appelloit le Juriſconſulte un autre Mutius. Ne voit on pas regner aujourd'huy cette meſme fureur parmi nos

Carmina compono, hic elegos: mirabile viſu
Cælatumque novem Muſis opus. aſpice primum,
Quanto cum faſtu, quanto molimine circum-
Spectemus vacuam Romanis vatibus ædem.
Mox etiam (ſi fortè vacat) ſequere, & procul audi
Quid ferat, & quare ſibi nectat uterque coronam.
Cædimur, & totidem plagis conſumimus hoſtem,
Lento Samnites ad lumina prima duello.
Diſcedo Alcæus puncto illius: ille meo quis?
Quis, niſi Callimachus? ſi plus adpoſcere viſus,
Fit Mimnermus, & optivo cognomine creſcit.

Poëtes ? Moy je fais des Odes : celuy-là fait des Elegies ; & si nous en sommes crus, ce sont autant de merveilles, autant de chefs-d'œuvres de l'Art, travaillez par les propres mains des neuf Muses. Suivez-nous, je vous prie, dans nos Assemblées, & d'abord voyez avec quel faste & quel orgueil, avec quelle gravité affectée, & quel dédain nous tournons les yeux de tous côtés dans le Temple d'Apollon, comme en disant qu'il n'y aura jamais de Poëte Latin dans ce Temple, si nos écrits n'y sont consacrés. En suite, si vous en avez le loisir, prenez la peine d'écouter d'un peu loin ce que nous avons tous deux à lire, & sur quoy nous nous donnons l'un à l'autre des couronnes que nous meritons si peu. N'avez-vous jamais entendu parler des combats des Gladiateurs Samnites, qui se battent aux flambeaux, & qui sans garder de mesures, se donnent des coups fourrés ? Voilà justement ce que nous faisons. Il me traite d'Alcée, & moy comment croyez-vous que je le traite ? je le traite de Callimaque. S'il en demande davantage, je luy donne d'un Mimnerme, & je luy sers tous les

Multa fero, ut placem genus irritabile vatum.
Quum ſcribo, & ſupplex populi ſuffragia capto:
Idem, finitis ſtudiis, & mente recepta,
Obturem patulas impunè legentibus aures.
Ridentur mala qui componunt carmina: verum
Gaudent ſcribentes, & ſe venerantur, & ultro,
Si taceas, laudant quicquid ſcripsêre, beati.
At qui legitimum cupiet feciſſe Poëma,
Cum tabulis animum cenſoris ſumet honeſti:
Audebit quæcumque parum ſplendoris habebunt,
Et ſine pondere erunt, & honore indigna ferentur,
Verba movere loco, quamvis invita recedant,
Et verſentur adhuc intra penetralia Veſtæ.
Obſcurata diu populo bonus eruet atque
Proferet in lucem ſpecioſa vocabula rerum:

plus grands noms à ſouhait. Quand je fais des vers, & que j'ay deſſein de gagner par mes ſoûmiſſions, les ſuffrages du peuple, je porte mes poches pleines de ces grands noms, & fais bonne proviſion de loüanges pour adoucir la nation colere des Poëtes. Mais ſi-toſt que cette paſſion eſt finie, & que mon bon ſens eſt revenu, je ferme hardiment l'oreille à tous ces liſeurs outrés. On ſe moque de ceux qui font de méchans vers, mais ceux qui les font en ſont charmés; ils s'admirent eux-meſmes, & heureux au dernier point, ils donnent à tout ce qu'ils ont écrit, les loüanges que vous leur avez refuſées. Mais celuy qui deſirera d'avoir fait un Poëme dans toutes les regles, en prenant ſes cahiers il prendra en meſme temps l'eſprit d'un grave Cenſeur, & tous les mots qui ſeront ou ſans éclat, ou ſans force, ou bas & rampans, il aura le courage de les ôter, quoy qu'ils quittent la place avec peine, & qu'ils joüiſſent encore de l'azile du cabinet. Il aura la bonté de reſſuſciter des termes qui ſont morts depuis long-temps pour le peuple; & de remettre en lumiere ces

Quæ priſcis memorata Catonibus atque Cethegis,
Nunc ſitus informis premit & deſerta vetuſtas.
Adſciſcet nova, quæ genitor produxerit uſus.
Vehemens & liquidus puroque ſimillimus amni,
Fundet opes, Latiumque beabit divite lingua.
Luxuriantia compeſcet, nimis aſpera ſano
Levabit cultu, virtute carentia tollet:
Ludentis ſpeciem dabit, & torquebitur: ut qui
Nunc Satyrum, nunc agreſtem Cyclopa movetur.
Prætulerim ſcriptor delirus inerſque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant:
Quam ſapere, & ringi. fuit haud ignobilis Argis,
Qui ſe credebat miros audire tragœdos,

mots propres & energiques qui étoient en uſage du temps de Cethegus & de Caton, & qui ſont aujourd'huy accablés ſous la roüille des années, & ſous les ruines de l'antiquité. Il employera des termes nouveaux, & dont l'uſage ſera pourtant le pere. Par la rapidité & la clarté de ſon ſtile, ſemblable à un fleuve dont les eaux ſont pures, il répandra dans l'Italie toutes les richeſſes d'une langue abondante & heureuſe. Il retranchera tout ce qui eſt ſuperflu: ce qui eſt trop dur, il le polira & l'adoucira par des ornemens ſages & bien entendus: il ſera ſans pitié pour tout ce qui n'a ni beauté ni grace: enfin il ſemblera qu'il ſe joüe & qu'il badine, & il ſe donnera pourtant la torture en cent façons, comme celuy qui imite en danſant ou un Satyre, ou un Cyclope. Pour moy, *me direz-vous*, j'aimerois beaucoup mieux à ce compte eſtre un Poëte étourdi & ſans force, pourvû que mes deffauts me pluſſent, ou qu'ils me fuſſent inconnus; que d'eſtre ſi ſage & ſi habile, & enrager toûjours. Il y avoit à Argos un homme d'aſſez bonne naiſſance, qui s'imaginoit entendre toûjours des

In vacuo lætus sessor plausorque theatro:
Cetera qui vitæ servaret munia recto
More: bonus sane vicinus, amabilis hospes,
Comis in uxorem: posset qui ignoscere servis,
Et signo læso non insanire lagenæ:
Posset qui rupem & puteum vitare patentem.
Hic ubi cognatorum opibus curisque refectus,
Expulit helleboro morbum bilemque meraco,
Et redit ad sese, Pol, me occidistis, amici,
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demtus per vim mentis gratissimus error.
Nimirum sapere est abjectis utile nugis,
Et tempestivum pueris concedere ludum;

Tragedies merveilleuses, & qui enfermé seul dans un Theatre, estoit tout le jour dans la posture d'un homme qui admire & qui applaudit, du reste exact & rigide observateur de tous les devoirs de la vie civile, selon la coûtume de son païs. C'estoit un bon voisin, un hoste aimable, un mari complaisant, un Maistre doux & facile; & il avoit la force de n'entrer point en fureur contre ses valets quand ils avoient décacheté une bouteille. Enfin il savoit éviter un rocher, un precipice & un puits, quand il en trouvoit dans son chemin. Ses parens ayant entrepris de le guerir à quelque prix que ce fust, l'hellebore pur dissipa la bile qui estoit la cause de son mal. Revenu donc à luy, voicy le remerciment qu'il leur fit: Vous ne m'avez pas gueri, mes amis, vous m'avez tué, de m'avoir ôté ce plaisir, & arraché par force cette illusion qui m'estoit si agreable, & qui me faisoit passer de si heureux jours. Au fonds il est certain qu'il n'y a rien de bon & d'utile que cette sagesse & cette habileté, qui consistent à renoncer à toutes ces bagatelles, à laisser aux jeunes gens tous ces amu-

Ac non verba sequi fidibus modulanda Latinis,
Sed veræ numerosque modosque ediscere vitæ.
Quocirca mecum loquor hæc, tacitusque recordor:
Si tibi nulla sitim finiret copia lymphæ,
Narrares medicis: quod quanto plura parasti,
Tanto plura cupis, nulline faterier audes?
Si vulnus tibi, monstrata radice vel herba,
Non fieret levius: fugeres radice vel herba
Proficiente nihil curarier. audieras, cui
Rem dii donarent, illi decedere pravam
Stultitiam: & quum sis nihilo sapientior, ex quo
Plenior es, tamen utêris monitoribus iisdem?
At si divitiæ prudentem reddere possent,

ſemens frivoles qui ſont proportionnés à leur âge & à leur état ; & à ne pas tant s'amuſer à chercher & à ajuſter des mots qui puiſſent eſtre chantez ſur la Lyre ; qu'à tâcher d'accorder enſemble toutes les parties de nôtre vie, pour en faire un tout reglé & ſuivi. C'eſt pourquoy je fais en moy-meſme ces reflexions : Si tu avois une ſoif que toute l'eau du monde ne puſt étancher, tu découvrirois ton mal aux Medecins. Eh quoy, lorſque plus tu as de bien, plus tu en deſires, n'oſes-tu l'avoüer à qui que ce ſoit ? Si une herbe ou une racine qu'on t'auroit enſeignée ne ſoulageoit point la douleur de ta playe, n'eſt-il pas vray que tu ne ſouffrirois plus qu'on ſe ſerviſt de cette racine ni de cette herbe pour te penſer ? Tu as appris autrefois de certains Philoſophes, que quand les Dieux nous donnent les richeſſes, ils nous ôtent en meſme temps la folie. Cependant quoique tu ne ſois nullement plus ſage depuis que tu es plus riche, tu ne laiſſes pas de te ſervir toûjours des meſmes Maîtres qui t'ont trompé. Mais ſi les richeſſes avoient la vertu de te rendre

Si cupidum timidumque minus te: nempe ruberes,
Viveret in terris te ſi quis avarior uno.
Si proprium eſt quod quis libra mercatus & ære eſt,
Quædam, ſi credis conſultis, mancipat uſus:
Qui te paſcit ager, tuus eſt: & villicus Orbî
Quum ſegetes occat, tibi mox frumenta daturus,
Te dominum ſentit. das nummos: accipis uvam,
Pullos, ova, cadum temeti. nempe modo iſto
Paulatim mercaris agrum, fortaſſe trecentis,
Aut etiam ſupra, nummorum millibus emtum.
Quid refert, vivas numerato nuper, an olim?
Emtor Aricini quondam Veïentis & arvi,
Emtum cœnat olus, quamvis aliter putat: emtis
Sub noctem gelidam lignis calefactat ahenum.
Sed vocat uſque ſuum, qua populus adſita certis

prudent, ſi elles pouvoient diminuer tes craintes & tes deſirs, n'eſt-il pas vray que tu rougirois qu'il y euſt au monde un homme plus avare que toy? Si ce que nous avons bien acheté eſt à nous en propre, &, comme le pretendent les Juriſconſultes, s'il y a des choſes dont l'uſage nous acquiert la proprieté, toute terre qui te nourrit eſt à toy, & le Laboureur d'Orbius, quand il ſeme ſes champs pour te vendre un jour ſon froment, te reconnoiſt Maiſtre: tu donnes ton argent, & tu reçois des raiſins, du bled, des poulets, des œufs, du vin, & de cette maniere tu achetes peu à peu la terre qui a eſté venduë dix mille écus, ou peut-eſtre davantage. Car quelle difference mets-tu entre vivre d'un argent que tu viens de débourſer, & vivre de celuy que tu as débourſé il y a plusieurs années? Celuy qui a acheté depuis long-temps la terre d'Aricia & celle de Veïes, n'en retire pas la moindre herbe qu'il n'achete, quoy qu'il ſoit perſuadé du contraire; & le bois dont il fait chauffer le ſoir l'eau de ſon bain, eſt encore du bois acheté. Mais, diras-tu, il appelle ſienne toute

Limitibus vicina refugit jurgia. tanquam
Sit proprium cuiquam, puncto quod mobilis horæ,
Nunc prece, nunc pretio, nunc vi, nunc sorte suprema,
Permutet dominos, & cedat in altera jura.
Sic quia perpetuus nulli datur usus, & heres
Heredem alterius, velut unda supervenit undam:
Quid vici prosunt, aut horrea? quidve Calabris
Saltibus adjecti Lucani? si metit Orcus
Grandia cum parvis, non exorabilis auro?
Gemmas, marmor, ebur, Tyrrhena sigilla, tabellas,
Argentum, vestes Gætulo murice tinctas,
Sunt qui non habeant, est qui non curat habere.
Cur alter fratrum cessare & ludere, & ungi
Præferat Herodis palmetis pinguibus: alter

cette étenduë de païs jusqu'à un certain Peuplier qui luy sert de bornes, & qui empesche les contestations des voisins. Comme si on pouvoit jamais posseder en propre & appeller sien ce qui dans un instant peut passer en d'autres mains, & changer de Maistre de gré ou de force, par vente ou par mort. Ainsi donc puisque l'usage des choses n'est donné à personne à perpetuité, & qu'un heritier pousse un heritier comme un flot pousse un autre flot, à quoy servent les grandes Seigneuries & les greniers? A quoy bon joindre les pâturages de la Calabre à ceux de la Lucanie, si Pluton, que tout l'or du monde ne sauroit fléchir, moissonne grands & petits? Il y a des gens qui n'ont ni pierreries, ni marbre, ni yvoire, ni statuës de Toscane, ni tableaux, ni meubles d'argent, ni étoffes teintes dans la pourpre de Getulie, & il y en a d'autres qui ne se soucient pas d'en avoir. D'où vient que de deux freres l'un n'aime qu'à se parfumer & à se divertir, préferant une vie molle & oysive à tous les revenus d'Herode: Et l'autre inquiet & infatigable, quoy qu'aussi

Dives & importunus, ad umbram lucis ab ortu,
Sylveſtrem flammis & ferro mitiget agrum:
Scit Genius, natale comes qui temperat aſtrum,
Naturæ deus humanæ, mortalis in unum-
-quodque caput: vultu mutabilis, albus, & ater.
Utar, & ex modico, quantum res poſcet, acervo
Tollam: nec metuam quid de me judicet heres,
Quod non plura datis invenerit: & tamen idem
Scire volam quantum ſimplex hilariſque nepoti
Diſcrepet, & quantum diſcordet parcus avaro.
Diſtat enim, ſpargas tua prodigus, an neque ſumtum
Invitus facias, neque plura parare labores:
Ac potius, puer ut feſtis Quinquatribus, olim
Exiguo gratoque fruaris tempore raptim.

riche, passe depuis le lever jusques au coucher du Soleil à défricher une Piece de terre avec le fer & le feu? C'est un secret qui n'est su que du Genie qui préside à la naissance des hommes, qui est le Dieu de la Nature, qui vit & meurt avec nous, & qui s'accommode à toutes sortes de gens. Je me serviray de mon bien, & je tireray de ce monceau mediocre tout ce dont j'auray besoin, sans me mettre en peine quel jugement fera de moy mon heritier quand il ne trouvera que ce que j'ay reçu de la liberalité de mes amis. Mais quoique je sois de cette humeur je veux pourtant savoir distinguer un homme naturel & simple qui aime à se réjoüir, d'avec un débauché; un bon ménager d'avec un avare. Car il y a bien de la difference entre un prodigue qui jette son argent par les fenestres, & un honneste homme qui fait volontiers de la dépense, & qui ne travaille point à augmenter son bien; ou plûtôt qui joüit avec plaisir & à la dérobée d'un temps agreable & court, comme tu joüissois autrefois des festes de Minerve pendant que tu estois Ecolier. Pourvu

Pauperies immunda domus procul absit. ego, utrum
Nave ferar magna an parva, ferar unus & idem.
Non agimur tumidis velis aquilone secundo:
Non tamen adversis ætatem ducimus austris.
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores.
Non es avarus: abi. quid? cetera jam simul isto
Cum vitio fugere? caret tibi pectus inani
Ambitione? caret mortis formidine, & ira?
Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, portentaque Thessala rides?
Natales grate numeras? ignoscis amicis?
Lenior & melior fis accedente senecta?
Quid te exemta juvat spinis de pluribus una?

qu'une honteuſe pauvreté ne vienne pas me ſurprendre, il ne m'importe de voguer, dans un grand ou dans un petit vaiſſeau je ſeray toûjours le même. Nous n'avons pas un vent qui nous ſouffle en pouppe & enfle nos voiles; mais il ne nous eſt pas non plus tout-à-fait contraire. En force, en eſprit, en grace, en vertu, en naiſſance, en bien, ſi nous ſommes aprés les premiers, nous avons la conſolation de n'eſtre pas les derniers. Parce que tu n'es point avare, pretens-tu eſtre à couvert de tout reproche? Mais quoy, tous tes autres vices s'en ſont-ils auſſi allez avec celuy-là? N'es-tu plus devoré par l'ambition? effrayé de la mort, & maiſtriſé par la colere? as-tu la force de te moquer des ſonges, des terreurs magiques, des miracles, des ſorcieres, des eſprits qui reviennent la nuit, & de tous les prodiges qu'enfante la Theſſalie? comptes tu de bon cœur les jours de ta naiſſance? ſais-tu pardonner à tes amis? les approches de la vieilleſſe te rendent-elles plus doux & meilleur? Car ſans cela, parmi tant d'épines dont tu es bleſſé, que te ſert il d'en arracher une ſeule? Si tu

Vivere ſi rectè neſcis, decede peritis.
Luſiſti ſatis, ediſti ſatis atque bibiſti:
Tempus abire tibi eſt: ne potum largius æquo
Rideat & pulſet laſciva decentius ætas.

ne sais pas bien vivre, fais place à ceux qui le savent. Tu t'es assez diverti, tu as fait assez bonne chere, il est temps de te retirer, de peur que la Jeunesse, à qui il sied beaucoup mieux d'estre badine & folâtre, ne se moque de toy, & ne te maltraite quand tu auras un peu trop bu.



REMARQUES

SUR LA SECONDE EPISTRE

DU LIVRE II.

JULIUS FLORUS, en partant pour ſuivre Tibere à l'expedition de la Pannonie, l'an de Rome 742. avoit prié Horace de luy écrire, & de luy envoyer des vers Lyriques. Horace s'en eſtoit excuſé, & n'avoit jamais voulu luy rien promettre. L'année ſuivante, Florus luy écrivit pour ſe plaindre de ſon ſilence, & du peu de ſoin qu'il avoit de luy. Horace luy fait cette réponſe pour ſe juſtifier, & pour luy faire voir l'injuſtice de ſes plaintes. Il mêle à cette juſtification des railleries fort plaiſantes ſur les Poëtes de ſon temps, dont il découvre l'orgueil, & les fades complaiſances qu'ils avoient les uns pour les autres. Il joint à cela d'excellens preceptes pour la Poëſie, dont il fait voir les difficultés ; ce qui luy donna lieu d'inſinuer à Florus, qu'il vaut bien

mieux s'appliquer à regler sa vie, qu'à ranger & à ajuster des mots. Et sur cela en faisant toûjours semblant de ne parler qu'à luy-mesme, & de ne faire des reflexions que pour son propre usage; il trouve moyen de luy donner des avis salutaires contre ses emportemens, contre la crainte de la mort, contre son ambition, contre son avarice, contre sa superstition, & en general contre tous les vices ausquels Florus estoit le plus sujet, & qui troubloient tout le bonheur de sa vie; comme on l'a déja vu dans l'Ode XIV. du Livre II. & dans l'Epistre III. du Livre I. Heinsius ne s'est pas moins trompé sur cette Epistre que sur la precedente, & il n'en a connu ni la suite, ni le dessein. Horace avoit cinquante-six ans quand il l'écrivit.

1. *Bono claroque*] *Bonus* en Latin est une epithete fort grave; elle marque non seulement un homme de bien, mais un vaillant homme; comme le Grec ἀγαθὸς, *bonus clarusque*, un vaillant homme, & qui est connu pour tel.

Fidelis amice] Florus avoit accompagné Tibere à toutes ses expeditions,

en Armenie, dans les Gaules, dans la Dalmatie, &c.

Hic & candidus] Horace fait parler le Marchand d'Esclaves, & il ne faut pas douter que ce ne fust le langage ordinaire de ces gens-là.

5 *Nummorum millibus octo*] Huit mille nummes faisoient justement deux cens écus de nostre monnoye. C'estoit un prix assez modique pour un si bon valet. Il y en avoit qu'on vendoit quinze & vingt mille francs, & Rome en a vu acheter un trois cens mille écus.

6 *Verna*] On faisoit plus de cas des Esclaves nés dans la maison des Marchands mesmes, que de ceux qu'ils avoient achetés. C'est pourquoy il dit icy *verna*.

7 *Literulis Græcis imbutus*] Il a quelque petite teinture des lettres Greques. Pour mieux vendre les Esclaves, on avoit grand soin de leur apprendre les lettres, & sur tout les lettres Greques; car le Grec estoit fort en usage parmi les Romains. On leur faisoit mesme quelquefois apprendre les exercices & la Musique. Dans Terence, Parmenon dit à Thaïs, en luy

presentant Cherea en la place d'un Esclave:

> *—fac periculum in literis*
> *Fac in palæstra, in Musicis, quæ liberum*
> *Scire æquum est adolescentem, solertem dabo.*

Examinez-le sur les sciences, éprouvez-le sur les exercices & sur la Musique, je vous le donne pour un garçon qui sait tout ce que les jeunes gens de condition doivent savoir. Esope, Terence & Phedre sont d'assez beaux exemples de l'éducation qu'on donnoit aux Esclaves.

Idoneus arti cuilibet] Il est propre à toutes sortes d'Arts, vous en ferez un Grammairien, un Rhetoricien, un Philosophe, &c. C'est comme il a dit de Paulus Maximus dans l'Ode I. du Livre IV. *centum puer artium*, qui est instruit de tous les beaux arts. On peut voir là les Remarques.

8. *Argilla quidvis imitaberis uda*] C'est ce que nous disons, *vous en ferez ce que vous voudrez comme de la cire molle.* Ceux qui ont lû *imitabitur* en le rapportant à l'Esclave, pour dire

qu'il feroit toutes ſortes d'ouvrages avec de l'argile, luy donnent un tres-mauvais ſens.

9 *Canet indoctum*] *Indoctum, antea non auditum, des choſes nouvelles que l'on n'a point encore entenduës*, dit le vieux Commentateur, mais mal. *indoctum, groſſierement, ſans methode.*

10 *Multa fidem promiſſa levant*] On pourroit croire qu'Horace introduit icy Florus qui répond cecy au Marchand. J'aime pourtant mieux que ce ſoit toûjours le Marchand qui parle.

Levant] *Minuunt*, ôtent, diminuënt.

12 *Meo ſum pauper in ære*] C'eſt la preuve de ce qu'il vient de dire, *res urget me nulla*, je ne ſuis point preſſé de vendre, ſi je ſuis pauvre, je ne dois rien.

14 *Semel hic ceſſavit*] Il s'eſtoit enfui. Mais pour adoucir la choſe, le Marchand dit qu'il s'eſtoit amuſé, & qu'enſuite il s'eſtoit caché de peur du châtiment.

15 *In ſcalis latuit metuens pendentis habenæ*] Il faut faire ainſi la conſtruction: *latuit metuens habenæ pendentis in ſcalis*. Il ſe cache, craignant les eſtri-

vieres qui ſont au bas de l'eſcalier. Pour intimider davantage les Eſclaves, & afin qu'ils euſſent toûjours le châtiment devant les yeux, on pendoit au bas de l'eſcalier les courroyes dont on les foüetoit.

16 *Excepta nihil te ſi fuga lædat*] *Excepta fuga*, la fuite que j'excepte, & dont je ne répons point. Car les Marchands eſtoient obligez de declarer à l'acheteur les vices qu'ils connoiſſoient à l'Eſclave qu'ils vendoient, ou d'excepter expreſſément ce dont ils ne vouloient pas répondre. Autrement ils pouvoient eſtre forcez de le reprendre, ou de reparer le dommage que l'Eſclave avoit fait à ſon Maître, qui avoit contr'eux *actionem redhibitoriam*, pendant l'eſpace de ſix mois.

17 *Ille ferat pretium*] C'eſt Horace qui parle.

Pœnæ ſecurus] Sans ſe ſoucier de la peine ordonnée par les Ediles, ou de reprendre l'Eſclave en rendant le prix, ou de dédommager le Maiſtre.

18 *Dicta tibi eſt lex*] *Lex* ne ſignifie pas icy la *Loy*, mais la forme, la condition du traité de la vente qui

a esté faite. Et cette condition est expressément contenuë dans ce vers.

Des nummos, excepta nihil te si fuga lædat.

Comptez l'argent, si vous n'estes point rebuté par ce petit vice que j'excepte, c'est qu'il est sujet à s'enfuir. Varron a dit de mesme, *ob hoc in lege locationis fundi excipi solet. Dans la condition du traité de la ferme d'un fonds, on a accoûtumé d'excepter, &c.* Et c'est ainsi qu'il faut expliquer ce mot dans ces titres de Caton, *lex oleæ legendæ, lex oleæ faciendæ, lex oleæ pendentis, lex vini pendentis*, & tous les autres de cette nature. C'est à dire, *formule ou condition du traité pour donner les olives à cueillir, & l'huile à faire. Formule du traité pour vendre les olives sur l'arbre, & le vin sur le sep.*

20 *Dixi me pigrum*] C'est l'application de ce qu'il vient de dire.

21. *Talibus officiis*] A ces devoirs que la civilité & la curiosité ont inventés. Il parle d'écrire des Lettres.

23 *Mecum facientia jura*] Car, comme on dit, il n'y a dans les marchés que ce qu'on y met. Je vous avois dit que

que je n'eſtois point du tout propre à écrire des Lettres. Vous vous plaignez de ce que je ne vous ay pas écrit, mais vous avez tort.

25 *Carmina*] Quand Horace met *carmen* & *carmina* tout ſeul, il parle de ſes Odes, de ſes vers Lyriques.

26 *Luculli miles*] Horace ne parle que d'un Soldat ſeul. On a eu tort de croire qu'il avoit dit *miles* pour *milites.*

Collecta viatica] *Viaticum*, ἐφόδιον ſignifie proprement l'argent que l'on a pour la dépenſe d'un voyage. Mais il ſe prend auſſi pour toute ſorte de proviſion d'argent & d'autres choſes.

30 *Præſidium regale*] Une Garniſon d'une Place de Tigrane ou de Mithridate.

31 *Summe munito & multarum divite rerum*] Je croy qu'il parle de Niſibis, ville de la Meſopotamie, dans laquelle Tigrane avoit mis ſes treſors, avec une forte Garniſon ſous le commandement de ſon frere. Cette Place eſtoit environnée d'un double mur de brique fort épais, avec un foſſé entre deux, fort large & fort profond.

32 *Donis ornatur honestis, accipit & bis dena*] Lucullus s'éloignoit en cette occasion de son naturel, car il étoit fort dur & fort avare ; & comme Dion l'a remarqué, il ne savoit gagner les Soldats ni par des recompenses d'honneur, ni par des largesses d'argent : οὔ τιμῆς, οὔ χρημάτων μεταδόσει προσποιεῖσθαι ἠπίστατο.

33 *Bis dena sestertia*] Vingt grands sesterces, c'est à dire vingt mille petits sesterces, qui font cinq cens écus de nostre monnoye.

34 *Prætor*] Le Preteur, le General, c'est à dire Lucullus.

36 *Addere mentem*] Cette expression est assez remarquable. *Mens* est icy pour le courage, la force, selon son origine Greque : car *mens* vient de μένος.

37 *I, bone, quo virtus tua te vocat*] Il falloit que l'occasion fust bien pressante ; car ce n'estoit guere le caractere de Lucullus de parler si amiablement à ses Soldats : au contraire sa dureté & sa fierté les revoltoient ordinairement contre luy, & les obligerent enfin à l'abandonner.

39 *Catus*] Fin, rusé. Terence, *confidens, catus.*

Quantumvis rusticus] Tout payſan, tout villageois qu'il eſtoit. Car c'eſt ce qui eſt admirable, qu'un payſan ait eu l'eſprit de faire cette réponſe. Le vieux Commentateur commence par ces mots la réponſe du Soldat : *Quantumvis rusticus , qui Zonam perdidit, ibit eo.* Mais cela ne peut eſtre ſoûtenu, il n'y a ni ſel, ni grace.

40 *Ibit eo quo vis , qui Zonam perdidit*] Lampridius rapporte un bon mot d'Alexandre Severe, qui diſoit : *Miles non timet niſi veſtitus , armatus , calceatus & ſatur , & habens aliquid in Zonula. Un Soldat ne craint que quand il eſt bien vêtu , bien armé , bien chauſſé , bien ſoul , & qu'il a quelque argent dans ſon gouſſet.* Quand il eſt affamé, & qu'il n'a rien, il n'y a point d'action de deſeſpoir dont il ne ſoit capable. *Mendicitas militaris ad omnem deſperationem vocat armatum.* Anciennement on portoit ſon argent dans ſa ceinture.

41 *Romæ nutriri mihi contigit*] Il ſe fait l'application de l'exemple qu'il a donné du Soldat de Lucullus.

42 *Iratus Graiis quantum nocuiſſet Achilles*] Il apprit à Rome les maux

que la colere d'Achille avoit fait aux Grecs, c'eſt à dire qu'il avoit lu à Rome chez ſes Maiſtres l'Iliade d'Homere, par où les jeunes gens commençoient ordinairement leurs études; & cette coûtume dura meſme longtemps depuis la naiſſance du Chriſtianiſme, comme il eſt évident par ce paſſage de Theodoret, qu'Heinſius a rapporté : Τούτων δὲ οἱ πλεῖστοι οὐδὲ τὴν μῆνιν ἴσασι, τὴν Ἀχιλλέως, ἐξ ἧς ἄρχεσθαι τῶν ἐλλογίμων μαθημάτων εἴωθε τὰ μειράκια. *La pluſpart ne ſavent pas meſme la colere d'Achille, par où les jeunes gens commencent l'étude des Arts liberaux.* C'eſt à dire qu'ils n'ont pas meſme lû Homere. S. Jerôme veut qu'on commence auſſi par le Grec, & Quintilien, *quanquam Græcum eſſe priorem placet.* Mais il faut ſe ſouvenir que le Latin eſt la Langue naturelle des enfans dont ils parlent, & que ces enfans qu'ils vouloient faire commencer par le Grec, ſavoient déja plus de Latin que nous n'en ſavons quand nous ſortons du College.

43 *Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ*] Il n'avoit appris à Rome que les Lettres humaines; & il alla appren-

dre à Athenes la Geometrie & la Philoſophie, qu'on enſeignoit mieux là qu'en lieu du monde.

44 *Curvo dignoſcere rectum*] Lambin a rapporté ce vers, comme le vers ſuivant, à la Philoſophie. Mais Horace parle aſſurément de la Geometrie; & il eſt bon de remarquer avec quelle modeſtie il parle des progrés qu'il avoit faits dans cette ſcience.

45 *Atque inter ſylvas Academi*] Les bois d'Academus. C'eſtoit un Parc planté de toutes ſortes de beaux arbres, & environné de Temples, de Portiques & de Statuës. Il appartenoit à un certain *Academus* ou *Echedemus*, qui le conſacra. Platon y tint enſuite ſon échole, & c'eſt de là que les Philoſophes de ſa ſecte furent appellés *Academiciens*. Cet Academus, que la poſterité a mis au rang des Heros, vivoit du temps de Theſée. Ce fut luy qui découvrit à Caſtor & à Pollux le lieu où l'on avoit caché leur ſœur. Long-temps aprés, les Lacedemoniens ayant brûlé & pillé tout le païs Attique, épargnerent le Parc de l'Academie, en faveur de cet Academus,

& en reconnoiſſance du ſervice qu'il leur avoit rendu.

Quærere verum] Il ne dit pas qu'il a appris dans l'Academie à trouver la verité, mais à la chercher. En effet les Academiciens ne ſe piquoient pas de trouver la verité, ils faiſoient ſeulement profeſſion de la chercher.

46 *Dura ſed amovere loco me tempora grato*] Les guerres civiles que produiſit le meurtre de Ceſar. Quand ce Prince fut tué, Horace, qui eſtoit alors dans ſa vingt-deuxiéme année, étudioit à Athenes. Brutus paſſant par là huit ou neuf mois aprés pour aller en Macedoine, l'emmena avec luy, & beaucoup de jeunes gens de qualité qui y étudioient en meſme temps, comme le fils de Ciceron, le jeune Pompée, Varus.

47 *Belli rudem*] Horace n'avoit encore jamais ſervi quand Brutus l'emmena. Cependant on ne laiſſa pas de luy donner une Charge conſiderable; car on le fit Tribun de Soldats. Ce qui marque qu'il y avoit une aſſez grande diſette d'Officiers dans l'Armée de Brutus.

49 *Unde ſimul primum me dimiſere*

Philippi] Aprés la défaite de Brutus & de Cassius dans les champs de Philippes, où Horace prit la fuite comme les autres, & abandonna son bouclier, &c. Il fait icy un aveu sincere de son malheur, & de la misere qui l'avoit obligé à faire des vers; & il le fait d'autant plus volontiers que cet aveu tourne à la gloire d'Auguste.

50 *Decisis humilem pennis*] Horace se compare d'ordinaire à un oyseau, comme quand il dit dans la derniere Epistre du Livre 1.

Majores pennas nido extendisse loqueris.

Mot à mot, *tu diras que j'ay ètendu mes aisles au delà de mon nid.* On rogna les aisles à Horace à la bataille de Philippes, car il perdit la Charge de Tribun; & c'estoit voler bien haut pour Horace que d'estre Tribun de Soldats.

52 *Quod non desit*] C'est ce qu'il dit ailleurs, *quod satis est*, ce qui suffit.

53 *Quæ poterunt unquam satis expurgare cicutæ*] Ce passage a donné quelque peine aux Commentateurs, qui

s'embaraſſent ſouvent de peu de choſe. Lambin ne pouvant s'imaginer qu'on priſt pour remede la ciguë qui eſt un poiſon, a voulu corriger le vers, & lire:

Quæ poterunt unquam ſatis expurgare cicyæ?

Cicyæ eſt un mot Grec, qui ſignifie proprement des *ventouſes*, dont on ſe ſert dans la Medecine pour attirer le ſang corrompu. Il en eſt aſſez parlé dans Hippocrate & dans Galien. Les Latins les appellent *cucurbitas*. On lit dans Juvenal, *ventoſa cucurbita.* Voilà un remede bien ſeur contre la fureur des vers, que l'application de ces ventouſes, ſur tout quand elles ſont ſcarifiées! Mais pourquoy n'auroit-on pas préparé la ciguë pour en tirer un remede refrigeratif, comme on en tire de l'oppium? Pline dit formellement que la ciguë eſtoit d'un uſage tres-conſiderable. *Cicuta quoque*, dit-il dans le Chapitre XIII. du XXV. Livre, *venenum eſt publica Athenienſium pœna inviſa, ad multa tamen uſus non omittendi. La ciguë, un des plus forts poiſons, eſt l'odieux ſupplice des Atheniens;*

elle est pourtant en beaucoup de choses d'un usage qu'il ne faut pas mépriser. On ne doit pas chercher icy d'autre finesse. Quoy qu'Horace parle de la ciguë, je n'ay pas laissé de mettre de l'hellebore dans la traduction, car il est plus connu.

55 *Singula de nobis anni*] Seconde raison qui l'empesche de faire des vers. C'est son âge. Il avoit alors cinquante-cinq ou cinquante-six ans ; & il mourut deux ans aprés.

56 *Eripuere jocos*] *Joci*, les railleries, les jeux, en un mot tous les plaisirs qu'on trouve dans le commerce de la jeunesse.

Ludum] Il comprend sous ce mot tous les spectacles du Theatre & du Champ de Mars.

58 *Denique non omnes*] Troisiéme raison qui l'empesche de faire des vers, la difference des goûts. Les uns veulent des vers Lyriques, les autres des vers ïambes, &c.

59 *Carmine tu gaudes*] *Carmen* n'est pas icy pour le Poëme Epique, car Horace n'avoit rien entrepris de semblable, & il dit ensuite :

Carmina compono, hic Elegos.

Carmen eſt donc pour les vers Lyriques.

60 *Ille Bioneis ſermonibus*] Lambin pretend que ce Bion eſtoit le pere d'Ariſtophane. Je ne ſay où il a trouvé cela. Le pere d'Ariſtophane s'appelloit Philippe. Le Bion dont Horace parle (car il y a eu pluſieurs Bions,) eſt celuy qui fut ſurnommé le Boriſthenite, & qui eſtoit Philoſophe & Poëte, mais Poëte ſi plein de fiel, qu'il n'épargnoit ni les hommes ni les Dieux. Il avoit écrit contre Homere. Plutarque parle de luy dans le Traité de la vengeance divine ; & Ciceron rapporte ce bon mot qu'il dit ſur Agamemnon, qui dans ſon affliction s'arrachoit les cheveux. *Perinde ſtultiſſimum regem in luctu capillum ſibi evellere, quaſi calvitio mœror levaretur. Ce ſot Roy s'arrache les cheveux, comme ſi pour avoir la teſte pelée on en ſentoit moins ſa douleur.*

65 *Præter cætera me Romæne Poëmata cenſes*] Quatriéme raiſon qui l'empeſche de faire des vers, l'embarras que l'on a à Rome, où la vie ſe paſſe dans des occupations chagrinantes, & meſme tres-ſouvent ruineuſes.

67 *Hic ſponſum vocat*] L'un me prie d'aller répondre pour luy, de le cautionner. On peut voir ce qui a eſté dit ſur la Satire VI. du Livre II.

—Romæ ſponſorem me rapis.

Quand je ſuis à Rome, vous ne manquez pas de m'entraiſner au Palais, afin que je ſois caution.

Hic auditum ſcripta] La pluſpart des Poëtes de ce temps-là aimoient fort à lire leurs Ouvrages en public, & c'eſtoit une des grandes incommodités de Rome; il en a eſté aſſez parlé ailleurs.

68 *Cubat hic in colle Quirini*] *Cubat, couche*, ne ſignifie pas icy *ægrotat*, eſt malade. Mais *manet*, habite, demeure; comme dans la Satire IX. du Livre I.

—quendam volo viſere non tibi notum.
Trans Tiberim longè cubat is, propè Cæſaris hortos.

Je vais voir un de mes amis que vous ne connoiſſez pas : il loge fort loin d'icy, au delà du Tibre, prés des Jardins de Ceſar.

In colle Quirini] Le mont Quirinal,

à une des extremités de Rome, du côté de la porte Colline, aujourd'huy *Monte Cavallo*; ainsi appellé, à cause de deux chevaux de marbre qu'on y voit, & qu'on dit estre de Phidias & de Praxitele.

69 *Hic extremo in Aventino*] Le mont Aventin, à l'autre extremité de Rome, du coté du Tibre. Il s'étend depuis la porte *Trigemina* jusques à la porte Capene. C'est pourquoy Horace, pour marquer une plus grande distance, dit, *extremo in Aventino*, tout au bout de l'Aventin.

70 *Intervalla vides humane commoda*] Heinsius explique ce passage d'une maniere fort nouvelle. Il veut qu'Horace dise, *intervalla vides*, *Vous voyez la distance* : & que Florus ou un autre réponde, *humane, commoda*, *Fort bien, elle est tres commode*. Car, ajoûte-t-il, *humane* est un terme dont on se sert pour approuver, comme *rectè*, *benignè*, ναὶ χὶ. καλῶς. Mais Heinsius se trompe, *humanè* seul, comme *benignè*, est le terme, non pas d'un homme qui approuve, mais d'un homme qui remercie. Il ne faut nullement separer ces mots, *intervalla vi-*

des humane commoda : Vous voyez une distance assez commode. C'est une ironie.

71 *Verum puræ sunt plateæ*] C'est une objection qu'il se fait luy-même, ou qu'il se fait faire par Florus. *Puræ plateæ*, des places libres, où il n'y a nul embarras, comme dans Varron, *loca pura, campus purus.* Dans Virgile & dans Tite-Live, *puro ac patenti campo dimicare.*

72 *Festinat calidus*] Réponse à l'objection. Il décrit tous les embarras des ruës de Rome.

73 *Torquet nunc lapidem, nunc ingens machina tignum*] Il parle des poulies dont on se sert pour élever les grosses pierres & les poutres. Le mot *torquet* marque le bruit que font ces machines en élevant ces gros fardeaux.

74 *Tristia robustis luctantur funera plaustris*] Horace a déja parlé ailleurs de l'embarras que causoit à Rome la rencontre des convois funebres & des Charetiers. C'est dans la Satire VI. du Liv. I.

—*at hic si plaustra ducenta*

Concurrantque foro tria funera, magna sonabit,
Cornua quod vincatque tubas.

Mais au moins celuy-cy s'il donne dans l'embarras de deux cens Charetiers, & de trois convois funebres, il se fera entendre par dessus les Charetiers, les Trompetes & les Cornets.

75 *Hac rabiosa fugit canis*] Ausone a imité cet endroit dans une de ses Lettres.

Sus lutulenta fugit, rabidus canis impete sævo
Et impares plaustris boves.

78 *Ritè cliens Bacchi*] Car Bacchus estoit aussi le Dieu des Poëtes, & c'est pourquoy un des sommets du Parnasse luy estoit consacré. *Ritè* est un terme de Religion.

80 *Et contracta sequi vestigia vatum*] Le vieux Commentateur a lû *contacta*; & Torrentius approuve cette leçon; mais il me paroist qu'elle est vicieuse, & qu'elle ne peut faire aucun sens qui soit bon. Les explications qu'on luy donne, sont insoûtenables. Qui a jamais oüi parler qu'on dise *contacta sequi vestigia* pour dire, suivre pas à pas? cela n'est pas Latin. *Con-*

tracta vestigia sont proprement des traces obscures, à demi effacées, qu'il est toûjours difficile de voir, & plus encore dans le desordre & la confusion qui regnoient à Rome.

81 *Ingenium sibi quod vacuas desumpsit Athenas*] On s'est trompé à ce passage, & personne, que je sache, n'a fait voir la liaison ni le rapport qu'il a avec ce qui précede. On a objecté à Horace qu'on peut fort bien faire des vers à Rome en allant par les ruës.

Puræ sunt plateæ nihil ut meditantibus obstet.

Horace ne se contente pas d'avoir fait voir la fausseté de cette opinion, il veut aussi en montrer le ridicule. Et c'est ce qu'il fait icy par une comparaison fort juste : Car, dit-il, puisque dans Athenes mesme, qui est une ville deserte & oysive, un homme qui y a fait toutes ses études, & qui a employé sept années à faire son cours, fait rire le peuple quand il sort dans les ruës tout pensif & meditabond, comment voudriez-vous que je fisse la mesme chose à Rome? n'auroit-on pas beaucoup plus de raison de se

moquer de moy? J'ay attaché cela à la ſecte de Pythagore, parce qu'elle recommandoit particulierement le ſilence, cela m'a paru plus plaiſant, & mettre mieux en ſon jour le ridicule dont Horace parle.

Vacuas Athenas] *Athenes vuide*, c'eſt à dire peu peuplée, & où regnent le repos & l'oyſiveté.

82 *Et ſtudiis annos ſeptem dedit*] Et qui a employé à ſes études ſept années dans l'Ecole. Soit que ce fuſt le temps que l'on y donnoit d'ordinaire, ou qu'Horace ait mis ſept années pour un long-temps.

83 *Statua taciturnius exit plerumque*] Cela eſtoit bien plus pardonnable à un homme qui avoit fait là toutes ſes études; car c'eſtoit une marque qu'il avoit pris uniquement le parti des Lettres, & qu'il ne vouloit jamais faire d'autre métier.

84 *Et riſu populum quatit*] C'eſt une façon de parler aſſez étrange : *Il frape le peuple par le ris*, pour dire qu'il force le peuple à rire, qu'il fait rire ſans qu'on puiſſe s'en empêcher.

Hic ergo rerum fluctibus in mediis] Voilà une oppoſition bien ſenſible.

Athenes

Athenes eſt une ville conſacrée à l'étude & au repos ; cependant on ne laiſſe pas de s'y moquer d'un homme qui médite dans les ruës. Ne ſerois-je donc pas beaucoup plus ridicule, ſi je faiſois la meſme choſe à Rome, qui eſt une ville pleine de mouvement & de bruit, & où on ne connoiſt & n'eſtime que la vie active.

87 *Frater erat Romæ conſulti Rhetor, ut alter*] Heinſius s'étonne icy que tant de ſavans hommes qui ont travaillé ſur Horace,ne ſe ſoient pas aperçus que les cinquante-ſix vers ſuivans n'ont aucune liaiſon avec ce qui précede, qu'ils en ſont entierement détachés, & qu'ils doivent eſtre rejettés ailleurs, où il leur a trouvé une place plus naturelle & plus commode. *Que le Lecteur ſache*, dit-il, *que jamais Apollon n'a rien dit de plus vray*. C'eſt un méchant moyen pour eſtre cru, que de prononcer des oracles, il y a trop long-temps qu'on n'y croit plus, &il ſeroit bien mal-aiſé de leur redonner dans noſtre eſprit l'autorité qu'ils ont perduë. Ce ne ſera pas au moins pour cette fois : car bien loin que ces vers ne ſoient pas icy dans

leur place, on ne ſauroit leur en donner aucune autre où ils ne ſoient entierement étrangers. Ce que dit Heinſius, qu'il ne comprend pas comment & ſur quelle occaſion Horace ſe jette icy ſur la Poëſie & ſur les Poëtes, eſt entierement frivole. Horace s'excuſe à Florus de ce qu'il ne fait plus de vers, il en a déja donné quatre raiſons, en voicy une cinquiéme, qu'il tire des ſotes manieres des Poëtes, & des fades loüanges qu'ils ſe donnoient les uns aux autres. Ce qui luy donne lieu d'en faire une ſatire fort agreable, qui commence par une comparaiſon que luy fourniſſent deux ridicules freres, un Juriſconſulte, & un Orateur, qui s'encenſoient l'un l'autre eternellement, comme les ignorans ont toûjours fait. C'eſt ſur cela meſme que Varron fit une Satire qu'il appelle, *mutua muli ſcabunt, Les mulets ſe gratent entr'eux :* & comme nous diſons, *un aſne grate l'autre.*

89 *Gracchus ut hic illi foret*] Le Juriſconſulte appelloit ſon frere l'Orateur *Gracchus.* Il y avoit eu deux grands Orateurs de ce nom, Tiberius & Caïus, tous deux fils de cette ce-

lebre Cornelie fille de Scipion. Tibere estoit doux & posé. Caïus estoit vehement & fort. Tibere avoit un stile simple & pur; & Caïus un stile noble & figuré. C'est pourquoy celuy-cy estoit estimé plus grand Orateur que son frere, & l'on estoit persuadé qu'il n'auroit point eu d'égal en éloquence, s'il avoit vécu plus long-temps. Voicy le jugement qu'on fait de luy dans le Brutus de Ciceron : *Grandis est verbis, sapiens sententiis, genere toto gravis : manus extrema non accessit operibus ejus, præclarè inchoata multa, perfecta non planè. Il est grand & sublime dans ses expressions, sage dans ses sentences, grave en tout genre; mais il n'a point mis la derniere main à ses Ouvrages. On y trouve beaucoup d'ébauches merveilleuses, & peu de choses portées à leur perfection.*

Huic ut Mucius ille] L'Orateur appelloit son frere le Jurisconsulte Mucius, du nom de Publius Mucius, qui fut un des Fondateurs du Droit civil, dont il laissa dix volumes. Ciceron parle de luy comme d'un des plus savans de Rome dans les Loix & dans la Coûtume, *legum & consuetudinis*

ejus quæ privati in civitate uterentur, *peritus.*

91 *Mirabile visu*] Ce sont là les loüanges que ces Poëtes se donnent les uns aux autres.

92 *Aspice primum*] Horace mene Julius Florus dans la Bibliotheque du Temple d'Apollon, pour le rendre témoin des impertinences qui se faisoient dans ce rendez-vous ordinaire de tous les méchans Poëtes.

93 *Quanto molimine*] *Molimen* est icy une gravité pleine d'affectation & de mépris.

94 *Circumspectemus vacuam Romanis vatibus ædem*] Horace explique icy fort bien la pensée de ces Poëtes pleins de présomption & de vanité, qui en jettant les yeux tout autour de la Bibliotheque d'Apollon d'une maniere dedaigneuse & méprisante, sembloient dire ouvertement que jusqu'à ce que leurs écrits fussent reçus dans cette Bibliotheque, elle seroit toûjours dépourvuë de Poëtes Latins. Voilà le veritable portrait de nos méchans Poëtes, ils sont persuadez que leurs Ouvrages vont détrôner Homere, Sophocle, Horace & Vir-

gile, & les chasser de nos cabinets.

Ædem] C'est le Temple d'Apollon Palatin, où Auguste avoit fait une belle Bibliotheque, & où les Juges établis par Auguste pour juger des Ouvrages, tenoient leurs assemblées. Ceux qui ont cru qu'Horace parle icy du lieu qu'on appelloit *Athenée*, se sont fort trompés. Ils devoient se souvenir d'un passage d'Aurelius Victor, qui écrit formellement que cet *Athenée* ne fut bâti que par Hadrien.

95 *Mox etiam si forte vacas*] Il le prie d'avoir la patience d'entendre jusques au bout ce que ces Poëtes vont lire, & de voir par là sur quel fondement ils se donnent des loüanges si outrées.

Procul] Un peu à l'écart, sans estre ni trop prés, ni trop loin.

98 *Lento Samnites ad lumina prima duello*] Il compare ces méchans Poëtes qui se donnoient tout le jour des loüanges, aux Samnites, qui estoient une sorte de Gladiateurs ainsi nommés, à cause de leurs armes. C'étoient les Gladiateurs que les particuliers employoient d'ordinaire pour le spectacle de leurs festins. Tite-Live,

quod ſpectaculum inter epulas erat. Et ils ne combatoient pas alors avec de veritables armes, mais avec des fleurets. Lucilius en parlant d'un certain Q. Velocius :

—— quamvis bonus ipſe
Samnis in ludo, ac rudibus cuivis
ſatis aſper.

Quoy qu'il fuſt aſſez bon Gladiateur Samnite dans la ſale, & aſſez redoutable au fleuret. Ces fauſſes armes faiſoient d'un côté que leur combat duroit long-temps, voilà pourquoy Horace a dit *lento duello* : & de l'autre, qu'ils ſe donnoient de grands coups ſans ſe faire de veritables bleſſures ; voilà pourquoy il a fort juſtement comparé les fauſſes loüanges que ces Poëtes ſe donnoient à l'envi, à ces coups ſans effet que ſe portoient les Gladiateurs. C'eſt, à mon avis, la veritable explication de ce paſſage.

99 *Diſcedo Alcæus puncto illius*] *Alcée*, ce grand Poëte Lyrique, Amant de Sapho ; il en a eſté aſſez parlé ſur la XIII. Ode du Livre II. Son ſtile reſſembloit fort à celuy d'Horace : car il eſtoit ſerré, noble, nombreux & châtié.

Puncto illius] *A son poinct*, c'est à dire, *par son suffrage*, expression tirée de l'ancienne maniere dont on donnoit son suffrage dans les Comices, où l'on ne faisoit que marquer un poinct sur le nom de celuy que l'on vouloit favoriser.

100 *Quis nisi Callimachus*] Le Poëte Callimaque de Cyrene, qui vivoit sous le regne de Ptolomée Philadelphe. Il avoit fait une infinité d'Ouvrages, sur tout des Hymnes & des Elegies. Il ne nous reste plus de luy qu'un petit nombre d'Hymnes, & quelques Epigrammes. Il ne faut pas prendre ce passage d'Horace, comme s'il pretendoit encherir sur la loüange que l'autre luy a donnée en l'appellant Alcée : ni tirer de là cette consequence, qu'il mettoit Alcée aprés Callimaque; elle seroit fausse. Horace estimoit assurément Callimaque beaucoup moins qu'Alcée. Il donne seulement ce nom à ce Poëte, parce qu'il faisoit des Elegies, & que Callimaque estoit un des meilleurs Poëtes Elegiaques. Quintilien mesme nous apprend qu'il passoit pour le Roy de l'Elegie : *Tunc & elegiam vacabit in manus sumere, cujus*

Princeps habetur Callimachus. C'est luy que Properce imitoit particulierement :

Inter Callimachi sat erit placuisse libellos

Et cecinisse modis, purè Poëta, tuis.

C'est assez pour moy, dit-il, *de plaire par de petits ouvrages, comme ceux de Callimaque ; & d'imiter la douceur des chansons de ce Poëte si châtié.*

Si plus adposcere visus fit Mimnermus] Horace ne pouvoit pas mieux expliquer la préference qu'il donnoit à Mimnerme sur Callimaque. Aussi le stile de Mimnerme estoit plus abondant, plus fleuri, plus plein & plus aisé. On peut voir ce qui en a esté dit sur la fin de la sixiéme Epistre du Livre 1.

101 *Optivo cognomine crescit*] *Optivo*, tel qu'il le souhaite pour satisfaire sa vanité. Ceux qui ont pris *optivo* pour *adoptivo*, n'y ont pas fait assez de reflexion.

102 *Multa fero ut placem genus irritabile vatum*] On a expliqué ce *multa fero, je souffre beaucoup de choses pour appaiser, &c.* mais cela ne peut faire un beau sens. Je suis persuadé

qu'il faut traduire : *je porte toûjours beaucoup de choses.* Horace veut faire entendre que quand il a besoin de ces Poëtes, & qu'il va à leurs Assemblées, il fait comme ceux qui vont dans les lieux où il y a des serpens ou des chiens dangereux. Comme ils se munissent de pain, & d'autres choses pour les adoucir, tout de mesme il fait provision de grands noms pour leur jetter à la teste ; & il fait assurément allusion à ce qu'on pratiquoit quand on descendoit dans l'antre de Trophonius ; on faisoit provision de gâteaux au miel qu'on jettoit aux serpens, dont cet antre estoit rempli. C'est pourquoy dans les nuées d'Aristophane, quand Socrate veut faire entrer Strepsiade dans son école, ce paysan luy dit fort bien, *donnez-moy premierement un gâteau au miel*, car il compare les disciples de Socrate à des serpens qui luy font peur, comme Horace leur compare les Poëtes, &c.

105 *Obturem patulas*] *obturem* pour *obturabo.*

Impunè legentibus] Je say bien qu'on peut joindre cet *impunè* avec *obturem, je ferme l'oreille impunément*, &

ſans rien craindre. Mais je ne l'aime pas, & je ſuis perſuadé qu'Horace l'a joint avec *legentibus :* car cela eſt plus ſalé. Il donne un coup de dent à ces Poëtes en les appellant des liſeurs outrés qui ont toute honte buë, & dont on ne ſauroit ſe vanger.

190 *Legitimum Poëma*] *Un Poëme legitime*, c'eſt à dire un Poëme achevé, & qui ſoit fait dans toutes les regles.

510 *Cum tabulis animum Cenſoris ſumet honeſti*] Il fait alluſion à la Charge des Cenſeurs, qui dans les revuës qu'ils faiſoient des Chevaliers, effaçoient de la liſte ceux qui eſtoient mal propres, ou qui vivoient mal, ou enfin qui deshonoroient leur Corps. Le Poëte en doit uſer de meſme en reliſant ſes ouvrages, il faut qu'il ceſſe d'eſtre Poëte, & qu'il devienne un rigide Cenſeur : car le critique juge le Poëte.

111 *Parum ſplendoris habebunt*] Tout ce qui ſera ou obſcur ou peu éclatant ; car ce mot de *ſplendeur* renferme l'un & l'autre.

112 *Et ſine pondere erunt*] Les mots *ſans poids*, c'eſt à dire *qui ſeront trop*

legers. C'eſt une metaphore tirée des monnoyes qu'on peſe. Dans une Piece d'Ariſtophane on peſe à la balance les vers d'Eſchyle & d'Euripide, & on rejette ceux qui, comme on dit, ne tiennent pas les fers.

114 *Et verſentur adhuc intra penetralia Veſtæ*] C'eſt un excellent precepte, quoique vos écrits ſoient encore en ſeureté dans voſtre cabinet, comme dans un azile ſacré, & qu'ils ne puiſſent eſtre vus de perſonne, vous ne devez pas laiſſer de les corriger: car l'eſprit ſe fait peu à peu une habitude de ſa negligence, & devient enfin incapable de faire cette correction. Il appelle le cabinet *penetralia Veſtæ, le lieu tres ſaint de Veſta*, à cauſe du ſecret. Car perſonne n'avoit le droit d'entrer dans le lieu tres-ſaint du Temple de Veſta, que le ſeul grand Preſtre. J'ay mis cela à nos manieres, parce que les façons de parler étrangeres & inconnuës ſont inſuportables en noſtre Langue.

115 *Obſcurata diu populo bonus eruet*] Horace veut qu'un Poëte faſſe revivre les mots anciens qui ne ſont plus en uſage. Ciceron & Quintilien ſont

du mesme sentiment ; mais il faut bien prendre garde de ne pas aller chercher ces mots dans une antiquité trop éloignée, *sed utendum modo nec ex ultimis tenebris repetenda.* Les Poëtes ont encore en cela plus de liberté que les Orateurs, & les Orateurs beaucoup plus que les Historiens, qui ne sauroient user avec trop de retenuë de ces mots antiques.

116 *Speciosa vocabula*] Les termes *specieux*, c'est à dire les termes propres & energiques, les termes qui expriment nuëment & fortement la chose dont on veut parler.

117 *Catonibus atque Cethegis*] Il parle de Marcus Cornelius Cethegus, & du vieux Caton, dont le premier fut Consul avec Publius Sempronius Tuditanus, du temps de la seconde guerre Punique, l'an de Rome 549. cent quarante ans avant la naissance d'Horace, Caton n'estant encore alors que Questeur. Ennius parle ainsi de ce Cethegus :

Additur Orator Cornelius suaviloquenti
Ore Cethegus Marcu' Tuditano Collega

Marci filius, is dictus popularibus ollis
Qui tum vivebant homines atque ævum agitabant,
Flos delibatus populi, suadæque medulla.

où il dit que les premiers de Rome l'appelloient *la fleur choisie du peuple, & la moëlle de la persuasion.* Le langage estoit encore alors fort grossier, & tel que celuy de Nævius qui vivoit dans le mesme temps. Aussi Ciceron dit des Oraisons de Caton, *antiquior est hujus sermo, & quædam horridiora verba.* Mais il ne laisse pas de vanter beaucoup son éloquence. C'est pourquoy Horace conseille aux Poëtes de ressusciter quelques-uns de ces termes, qui donnent à la Poësie la mesme grace & la mesme force que le temps donne aux tableaux. On a reproché à Saluste d'avoir employé des mots de Caton :

Et verba antiqui multum furate Catonis
Crispe, Jugurthinæ conditor historiæ.

Mais ce qui est une vertu dans la Poësie, devient un vice dans l'Histoire.

119 *Adsciscet nova quæ genitor pro-*

duxerit usus] Si Horace dit icy qu'un Poëte peut se servir des mots nouveaux que l'usage a déja adoptez, il ne nous apprend rien de fort extraordinaire : car qui a jamais douté que dés que l'usage a donné le droit de Bourgeoisie à un mot, il ne soit permis à tout le monde de s'en servir ? Ce n'est pas là le sens d'Horace. Les mots nouveaux que l'usage produit, & dont il est le pere, ne sont nullement les mots qu'il a reçus: car, outre qu'il ne les forme pas luy-mesme, ils ne sont plus nouveaux. Ce sont ceux qu'il crée luy-mesme : & comment l'usage peut-il créer des mots ? Voilà ce qu'on n'a pas compris, il les crée en faisant un mot nouveau de deux mots déja connus, comme *velivolum, saxifragum.* Et c'est ce qu'Horace veut dire, comme dans l'Art Poëtique.

Dixeris egregiè notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum.

Vous aurez fort bien parlé, si une liaison fine rend nouveau un mot déja connu. Les Latins permettoient cela à leurs Poëtes & à leurs Orateurs, & nous

le condamnerions aujourd'huy aux noſtres, excepté en certains cas & en certain genre d'ouvrage.

122 *Luxuriantia compeſcet*] *Luxuria* & *luxuries*, une abondance hors de ſaiſon, une fertilité trop grande; & c'eſt proprement un mot ruſtique. Virgile dans le 1. Livre des Georg.

Luxuriem ſegetum tenera depaſcit in herba.

De là on l'a tranſporté aux productions de l'eſprit. Ciceron dans l'Orateur: *In ejus oratione, ut in herbis, ruſtici ſolent dicere in ſumma ubertate, ineſt luxuries quædam, quæ ſtilo eſt depaſcenda.*

Nimis aſpera ſano levabit cultu] Il adoucira & polira par des ornemens ſains, ce qui ſera dur. Il appelle des ornemens ſains des ornemens ſages & bien entendus, où il n'y ait ni affectation ni enflure.

123 *Virtute carentia tollet*] Il retranchera tout ce qui n'aura ni beauté ni grace, & qui ne ſera ſuſceptible d'aucun ornement. On a lu *virtute calentia*; & Torrentius a cru qu'Horace condamnoit par là les choſes où il y a trop de feu. Mais il n'auroit jamais dit

virtute calentia, c'eſt un langage barbare.

124 *Ludentis ſpeciem dabit & torquebitur*] C'eſt là une des plus ſeures marques d'un bon Ouvrage. Il y paroiſt une aiſance & une facilité qui trompent les gens. Preſque tout le monde croit que cela n'a rien coûté à faire, & qu'il en feroit bien autant: mais à l'eſſay on ſe trouve bien loin de ſon compte. Il n'y a rien de plus mal aiſé à attraper que ce naturel.

125 *Nunc Satyrum, nunc agreſtem Cyclopa movetur*] Comme celuy qui en danſant repreſente toute l'hiſtoire d'un Satyre ou d'un Cyclope, par exemple celle de Polypheme. Car c'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage. Il y avoit des Danſeurs, qui par les ſeuls mouvemens de leurs corps expoſoient aux yeux toutes les actions d'un homme, toutes ſes paſſions, toutes ſes penſées, & il n'y avoit rien ſans doute de plus difficile à attraper que la juſteſſe & la fineſſe de ces mouvemens ſi expreſſifs. Ce qui paroiſſoit aiſé au ſpectateur, coûtoit bien à l'Acteur.

126 *Prætulerim ſcriptor delirus inerſ-*

que videri] Horace fait dire cecy par Julius Florus, qui étonnê & rebuté de toutes les difficultés qu'il y a à faire un bon Poëme, répond qu'il aimeroit bien mieux faire fort mal des vers, pourvû qu'il en fust content, que d'estre si habile, & enrager toûjours. Cette réponse de Florus donne beaucoup de grace à ce passage, & Horace s'en sert adroitement pour venir à son but.

128 *Quam sapere*] Proprement, *que d'avoir le bon sens*. Car le bon sens est le fondement ou la source de tout bon ouvrage.

Scribendi rectè sapere est & principium & fons.

Fuit haud ignobilis Argis.] Ce peut estre Florus qui continuë & qui appuye son goût sur cet exemple. On peut croire aussi que c'est Horace qui répond. J'aime mieux le premier. Ce qu'Horace dit icy d'un homme d'Argos, Aristote le raconte d'un homme d'Abyde. Mais cela doit estre indifferent, le païs ne fait rien à la chose. Cet homme avoit nom *Lycas*.

134 *Et signo læso non insanire lagenæ*]

On cachetoit ordinairement les bouteilles pleines, afin d'empeſcher les Eſclaves d'en dérober le vin. C'eſt pourquoy Perſe, pour dire qu'il ne tombera jamais dans une avarice ſordide, dit qu'il ne donnera jamais du nez contre le cachet d'une bouteille pleine de méchant vin, comme font les avares pour examiner ſi l'on n'a point touché au cachet.

Et ſignum in vapida naſo tetigiſſe lagena.

137 *Morbum bilemque*] Sa maladie qui eſtoit cauſée par la bile, *helleboro meraco*, par l'hellebore pur.

141 *Nimirum ſapere eſt abjectis*] C'eſt Horace qui répond à Florus, & qui profitant avec beaucoup d'adreſſe de l'état où l'ont mis les difficultés qu'il luy a fait voir à la compoſitiõ d'un bon Poëme, entre finement en matiere, & tâche de luy perſuader qu'à proprement parler, *le bon ſens* ne conſiſte pas à faire des vers, & à arranger des paroles; mais à renoncer aux bagatelles, & à arranger ſa vie. C'eſt le mot *ſapere & ringi* du vers 128. qui a donné lieu à cette réponſe. On n'a laiſſé la pluſpart de ces Epiſtres dans la

grande obſcurité où elles ſont, que pour n'avoir pas pris garde à ces liaiſons & à ces repriſes.

144 *Sed veræ numeroſque modoſque ediſcere vitæ*] Mot à mot, *mais à apprendre les nombres & les meſures de la vraye vie.* C'eſt à dire, à apprendre à regler ſi bien ſa vie, qu'elle rende une harmonie parfaite où il n'y ait rien de deſaccordé. Cette expreſſion eſt fort belle. Comme tous les ſons ne ſont pas une harmonie agreable, mais ſeulement certains ſons: ainſi toutes les actions ne rendent pas une vie heureuſe & tranquille, mais ſeulement certaines actions ſuivies, & qui n'ont rien de diſcordant. Ciceron a dit d'une autre maniere, qui va pourtant à même fin: *Ut enim hiſtrioni actio, ſaltatori motus, non quivis, ſed certus quidam datus eſt; ſic vita agenda eſt certo genere quodam, non quolibet, quod genus conveniens conſentaneumque dicimus. Comme toutes ſortes de geſtes ne conviennent point à un Acteur, ni toutes ſortes de mouvemens à un Danſeur; mais ſeulement certains mouvemens & certains geſtes: ainſi on ne doit point vivre de toutes ſortes de manieres, mais ſeulement*

d'une certaine maniere que nous appellons convenable & ſuivie.

Veræ vitæ] *De la vraye vie :* C'eſt à dire d'une vie heureuſe, tranquille. Terence : *ibi non verè vivitur.*

145 *Quocirca mecum loquor hæc*] Horace fait ſemblant de ne parler qu'à ſoy-meſme, pour faire mieux goûter ſes raiſons à ſon ami, & pour le corriger plus facilement de l'avarice, de l'ambition, & de tous les autres vices auſquels il eſtoit ſujet. On peut voir l'Epiſtre III. du Livre I. & l'Ode XIV. du Livre II.

146 *Si tibi nulla ſitim finiret?*] C'eſt un raiſonnement d'Ariſtippe que Plutarque nous a conſervé dans ſon Traité de l'avarice : *Celuy qui mange beaucoup, qui boit beaucoup, & qui ne ſe remplit jamais, s'en va aux Medecins, & leur demande quelle eſt ſa maladie, & ce qu'il doit faire pour s'en delivrer. Mais celuy qui a cinq beaux licts & en demande dix : qui a dix belles tables, & en achete dix autres : qui a de grandes terres & beaucoup d'argent, & n'eſt pas encore aſſouvi, mais en ſouhaite encore davantage, paſſe les nuits à en amaſſer, & demeure toûjours vuide, celuy là ne*

croit point avoir beſoin d'un homme qui le traite, & qui luy découvre la cauſe de ſon mal. On ne ſauroit aſſez déplorer cet aveuglement des hommes. Dans les maladies du corps ils s'abandonnent entre les mains des Medecins, & ſouffrent les operations les plus cruelles. Et dans les maladies de l'ame, où il ne faut qu'écouter, & ſe priver de quelques faux plaiſirs, ils s'opiniâtrent à ne pas chercher de remede, & à cacher ou à déguiſer leur mal.

148 *Nulline faterier audes?*] Comment oſeroit-il l'avoüer? il ne le ſent pas. Dans les maladies du corps, l'eſprit qui eſt encore ſain, & qui ſent, cherche à luy procurer du remede. Mais dans les maladies de l'ame, le corps ſeul peut-il chercher & luy procurer les ſecours dont elle a beſoin? C'eſt l'œil qui éclaire le corps; & quand l'œil n'eſt que tenebres, qui eſt-ce qui l'éclairera?

150 *Fugeres radice vel herba proficiente nihil curarier*] Tu ceſſerois de te ſervir de cette racine & de cette herbe. Cependant quoique toutes les richeſſes du monde non ſeulement n'étanchent & n'appaiſent pas ta ſoif,

mais au contraire l'augmentent & l'irritent; tu ne laiſſes pas d'en deſirer toûjours, & de chercher toûjours le meſme remede, ſans te ſouvenir que l'avarice a cela de particulier, qu'elle repugne à ſon aſſouviſſement.

151 *Audieras cui rem Dii donarent illi decedere pravam*] Les Stoïciens diſoient que le Sage eſtoit ſeul riche. Mais il y avoit d'autres Philoſophes qui renverſoient cette propoſition, & qui diſoient que le riche eſtoit ſeul ſage. Horace raiſonne donc ſur ce fondement, & fait voir la fauſſeté de ce principe. *On t'a toûjours dit que le Riche n'avoit plus de folie; mais tu vois bien que tu n'es pas plus ſage depuis que tu es plus riche : cependant tu écoutes toûjours ces meſmes Maiſtres qui t'ont trompé.*

154 *Monitoribus iiſdem*] Ces mêmes Maiſtres, ces partiſans des richeſſes.

155 *At ſi divitiæ*] Si les richeſſes pouvoient rendre ſage & prudent, qu'elles puſſent appaiſer nos deſirs, & diſſiper nos craintes; nous nous piquerions d'en eſtre avares, & nous ferions tous nos efforts pour en amaſſer. Mais

elles font tout le contraire, pourquoy ne nous piquons-nous donc pas de les fuir, & d'y renoncer?

157 *Si proprium est quod quis*] Il combat icy l'avarice de ceux qui n'amassent de l'argent que pour en acheter des terres; & il prouve que ceux qui n'ont pas un pouce de bien en fonds, sont pourtant les maistres & les proprietaires de toutes les terres qui ont porté les fruits qu'ils achetent pour leur nourriture.

Libra mercatur & ære] Acheter argent comptant, & avec la balance. C'est à dire acheter dans toutes les formes & avec toutes les formalités requises : car dans les ventes & dans les achats on employoit la balance où l'on pesoit l'argent devant des témoins. Quand on cessa de peser l'argent, & qu'on le compta, on ne laissa pas de parler de mesme.

159 *Quædam si credis consultis*] Il faut repeter le *si*, *si quædam, &c.*

Mancipat usus] Pour prévenir une infinité de procés qui seroient eternels, les Loix ont sagement établi qu'une possession, une joüissance pendant certain nombre d'années, vaudroit des

titres, & acquerroit la proprieté de la choſe au poſſeſſeur, à celuy qui en joüit, & c'eſt ce qu'on appelloit *uſucapion. Mancipat, aliene*, fait paſſer des mains du proprietaire entre les mains de celuy qui joüit & qui devient par là le maiſtre abſolu.

160 *Villicus Orbi*] Cet Orbius étoit un homme fort riche en fonds de terre, & qui vendoit tous les ans beaucoup de blé.

161 *Quum ſegetes occat*] *Occare* eſt proprement froiſſer, mettre en poudre avec des rateaux ou autres inſtrumens, les motes du champ qu'on vient de ſemer, afin que le grain ſoit couvert. Et *ſegetes* eſt icy pour *glebas*.

Tibi mox frumenta daturus] J'aime mieux *daturus* que *daturas*. Car cela marque la vuë & l'intention du Laboureur, qui ne travaille pas pour ſon Maiſtre, mais pour celuy qui achetera ſon bled; lequel par là devient ſon veritabble Maiſtre.

164 *Trecentis nummorum millibus*] Trois cens mille nummes ou ſeſterces, c'eſt à dire vingt-deux mille cinq cens livres de noſtre monnoye.

166 *Numerato nuper*] En comptant l'argent

l'argent à mesure qu'on reçoit les fruits. *An olim*, ou aprés l'avoir compté tout d'un coup en achetant la terre.

167 *Emtor Aricini quondam*] Celuy qui n'a point de terre, achete peu à peu celle dont il mange les fruits, quoy qu'il n'y pense point; comme le Seigneur d'Aricia & de Veïes achete, sans y penser, tout ce qui luy en revient, une salade, un œuf, un poulet; il paye tout argent comptant; la seule difference qu'il y a, c'est que celuy-cy a donné son argent d'avance & tout d'un coup, & l'autre le donne peu à peu.

Aricini Veïentis & Arvi] *Aricinum arvum*, le domaine d'*Aricia*, petite ville prés d'Albe la Longue, aujourd'huy Rizza. *Arvum Veïens*, le domaine de Veïes dans la Toscane. Horace met ces deux Terres comme deux des plus considerables de tout le païs.

168 *Quamvis aliter putat*] Il croit ne rien acheter de sa terre, parce que cette terre luy appartient; comme Horace luy-mesme a appellé *dapes inemptas, des mets non achetés*, ce qu'on

tire de ſa baſſe court, & de ſon jardin.

170 *Sed vocat uſque ſuum*] C'eſt une objection qu'il ſe fait luy-meſme, comme ſi Florus la luy faiſoit.

Qua populus adſita certis limitibus vicina refugit jurgia] Mot à mot, *juſqu'au lieu où un Peuplier planté tout auprés, empeſche les differends des voiſins par des bornes certaines. Certis limitibus* dépend de *refugit*, & non pas de *adſita*; c'eſt un ablatif, & non pas un datif. Les bornes les plus ordinaires eſtoient des arbres & des ruiſſeaux.

171 *Tanquam ſit proprium cuiquam*] C'eſt la réponſe à l'objection. Nous n'avons rien en propre de tout ce qui peut changer de main en un moment. Ainſi le maiſtre d'une terre n'en a pas plus la proprieté que celuy qui en achete les fruits à meſure qu'il les conſume. On peut voir la fin de la 11. Satire du Livre 11.

173 *Nunc prece, nunc pretio, nunc vi, nunc ſorte ſuprema*] Voilà les quatre manieres que l'on a d'acquerir une choſe; car on l'a ou *prece*, par don, ou *pretio*, par achapt, ou *vi*, par force,

en chaſſant les premiers maiſtres par des procés injuſtes, ou par la force des armes; ou *ſorte supremâ*, par ſucceſſion aprés la mort du poſſeſſeur.

177 *Quidve Calabris ſaltibus adjecti Lucani*] La Calabre & la Lucanie, deux Provinces voiſines au bout de l'Italie. Elles contiennent toute la largeur depuis la mer ſuperieure juſques à la mer inferieure. Voyez les Remarques ſur l'Ode I. du Livre V. *Pecuſve Calabris Lucanæ mutet paſcua.*

180 *Tyrrhena ſigilla*] De petites ſtatuës de Toſcane. Le vieux Commentateur remarque ſur cela que les Toſcans ont eſté les premiers peuples d'Italie qui ont travaillé le marbre, & en ont fait des ſtatuës. Mais ce n'eſt point de ces ſtatuës dont Horace parle icy; il parle, ſans doute, de certaines ſtatuës de terre ou de cuivre doré, inventées par les Toſcans, & dont on ſe ſervoit pour orner les frontiſpices des Temples; comme Vitruve le témoigne dans le Chapitre II. du Livre III.

181 *Veſtes*] Ce mot ne ſignifie pas ſeulement des habits, mais toutes ſortes d'étoffes & de meubles, comme

des tapisseries, des tapis, &c.

182 *Est qui non curat habere*] Il ajoûte cela avec raison : car puisqu'il y a des gens qui ne se soucient pas d'avoir de toutes ces curiosités, il s'ensuit de là qu'elles ne sont pas necessaires.

183 *Cur alter fratrum*] Il parle icy des deux freres Micion & Demea, que Terence nous represente dans ses Adelphes, & dont le premier vivoit à la ville d'une maniere douce & tranquille, & l'autre passoit sa vie à la campagne, épargnant & travaillant incessamment.

Ego hanc clementem vitam urbanam atque otium
Secutus sum.
—— Ille contra hæc omnia
Ruri agere vitam, semper parcè ac duriter
Se habere.

184 *Præferat Herodis palmetis pinguibus*] Le lieu le plus fertile de la Judée estoit le territoire de Jericho, où estoit le Palais d'Herode, prés d'un Bois de Palmiers. Strabon décrit fort bien ce lieu dans son XVI. Livre.

Jericho, dit-il, *eſt dans une Plaine environnée de montagnes en amphitheatre, prés d'un Bois de cent ſtades de toutes ſortes d'arbres fruitiers, ſur tout de Palmiers. Le lieu eſt arrosé de pluſieurs ruiſſeaux, & parſemé de maiſons. On y voit le Palais du Roy, & le Jardin de Beaume, qui eſt d'autant plus precieux qu'il ne naiſt que là.* Il ajoûte enſuite, qu'on tiroit un tres-grand revenu de ce Beaume & de ces Palmiers. Voilà pourquoy Horace a dit, *Herodis Palmetis pinguibus*, *aux gras Palmiers d'Herode.*

185 *Importunus*] Qui travaille ſans relâche, qui ne ſe donne aucun repos.

186 *Silveſtrem flammis*] Car ſouvent on employe le feu pour preparer les terres & les rendre plus fertiles. Virgile dans le 1. Livre des Georgiques :

Sæpè etiam ſteriles incendere profuit agros.

Sylveſtrem agrum, un champ nouvellement défriché.

187 *Scit Genius*] Le Genie qui préſide à la naiſſance de tous les hommes, & qui eſtant different, fait la difference des inclinations & des tem-

peramens. Ce Genie n'eſt autre choſe que leur eſprit. Perſe a dit de même, que l'horoſcope produit deux freres jumeaux de different genie:

Geminos horoſcope varo producis genio.

Natale comes qui temperat aſtrum] Qui modere & gouverne l'aſtre de la naiſſance, c'eſt à dire la partie du Signe qui éclaire la naiſſance, *aſtrum naſcens, horæ ſidus*, l'horoſcope. Les Anciens ont feint que le Genie gouverne l'horoſcope des hommes, parce que leur fortune dépend de leur eſprit, *ſui cuique mores fortunam fingunt.*

188 *Naturæ Deus humanæ*] Il appelle le Genie le Dieu de la Nature, parce qu'il eſt la cauſe & la ſource de tout.

Mortalis in unumquodque caput] Il dit que le Genie meurt avec chacun, parce qu'il n'arrive preſque jamais qu'on trouve deux hommes, ou en meſme temps, ou l'un aprés l'autre, qui ayent les meſmes inclinations & la meſme ſorte d'eſprit; ils ſont encore plus differens par là que par les traits de leur viſage.

189 *Vultu mutabilis*] Aussi different que les visages de ceux qu'il anime.

Albus & ater] Bon & mauvais, ou plûtost noir & blanc, par rapport au different teint des hommes.

192 *Quod non plura datis invenerit*] Cruquius a expliqué ce passage de cette maniere, *datis ab herede futuro*, ou *datis à patre*, ou *datis, relictis à me.* Tout cela est mal. Horace dit qu'il ne se met point en peine de ce que pensera de luy son heritier lorsqu'il ne trouvera justement que le bien qu'on luy avoit donné. Car il ne faisoit point d'épargnes, & il vivoit, comme dit Perse, *messe tenus propria.* Il témoigne icy, en passant, sa reconnoissance des bienfaits qu'il avoit reçus; & rien n'est plus honneste que ce soin qu'il a de ne pas laisser échaper la moindre occasion d'avoüer qu'il n'est riche que des liberalités de ses amis. Au reste ce qu'il dit icy de son heritier, il le dit en raillant : car il avoit resolu de donner tout son bien à Auguste, comme il le fit en effet.

Et tamen idem] Cependant quoique je condamne les épargnes, je ne laisse

pas de vouloir savoir la juste difference qu'il y a entre le liberal & le prodigue, &c.

193 *Simplex hilarisque*] *Simplex*, *simple*, est icy un homme qui vit naturellement, qui est sans façon, qui dépense sans regret, & qui se sert volontiers de ce qu'il a.

197 *Puer ut festis Quinquatribus olim*] *Quinquatrus*, les festes de Minerve, qui duroient cinq jours: car elles commençoient le 19. de Mars, & finissoient le 23. C'estoit proprement la feste des Ecoliers, non pas tant à cause des prieres & des offrandes qu'ils faisoient à cette Deesse, afin qu'elle benist leur travail & les rendist habiles; que parce qu'ils avoient alors congé, & qu'ils friponnoient d'ordinaire le Minerval qu'on leur donnoit pour porter à leurs Maistres. Car c'estoit le temps où l'on avoit accoûtumé de le payer. C'est pourquoy Ovide dit, en s'adressant à ces Regens, dans le premier Livre des Fastes:

Nec vos turba feri censu fraudata Magistri
Spernite, discipulos attrahet illa novos.

Cruelle

Cruelle nation, Regens durs & impitoyables, à qui on a emporté le ſalaire, ne mépriſez pas non plus cette Deeſſe, elle vous attirera de nouveaux Ecoliers. Cela éclaircit entierement ce paſſage d'Horace, qui veut qu'on paſſe tout le temps de la vie comme on paſſoit celuy des feſtes de Minerve, quand on eſtoit Ecolier. Il ne pouvoit pas donner d'idée plus enjoüée ni plus vive.

198 *Raptim*] A la dérobée, & comme en le raviſſant.

199 *Pauperies, immunda procul abſit domus ego*] Pourvû qu'il ne ſoit pas dans une extréme pauvreté, il luy eſt indifferent de courir cette mer ſur un grand ou ſur un petit vaiſſeau. Horace n'étoit pas de ces Philoſophes qui vantoient & relevoient les avantages de la derniere pauvreté; il eſtoit plus naturel & plus vray, & il trouvoit que c'eſt une des plus grandes ennemies de la raiſon & de la nature. Il n'y a que la ferme eſperance que donne la veritable religion, qui la puiſſe faire ſupporter, encore y a-t-elle aſſez de peine.

201 *Aquilone ſecundo*] Il met l'A-

quilon pour toutes ſortes de vents.

203 *Viribus, ingenio, ſpecie, virtute, loco, re*] Voilà dans ce ſeul vers tous les biens qu'un homme peut ſouhaiter, la vertu, la ſanté, l'eſprit, la beauté du corps, la naiſſance, & les richeſſes. Horace dit que ſur tout cela s'il n'eſtoit pas des premiers, il n'eſtoit pas non plus des derniers; & il ne dit rien qui ne ſoit vray. On ne luy conteſtera ni ſa vertu, ni ſon eſprit, & c'eſt aſſez qu'il ſoit content de ſa ſanté & de ſon bien. On pourroit s'étonner ſeulement qu'eſtant rond & court comme un baril, il parle de ſa bonne mine, & qu'il ſe loüe de ſa naiſſance, eſtant fils d'un Affranchi. Mais il paroiſt par d'autres endroits, que dans cette taille toute ronde il ne laiſſoit pas d'avoir de la grace. Et l'avantage d'eſtre né d'un homme libre, n'eſtoit pas petit. Enfin il ſuffit qu'il y euſt des gens plus mal faits & de pire condition que luy. D'ailleurs c'eſt plus pour Florus que pour luy qu'il parle de cette maniere.

205 *Abi*] C'eſt comme nous diſons, Allez, bon, voilà qui va bien.

Cetera jam ſimul iſto cum vitio fu-

gere ?] Il ne faut rien changer à ce paſſage. La differente leçon que Cruquius & Torrentius ont rapportée, *Cætera jam ſimul iſto cum vitio fuge. ritè caret, &c.* n'eſt ni naturelle ni agreable, il n'y a qu'une extréme fadeur.

207 *Ambitione, mortis formidine, & ira*] Voilà le veritable caractere de Florus. Il eſtoit avare, ambitieux, emporté, ſuperſtitieux & timide. Voyez l'Ode XIV. du Livre II. & l'Epiſtre troiſiéme.

208 *Somnia*] Horace met icy les ſonges au meſme rang que les illuſions de la magie, & les contes qu'on fait des Eſprits ; & je m'en étonne, car il eſt bien ſeur que cela ne plaiſoit pas à Auguſte, qui avoit tant de foy aux ſonges, qu'il ne mépriſoit pas même ceux que les autres faiſoient de luy : témoin ce qu'il fit à la bataille de Philippes, où averti d'un ſonge d'un de ſes amis, il quitta ſa tante, qui bien-toſt aprés fut percée de mille coups. Pour moy il me paroiſt de la temerité à condamner tous les ſonges, & de la ſuperſtition à les croire tous. Il me ſemble que le milieu le plus rai-

ſonnable que l'on puiſſe trouver entre ces deux excés, c'eſt de les traiter comme on traite un homme reconnu pour menteur : on ſait qu'il ment le plus ſouvent, mais on ſait auſſi que rien n'empeſche qu'il ne puiſſe dire vray quelquefois.

Miracula] Horace avoit encore retenu cela de la ſecte d'Epicure, de ſe moquer de tous les miracles, & d'attribuer tout à la Nature, & rien à Dieu. On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur la fin de la Satire v. du Livre I.

209 *Nocturnos lemures*] Les Romains appelloient *lemures* ce que nous appellons proprement des *revenants*. *Lemures* pour *Remures*, à cauſe de Remus qui aprés ſa mort vint tourmenter ſon frere, lequel, pour appaiſer ces manes irritées, inſtitua la feſte appellée *Lemuria*, où l'on faiſoit des ſacrifices à ces morts inquiets. Cette feſte duroit trois nuits, & commençoit le 9. de May. En voicy toutes les ceremonies. Celuy qui eſtoit las des viſites de ces Eſprits, ſe levoit à minuit, les pieds nuds, faiſoit du bruit en frotant le pouce contre le troiſié-

me doigt, pour écarter d'abord un peu cette ombre importune ; lavoit trois fois ses mains dans de l'eau de fontaine ; emplissoit sa bouche de feves qu'il jettoit derriere luy, en disant neuf fois sans tourner la teste : *Avec ces feves je me rachete moy & les miens.* Et on ne doutoit nullement que l'ombre ne suivist pas à pas pour amasser ces feves. Aprés cela on se relavoit dans la mesme eau, on frapoit un vaisseau d'airain, & aprés avoir dit neuf fois, *ombre d'un tel, retirez vous,* alors on avoit la liberté de tourner la teste, & l'on croyoit que le sacrifice estoit parfait. Ovide dans le cinquiéme Livre de Fastes. Et Festus sur le mot *Faba.*

210 *Natales gratè numeras*] *Comptes-tu les jours de ta naissance avec plaisir ?* C'est à dire, quand le jour de ta naissance arrive, n'es-tu point mortifié de voir augmenter le nombre de tes années, & de penser que la fin approche, & qu'il sera bien-tost temps de partir. Torrentius & Marsile ont eu grand tort de chercher d'autre explication à ce passage. Le premier a cru qu'il parle de sa condi-

tion, *vois-tu sans déplaisir quelle est ta naissance?* Et l'autre s'est imaginé qu'Horace parle du jour de la naissance, à cause des presens qu'il falloit donner ce jour-là à ses amis. Il n'y a rien de plus mal trouvé.

211 *Lenior & melior fis accedente senecta*] La vieillesse est la derniere ressource des vicieux, quand elle ne les délivre pas des fiers Tyrans qui les ont maistrisez dans leur jeunesse, il n'y a plus rien à esperer. Cette Epître fut écrite dix ans aprés la troisiéme du Livre premier. C'est pourquoy il a dit dans la premiere, *calidus sanguis*, & icy, *accedente senecta.*

212 *Quid te exempta juvat spinis de pluribus una*] Que te sert-il de n'estre plus avare, si tu es encore ambitieux, emporté, superstitieux, timide? Horace a comparé ailleurs les vices de l'ame à des épines qui gâtent un champ; pour rendre ce champ fertile, il ne suffit pas d'en arracher ni une ni deux, il faut les arracher toutes. On peut croire aussi qu'il parle icy des épines qui blessent. En effet les vices font de profondes blessures qui penetrent l'ame & le corps.

On n'en eſt guere plus ſoulagé d'en avoir gueri une, quand on en a plu-ſieurs.

213 *Vivere ſi rectè neſcis*] *Si tu ne ſais pas bien vivre*] C'eſt à dire, ſi tu ne ſais pas joüir de la vie en y goutant tous les plaiſirs permis, & ſans la corrompre par les chagrins & les inquietudes que cauſent l'ambition, le deſir & la crainte. C'eſt le veritable ſens. Horace ne ſonge pas à rendre Florus ſage, mais à le rendre moins malheureux.

Decede peritis] Fais place aux jeunes gens, qui ſavent goûter les douceurs de la vie ſans y mêler les amertumes de l'ambition, de l'avarice, de la crainte & de la ſuperſtition.

Luſiſti ſatis, ediſti ſatis atque bibiſti] Ce vers comprend les plaiſirs de la table, & ceux de l'amour, & Horace emprunte cette expreſſion de Livius Andronicus, qui avoit traduit ce vers de l'Odyſſée,

Τῶν τ' ἔφαγον τ' ἔπιόν τε ϗ αἰδοίοισιν ἔδωκα.

Adfatim edi, bibi, luſi.

Lascivâ decentius] A qui il sied mieux d'estre *badine*. *Lasciva*, enjoüée, *badine*, *folâtre* ; comme dans Virgile, *lasciva puella*.

Fin du neuvième Tome.

